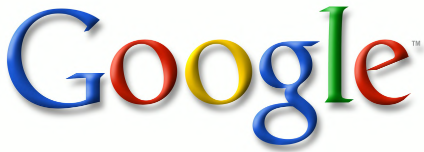




SÛTRÂLAṂKÂRA

ANGERS. — IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET C^ie^, 4, RUE GARNIER.

AÇVAGHOṢA 馬鳴(阿濕縛窶沙)

大莊嚴論經

SÛTRÂLAMKÂRA

TRADUIT EN FRANÇAIS

SUR LA VERSION CHINOISE DE KUMÂRAJÎVA 鳩摩羅什

PAR

ÉDOUARD HUBER

CHARGÉ DE COURS A L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

Publié sous les auspices de la Société asiatique



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1908

L'auteur de cette traduction réside depuis sept ans en Indochine; l'envoi des épreuves à pareille distance n'aurait pas manqué d'entraîner des retards considérables. L'ouvrage entier a donc été imprimé sans passer sous les yeux de M. Huber. Plusieurs de ses amis ont assumé la tâche de surveiller l'exécution matérielle; mais leur zèle n'a pu compenser leur insuffisance; c'est à eux de solliciter l'indulgence du lecteur. La faute la plus grave qu'ils aient à se reprocher est l'erreur de numérotation des chapitres v à xi; la note de la page 308 indique le moyen de la rectifier. Le titre du conte 76 (page 434) reproduit trop fidèlement un lapsus du manuscrit; la Table des Chapitres rétablit le titre correct. Plusieurs modifications, signalées tardivement par l'auteur, ont dû être renvoyées aux Index; les plus importantes se trouvent à l'Index chinois, sous les articles *Cheou-lo*, *Pei-yi*, *Po-siun*. Les Index qui terminent et complètent si utilement l'ouvrage ont été préparés par M^me^ Éléonore Marouzeau.

PRÉFACE

Parmi tant d'écrits incolores de la littérature bouddhique, les ouvrages d'Açvaghoṣa occupent une place à part par le cachet personnel qu'a su leur imprimer leur auteur. De ses deux œuvres principales, le *Buddhacarita* et le *Sûtrâlaṃkâra*, la première seule nous est conservée dans l'original sanscrit; elle a été éditée et traduite par Cowell. Le *Sûtrâlaṃkâra* n'existe plus que dans une traduction chinoise faite au commencement du vᵉ siècle. Des écrits moindres d'Açvaghoṣa nous connaissons la *Vajrasûcî*, une diatribe contre les Brahmanes, éditée par Weber, et le *Mahâyânaçraddhotpâdaçâstra*, dont le Japonais Teitaro Suzuki a donné une version anglaise faite sur la traduction chinoise (Chicago, 1900).

Le *Sûtrâlaṃkâra* est une collection de contes rédigés en prose et en vers à l'instar de la *Jâtakamâlâ* de Çûra ; chacun de ces contes est introduit par une morale. L'ouvrage a été traduit par Kumârajîva vers l'an 410 et comprend quinze chapitres. Cependant un des premiers catalogues du Tripiṭaka chinois, le *Li tai san pao ki*, rédigé en 597, ne lui donne que dix chapitres. Il est difficile de décider si cette différence provient de ce qu'à cette époque le *Sûtrâlaṃkâra* était divisé en dix chapitres plus longs ou de ce que cinq chapitres auraient été interpolés postérieurement. Peut-être convient-il de mettre sur le compte d'une interpolation au moins les derniers contes du quinzième chapitre qui ne sont pas précédés d'une morale comme les autres.

Dans son *Abstract of four Lectures on Buddhist Lite-*

rature in China (Londres, 1882), Beal a traduit quelques contes du *Sûtrâlaṃkâra*, mais sa traduction est fort inexacte. M. Sylvain Lévi, dans ses *Notes sur les Indo-Scythes* (*J. A.*, 1896), a donné la version de deux contes qui ont pour sujet le roi Kaniṣka.

J'ai reconnu et déjà signalé quelques fragments du texte original sanscrit du *Sûtrâlaṃkâra*; ils sont incorporés dans la compilation du *Divyâvadâna* et comprennent trois de nos contes : le conte de Yaças (*Divyâvadâna,* p. 382), le conte d'Upagupta et de Mâra (*D.*, p. 357) et le conte du Don de la moitié d'une mangue (*D.*, p. 430). On verra par ces fragments que le style et la versification du *Sûtrâlaṃkâra* n'étaient pas indignes de l'auteur qui a écrit le premier en date des Mahâkâvyas (cf. mes *Etudes de littérature bouddhique*, B. E. F. E.-O., t. IV, 1904, p. 709-726); mais ils nous prouvent aussi que Kumârajîva, le traducteur chinois, n'a pas toujours compris l'original sanscrit.

Ma traduction du texte chinois est basée sur l'édition de Tôkyô du Tripiṭaka chinois (boîte XIX, 4). La tâche n'a pas toujours été facile et je me suis bien rendu compte que

Titîrṣur dustaraṃ mohâd uḍupenâsmi sâgaram.

Si j'ai néanmoins pu parvenir à l'autre rive, je le devrai à l'aide constante de mon maître, M. Sylvain Lévi, qui m'a introduit dans l'étude de la littérature bouddhique chinoise, et aux conseils de mes deux autres maîtres pour les études indiennes : MM. Finot et Foucher. Je leur exprime ici ma gratitude profonde. J'ai également de grandes obligations à mon ami M. Pelliot, qui m'a permis de profiter de sa belle connaissance du chinois et qui m'a évité ainsi plus d'un contre-sens. S'il en reste encore, j'en serai seul responsable.

ED. HUBER.

Hanoï, novembre 1905.

SÛTRÂLAMKÂRA

CHAPITRE I

Je commence par vénérer le Maître sublime
Qui a renoncé au désir, qui surpasse tout ce qu'il y a dans les trois mondes;
Je fais ma révérence à la Loi de l'Omniscient,
Ambrosiaque et merveilleuse,
De même qu'à l'Assemblée à huit parties,
Au Saṃgha sans tache et pur.
Les bhikṣus *Fou-na* et Pârçva,
Les maîtres des çâstras *Mi-tche*,
L'asssemblée des *Sa-p'o-che-p'o*,
Ceux qui pratiquent la bonne voie du *Taureau-Roi* :
Tous ces maîtres des çâstras
Nous les suivons pleins de vénération.
Maintenant je vais énoncer par ordre
Et faire connaître le *Tchouang-yen-louen* (*Sûtrâlaṃkâra-çâstra*),
Tous ceux qui l'entendront obtiendront le contentement.
Tous les biens en résulteront.
En qui faut-il prendre son refuge et en qui ne faut-il pas le prendre?
Qui faut-il vénérer et qui ne faut-il pas vénérer?
Entre ce qui porte la marque du bien ou la marque du mal
Il convient de bien distinguer.

1. — La conversion des adorateurs de Maheçvara.

Je dis : Voici ce que j'ai entendu :

Des marchands du royaume de Gandhâra[1] s'en allèrent dans le royaume de Mathurâ[2]. Or, au temps où ils arrivaient dans ce royaume, il y avait là un stûpa du Buddha. Parmi ces marchands se trouvait un upâsaka[3], qui se rendait chaque jour auprès de ce stûpa pour y faire avec respect ses adorations. Sur le chemin qui menait au stûpa il y avait une multitude de brahmanes. Quand ils aperçurent l'upâsaka qui adorait le stûpa du Buddha, ils le raillèrent tous. Un certain jour où il faisait très chaud, les brahmanes allèrent se promener après leur repas et se dispersèrent çà et là. Les uns se trouvaient dans la rue, les autres à côté de leur porte, les uns se baignaient, les autres se parfumaient, d'autres se promenaient et d'autres encore étaient assis. En ce moment l'upâsaka revenait de faire son adoration au stûpa. Quand les brahmanes le virent, ils l'appelèrent et dirent : « Viens, upâsaka, viens t'asseoir ici ! » Puis ils dirent : « Ne sais-tu donc pas que c'est nos dieux, Maheçvara, Viṣṇu et les autres, qu'il faut révérer? N'es-tu pas las d'adorer un stûpa du Buddha? » L'upâsaka leur répondit et dit : « Je connais une petite partie des mérites du Sublime et je l'adore plein de respect et de vénération ; je ne sais pas quelle est la puissance de votre dieu pour que vous vouliez que je l'adore. » Quand les brahmanes eurent entendu ces paroles, ils le gourmandèrent, les yeux pleins de colère : « Imbécile! Comment ignores-tu la puissance divine de notre dieu et comment peux-tu parler ainsi? » Puis les brahmanes dirent ces stances :

Les remparts de la ville des Asuras,
Haut ils brillaient en leur triple contour ;

1. Les districts actuels de Peshawar et de Rawalpindi.
2. Muttra, sur la Jamna, entre Agra et Delhi.
3. Bouddhiste laïque.

Elle se tenait suspendue dans l'espace,
Une foule d'hommes et de femmes la remplissait :
Notre dieu encocha une flèche sur son arc,
Et de loin il tira sur cette ville;
En un clin d'œil elle fut réduite en cendres,
Pareille à l'herbe sèche que dévore le feu.

Quand l'upâsaka eut entendu ces stances, il éclata de rire et dit : « Pour de tels procédés je n'ai que du mépris et non pas de la vénération. » Et il répliqua par cette stance :

La vie est pareille à la rosée sur la feuille;
Tout ce qui naît est destiné à périr;
Est-ce bien d'un être intelligent
D'encocher une flèche pour ajouter à ces malheurs?

Quand les brahmanes eurent entendu cette stance, tous blâmèrent l'upâsaka d'une seule voix et dirent : « Tu es fou; ces Asuras étaient doués d'une force immense et ils se délectaient à commettre des méfaits. Notre dieu a réussi à les exterminer au moyen de sa puissance divine. Pourquoi donc dis-tu qu'il est privé d'intelligence? » A ces reproches l'upâsaka poussa un long soupir et dit ces stances :

Ayant examiné le bien et le mal,
L'homme sage s'attache à la pratique du bien;
Il en aura la récompense excellente,
Et plus tard tout tournera pour lui en joie.
Mais comment dans la faute et dans le mal
Pourrait-il naître des pensées de vertu?
Les vues mauvaises vont toujours en se développant,
Et on regarde le mal comme le bien.
En conséquence de cette pratique du mal
On obtiendra plus tard le fruit de la grande douleur.

Quand les brahmanes eurent entendu ces paroles, leurs yeux devinrent immobiles et leurs bras se levèrent; puis furieusement ils retroussèrent leurs manches et tremblants de colère ils parlèrent ainsi : « Homme fou et misé-

rable! si nos dieux ne méritent pas de respect, qui en mérite alors? » L'upâsaka leur dit d'un esprit ferme et doux : « Quoique je sois seul ici pour exposer la doctrine de la raison, il ne convient pas que dans une assemblée d'amis on se dispute avec violence. » Et l'upâsaka dit ces vers :

Les dieux que vous adorez
Sont cruels et aiment la destruction.
Si vous adorez ceux-là
A cause du mérite qui leur est propre,
Vous devez de même vénérer avec respect
Les lions, les tigres et les loups,
Tous les êtres cruels et nuisibles,
Ainsi que les démons et les Râkṣasas.
Les hommes privés d'intelligence les craignent
Et par conséquent les adorent.
Mais les hommes sages
Doivent mûrement réfléchir,
Et seulement à un être qui n'est pas cruel
Ils doivent témoigner leur vénération.
Les êtres qui ont un mérite réel
Ne s'adonnent jamais à la violence,
Tandis que ceux qui s'adonnent aux pratiques mauvaises
Sont tous cruels et violents.
Ceux qui ne savent pas bien distinguer
La vraie vertu du mal,
Ceux-là conçoivent des pensées de haine envers les vertueux,
Et considèrent comme vertueux les mauvais.
Ceux qui pratiquent la cruauté et la violence
N'en sont que plus adorés par la foule stupide;
En revanche, aux êtres d'un vrai mérite
On ne témoigne que du mépris.
Mais bien que le monde entier soit troublé et égaré,
Ne sachant pas distinguer ceux qui méritent la vénération de ceux qui ne la méritent pas,

Nous autres, hommes du Gandhâra,
Nous savons distinguer entre le bien et le mal;
Voilà pourquoi nous avons foi dans le Parfait,
Et nous nous abstenons de vénérer Maheçvara.

Quand les brahmanes eurent entendu ces paroles, ils dirent : « Holà ! homme du Gandhâra ! Dans quelle famille est-il né et quelle est sa doctrine pour qu'on l'appelle « le Buddha ? » Alors l'upâsaka prononça encore ces stances :

Il est né dans le palais des Çâkyas.
Il est doué d'omniscience.
Il a arraché et chassé au loin le mal.
Tout ce qui est bon est réuni en lui;
A tous les êtres sans exception
Il a prodigué ses bienfaits,
Il a mis en pleine lumière les marques distinctives des dharmas,
Il a clairement pénétré tout.
Voilà pourquoi ce Maharṣi
Est appelé « le Buddha ».

Alors les brahmanes répliquèrent par ces stances :

Dis-nous si le Maharṣi Buddha
A accompli autant d'actes de prouesse!
Dans ce Jambudvîpa
Il y avait *Tchan-mo-kien-tch'e-t'o*,
P'o-sa et Vasiṣṭha,
Et *T'i-che-a-tche-ye* :
Ces Maharṣis
Remplissaient le monde de leur gloire.
Ils savaient préparer de puissantes incantations
Et détruire ainsi des royaumes entiers.
Tu appelles le Buddha un Maharṣi;
Il doit donc aussi savoir faire des incantations.
Si ton Buddha est doué d'une grande vertu,
Il doit avoir accompli des actes de prouesse.
S'il ne sait pas préparer des incantations destructives,
Comment pourrait-on l'appeler un Maharṣi?

A ce moment l'upâsaka ne supporta plus d'entendre ces paroles de blasphème; il se boucha les oreilles avec ses mains et prononça ces stances :

Fi! Ne prononcez pas de si détestables paroles;
C'est blasphémer que de dire : Le Buddha use d'incantations.
Ceux qui blasphèment contre l'être le plus vénérable
En seront gravement punis dans leur vie ultérieure.

Alors les brahmanes répliquèrent par ces stances :

Si le Buddha ne connaît pas les incantations magiques,
On ne peut lui attribuer une grande puissance;
S'il n'accomplit pas des actes de prouesse,
Comment pourrait-on l'appeler un Maharṣi?
Ce que nous disons est la vérité même;
Pourquoi appelles-tu cela des blasphèmes? »

Et sur cela tous les brahmanes
Battirent des mains et dirent en éclatant de rire :
« Il est donc prouvé que tu es un fou;
Certes tu es bien humilié. »

Alors l'upâsaka dit aux brahmanes : « Ne raillez pas! Vous dites que le Parfait n'a pas de grande vertu et de grand pouvoir. C'est faux. Car le Parfait a en vérité un grand pouvoir que lui donne sa vertu. Il a pour toujours extirpé la racine des incantations magiques; jamais il n'a commis des actes de violence. Écoutez et examinez bien ce que je vais vous dire! » Et il dit ces stances :

La convoitise, la colère et l'ignorance sont les mobiles
Pour lesquels on use de mauvaises incantations magiques.
Au moment même ou l'on prépare ces mauvaises incantations,
Les mauvais démons s'emparent des paroles prononcées,
Les emploient au détriment de tous les êtres

Et s'en servent pour accomplir des méfaits.
Le Buddha s'est délivré de la convoitise, de la colère et de l'ignorance,
Dans sa compassion il répand partout ses bienfaits.
Il a extirpé pour toujours la racine des maléfices,
Il n'accomplit que de bonnes actions.
Voilà pourquoi le Buddha, le Sublime
Ne connaît pas les actes de violence.
Par la puissance de sa vertu éminente
Il nous sauve de nos maux innombrables.
Pourquoi donc dites-vous
Que le Buddha ne possède pas un grand pouvoir ?

Quand les brahmanes eurent entendu ces stances, leur colère cessa et ils dirent à l'upâsaka : « Nous désirons maintenant t'interroger sur un point ; ne nous en veuille pas, o upâsaka ! Si le Buddha ne possède pas de mauvaises incantations magiques, d'où vient qu'on l'adore ? Car ainsi il ne peut ni nuire ni être utile. Et comment peut-on alors l'appeler un Maharṣi ? » L'upâsaka dit : « Le Parfait, dans sa grande miséricorde, n'use jamais de mauvaises incantations magiques ni pour nuire aux êtres ni pour être utile. C'est parce qu'il répand en abondance ses bienfaits qu'il est vénéré. » Et il dit ces stances :

Le Miséricordieux a de la compassion pour tous les êtres,
Il a le désir constant de les sauver de leurs maux.
En voyant toutes les souffrances humaines,
Il a abandonné sa propre famille ;
Comment donc voudrait-il user d'incantations magiques
Et accomplir des actes de violence ?
La nature de tous les êtres est faite de souffrance,
Ils sont harassés par la naissance, la vieillesse, les maladies et la mort.
Pareil à celui qui applique des cendres brûlantes sur une inflammation,
Comment augmenterait-il encore le mal général ?

[Au contraire] constamment il se sert de la loi pure
et fraîche
Pour faire cesser ces maux cuisants.

Quand les brahmanes eurent entendu ces paroles, ils baissèrent la tête et dirent : « Ce sont là de bonnes paroles et notre cœur incline à les croire. O hommes du Gandhâra, vous savez bien distinguer et vous êtes capables de vous décider. Votre foi est grande et peu commune. C'est pour cette raison qu'on vous appelle « hommes du Gandhâra », et ce n'est pas en vain. Car *kien-t'o* signifie « tenir »; et vous savez en effet « tenir » le bien et éviter le mal[1]. C'est pour cette raison qu'on vous a donné ce nom. » Et ils dirent cette stance :

Savoir supporter cette terre,
Voilà ce qui s'appelle un vrai héros ;
Le plus illustre parmi tous les héros
Est vraiment l'homme du Gandhâra.

A ce moment l'upâsaka se dit : « Le cœur de ces brahmanes penche vers la foi et tous peuvent être convertis. Je veux donc leur expliquer encore davantage les mérites du Buddha. » Et l'upâsaka, d'un visage radieux, commença à leur parler ainsi : « En voyant naître votre foi dans le Buddha, je suis pénétré de joie. Veuillez vous donner la peine de m'écouter un peu. Il faut que vous sachiez distinguer entre la vertu et le mal. » Et il dit ces stances :

Considérez la vertu du Buddha,
Qui sous tous les rapports est complète ;
Pour l'observance des Défenses (*çikṣâpada*) et la pratique de la méditation (*samâdhi*),
Personne n'a égalé le Buddha.
Ainsi que le Sumeru est la plus haute des montagnes,
Et l'Océan le premier parmi les réceptacles d'eau,

1. Corriger : Car *t'o-lo* signifie « tenir ». Le chinois a brouillé le jeu de mot du sanscrit, où *Gandhâra* était tiré, par une étymologie fantaisiste, de *gâṃ-dhara*, « qui porte (*dhara*) la terre (*gâṃ*). »

Ainsi dans ce monde et parmi les devas,
Il n'y a personne qui égale le Buddha.
Il a pour le bien des êtres
Enduré toute espèce de souffrances,
Et pour se procurer la délivrance finale
Il n'a jamais cessé de s'efforcer.
Qui a cherché son refuge auprès du Buddha,
Sans en retirer un avantage sublime ?
Qui a cherché son refuge auprès du Buddha,
Sans trouver la délivrance finale ?
Qui a suivi l'enseignement du Buddha,
Sans échapper aux maux de ce monde ?
Par sa puissance divine
Le Buddha a vaincu tous les hérétiques ;
Sa gloire s'est répandue au loin,
Elle remplit tous les pays (*kṣetra*) des dix régions.
Le Buddha avec sa voix de lion (*siṃhanâda*)
A proclamé la non-réalité de tout ce qui existe ;
Son enseignement se tient constamment dans la voie du milieu,
Et ne s'écarte pas aux deux extrémités.
Dans le ciel et parmi les hommes
Il a expliqué à tous cela ;
[Il a expliqué] ce qu'on ne pouvait pas bien saisir,
Les Liens, les Kleças, la rétribution du Karman.
Après le Nirvâṇa du Parfait
On construisit dans tous les pays des stûpas et des temples ;
Le monde entier en fut embelli,
Tel le firmament par les constellations des étoiles.
C'est pour cette raison qu'il faut convenir
Que le Buddha est le plus vénérable des êtres.

Quand les brahmanes eurent entendu ces stances, les uns obtinrent la foi, d'autres renoncèrent au monde, d'autres obtinrent la Voie.

2. — Le disciple du Buddha qui réfute les systèmes Sâṃkhya et Vaiçeṣika.

Et ensuite : Il convient de bien savoir distinguer les çâstras. Car ce qu'on appelle un vrai çâstra, c'est la Loi même. Et il convient de bien le méditer, s'il contient la Loi. Si l'on est capable de bien le méditer, on en comprendra le sens.

Voici ce que j'ai entendu :

Il y avait un brahmane du nom de Kauçika. Il connaissait bien le Sâṃkhya-çâstra, le Vaiçeṣika-çâstra et le *Jo-t'i-souei-mo* çâstra. Il avait pénétré et compris tous ces traités. Une fois ce brahmane habitait dans la ville de Kusumapura (Pâṭaliputra). En dehors de cette ville il y avait un village, et comme le brahmane y avait quelques affaires, il alla dans ce village et se rendit auprès de la famille de sa femme. En ce temps son parent était allé vaquer à ses occupations et ne se trouva pas chez lui. Alors le brahmane Kauçika dit aux gens de la maison : « Avez-vous quelques livres dans la maison? Je désire lire en attendant qu'il revienne. » Alors la femme de son parent chercha un livre pour lui et elle tomba par hasard sur le *Sûtra des douze Nidânas*, qu'elle lui donna. Ayant reçu ce livre, il s'en alla sous les arbres de la forêt, dans un endroit solitaire et exquis, pour le lire. Et ainsi il lut : « L'ignorance produit les *saṃskâras*, les *saṃskâras* produisent la connaissance, la connaissance produit le *nâmarûpa*, celui-ci les six sens, les six sens le contact, le contact la soif, la soif l'attachement, l'attachement l'existence, l'existence la naissance, la naissance la vieillesse et la mort, la souffrance et le chagrin. Voilà la vérité sainte de l'origine (*samudaya*) [de la douleur]. Si l'ignorance est supprimée, les *saṃskâras* sont supprimés; les *saṃskâras* supprimés, la connaissance est supprimée; la connaissance supprimée, le *nâmarûpa* est supprimé; le *nâmarûpa* supprimé, les six sens sont supprimés; les six sens supprimés, le contact est supprimé; le contact supprimé, la soif est supprimée;

la soif supprimée, l'attachement est supprimé; l'attachement supprimé, l'existence est supprimée; l'existence supprimée, la naissance et la mort, la souffrance et le chagrin sont supprimés. »

Quand il eut lu pour la première fois, il ne comprit pas encore; mais quand il eut lu pour la seconde fois, il saisit la doctrine de la non-personnalité (*anâtmatâ*). La doctrine des hérétiques admet les deux vues, la doctrine de la réalité du Moi et la doctrine de la réalité de ce qui est en dehors du Moi. Mais lui, il comprit que tout ce qui existe périt après être né et qu'il n'y a rien de durable. Et il se dit : « Dans aucun traité des hérétiques n'est indiqué le moyen par lequel on peut se délivrer de l'existence. Dans ce Sûtra seul se trouve la Loi, qui délivrant de l'existence mène à la délivrance finale ». Son cœur fut pénétré de joie et il leva ses deux mains en disant : « Maintenant j'ai trouvé pour la première fois un traité qui contient la vérité ; pour la première fois j'ai trouvé un traité qui contient la vérité! » Gravement assis il en médita le sens et en pénétra les profondeurs. Son visage resplendit comme une fleur qui ouvre son calice. Et il dit encore : « Aujourd'hui j'ai pour la première fois reconnu la Loi qui délivre des liens qui nous attachent à l'existence et au monde, et je me rends compte que les dires des hérétiques sont faux et ne conduisent pas à la délivrance de l'existence. Et il s'écria : « C'est la Loi du Buddha qui est la seule vraie, la seule véritable; c'est elle qui expose la doctrine de la cause et de l'effet; si la cause est supprimée, l'effet est supprimé. Ce qu'enseignent les hérétiques est erroné; ils parlent de l'effet et ne parlent pas de la cause ; ils ne connaissent pas le lien de la cause et de l'effet et ils ne connaissent pas la délivrance finale. Si je considère ce que je croyais autrefois, je ne puis qu'en rire. Comment ai-je voulu, au moyen de la doctrine des hérétiques, traverser le fleuve de l'existence? Ainsi que celui qui se noie dans les vagues du Gange et qui craignant de se perdre s'accroche à tout ce qu'il rencontre, sans échapper au péril, et qui meurt disparaissant sous l'eau, ainsi je m'attachais aux hérétiques

pour me sauver de l'existence; mais leur doctrine ne donne aucun moyen pour arriver à la délivrance finale et pour sortir du monde ; (en s'attachant à elle) on se noie dans le fleuve de l'existence et à la fin de sa vie on tombe dans une des trois mauvaises voies[1]. Maintenant je vois qu'en se conformant à ce traité on peut se délivrer de l'existence. Les sûtras et les çâstras des hérétiques ressemblent au bavardage d'un fou. Les quatre-vingt-seize sectes hérétiques sont toutes vaines et fausses. La Loi du Buddha seule est vraie et bonne. Les disciples des six Maîtres et les autres docteurs se déclarent tous omniscients. Ce ne sont que des mensonges. Le Buddha, le Sublime, est seul omniscient, voilà ce qui est vrai et sans erreur. »
Alors Kauçika prononça ces stances :

Les pratique des hérétiques
Sont vaines et fausses, elles ne contiennent pas la vérité ;
Elles ressemblent aux jeux d'un petit enfant
Qui amoncelle de la terre et en forme une ville avec ses murs :
Un éléphant furieux la piétine
Et la disperse sans qu'il en reste trace ;
Quand le Buddha anéantit les raisonnements hérétiques,
Il en est de même.

Le brahmane Kauçika fut rempli d'une foi et d'une vénération profondes pour la Loi du Buddha : il rejeta l'hérésie et s'affranchit des mauvaises doctrines; du matin jusqu'au soir il lut sans cesse le Sûtra des douze Nidânas.

Sur ces entrefaites son parent, accompagné de plusieurs brahmanes, revint à la maison et demanda à sa femme : « J'ai appris que Kauçika est venu ici; où est-il maintenant? » La femme répondit à son époux : « Ce brahmane m'a emprunté un livre; je lui en ai donné un sans savoir

1. Les trois mauvaises voies (*durgati*) sont : l'enfer, l'état de *preta* goule) et d'animal.

ce qu'il contient. Dès qu'il l'eut reçu il l'ouvrit et le parcourut; et alors il le frappa de ses doigts en poussant des exclamations et rempli d'une joie extraordinaire. » Quand l'époux eut entendu ces paroles, il se rendit auprès de Kauçika et le trouva immobile et réfléchissant. Il lui demanda : « Quel est donc l'objet de tes réflexions? » Alors Kauçika lui répondit par ces stances :

L'homme est ignorant et privé d'intelligence ;
Il tourne et retourne dans les trois mondes,
Pareil à la roue du potier
Qui tourne sans cesse :
Je médite sur les douze Nidânas
Et sur le moyen d'obtenir la délivrance finale.

Alors son parent lui dit : « Comment peux-tu avoir une admiration profonde pour ce sûtra? Je l'ai reçu d'un disciple du descendant des Çâkyas et je voulais justement le laver et en raturer les caractères pour y écrire un sûtra des Vaiçeṣikas. » Quand le brahmane Kauçika eut entendu ces paroles, il blâma son parent (et dit) : « Homme ignorant! Comment peux-tu vouloir avec de l'eau laver ce sûtra? Il conviendrait d'écrire cette Loi admirable sur de l'or pur, de la mettre dans une châsse ornée de pierreries, et de lui témoigner tous les signes de vénération. » Et il dit ces stances :

Si j'avais des richesses et des biens,
Je bâtirais un stûpa avec de l'or pur,
J'y disposerais les sept pierres précieuses
(Et je mettrais le sûtra) sur une table ornée de pierreries et dans une enveloppe merveilleuse ;
J'emploierais les ornements les plus magnifiques
Pour lui témoigner ma vénération :
Mais j'aurais beau faire tout cela,
Cela serait encore inférieur à mes intentions.

Quand son ami eut entendu ces paroles, il se mit en colère et dit : « Qu'y a-t-il de merveilleux et de miraculeux dans ce sûtra, pour que tu le mettes au-dessus des sûtras

des Vaiçeṣikas et que tu veuilles le vénérer avec de l'or pur et toutes sortes de pierres précieuses? » Quand Kauçika eut entendu cela, son visage changea de couleur et il dit : « Pourquoi as-tu un dédain pareil pour les sûtras du Buddha? Les traités des Vaiçeṣikas sont tous néfastes; comment pourrait-on les comparer à l'enseignement du Buddha? Les traités des Vaiçeṣikas ne connaissent pas la définition des dharmas et ils se trompent au sujet de l'effet et de la cause. Même dans le cas si simple qui a trait à la cause et à l'effet de la cruche, ils ont montré leur ignorance et leur manque de perspicacité; bien plus encore quand il s'agit de pénétrer ce que c'est que l'homme et ses sens et de saisir la connexion de la cause et de l'effet. » A ce moment le parent de Kauçika lui dit : « Pourquoi dis-tu que les traités des Vaiçeṣikas n'ont pas résolu la connexion de la cause et de l'effet? Dans leurs traités se trouve l'exemple des fragments de terre cuite qui constituent la cause de la cruche[1]. Comment peux-tu dire qu'ils n'ont pas résolu la connexion de la cause et de l'effet? » Kauçika dit : « En effet, dans vos traités du Vaiçeṣika se trouve ce raisonnement, mais il est bien illogique. Tu n'as qu'à voir : c'est comme si l'on considérait que la charpie est la cause de la chaîne et de la trame, et qu'ensuite seulement est fait le tissu; il en est de même de la cruche : d'abord la cruche est faite et ensuite seulement ses tessons existent. Si la cruche n'existait pas antérieurement, comment pourrait-il y en avoir des tessons? De plus, des fragments de cruche ne servent à rien, tandis qu'une cruche entière peut être employée. Pour cette raison encore les fragments ne peuvent pas être la cause de la cruche. On voit le potier prendre de la terre glaise

1. Dans la théorie Vaiçeṣika, la cause (matérielle) de la cruche, ce sont les deux *kapâlas*, hémisphères ou écuelles fabriquées d'abord et séparément par le potier et dont le rapprochement constitue la cruche. Ce sont sans doute ces *kapâlas* que le traducteur chinois a rendu par « tessons » (*p'o-wa*) et il se peut que la suite de son raisonnement ait été influencée par l'emploi de ce terme, très approximatif pour rendre une habitude de métier particulière à l'Inde.

pour faire une cruche; il n'y emploie pas des fragments de cruche. Il est évident que les fragments de cruche n'existent que quand la cruche est cassée; tant que la cruche n'est pas cassée, comment pourrait-il y avoir des fragments de cruche? »

Alors son parent dit : « Si tu considères les traités des Vaiçeṣikas comme déraisonnables, pourquoi nous donnerions-nous une peine inutile et pourquoi nous fatiguerions-nous à démontrer leur supériorité? » Mais à entendre ces paroles, les nombreux brahmanes qui accompagnaient le parent de Kauçika furent navrés (et ils dirent) : « D'après ces discours, on ne peut donc plus se fier maintenant aux traités des Vaiçeṣikas? » Kauçika dit : « Non seulement, maintenant, les traités des Vaiçeṣikas ne méritent pas qu'on y ait confiance, mais encore, de tout temps, les hommes doués de discernement ne voulurent jamais y croire. Voici ce qu'il en est. Dans le temps où le Buddha, qui possède les dix forces (*daçabala*), n'avait pas encore paru dans le monde, tous les êtres demeuraient enveloppés par les ténèbres de l'ignorance; et comme ils étaient aveugles et n'avaient pas d'yeux pour voir, ils croyaient trouver la lumière dans les traités des Vaiçeṣikas. Mais dès que se leva le soleil du Buddha, la lumière de l'intelligence commença à briller et les traités des Vaiçeṣikas cessèrent d'être regardés comme lumineux; il convient de les laisser tous de côté. Le hibou circule pendant la nuit, fort et puissant; mais à la lumière du jour il se cache dans son trou, perdant sa force et sa puissance; il en est de même des traités des Vaiçeṣikas : dès que le soleil du Buddha s'est levé, ces traités sont devenus inutiles. » Son parent reprit la parole : « Supposons qu'il en soit ainsi que tu dis et que les traités des Vaiçeṣikas le cèdent aux sûtras du Buddha; mais pourra-t-on jamais comparer les sûtras du Buddha aux traités du Sâṃkhya? » Kauçika dit : « Les sûtras du Sâṃkhya distinguent cinq divisions auxquelles se ramènent tous les concepts[1]. Premièrement, le témoignage (*çabda*); deuxiè-

1. Il s'agit des moyens de connaissance (*pramâṇa*), dont les princi-

mement, la cause (*anumâna*); troisièmement, la comparaison (*upamâna*)[1]; quatrièmement, l'égalité; cinquièmement, la certitude absolue. Vos traités du Sâṃkhya n'admettent pas l'upamâna, qui pourtant est susceptible de produire des connaissances, comme dans l'exemple du « bœuf sauvage[2] ». Encore moins clairs sont-ils quand ils parlent de la définition des dharmas. Voici : Il est dit dans vos traités du Sâṃkhya : « Le Pradhâna n'est né de rien; il est éternel, il est présent en tout endroit, et en tout endroit il est en mouvement. Si les traités du Sâṃkhya disent que le Pradhâna, sans être engendré de rien, a une existence corporelle et éternelle, que c'est lui qui donne naissance à toute chose, qu'il est présent partout et qu'il se meut partout, ce sont là autant d'erreurs. Et voici pourquoi : dans les trois mondes il n'y a rien qui puisse donner naissance à toute chose sans être engendré; il y a donc erreur. De plus, c'est encore une erreur que de dire qu'il est présent partout et qu'il se meut d'endroit en endroit; car voici : si d'abord il est présent partout, et si après il se meut, où peut-il aller? Ou bien, si d'un endroit il se met en mouvement pour aller vers un autre, il n'est plus omniprésent. Les deux raisons sont contradictoires et leur sens se détruit. Par suite il y a non-éternité. Si donc le Sâṃkhya dit que le Pradhâna n'est pas engendré et qu'il donne naissance à toute chose, qu'il est présent en tout endroit et qu'il se meut d'endroit en endroit, il commet des erreurs. »

Quand son parent, le brahmane eut entendu ces paroles, il répondit à Kauçika : « Tu es l'ami des disciples du

paux, en dehors de la perception (*pratyakṣa*) sont : le témoignage (*çabda*), le raisonnement déductif (*anumâna*), l'induction par analogie (*upamâna*), l'inférence (*arthâpatti*), et la perception de la non-existence (*anupalabdhi*). Le Sâṃkhya n'admettait que les trois premiers.

1. Ceci ne s'accorde pas avec ce qui suit.

2. L'exemple du « bœuf sauvage » est classique : après avoir appris par le témoignage d'un chasseur l'existence d'un animal de ce genre, la première fois que vous en apercevez un dans la forêt, vous savez que c'est un bœuf sauvage; c'est là l'*upamâna*, où le Sâṃkhya refuse de voir un moyen de connaissance distinct.

Çâkya. : c'est pour cela que tu parles ainsi. Mais dans les sûtras du Buddha il y a aussi de grandes erreurs. Ils disent que le Saṃsâra n'a ni commencement ni fin. De plus ils disent que dans tous les dharmas il n'y a pas de Moi. »

Alors Kauçika dit à son ami : « C'est précisément parce que j'ai vu que la Loi du Buddha suppose un Saṃsâra éternel et qu'elle rejette le Moi, que j'ai en elle une foi sincère. Car si l'on admet l'existence du Moi, on ne peut jamais obtenir la délivrance finale! Pour celui qui sait que le Moi n'existe pas, le désir n'existe pas ; et quand le désir est supprimé, on obtient la délivrance finale. Si l'on admet l'existence du Moi, on est possédé par le désir, on tourne dans le Saṃsâra. Comment pourrait-on gagner ainsi la délivrance ? De plus, si on admet que le Saṃsâra a un commencement, alors nous avons dû obtenir notre corps primitif par suite de nos bonnes ou mauvaises actions ; si nous ne l'avons pas obtenu par suite de nos bonnes ou mauvaises actions, nous avons dû l'obtenir spontanément. Si nous avons obtenu notre corps par suite de nos bonnes ou mauvaises actions, alors ce corps ne peut pas être appelé notre corps primitif. Si ce n'est pas par suite de nos bonnes ou mauvaises actions que nous avons obtenu notre corps, alors que devient la loi (de la rétribution) des actions bonnes ou mauvaises ? Il s'ensuit donc que, d'après votre théorie, le Saṃsâra d'une part a une origine, d'autre part n'en a pas. C'est commettre une erreur capitale que de raisonner ainsi. Parce que notre Loi du Buddha n'admet pas un commencement du Saṃsâra, elle est libre d'erreurs. »

A ce moment, le parent dit à Kauçika : « Il faut qu'il y ait quelque chose de lié pour qu'il y ait une délivrance. Mais tu dis que le Moi n'existe pas ; donc il n'y a rien de lié. qui aura besoin d'être délivré ? »

Kauçika dit : « Bien qu'il n'y ait pas de Moi, il y a néanmoins des liés et des délivrés. Comment cela ? Nous sommes liés, parce que nous sommes opprimés par les *kleças*. Échapper aux *kleças*, c'est obtenir la délivrance. Voilà pourquoi, bien qu'il n'y ait pas de Moi, il y a néanmoins des liés et des délivrés. »

Alors les brahmanes reprirent : « S'il n'y a pas de Moi, qui parvient alors dans l'autre monde ? » Kauçika leur répondit et dit : « Écoutez-moi bien ! C'est à cause des *kleçâs* et des *karmans* du passé que nous avons obtenu notre corps actuel avec tous ses sens. Et à cause de nos *karmans* actuels nous obtiendrons notre corps futur avec tous ses sens. Je me plais maintenant à me servir d'une comparaison pour vous expliquer cela : un grain, si toutes les circonstances sont favorables, fait naître une pousse. Mais en réalité ce n'est pas ce grain qui devient une pousse. C'est seulement quand ce grain meurt que la pousse se développe. Le grain périt et ne dure pas ; la pousse naît et ne périt pas. Le Buddha a dit qu'il en est de même quand nous recevons notre corps. Bien que le Moi n'existe pas, les conséquences de nos actions ne se perdent pas. »

Alors les brahmanes dirent : « En t'écoutant expliquer la doctrine qui exclut le Moi, les souillures de notre cœur s'en vont. Mais nous avons encore quelques petits doutes au sujet desquels nous désirons t'interroger. Si le Moi n'existe pas, comment se fait-il qu'on se souvienne des actions faites antérieurement et pourquoi ne les oublie-t-on pas ? » Il répondit : « C'est par suite des relations réciproques entre la pensée, l'imagination et le cœur qu'on garde le souvenir de ce qui s'est passé dans les trois mondes et qu'on ne l'oublie pas. » Ils demandèrent encore : « S'il n'y a pas de Moi, dès que le passé est passé, une nouvelle conscience doit se former en nous. Or, la conscience du passé et la conscience actuelle ne doivent rien avoir de commun : comment se fait-il qu'on se souvienne (du passé) et qu'on ne l'oublie pas ? » Il répondit : « Il faut savoir que tout ce qui naît à la vie est pareil à un grain qui aurait été déposé dans le champ du sein maternel. Arrosé par l'eau de l'amour, l'arbre de la vie prospère. Telles des noix qui poussent selon leur espèce. Les *karmans* de nos *skandhas* actuels sont capables d'influencer nos *skandhas* postérieurs. Mais en réalité ces *skandhas* antérieurs ne produisent pas les *skandhas* postérieurs ; c'est par suite de nos *karmans* (antérieurs) que nous

obtenons nos *skandhas* postérieurs. Bien que les *skandhas* que nous avons dans cette vie et ceux que nous aurons dans l'autre, ne soient pas les mêmes, ils sont en corrélation les uns avec les autres et se continuent. Ainsi quand un petit enfant est malade, c'est à sa nourrice qu'on fait prendre le remède, et de cette façon la maladie de l'enfant guérit. Bien que la nourrice et l'enfant soient deux personnes différentes, la force du remède peut ainsi agir sur l'enfant. Il en est de même des *skandhas*. Par la force des *karmans* nous obtenons dans l'autre vie les *skandhas* et nous nous souvenons (des faits du passé) sans les oublier. »

Les brahmanes reprirent de nouveau : « Le sûtra que tu viens de lire ne parle que de la doctrine du Non-Moi, et il t'a ainsi illuminé et rempli de joie? » Alors Kauçika leur récita le *Sûtra des douze Nidânas* et leur dit : « L'ignorance produit les *saṃskâras*, les *saṃskâras* produisent la connaissance, et ainsi de suite jusqu'à la production des peines et des douleurs de l'existence par la naissance. Si on supprime l'ignorance, les *saṃskâras* sont supprimés, et ainsi de suite jusqu'à la suppression de nos peines et de nos douleurs par la suppression de la vieillesse et de la mort. Et comme ainsi les *nidânas* perdent leur pouvoir, le Non-Moi s'est révélé à moi en eux. Dans ce sûtra il n'est donc pas parlé du Non-Moi seulement. De plus, parce qu'on a un corps, on est doué d'un cœur, et parce qu'on possède un corps, un cœur et tous les sens, on peut se servir de son intelligence et faire agir son discernement. Parce que j'ai compris cela, je suis arrivé à la connaissance du Non-Moi. »

Ils lui demandèrent encore : « Tu dis que le corps que nous possédons dans cette vie et celui que nous avons dans l'autre sont en relation l'un avec l'autre et se continuent : ce n'est donc pas une erreur que d'admettre la Kâyadṛṣṭi? » Il leur répondit : « C'est à cause de la Kāyadṛṣṭi qu'on fait les *karmans* et que dans les cinq *gatis* on obtient un corps bon ou mauvais. Si l'on obtient un mauvais corps, on a à subir toutes les souffrances. Si l'on supprime la

Kâyadṛṣṭi, on ne donne pas naissance à des *karmans*, on ne renaît plus ; si on ne renaît plus, toutes les douleurs sont apaisées pour l'éternité : on a obtenu le Nirvâṇa. Comment peut-on dire que la Kâyadṛṣṭi n'est pas une erreur? De plus, si la Kâyadṛṣṭi n'était pas une erreur, il faudrait qu'il n'y eût pas de *saṃsâra* et qu'on n'eût pas à subir les douleurs de l'existence dans les trois mondes. Voilà pourquoi il y a erreur. » Alors les brahmanes examinèrent sincèrement le sens des douze Nidânas ; ils obtinrent une foi et une intelligence profondes et leur cœur se remplit de bonheur. Puis ils exaltèrent en quelques mots la Loi du Buddha et prononcèrent ces stances :

Quand le Buddha demeurait dans ce monde,
Il a vaincu toutes les (mauvaises) doctrines en proclamant sa Loi.
Quand le soleil du Buddha a illuminé ce monde,
Tous les hérétiques sont rentrés dans l'ombre.
En rencontrant maintenant la Loi qu'il a laissée,
C'est comme si nous avions vu face à face le Sublime.
Lui qui est le plus grand parmi les Çâkyas
A profondément pénétré les signes distinctifs de tous les dharmas.
Si on l'appelle le Tathâgata,
On lui donne un nom qui est vrai et non pas vain.
Il a examiné sincèrement tous les dharmas ;
Son nom remplit l'univers,
Dirigeons-nous vers l'endroit du Nirvâṇa du Buddha
Et joignons nos mains avec respect :
Oui, le cœur du Buddha, du Sublime
Est rempli en vérité d'une miséricorde immense.
Il est le plus grand parmi les *ṛṣis*,
Dans le monde il n'a pas de pair ;
Prenons maintenant notre refuge
Dans ses Défenses et dans son Samâdhi sans égal.

Kauçika dit : « Comment vous êtes-vous maintenant si profondément rendu compte des vertus du Buddha? » Ses

amis lui répondirent : « En écoutant sa Loi, nous nous sommes convaincus des vertus sans bornes du Buddha. Le parfum que donne le bois d'aigle est noir et très gras ; pour cette raison on le brûle, et alors sa senteur est perçue de tous partout. Pareillement, quand nous nous sommes aperçus de l'Intelligence du Parfait, nous nous sommes rendu compte de la grande vertu du Sublime. Bien que nous n'ayons pas vu le Buddha, nous apercevons les traces saintes du Buddha, et nous savons maintenant qu'il excelle entre tous. Ainsi quand un homme voit sur le bord d'un étang fleuri les traces des pieds d'un éléphant, il se rend compte de sa taille. En examinant le traité des Nidânas, bien que nous n'ayons pas vu le Buddha, nous apercevons les saintes traces du Buddha et nous savons que ses vertus sont immenses ». En voyant ses amis remplis d'une foi et d'une intelligence profondes, (Kauçika) eut un étonnement prodigieux et dit : « Depuis longtemps vous étudiez des traités hérétiques en grand nombre. Maintenant que vous avez écouté pendant un petit moment un sûtra du Buddha, vous en avez saisi le sens et vous avez rejeté tous les traités hérétiques : c'est un miracle ! » Puis il dit ces stances :

Vous avez renoncé à tous les traités hérétiques.
Vous comprenez la droite Loi et vous avez foi en elle.
Rares sont les hommes pareils à vous ;
Voilà pourquoi je m'écrie que c'est un miracle.
Mais je ne m'émeus pas de vous seuls,
Je m'émeus aussi des traités hérétiques,
Leurs idées sont basses et creusse :
Renonçons-y tous.

Parce que ces traités sont remplis d'erreurs, ils nous inspirent du dégoût et remplissent notre cœur de foi et d'intelligence (pour la Loi du Buddha). Le Buddha est en vérité le Grand Homme qui n'a pas de pair. Sa gloire est universelle, elle remplit les contrées des dix points cardinaux. Les traités abjects des hérétiques sont remplis d'erreurs d'un bout à l'autre. Ils sont pareils à des paroles

trompeuses qui ne peuvent pas servir d'arguments. Parce qu'ils sont erronés, rejetons-les, adoptons la Loi du Buddha. Ainsi au printemps et en été les hommes souffrent de la chaleur du soleil et ils désirent y échapper. Mais le froid de l'hiver une fois arrivé, tous les hommes pensent (à la chaleur de l'été). Il en est de même des traités hérétiques. En vérité il convient d'y renoncer comme à la chaleur d'été. En réalité, c'est à cause de ce traité (des douze Nidânas) que la foi est née dans notre cœur; il faut toujours y penser comme dans le temps froid on se souvient du soleil d'été. »

Alors les amis demandèrent à Kauçika : « Que devons-nous faire maintenant? » Kauçika dit : « Il faut que vous rejetiez maintenant tous les traités hérétiques, que vous quittiez le monde pour la Loi du Buddha et que vous étudiiez la Voie. Et pourquoi cela? Quand on allume au milieu des ténèbres de la nuit un grand feu, tous les pigeons tombent (aveuglés); pareillement quand la lampe de l'intelligence du Buddha a commencé à luire dans le monde, tous les hérétiques ont été terrassés. Voilà pourquoi je veux maintenant entrer dans la vie religieuse et étudier la Voie. »

Sur cela Kauçika quitta la maison de son parent et se rendit à l'endroit du Saṃgha. Il demanda à entrer dans la vie religieuse, et quand il fut sorti du monde, il devint Arhat.

Pourquoi ai-je raconté cela? Parce que les hérétiques sont constamment égarés par les mauvais traités; c'est pourquoi il faut leur expliquer le *Sūtra des douze Nidānas* pour les en affranchir.

3. — Le Dânapati qui exclut les jeunes Çramaṇeras de son invitation

Et ensuite : Celui qui veut cultiver le champ du mérite (*puṇyakṣetra*) (en entretenant des religieux) ne doit consi-

dérer que la vertu ; qu'il ne fasse pas de distinction entre ceux qui sont jeunes et forts et ceux qui sont vieux et décrépits.

Voici ce que j'ai entendu :

Il y avait un dânapati[1] qui envoya un religieux de ses amis pour inviter les religieux, mais il ne devait inviter que les vieux et négliger les jeunes. En conséquence quand ce religieux ami fit son invitation à tous les religieux, il finit par arriver aux çramaṇeras et les négligea. Les çramaṇeras dirent : « Pourquoi nous négliges-tu, nous autres çramaṇeras ? » Il répondit : « C'est le dânapati qui ne veut pas de vous, je n'y suis pour rien. » Puis le religieux dit ces stances :

Les vieux ont une vertu éprouvée,
Ils ont des cheveux blancs et un visage ridé,
Leurs sourcils sont touffus et leurs dents sont tombées,
Leur dos est courbé, leurs membres et leurs articulations sont relâchés :
Voilà ceux dont se réjouit le dânapati ;
Il ne se plaît guère aux jeunes.

En ce temps-là les çramaṇeras qui se trouvaient dans ce monastère étaient tous des arhats. Et c'était comme si un homme en agaçant un lion heurtait ses reins pour exciter sa colère. Les çramaṇeras dirent tous : « Le dânapati, de la part duquel vient cet homme, est stupide et sans intelligence. Il ne se réjouit pas des hommes vertueux ; il ne désire avoir autour de lui que des vieux. » Puis les çramaṇeras dirent ces stances :

Ceux qui méritent d'être appelés vénérables
N'ont pas nécessairement des cheveux blancs,
Un visage ridé et les dents tombées,
O homme stupide et sans intelligence !
Ceux qu'on honore et qui peuvent procurer le bonheur,
Ceux qui suppriment et éloignent tous les maux,

1. Un homme charitable.

Les brahmacârins à la conduite pure :
Voilà ceux qui doivent être appelés vénérables.
Qu'on nous méprise ou qu'on nous exalte,
Notre cœur ne s'en émeut guère :
Nous voulons seulement préserver ce dânapati
De commettre un grave péché.
Ceux du champ de bonheur qu'est le Saṃgha,
Tu les as dénigrés en distinguant entre inférieurs et supérieurs.
Vite ! Mettons-nous en route,
Pour éviter à ce dânapati
De tomber dans une des mauvaises voies !
En ce moment tous ces çramaṇeras
Eurent recours à leurs forces surnaturelles
Et se changèrent en vieillards.
Les cheveux blancs et les faces ridées,
Les sourcils touffus et les dents tombées,
L'échine courbée et s'appuyant sur des bâtons,
Ainsi ils arrivèrent à la maison du dânapati.
Le dânapati, dès qu'il les vit,
Eut son cœur rempli de joie et de bonheur ;
Il brûla du parfum et répandit des fleurs exquises ;
Empressé, il les invita à s'asseoir.
Mais eux, en un clin d'œil,
Reprirent leur forme de çramaṇeras.
Le dânapati fut plongé dans la stupeur
A la vue d'un pareil miracle ;
Il crut qu'ils avaient bu de l'ambroisie céleste
Pour s'être rajeunis si soudainement.

Alors les çramaṇeras dirent : « Nous ne sommes ni des Yakṣas ni des Râkṣasas. Nous avons vu, ô dânapati, qu'en choisissant (pour les inviter) seulement de vieux religieux, tu croyais que dans le champ de mérite qu'est le Saṃgha il y a des supérieurs et des inférieurs. Et parce que tu détruis ainsi (en toi) les racines du bien (*kuçalamûla*), nous avons pris cette forme pour t'amener au repentir ». Puis ils dirent ces stances :

Ainsi qu'un moustique
Voudrait, en suçant, épuiser l'Océan,
Ainsi personne dans le monde ne peut approfondir
La vertu des membres du Saṃgha ;
Tout le monde ensemble n'est pas capable
D'évaluer la vertu du Saṃgha ;
Et toi, un seul homme,
Tu veux l'approfondir ?

Les çramaṇeras dirent encore : « Il ne convient pas que tu juges les religieux d'après leur âge ou leur extérieur. Celui qui cherche la Loi ne juge pas d'après l'extérieur, mais d'après l'intelligence. Même un jeune religieux, s'il est affranchi des Liens et du mal, est entré dans la sainte Voie. Même un vieux religieux, s'il tombe dans la négligence, doit être appelé un enfant. Tu as très mal agi. Si avec la main on voulait épuiser l'Océan, ce serait agir déraisonnablement. Tu as agi ainsi. Avec ton intelligence tu voulais juger le champ de mérite (le Saṃgha), et tu prétendais savoir qui y sont les plus éminents. C'est de même déraisonnable. N'as-tu pas entendu le sûtra qu'a prononcé le Parfait sur les Quatre qu'on ne doit pas traiter comme peu importants : le roi, le serpent, le feu et un çramaṇera ? Eux tous ne sont pas à mépriser. Et la parabole de la mangue dont le Sublime a parlé : celles qui sont crues à l'intérieur sont mûres à l'extérieur et celles qui sont crues à l'extérieur sont mûres à l'intérieur. N'essaie pas de juger témérairement le degré de perfection des religieux[1]. Même en un clin d'œil on peut obtenir la Voie. Tu viens de commettre un péché énorme. S'il te reste encore des doutes, pose-nous des questions sur eux tous. Mais à partir d'aujourd'hui n'essaie plus d'introduire de distinctions dans le champ de mérite qu'est le Saṃgha. » Puis ils dirent ces stances :

La mer des vertus des membres du Saṃgha
Ne peut être approfondie.

1. Le texte porte : « des anciens ».

Le Buddha lui-même la vénérait avec joie,
Il l'exaltait en des centaines de stances ;
Combien plus tous les hommes en entier
Doivent-ils l'admirer !
Dans le vaste et excellent Champ de mérite
Peu de semence produit un grand profit.
L'assemblée unie des disciples du Çâkya
Voilà ce qui s'appelle le troisième Joyau,
Parmi les membres de la grande Communauté
Il ne faut pas préférer quelques-uns à cause de leur mine,
Ni à cause de leur extraction,
De leur belle prestance ou de leur éloquence.
Sans sonder leur vertu intérieure,
Tu les honores après avoir examiné leur extérieur;
Si parmi ceux dont tu examines l'extérieur il se trouve un jeune,
Plein d'intelligence et d'une vertu éminente,
Ne connaissant pas le fond de son cœur,
Tu ne le prendras pas en considération.
Dans la grande forêt épaisse
Il pousse des campakas et des ricins (*eraṇḍa*) ;
Bien que comme arbres ils soient inégaux de taille
En tant que (membres de la) forêt ils sont égaux.
De même parmi les religieux, vieux ou jeunes,
Il ne convient pas de faire de distinction.
Quand Kâçyapa renonça au monde,
Il déposa les habits splendides qu'il portait
Et prit dans son trésor le vêtement le plus vil ;
(Par là) il acquit une valeur égale à cent mille pièces d'or.
Pour le champ de mérite qu'est le Saṃgha
Il en est de même.
Celui qui honore le moindre (parmi les religieux),
En est récompensé dans cent mille existences.
Ainsi que l'eau de l'océan
Ne garde pas longtemps les cadavres (qu'elle a engloutis),

De même l'océan du Saṃgha
Ne tolère pas ceux qui violent les Défenses.
Si envers les membres les plus communs du Saṃgha,
Les plus infimes et envers ceux qui observent le moins
les Défenses,
On montre du respect et de la vénération,
On obtiendra une grande récompense.
Voilà pourquoi il convient qu'envers tous les religieux,
Qu'ils soient vieux ou jeunes,
On ait une vénération égale.
Il ne faut pas faire de distinction entre eux.

Quand le dânapati eut entendu ces paroles, les poils de son corps se dressèrent, il se prosterna de ses cinq membres par terre et, implorant leur pitié, il exprima son repentir : « Moi, homme vulgaire et ignorant, j'ai commis beaucoup de fautes. Daignez agréer mon repentir. Heureusement mes doutes ont été éclaircis. » Puis il dit ces stances :

Pleins d'une intelligence profonde
Vous pouvez déchirer le filet de mes doutes ;
Si je ne vous interroge pas
Je ne puis pas m'éclairer.

Alors les çramaṇeras lui dirent : « Interroge-nous librement ; nous t'expliquerons. » Le dânapati demanda : « Hommes d'une vertu éminente, qu'est-ce qui est le plus important : vénérer le Buddha ou vénérer le Saṃgha? Les çramaṇeras répondirent : « Ne sais-tu donc pas qu'il y a trois Joyaux ? » Le dânapati dit : « Je sais bien qu'il y a trois Joyaux ; mais parmi les trois Joyaux, comment n'y en aurait-il pas un qui surpasse (les autres) ? » Les çramaṇeras répondirent : « Entre le Buddha et le Saṃgha nous ne voyons pas de différence de rang. » Puis ils prononcèrent ces stances :

Il y avait un brahmane de haute naissance
Qui s'appelait *Tou-lo-chö.*

Devant les injures ou les louanges le Buddha reste le même.
Or il offrit de la nourriture au Parfait.
Mais le Parfait ne l'accepta pas,
Car personne dans les trois mondes n'eût pu la digérer.
Il la jeta dans l'eau,
Et au même instant de la fumée et des flammes en sortirent[1].
(Au contraire) quand Gautamî lui offrit des vêtements,
Le Buddha lui dit de les distribuer à tous les religieux.
Voilà pourquoi (on peut savoir que)
Les trois Joyaux sont égaux entre eux.

Quand le dânapati eut entendu ces paroles, il dit : « Si le Buddha et le Saṃgha sont au même rang, pourquoi (le Buddha) a-t-il jeté la nourriture dans l'eau, au lieu de la distribuer aux religieux? » Les çramaṇeras répondirent : « Ce n'est pas que le Parfait ait voulu se réserver cette nourriture. C'est pour montrer la force de la vertu des religieux qu'il a agi ainsi. Et comment cela? Le Buddha, voyant que cette nourriture ne pouvait être digérée par personne dans les trois mondes, la jeta dans l'eau, d'où des flammes sortirent aussitôt. Mais quand Gautamî offrit au Buddha des vêtements, il les donna aux religieux, et, reçus par les religieux, ces vêtements ne subirent aucune transformation. Voilà pourquoi on peut savoir que le Saṃgha est doué d'une éminente vertu, qu'il possède une grande gloire et que le Buddha et le Saṃgha sont au même rang. Alors le dânapati dit : « A partir de maintenant j'honorerai d'une égale ferveur tous les religieux, qu'ils soient vieux ou jeunes, et je ne ferai plus de différence entre eux. » Les çramaṇeras répondirent : « Si telle est ta résolution, tu verras sous peu la voie des Vérités Saintes. » Puis ils dirent ces stances :

1. V. Kasibhāradvājasutta, Sutta-Nipāta, I, 4.

Les Çrâvakas et ceux qui observent les Défenses,
Ceux qui pratiquent le Dhyâna et qui cherchent l'Intelligence,
Tous ceux qui s'acheminent par le Triyâna[1]
Se dirigent ensemble vers le même but.
Ainsi que les eaux du Sindhu
Se jettent toutes dans l'océan,
Ainsi tous ces religieux vénérables
Entrent dans la mer du Saṃgha.
De même que dans la montagne neigeuse
Les plantes merveilleuses abondent,
Et que dans un champ excellent
Les semences germent et poussent,
De même les hommes vertueux et sages
Viennent tous du Saṃgha.

Quand ils eurent ainsi parlé, ils dirent encore : « Dânapati, n'as-tu pas entendu ce qui dans le Sûtra est dit de ces trois (religieux), d'Aniruddha, de *Nan-t'i* et de *K'ien-p'i-lo* : Le grand chef des démons et des esprits, appelé *K'ie-fou* s'adressa (à leur sujet) au Buddha et dit : « Sublime ! Les habitants de tous les mondes, les devas et les hommes, Mâra et Brahma, s'ils pensent dans leur cœur à ces trois religieux, obtiennent par là du profit et du plaisir. » Si trois hommes du Saṃgha peuvent procurer de pareils avantages, combien plus le Saṃgha entier » ! Puis ils dirent ces stances :

Ces trois religieux ne constituent pas le Saṃgha entier ;
En songeant à eux on obtient de grands avantages.
Ainsi que le disait ce chef des démons,
Si sans songer au Saṃgha entier,
On obtient de pareils avantages,
Combien plus si l'on songe au Saṃgha entier !
Voilà pourquoi il convient de savoir

1. Les trois véhicules pour traverser le Saṃsâra sont ceux de Çrâvaka, de Pratyekabuddha et de Bodhisattva.

Que toutes les vertus et tout ce qu'il y a de bien
Ont leur origine dans le Saṃgha.
Quand le grand Nâga fait tomber la pluie,
L'océan seul peut lui servir de réceptacle;
De même le Saṃgha (seul)
A reçu la grande pluie de la Loi.
Voilà pourquoi tu dois
Penser de tout ton cœur au Saṃgha entier,
Car tous ces religieux
Forment un troupeau qui renferme toutes les vertus,
Et une assemblée par laquelle on arrive à la délivrance finale.
C'est l'armée valeureuse des religieux
Qui est capable de défaire l'armée ennemie de Mâra.
Tous ces religieux
Forment la forêt dense de l'Intelligence supérieure;
Tout ce qu'il y a de bien
Se trouve rassemblé là.
Ils sont du Triyâna et de la Délivrance
La troupe sublime.

Quand les çramaṇeras eurent prononcé ces stances, le dânapati et ses parents se réjouirent fortement dans leurs cœurs et tous obtinrent le fruit de *srotâpanna*.

CHAPITRE II

4. — Le roi et le voleur de la perle.

Et ensuite : En écoutant la Loi, on acquiert de grands avantages et une intelligence immense; on obtient le pouvoir de maîtriser entièrement son cœur.

Voici ce que j'ai entendu dire : Dans le royaume du Lion (Ceylan) il y avait une fois un homme qui avait obtenu une perle de la grandeur du genou d'un homme. Cette

perle était merveilleuse et comme il y en a rarement dans ce monde. Il l'offrit au roi. Le roi prit la perle et l'examina. Puis il prononça ces stances :

Les rois de l'antiquité lointaine
Cherchaient la gloire en amoncelant des joyaux.
Quand ils rassemblaient leurs hôtes,
Ils sortaient leurs pierreries et s'en enorgueillissaient.
Mais en quittant le trône et au moment de la mort
Ils abandonnaient leurs joyaux et s'en allaient seuls.
Il n'y a que les bons ou les mauvais karmans
Qui nous suivent et ne nous quittent point.
Le miel que fait l'abeille,
Les autres en profitent, elle n'en garde pas :
Ainsi en est-il des richesses,
D'autres les reçoivent, elles ne nous suivent pas.
Les rois du passé
Se laissaient aveugler par les joyaux ;
Mais quand ils les avaient amassés, ils étaient pour les autres,
Pas un seul ne les suivait.
Il est donc de mon devoir de faire
Que ce joyau me suive.
Si dans les champs de mérite du Buddha
On plante des mérites,
Ils nous suivent dans l'autre monde,
Et leur récompense ne périt pas.
Quand approchera le terme de ma vie,
Je devrai renoncer à tout :
A tous mes palais, à mes parents et à mes amis,
A mes grands ministres et à mes fiers généraux.
Tristes ils accompagneront le mort,
Mais arrivés à la tombe ils s'en retourneront chez eux.
(Je quitterai) mes éléphants, mes chevaux et mes chars ornés de pierreries.
Mes joyaux et mes trésors,
Mon peuple et mes villes,
Mes jardins et mes lieux de plaisance :

Rapidement je m'en irai seul,
Rien ne me suivra.

Quand le roi eut prononcé ces stances, il se rendit auprès d'un stûpa et il plaça la perle au-dessus du pilier de la porte du stûpa. Elle y répandait une vive clarté comme une grande étoile. Le palais du roi en fut illuminé comme si le soleil se levait, et il resplendissait d'un éclat redoublé. L'éclat de la perle resta le même tous les jours. Mais un jour elle cessa brusquement de répandre de la clarté. Le roi s'en émut et dépêcha un homme pour aller voir. Quand cet homme fut arrivé à l'endroit, il ne vit plus la perle. Il vit seulement en bas du pilier de la porte du sang qui coulait par terre. En suivant les traces du sang il fut conduit dans un bois de *kia-to-lo* (kadala?). Il n'était pas encore arrivé à ce bois quand il vit le voleur de la perle qui se cachait parmi les arbres. Le voleur, au moment de s'emparer de la perle, était tombé du haut du pilier de la porte et s'était cassé la jambe ; de là venait le sang. L'envoyé saisit cet homme et le mena devant le roi. Le roi, quand il le vit entra d'abord dans une colère violente. Mais quand il aperçut sa blessure, il eut pitié de lui. Il le regarda avec compassion et lui dit : « Hélas, mon garçon ! tu as été bien fou de dérober la perle du Buddha. Dans les générations futures tu tomberas dans les mauvaises voies. » Puis il prononça ces stances :

Hélas ! d'une ignorance extrême
Et privé d'intelligence tu as commis un grand péché.
Tu ressembles à un homme qui, pour échapper à des coups de bâton,
Encourt la peine de la décapitation :
Pour échapper aux maux de la pauvreté,
Tu as formé un projet insensé ;
Ne voulant pas souffrir un peu de pauvreté,
Tu t'es attiré des misères sans fin.

En ce moment un ministre qui avait entendu ces stances,

dit au roi : Le roi a dit des paroles qui sont vraies et point vaines. Puis il dit ces stances :

Un stûpa est un joyau parmi les hommes.
Ayant stupidement commis ce vol,
Cet homme dans des kalpas sans nombre
Ne rencontrera plus jamais le Triratna.
Dans l'antiquité il y avait un homme
Dont le cœur était rempli d'une foi joyeuse;
Il prit une fleur de *su-man* (sumanâ, jasmin) qu'il portait à l'oreille
Et l'offrit à un stûpa du Buddha.
Les hommes et les devas, pendant des centaines et des koṭis de kalpas
En conçurent une joie immense.
Du stûpa du Daçabala Bhagavat
Tu as volé une perle pour ton propre profit :
Pour avoir commis ce forfait
Tu t'engouffreras dans l'enfer.

Il y avait un autre ministre qui dit, rempli de colère : « Le crime de cet insensé est manifeste pourquoi lui faire encore des reproches? Il convient de lui appliquer son châtiment ». Le roi répondit à ce ministre : « Ne parle pas ainsi! Cet homme est déjà mort. A quoi bon le mettre à mort encore? Si un homme tombe par terre il convient de le relever. » Puis le roi dit ces stances :

Cet homme a violé la (bonne) conduite,
Il convient de le sauver vite.
Je vais lui donner des richesses.
Pour qu'il se repente et acquière du mérite,
Et pour qu'il puisse échapper
Pour toujours à sa grande misère.
Je vais lui donner de l'argent et des richesses,
Pour qu'il fasse des offrandes au Buddha.
Car s'il ne s'adresse pas au Buddha,
Jamais il ne pourra expier son crime.
Un homme qui est tombé par terre
Peut se relever en s'appuyant sur elle :

Ce crime a été commis envers le Buddha ;
Par l'aide du Buddha même il sera expié.

Ensuite le roi lui donna de l'argent et des richesses en quantité et lui conseilla d'acquérir des mérites auprès du Buddha. Le voleur fit alors cette réflexion : « Si le grand roi n'était pas un homme modéré, vivant d'après la loi du Buddha, mon crime eût été puni par la décapitation. Ce roi est magnanime. Il est en vérité un grand homme pour m'avoir pardonné mon grave méfait. Le Parfait de la race des Çâkyas a fait un grand miracle. Il a pu convertir un roi qui avait des vues fausses et lui faire accomplir de tels actes. » S'étant dit cela, il s'en retourna vers le stûpa et s'agenouilla en tournant sa face vers le vihâra : il joignit les paumes de ses mains et fit sa soumission. Puis il parla ainsi : « Le Miséricordieux, le Sublime, le vrai Sauveur dans ce monde, bien qu'il soit entré dans le Nirvâṇa, a pu me sauver la vie. Dans ce monde tous l'appellent le vrai Sauveur. Sa gloire s'est répandue dans le monde entier. Encore maintenant il a pu me sauver la vie. Voilà pourquoi on ne l'appelle pas en vain le vrai Sauveur. Puis il dit ces stances :

Dans le monde on l'appelle le vrai Sauveur,
Ce nom est vrai et non pas vain.
J'ai obtenu par lui mon salut,
Je connais ce que veut dire « le vrai Sauveur ».
Le monde ressemble à un brasier,
Il est rempli d'une multitude de maux.
Le Miséricordieux est pareil à la lune pure et fraîche,
Il chasse les douleurs cuisantes.
Quand le Parfait était encore de ce monde,
Dans le désert, là où habitent les démons,
Il sauva un chef de marchands;
Mais cela n'avait encore rien de difficile.
Maintenant, après son Nirvâṇa,
La Loi qu'il a laissée m'a sauvé de la misère ;
Elle a fait que j'ai échappé à la douleur :
Voilà ce qui est extrêmement difficile.

Pourquoi donc les artisans de ce monde
Au talent merveilleux et aux intentions saintes,
Pourquoi représentent-ils (le Buddha) avec la main droite levée?
C'est pour indiquer le geste de la consolation.
Ceux qui ont peur, quand ils voient son image,
Deviennent exempts de peur.
A plus forte raison quand le Buddha était dans ce monde,
Ceux qu'il a sauvés furent extrêmement nombreux.
Maintenant quand je serai menacé d'un grand danger,
Son image me sauvera.

5. — L'UPÂSAKA ET LE BRAHMANE QUI PRATIQUE L'ASCÉTISME.

Ensuite : « Celui qui a peu de désirs, bien qu'il possède des richesses, ne s'y attache pas dans son cœur. Celui-là seul mérite d'être appelé « ayant peu de désirs ».

Voici ce que j'ai entendu dire :

Il y avait un upâsaka, et cet upâsaka avait un parent qui croyait en la loi des brahmanes. Ce parent adepte des brahmanes portait des vêtements abjects, pratiquait la mortification des cinq feux, se nourrissait d'une nourriture mauvaise et couchait au milieu des ordures. On appela l'upâsaka et on lui dit : « Viens ici, regarde le brahmane! As-tu jamais vu un homme d'un corps aussi pur se mortifier soi-même et un homme d'une conduite aussi noble qui ait aussi peu de désirs et qui sache se contenter si bien que cet homme? » L'upâsaka dit : « Cette (prétendue) conduite noble pourrait bien être trompeuse. » Ensuite tous les parents demandèrent au brahmane : « Quel est ton but en pratiquant l'ascétisme? » Le brahmane dit : « Si je pratique l'ascétisme, c'est que je veux devenir roi. » Alors l'upâsaka dit aux parents : « Cet homme désire donc les trésors et les joyaux de la grande terre. Il désire gouverner, il convoite toutes les jouissances : les hommes du palais, les serviteurs, les plaisirs, les femmes et toutes

sortes de musique pour se divertir. Même s'il était un grand ministre ou un çreṣṭhin et s'il avait toutes les richesses, cela ne lui suffirait pas. Car il convoite et désire les peuples et les joyaux de toute la grande terre. Comment peut-on dire qu'il a peu de désirs? Vous vous bornez à regarder l'ascétisme qu'il pratique et vous dites qu'il a peu de désirs. Vous ne savez pas que cet homme a des désirs sans bornes et vous l'appelez un homme de peu de désirs! » Puis il dit ces stances :

Ce qu'on appelle avoir peu de désirs,
Ne consiste pas à porter des vêtements misérables;
Ne pas avoir tout le nécessaire et se contenter tout de même,
Voilà ce qu'on appelle avoir peu de désirs.
Mais cet homme que voici
A un cœur pareil au grand océan,
Ses désirs ne peuvent être assouvis.
Comment pourrait-on l'appeler un homme de peu de désirs?
S'il pratique maintenant l'ascétisme,
C'est à cause de sa convoitise et des cinq désirs.
Cet homme est en vérité un trompeur,
Faussement il manifeste les signes d'un homme de peu de désirs.
C'est à cause de sa convoitise qu'il se livre à l'ascétisme.
Ce n'est sûrement pas un homme de peu de désirs.

Quand l'upâsaka eut prononcé ces stances, il dit encore : « Cet homme est rempli de toutes les convoitises, de haine et d'ignorance. Il ne possède pas la moindre partie de la conduite des ṛṣis et des saints. Il convient donc de savoir qu'avoir peu de désirs ne dépend pas de la quantité de richesses et de choses précieuses qu'on possède. Comment peut-on comprendre cela? Par exemple le roi Bimbisâra était riche, possédait un royaume, des éléphants, des chevaux et les sept joyaux. Pourtant on l'appelait un homme de peu de désirs. Et pourquoi cela? Bien qu'il

possédât des richesses et des joyaux, son cœur ne s'y attachait pas, mais il se réjouissait dans la sainte Voie. Voilà pourquoi, bien qu'il fût riche et qu'il possédât les sept joyaux en abondance, il ne nourrissait pas de désirs dans son cœur et on l'appelait un homme de peu de désirs. Mais quoiqu'on soit dépourvu de richesses, si l'on a des désirs inassouvis, on ne mérite pas d'être appelé un homme de peu de désirs et qui sait se contenter. » Puis il dit ces stances :

Si ceux qui se privent de vêtements et de nourriture,
Si les Nirgranthas au corps nu
Et ceux qui s'adonnent aux macérations
Sont appelés des ascètes,
Alors les démons faméliques et les animaux sauvages,
Les pauvres et les affligés,
Eux qui demeurent dans une misère extrême,
Doivent aussi être appelés des ascètes.
Ainsi en est-il de cet homme.
En vain se harasse-t-il soi-même;
Extérieurement il se livre à l'ascétisme,
Mais son cœur est plein de convoitises,
De désirs sans bornes ;
Il ne doit pas être appelé un homme de peu de désirs.
D'autre part, même si l'on possède tous les biens
Sans que le cœur s'y attache,
Et si l'on pratique avec joie la Voie sainte,
Cela s'appelle avoir peu de désirs.
Si par exemple les agriculteurs
Sèment les grains dans la terre
En convoitant une riche moisson de fruits,
Cela ne s'appelle pas avoir peu de désirs.
Notre corps est pareil à un mauvais ulcère,
Il s'empare et il a besoin de tout;
Mais si le cœur recherche la Voie,
Cela s'appelle avoir peu de désirs.
Pour guérir ce mauvais ulcère,
Il faut se contenter, même si l'on n'a que peu de biens.

Si le cœur ne convoite pas d'avantage,
Cela s'appelle vraiment avoir peu de désirs.
Que le cœur soit sans fausseté,
Qu'il ne recherche ni gloire ni profit;
Que l'on se contente de ce qu'on possède,
Qu'on ait une bonne renommée et les vraies vertus :
Si l'on peut avoir tout cela,
Cela s'appellera avoir peu de désirs.

6. — Le Çramaṇa et le brahmane ascète.

Ensuite : On a beau observer les Défenses, si on les observe dans l'espoir de gagner les plaisirs des hommes et des devas, cela s'appelle violer les Défenses.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Il y avait un çramaṇa qui faisait avec un brahmane sa retraite d'été dans une forêt profonde. En ce temps le çramaṇa passait souvent à l'endroit où demeurait le brahmane. Dans ses relations avec celui-ci il n'était ni familier ni froid, mais il gardait un juste milieu. Pour quelle raison? En se montrant familier avec lui, il craignait que celui-ci n'en devînt orgueilleux; en se montrant indifférent il craignait d'exciter sa haine. Il dit ces stances :

Un bâton dressé au milieu du jour
Ne projette pas d'ombre s'il est placé droit,
Mais si l'on incline le bâton,
Son ombre devient grande.
Il en est de même de cet homme :
Il convient de se tenir entre la familiarité et la froideur;
Ainsi nous entrerons peu à peu en relation
Et plus tard je pourrai lui expliquer la Loi.

(Il se dit encore) : « Ce brahmane n'est pas doué d'intelligence. Il ne distingue pas entre un sage et un ignorant. Il est extrêmement pénible de lui venir en aide.

Pour cette raison je ne dois me montrer ni familier ni indifférent envers lui. Pourquoi ? Venir en aide à un ignorant est pénible, ne pas lui venir en aide est également pénible. Par différents moyens je veux entrer en relation avec lui; peu à peu une confiance mutuelle naîtra et je pourrai parler avec lui. » En ce temps le bhikṣu demanda au brahmane : « Quelle est la raison qui te fait lever les mains vers le soleil, coucher dans les cendres et par terre, aller nu, manger des herbes, ne te coucher ni jour ni nuit et te tenir debout avec un pied levé ? Que veux-tu obtenir par ces macérations? » Le brahmane répondit : « Je veux devenir roi. »

Peu de temps après, ce brahmane tomba malade. Il s'adressa à un médecin pour lui demander un moyen de guérison. Le médecin lui dit : « Il faut manger de la viande. » Alors le brahmane dit au bhikṣu : « Veuille aller pour moi dans la maison d'un dânapati pour mendier un peu de viande, afin que je puisse guérir ma maladie. » Alors le bhikṣu se dit : « Le moment est arrivé de le convertir. » Quand il eut fait cette réflexion, il alla mendier un mouton et l'attacha à côté du brahmane. Le brahmane demanda au bhikṣu : « Où as-tu la viande que tu es allé mendier? » Le bhikṣu lui répondit : « Le mouton (que voici) te donnera cette viande. » Le brahmane entra dans une colère violente et dit : « Est-ce que je tuerai un mouton pour manger de la viande ? » Alors le bhikṣu prononça en réponse ces stances :

Tu as maintenant pitié d'un mouton
Et tu ne veux pas le tuer.
Mais si plus tard tu deviens roi,
Il y aura des bœufs, des moutons, des porcs,
Des poulets, des chiens et des animaux sauvages,
Qui seront tués (à cause de toi) en nombre infini;
Quand tu seras monté sur le trône royal,
Tes cuisiniers te les offriront à manger.
Quand tu te mettras en colère
Tu diras : « Coupez-moi cette tête-là ! »

Ou bien tu diras : « Coupez ces mains et ces pieds! »
Et une autre fois tu ordonneras de crever les yeux de quelqu'un.
Maintenant tu as pitié d'un mouton,
Et plus tard tu ne rêveras que carnages.
Si en vérité ton cœur est plein de compassion,
Il convient que tu cesses de désirer la royauté.
Comme quelqu'un qui à la veille d'être exécuté
S'enivre de beaucoup de vin parce qu'il a peur,
Comme un bois de fleurs en pleine floraison
Qu'un feu violent va consumer,
Comme celui qui est lié d'une chaîne d'or
Mais étroitement serrée,
Ainsi est le roi sur son trône;
Son cœur est constamment rempli de crainte.
(Il désire) du pouvoir et des serviteurs,
De la majesté et des joyaux;
Il ne pense pas aux malheurs qui l'attendent.
Toutes ses convoitises et tous ses désirs,
Quand il les a assouvis, il commet tous les crimes.
Il tombe dans les trois mauvaises Voies,
Comme un papillon de nuit, attiré par la couleur du feu,
Tombe dans la flamme et se brûle.
Bien qu'il ait assouvi les cinq désirs,
Bien qu'il possède une gloire universelle
Il est constamment rempli de toutes les craintes.
Ses chagrins et ses peines sont profonds;
Il est pareil à celui qui porte un serpent venimeux,
A celui qui va contre le vent en portant une torche.
Jamais il ne se délivre des plus grands dangers,
Il ressemble à celui qui s'en va vers les douleurs de la mort.
Quand le roi sort pour se promener,
Il porte sur sa tête une couronne divine;
Il est orné de tous les joyaux,
Il porte des vêtements d'une splendeur merveilleuse;
Des chevaux réputés et des chars ornés de pierreries

Le portent dans ses excursions.
La suite se compose de plusieurs centaines et de milliers,
Sa majesté brille d'un vif éclat.
Quand l'ennemi l'attaque,
Il orne son corps d'une armure parsemée de pierreries;
S'il est victorieux, il tue un grand nombre d'hommes,
S'il est défait, il perd sa propre vie.
Il oint son corps de parfums délicieux;
Ses beaux vêtements sont parfumés,
Des mets exquis sont sa nourriture,
En cent façons différentes elles tentent sa bouche,
Tout le monde se plie à sa volonté,
Il n'y a personne qui lui résiste.
Mais qu'il soit en marche, qu'il soit assis ou couché,
Il est troublé par des craintes et des soupçons.
Même à ses parents et à ses amis il ne se fie pas;
Quelqu'un a beau être son parent ou son ami,
Il le craint constamment :
Est-ce que cela mérite d'être appelé une vie heureuse?
Comme les poissons qui avalent l'appât du hameçon;
Comme, quand on enduit de miel un couteau tranchant,
Ou quand on dispose des filets et des pièges,
Les poissons ou les quadrupèdes convoitent l'appât,
Sans se soucier du malheur qui les attend :
Ainsi sont les hommes riches et puissants.
Finalement les peines de l'enfer les attendent;
L'enfer est entouré de murailles,
Le sol de ses chambres est chauffé au rouge;
C'est là que se trouvent les pécheurs,
Le corps dévoré par des flammes jaillissantes;
Ils subissent des peines infinies.
Tu dois réfléchir sur le peu de joie qu'offre la (royauté)
Et sur la multitude des malheurs qu'elle apporte.
Il convient donc que tu penses à ces maux,
Et que tu renonces à vouloir devenir un puissant souverain.

Bannis les désirs de ton cœur,
Ne songe qu'à obtenir la Délivrance,
Et tous tes maux disparaîtront.

Quand le brahmane eut entendu ces stances, il demeura silencieux et ne répondit pas. Puis il joignit les paumes de ses mains, se dirigea vers le bhikṣu et lui dit : « Vénérable ! Tu es doué d'habileté et tu as pénétré mon cœur. Même en obtenant la royauté sur les trente-trois devas, je ne jouirais point d'un bonheur parfait. » Puis il dit ces stances :

Tes plans sont excellents et tes moyens habiles ;
Tu possèdes un savoir lumineux et tu sais discerner.
Tu as chassé de moi les mauvais désirs
Et tu m'as guidé vers la vraie Voie.
Tel est le pouvoir d'un bon ami,
Il est digne des éloges du monde.
Constamment il faut se rapprocher d'un pareil ami,
Et l'on ne sera troublé par aucune peine.
Il a bien guidé les pensées de mon cœur,
Me détournant du mal il m'a montré la bonne Voie.
Il m'a indiqué les marques distinctes du bien et du mal,
Il m'a procuré la Délivrance.

7. — Inutilité de l'ascétisme.

Et ensuite : Celui qui a confiance dans la mauvaise Voie, sera accablé de tous les malheurs ; celui qui pratique la Voie droite, verra sa foi s'augmenter et il obtiendra la renommée. Un homme sage doit distinguer entre le mal et le bien.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Il y avait un homme qui pratiquait à côté d'une route de petites mortifications. Quand un homme passait par là, il se couchait sur des épines piquantes. Quand il n'y

avait personne, il se tenait ailleurs. Il y avait un homme qui en l'apercevant lui dit : « Tu couches donc tranquillement sur des épines? A quoi bon offrir son corps à de pareilles tortures? » Quand cet homme eut entendu cela, il entra dans une grande colère ; il se jeta sur des épines piquantes et s'y roula avec plus de violence encore qu'auparavant. En ce moment un upâsaka se tenait à son côté. Quand l'ascète le vit, il se roula encore davantage (sur les épines). Alors l'upâsaka lui dit : « Auparavant tu ne t'es piqué qu'avec de petites épines; mais maintenant tu te piques avec l'épine de la colère. Auparavant, quand tu te piquais, tu ne te blessais que superficiellement; mais l'épine de la convoitise et de la colère pique profondément. Si l'on couche sur des épines, on n'en ressent de la douleur que pendant une vie; mais la douleur que fait l'épine de la convoitise et de la haine se ressent pendant des incarnations sans nombre. La plaie causée par la piqûre d'une épine disparaît facilement; mais la plaie causée par l'épine de la convoitise et de la haine ne guérit pas pendant des kalpas. C'est pourquoi il convient que tu fasses sortir vivement cette épine qui renferme un poison violent. » Puis il dit ces stances :

Il convient que tu t'arraches
L'épine au poison violent qui est piquée dans ton cœur;
Avec le couteau tranchant de l'Intelligence
Tu dois extraire l'épine de la convoitise et de la haine.
Quand la convoitise et la haine se sont bien emparées d'un homme,
Il ne peut plus s'en affranchir pendant des générations.
Les ignorants, les bornés, les hérétiques,
Ceux qui ne connaissent pas la vraie Voie,
Macèrent leur corps et se couchent sur des épines ;
Par la douleur ils veulent chasser la douleur.
Les hommes, quand ils voient quelqu'un couché sur des épines,

S'enfuient tous au loin;
Toi seul tu demeures dans cet état douloureux,
Tu t'y attaches sans le quitter.
Quand je suis témoin d'un pareil fait,
Je sais distinguer ce qui est bien de ce qui est mal.
Voilà pourquoi je prends fermement mon refuge
Dans le Daçabala Bhagavat,
Le grand miséricordieux, qui sauve de tous les maux.
Il nous a ouvert et indiqué la bonne Voie;
Il nous fait traverser la multitude des sentiers de l'hérésie,
Et nous guide vers l'octuple bonne Voie.
Les hérétiques et les sectaires,
Égarés par la douleur,
Mettent toute leur foi en la douleur,
Et y tournent sans cesse,
Mais ceux qui ont de l'intelligence,
En voyant cela, ne font que redoubler de foi.
Les hérétiques sont bien ignorants :
C'est en supprimant la douleur qu'on obtient la délivrance;
Le grand Ṛṣi qui a renoncé au monde,
Disait, qu'arrivé au contentement général,
On est apte à pratiquer l'octuple bonne Voie.
C'est en pratiquant la Voie qu'on obtient la délivrance;
Il convient de savoir
Obtenir avec joie la délivrance.
Ce n'est pas en se mortifiant
Comme vous autres hérétiques qu'on gagne le Nirvâṇa,
C'est selon les aspirations du cœur
Qu'on fait de bons ou de mauvais karmans.
Il convient que tu domptes ton cœur et ton esprit;
Pourquoi exposer en vain aux tortures ton corps?
Parce que tu es possédé par les Kleças et les Liens
Tu exposes faussement ton corps à toutes les macérations.
Si s'exposer à de pareilles douleurs s'appelle « pratiquer la Voie »,

Alors l'enfer aussi serait la Voie.
En effet dans l'enfer
On est décapité et (l'on mange) des excréments,
On est exposé aux flammes et aux brûlures,
On y absorbe tous les poisons de la douleur.
Mais bien qu'on y souffre toutes les douleurs
Cela ne peut pas s'appeler « pratiquer l'ascétisme ».
Chasser par l'intelligence les trois sortes de (mauvais) karmans[1]
De sorte que toutes les souillures disparaissent :
Voilà ce qu'a enseigné le Buddha Çâkyamuni ;
Il l'a enseigné à tous les hommes.
Qu'on cherche l'amṛta divin,
Qu'on enseigne partout le dhyâna,
Qu'on répande les éloges de l'Intelligence :
Voilà ce qu'on peut appeler le vrai ascétisme.
A quoi bon se tourmenter en vain ?
Pourquoi endurer des souffrances sans profit ?
Ces macérations sont longues,
Elles sont profondes et sans bornes.
Tu ressembles à un mauvais enfant
Qui a manqué à la piété filiale,
Qui a commis toutes sortes de méfaits ».
En ce moment cet hérétique
Parla en ces termes :
« Tous les ṛṣis ont pratiqué l'ascétisme
Et ont obtenu ainsi de renaître dans le ciel. »
Alors l'upâsaka prononça ces stances,
Et répondit ainsi à cet homme :
« Si des ṛṣis ont obtenu de renaître dans le ciel,
Ce n'était pas parce qu'ils se couchaient sur des épines,
Mais parce qu'ils pratiquaient l'aumône, observaient les défenses et disaient la vérité,
Ils ont obtenu de renaître dans le ciel.
Bien que tu pratiques l'ascétisme,
Tu n'en auras aucun profit :

1. C'est-à-dire ceux qui se font par l'action, la parole ou la pensée.

Tel un laboureur qui au printemps
Ne sème pas son grain :
En automne il n'aura pas de fruit
Dont il puisse faire la moisson.
Ainsi en est-il de vous autres ;
Vous ne semez pas la semence du bien,
Vous vous contentez de pratiquer l'ascétisme,
Et finalement vous n'obtenez rien.
Celui qui veut pratiquer la Voie
Doit pourvoir aux nécessités du corps ;
Il doit boire et manger de bonnes choses,
Pour entretenir son corps et sa vie ;
Ainsi la santé et la force s'augmentent,
Et l'on est apte à pratiquer les défenses et le Dhyâna.
En cessant de manger et en s'exposant à la faim et à la soif,
Le corps et le cœur sont troublés.
Si l'on ôte au cœur sa tranquillité,
Comment pourrait-il obtenir le fruit saint?
Même en mangeant des mets exquis
Ne pas se livrer à la gourmandise,
Observer les défenses et dire la vérité,
Pratiquer l'aumône, la patience et le dhyâna :
Voilà de bons grains
Qui procurent un fruit excellent.
Quand on s'expose à la faim et à la soif,
Les pensées se dirigent vers la bonne chère
Et le cœur se remplit d'amertume :
Comment pourrait-on obtenir ainsi un fruit excellent?
Celui qui a un cœur violent
Inspire aux autres la peur ;
Mais celui qui a chassé les pensées violentes
Inspire autour de lui la sécurité :
Cela s'appelle « mettre en action la Loi ».
Si au contraire on est rempli de pensées violentes,
Cela s'appelle « être contraire à la Loi ».
Quand on est bien nourri de mets excellents,
On ne pense guère à faire du mal à son prochain ;

Parce qu'on est dépourvu de pensées violentes,
On ne fait jamais de mal aux autres.
Si l'on a un cœur rempli de compassion,
On obtiendra en vérité des fruits excellents en grand nombre.
Tu as beau t'affamer toi-même,
T'exposer à la faim, à la soif et à l'insomnie,
Tu n'en retireras aucun profit.
Alors l'hérétique dit :
« Si tu élèves la miséricorde dans ton cœur,
Il n'est pas sûr que cela te profite,
Mais tu pourras peut-être obtenir un grand fruit.
Si je m'expose à la faim et à l'insomnie,
Il en est de même.
Cela ne me profitera peut-être pas,
Peut-être pourrai-je en retirer un fruit excellent. »
Alors l'upâsaka répondit :
« Un cœur miséricordieux éloigne la colère,
Et parce qu'il éloigne la colère et la violence,
Il est apte à gagner un fruit excellent.
Ta loi consiste dans l'ascétisme;
Ainsi ta colère s'augmente de plus en plus
Et tu pèches par l'action et la parole.
Comment pourrais-tu obtenir un fruit excellent?
Il n'en est pas ainsi quand on a un cœur miséricordieux;
Quand on a le cœur rempli de miséricorde
On sait chasser la colère et la violence.
Affranchi de la colère et de la violence,
On fait du bien par l'action et la parole.
Qu'a d'égal la stérilité de l'ascétisme
Avec le bien qu'apporte la miséricorde?
Quand le lion pousse son rugissement,
Aucun animal n'ose se présenter devant lui.
Quand le Parfait fait entendre son éloquence irrésistible,
Il en est de même :
Aucun des hérétiques

N'ose lui tenir tête.
En expliquant la Loi il terrasse les hérétiques.
Ils gardent le silence et ne répondent pas. »

8. — La nonne et le brahmane ascète.

Ensuite : Les karmans de l'action et de la parole ne sont pas indépendants; ils dépendent de nos inclinations.

Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait une bhikṣuṇî qui se rendit dans le royaume de *Che-kia-lo* (Çâkala). Dans ce royaume il y avait un brahmane qui exposait son corps aux cinq feux, de sorte que l'eau coulait sur son front. Sa poitrine et ses aisselles ruisselaient de sueur. Sa gorge était desséchée, ses lèvres et sa langue brûlaient. Sa salive était épuisée; le feu l'entourait de quatre côtés. Il était pareil à de l'or en fusion; on aurait dit que ses cheveux gris devenaient rouges et s'enflammaient. La chaleur extrême du soleil d'automne brûlait au-dessus de lui. Il avait beau se tourner et se retourner; il n'y avait pas d'endroit où il aurait pu s'échapper. Son corps cuisait comme des gâteaux sur une plaque de fer. Parce que ce brahmane portait constamment un vêtement grossier et parce qu'il pratiquait les cinq feux, les hommes de son temps l'appelèrent *Leou-ho-tche* (vêtement grossier-brûlure). En ce temps la bhikṣuṇî vit cela et elle dit à cet homme : « Tu ne brûles pas ce qui doit être brûlé et ce qui ne doit pas être brûlé tu le brûles. » Quand *Leou-ho*(*-tche*) eut entendu cela, il entra dans une colère violente et dit : « Misérable tondue! qu'entends-tu par ce qui doit être brûlé? » La bhikṣuṇî dit : « Si tu veux savoir l'endroit qu'il faut brûler, brûle seulement la colère de ton esprit. Si l'on sait exposer au *tapas* son esprit, cela s'appelle le vrai *tapas*. Quand un bœuf est attelé à un char, si le char ne marche pas, il faut fouetter le bœuf et non frapper le char. Le corps est pareil au char et l'esprit ressemble au bœuf. Il suit de là que tu dois brûler ton esprit. A quoi bon torturer ton corps? Le corps est pareil à un morceau

de bois ou à un mur; à quoi cela t'avancera-t-il de le brûler? » Puis elle dit ces stances[1] :

L'esprit est pareil au maître d'une ville ;
Le maître de la ville est irritable,
Il a beau vouloir gagner la ville,
Il n'y réussira pas.
Le lion, par exemple,
Si un homme prépare
Une flèche de son arc, une brique ou une pierre,
Et la lui lance,
Le lion poursuivra l'homme.
Mais un chien stupide,
Si un homme lui jette (une brique ou une pierre),
Poursuivra la brique ou la pierre,
Il ne saura pas reconnaître la cause (du mal).
Le lion, lui,
Est pareil à l'homme intelligent
Qui en remontant à leur origine
Sait supprimer ses tourments ;
Mais le chien stupide
Est pareil à un hérétique
Qui brûle son corps par les cinq feux
Et ne sait pas que dans son esprit est la cause du mal. »
Le brahmane dit :
« Qu'est-ce que brûler l'esprit ? »
La bhikṣuṇī dit :
« La connaissance des quatre Vérités saintes
Est comparable aux quatre amas de feu.
La pratique de la Voie est comparable au soleil.
Ainsi l'homme intelligent
S'entoure du feu des quatre Vérités saintes ;
La pratique de la Voie est son soleil brillant :
Par ces cinq dharmas
Il brûle son esprit.
Car notre corps

1. Les stances suivantes n'ont que quatre caractères chacune.

Ne dépend pas de lui-même;
A quoi bon alors tourmenter son corps?
Si l'on veut mortifier quelqu'un,
C'est celui-là (l'esprit) qu'il faut mortifier.
C'est par notre corps que nous sentons la souffrance,
Mais du fait d'aller, de venir, d'être assis ou couché,
Le corps n'est pas l'auteur;
C'est par l'impulsion de l'esprit que cela se fait.
Si ce n'est pas le corps qui agit,
Si les fautes émanent de l'esprit,
A quoi bon alors tourmenter son corps?
Si l'esprit quittait le corps
Le corps serait pareil à un morceau de bois ou à une pierre.
De cela il résulte
Que le sage doit réprimander son esprit,
Mais qu'il ne doit pas mortifier son corps.
Toi tu te sers
Des cinq feux pour brûler ton corps.
Tu crois que par l'ascétisme
Tu atteindras la Voie.
Les êtres de l'enfer
Sont exposés à des tourments sans fin,
Et supportent les pires maux de toutes sortes :
Donc eux aussi ont atteint la Voie? »
Le brahmane dit :
« Si je me livre à l'ascétisme,
C'est que j'ai fait vœu de m'y livrer;
Dans ce cas, cela s'appelle pratiquer la Voie.
Mais les habitants de l'enfer
Supportent leurs tortures parce qu'ils y sont forcés;
On ne peut donc pas dire
Qu'ils pratiquent la Voie. »
La bhikṣuṇī dit :
« Si en émettant un vœu
On acquiert du mérite,
Un petit enfant qui prendrait du feu dans sa main
Acquerrait aussi du mérite.

Mais comme en réalité il n'en est pas ainsi,
Ceci [l'exemple de l'enfant] annule cela [ton affirmation] :
Pour ce que tu fais,
En exposant ton corps aux cinq feux,
Tu n'acquerras pas non plus de mérite. »
Le brahmane dit :
« Cet enfant en bas âge
Est privé d'intelligence;
Voilà pourquoi il n'acquiert pas de mérite.
Moi je suis doué d'intelligence,
Et si je fais une pareille action,
Si je livre mon corps au pañcatapas,
J'acquerrai du mérite. »
La bhikṣuṇî dit :
« Si un homme intelligent
En pratiquant l'ascétisme
Acquiert du mérite,
Alors un pêcheur de perles
En se lacérant le corps et en en faisant jaillir le sang
Devrait ainsi obtenir des perles,
Et de cette manière trouverait le bonheur. »
Le brahmane dit :
« (Dans ce cas) l'avarice remplit son cœur;
Il aurait beau faire jaillir son sang,
On ne peut pas dire qu'il acquerra du mérite. »
La bhikṣuṇî dit :
« Tu pratiques l'ascétisme
Pour gagner les joies du ciel.
Tu ne dois donc pas non plus acquérir du mérite.
Si ceux qui sont remplis de convoitise
Ne devraient jamais obtenir un résultat,
En ce cas les chasseurs
Ne devraient pas gagner l'objet de leur désir.
Si les chasseurs et les pêcheurs
N'obtiennent pas de résultat,
Toi, qui te livres
A l'ascétisme,

Tu ne dois pas obtenir non plus
Les joies du ciel comme récompense.
Pour quelle raison maintenant
Tourmentes-tu ton corps et ton esprit?
C'est parce que tu veux par l'ascétisme
Gagner les joies du ciel.
Notre Loi du Buddha
Ne connaît pas cela;
Il n'y a pas de pañcatapas pour brûler le corps,
On n'y pratique pas l'ascétisme
Pour gagner les joies du ciel.
Si l'on veut gagner les joies du ciel,
Il faut dire constamment la vérité
Et acquérir des mérites excellents.
Bien qu'on soit encore agité par le désir ou la crainte,
On obtiendra sûrement les joies du ciel.
Comme quand on administre un remède
Celui-ci le désire, celui-là le craint;
Mais quand on l'a appliqué,
La force du remède agira sûrement;
Si l'on dit constamment la vérité,
Si l'on acquiert d'excellents mérites,
Bien qu'on soit encore agité par le désir ou la crainte,
On obtiendra sûrement les joies du ciel. »
Alors le brahmane
Eut son éloquence épuisée et ses raisonnements vaincus;
Ne pouvant pas répliquer,
Il garda le silence.
En ce moment les gens à droite et à gauche
Furent remplis envers la Loi du Buddha
D'une foi pure.
Pénétrés d'une joie profonde pour la Bonne Loi,
Ils se dirent entre eux :
Admirable est la Loi du Buddha,
En elle réside la grande force de l'intelligence;
Elle est profonde et difficile à sonder.
Tandis que l'intelligence des hérétiques

Est extrêmement bornée.
Quand un feu violent
Menace les hommes,
Il n'y a personne qui ne soit rempli de crainte.
Le feu violent de la Loi du Buddha
Ressemble à cela :
Quand elle s'attaque aux brahmanes
Elle leur inspire la peur.
Il nous a été donné
D'entendre de la Loi du Buddha
Les raisonnements admirables.
Dirigeons-nous tous
Vers le lieu du Nirvâṇa du Buddha,
Pour lui témoigner notre respect et notre révérence;
(Qu'on entende) du « Namo Bhagavate »
Le son si doux,
Et que la Loi soit répandue et expliquée!
Peu profonde est l'intelligence de la femme;
Mais quand elle a bu l'amṛta du Buddha,
Elle est capable d'expliquer au milieu de l'assemblée
La loi sans peur.
Qui oserait, en écoutant les paroles du Buddha,
Ne pas leur témoigner son respect?
Cette bhikṣuṇî
Dont l'intelligence est bien mince
Est arrivée à supprimer les Liens;
Par la force des paroles du Muni, du Vénérable,
Elle a pu faire à elle seule
Que ce brahmane
N'a pas su répliquer
Et a dû garder le silence.

9. — Le moine mendiant et le trésor.

Et ensuite : Les désirs sont comparables à des oiseaux qui poursuivent en se battant un morceau de viande. Mais

l'homme intelligent connaît profondément les maux qu'apportent les richesses et ne les convoite pas.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Dans le royaume de *Siou-po-to* il y avait un bhikṣu, qui aperçut dans un mur ruiné un trésor caché. Il y avait là une grande cruche en cuivre remplie de pièces d'or. Il indiqua à un pauvre upâsaka cet endroit et lui dit : « Prends ces richesses et emploie-les aux nécessités de ta vie. » Alors l'upâsaka demanda au bhikṣu : « Quand as-tu découvert cela ? » Le bhikṣu lui répondit : « C'est aujourd'hui que je l'ai vu pour la première fois. » L'upâsaka dit : « Ce n'est pas aujourd'hui que je vois pour la première fois ces richesses ; je les avais découvertes depuis longtemps, mais je n'en ai pas profité. Écoute-moi bien ! Je vais t'expliquer les maux qu'apportent les richesses. Si je m'étais approprié ce trésor, le roi en aurait eu connaissance. Alors cela aurait été ma mort, ou bien on m'aurait imposé une amende, ou bien on m'aurait emprisonné. De pareils maux (m'étaient réservés) en un nombre infini ! » Puis il dit ces stances :

Depuis que j'ai découvert ce trésor,
Se sont passées bien des années.
Mais il renferme un poison violent
Qui est plus fort que celui du serpent noir.
Pour cette raison ce trésor
Ne m'inspire aucune convoitise.
Je le considère comme un serpent venimeux,
Et non pas comme une source de richesse.
La chaîne, la prison et l'amende,
Ou bien la mort en un temps donné :
Toutes les calamités
Naîtraient de ce trésor ;
Il m'attirerait toutes sortes de maux
Et me vaudrait des malheurs terribles :
Voilà pourquoi les richesses
Ne m'inspirent pas de convoitise.
Tous les êtres s'attachent aveuglément aux richesses,

Ils les appellent des joyaux.
Mais les richesses sont dangereuses et nuisibles,
En vain y met-on sa confiance.
Puisqu'elles entraînent de pareils malheurs.
Que ferais-je de ce trésor ?
Notre corps rempli de matières impures,
Depuis que nous sommes doués de membres et de vie,
S'achemine vers son annihilation.
A quoi nous servent des richesses ?
Quand on met le feu à un tas de bois,
Il ne s'assouvit jamais ;
Ainsi en est-il du cœur humain.
Ses désirs ne connaissent pas de bornes.
Si tu veux avoir compassion de moi,
Enseigne-moi la loi qui prescrit d'avoir peu de désirs ;
Ces richesses, pour quelle raison
Me les montres-tu et m'en parles-tu ?
Avoir peu de désirs et savoir se contenter,
Voilà qui procure un grand avantage et de la joie.
De celui qui a beaucoup de désirs
Les sens sont dans un trouble constant ;
Ses convoitises n'ont pas de bornes,
Et avec ses désirs ses malheurs augmentent,
L'homme qui a beaucoup de désirs
Est constamment rempli de pensées de convoitise ;
Sa convoitise est immense
Comme la gueule du poisson *makara*.
Mais l'homme qui a peu de désirs
Ne connaît pas les troubles de la convoitise.
Pour cette raison son cœur est toujours rempli d'allégresse,
Il jouit du bonheur et du contentement.

Quand l'upâsaka eut loué ainsi la loi de l'absence de désirs et du contentement de peu, le bhikṣu fut pénétré d'admiration et il le félicita ainsi : « Très bien, très bien ! Tu es réellement un grand homme. Bien que tu ne portes

pas le vêtement de la Loi, dans ton cœur tu as renoncé au monde. Tu as été capable de te conformer aux paroles du Buddha et tu connais la Loi qui exige le contentement de peu. Tous les Buddhas ont vanté l'absence de désirs. » Le bhikṣu dit (encore): « Ce que tu viens de dire signifie en somme ceci : Je suis profondément blâmable et je dois être rempli de honte et de respect envers toi, car tu n'as pas quitté le monde, tu as épouse, enfants, parents, esclaves et serviteurs. Tu devrais être rempli de convoitise pour pourvoir à ton entretien. Et néanmoins tu es capable d'obéir aux paroles du Buddha et de faire l'éloge de l'absence de désirs. Même si un homme avait une langue de fer, il ne saurait en rien dire du mal de ceux qui ont peu de désirs et qui possèdent le contentement de peu ; mais moi, j'ai beau avoir rasé ma barbe et mes cheveux, j'ai beau porter sur mon corps le vêtement de la Loi comme un çramaṇa, en réalité j'ignore la loi des çramaṇas ! Je t'ai ordonné quelque chose qui entraîne une multitude de désirs ; on ne peut guère dire que j'observe la loi de l'absence de désirs, dont le Roi de la Loi a fait l'éloge. Car (cette loi) est la source de tout bien. Le Buddha a dit dans le Sûtra que l'absence de désirs est le principe du çramaṇa.

Jadis, quand le Parfait avait mendié sa nourriture, quand il y avait de la nourriture de trop, il avait coutume de la donner aux bhikṣus ou bien de la jeter dans l'eau pour les reptiles. Une fois, il y avait deux bhikṣus qui n'avaient pu mendier assez et qui rentrèrent affamés. Le Buddha les vit et leur dit : « Il y a des restes de nourriture ; voulez-vous les manger ? » L'un des bhikṣus dit : « Le Parfait, le Sublime a dit qu'il y a un grand mérite à avoir peu de désirs. Pourquoi voudrais-je donc manger cette nourriture ? » L'autre bhikṣu dit : « On rencontre difficilement des restes de la nourriture du Parfait, du Sublime. Brahmâ et Çakra, le roi des dieux, et les autres dieux leur témoignent leur respect en les plaçant sur leur tête. Si je les mange, ma force, ma santé et mon éloquence s'augmenteront. Pareille nourriture est difficile à rencontrer. Pourquoi ne la mangerais-je pas ? » En ce moment le Sublime vanta celui qui avait

refusé de manger (et dit): « Très bien, ô bhikṣu ! Tu es capable d'observer l'enseignement du Buddha et de pratiquer la loi de l'absence de désirs. » Mais, quant à l'autre bhikṣu, bien qu'il eût agi selon les paroles du Buddha, en mangeant les restes du repas du Buddha, le Buddha ne dit rien à son éloge. Il convient donc de savoir que le Buddha a désigné la loi de l'absence de désirs comme étant la base des Défenses. Puis il dit ces stances :

Qui désire obtenir les avantages de la Loi
Doit comprendre ce que c'est que l'absence de désirs.
La loi de l'absence de désirs
Est un collier vénérable et éclatant;
Dans ce monde elle nous allège de nos lourds fardeaux,
Elle chasse nos chagrins et nous procure la joie;
C'est elle qui est la porte d'entrée
Dans la maison du grand Nirvâṇa.
C'est elle qui défend contre l'armée de Mâra
Les chemins et les défilés importants à défendre.
Pour traverser le territoire de Mâra,
Elle est un passeport sans égal.
L'observance des Défenses est pareille à l'Océan,
L'absence des désirs en est comme le reflux.
C'est sous elle que tous les mérites
Se cachent secrètement.
Pour ceux qui sont travaillés par la convoitise
Elle est un lieu de repos et de tranquillité.
S'accoutumer à avoir peu de désirs
Ressemble au barattement du lait :
Le beurre, le fromage et le beurre clarifié,
Tous sortent du lait.
Ainsi en est-il de l'homme de peu de désirs;
Tous les mérites sortent de lui.
La main qui s'allonge pour donner,
Cette main est appelée une main admirable.
Mais la main qui se retire quand on veut lui donner
Est une main bien plus admirable que celle-là.

Un homme dit : « Je te donne »;
Le prix de cette parole est difficile à évaluer;
Mais si un homme auquel on veut donner, dit : « J'ai
assez »,
L'évaluation est plus difficile encore.
Si l'on veut obtenir la Loi,
Il faut s'accoutumer à avoir peu de désirs.
Le Daçabala a dit qu'avoir peu de désirs
Est la loi des *âryas*.
Pour avoir peu de désirs et peu de richesses,
On fait des progrès dans l'observance des Défenses et
dans l'intelligence;
La loi de l'absence de désirs
Est la nourriture spirituelle de ceux qui ont renoncé
au monde.
Malgré l'existence du Désir
Ils n'en peuvent pas être tourmentés.
Elle nous procure les jouissances de l'autre monde,
Par elle on obtient le bonheur dans cette vie.

10. — L'UPÂSAKA QUI SE DIT RICHE.

Ensuite : Celui qui sait se contenter, bien qu'il soit pauvre, doit être appelé riche; celui qui ne sait pas se contenter a beau être riche, c'est un pauvre. Celui qui a la plénitude de la science sainte doit être appelé un homme extrêmement riche.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Il y avait un homme qui injuriait un upâsaka et l'appelait un gueux. Mais se réjouissant dans la loi du « savoir se contenter » recommandée par le Buddha, l'upâsaka se conformait aux marques distinctives de la Loi. Il prononça ces stances :

Ne pas être malade, voilà le suprême gain;
Savoir se contenter, voilà la suprême richesse;

Un bon ami, voilà le meilleur des parents;
Le Nirvâṇa, voilà la suprême joie[1].

Quand il eut prononcé ces vers, il dit à cet homme : « Le Buddha a dit que quiconque sait se contenter est riche. Pourquoi m'appelles-tu donc un pauvre ? » Puis il dit encore ces stances :

Il a beau posséder tous les joyaux
Et tous les biens en abondance ;
S'il est sans foi dans le Triratna,
J'appellerai celui-là le dernier des pauvres.
Même si l'on est dépourvu de tous les joyaux
Et de toutes les nécessités de la vie,
Si l'on a foi dans le Triratna,
Cela s'appelle être le premier des riches.
Je révère le Triratna,
Et la foi est mon joyau.
Pourquoi dis-tu donc
Que je suis pauvre?
Indra et Vaiçramaṇa
Sont riches et possèdent toutes les choses précieuses ;
Mais quand il s'agit de faire l'aumône,
Ils sont incapables de renoncer à tout.
Mon cœur est rempli de contentement ;
Quant aux richesses et aux joyaux,
Ils ne m'inspirent aucune convoitise,
Je renonce à tous.
Les riches possèdent des trésors,
Ils ont des choses précieuses en grand nombre :
Mais l'eau, le feu ou les voleurs
Peuvent les leur faire perdre ;
Quand ils les ont perdus,
C'est pour eux une grande douleur.
Les meilleurs médecins et les plus merveilleux remèdes

1. *Dhammapada*, 204 :
Ârogyaparamâ lâbhâ, santuṭṭhîparamaṃ dhanaṃ,
Vissâsaparamâ ñâti, nibbânaṃ paramaṃ sukhaṃ.

Ne peuvent pas guérir leur chagrin.
Ma foi est mon joyau,
Personne ne peut me le dérober.
Mon cœur est rempli de paix et de joie,
Il ne connaît pas les chagrins.

Quand il eut prononcé ces stances, il dit encore : « Il convient donc de savoir qu'on a beau posséder des trésors, des éléphants, des chevaux, les sept joyaux, et toutes les ressources pour vivre, si l'on ne sait pas se contenter, on mérite d'être appelé un pauvre. Voilà pourquoi le Buddha a dit que ceux qui savent se contenter sont les plus riches. » Quand les hommes (qui entouraient l'upâsaka) eurent entendu ces paroles, tous s'écrièrent : « Très bien ! En vérité c'est bien parlé. Il possède la grande intelligence et il mérite d'être appelé un héros. » Et ils se dirent entre eux : « Désormais, quand nous verrons quelqu'un qui, bien que n'ayant pas de richesses, possède la foi, nous l'appellerons un riche. On ramasse avec peine des richesses pour se procurer des plaisirs. On désire enrichir sa famille et procurer à ses parents et ses amis une existence sans fatigues. Mais ces plaisirs durent exactement ce que dure notre vie actuelle. Le trésor d'un cœur rempli de foi nous suit dans les différentes existences. Chez les hommes et les dieux les richesses lâchent les rênes aux mauvais penchants. Il convient donc de savoir que la foi est la première des richesses. Ce trésor de la foi nous procure pendant notre existence des joies sans nombre; par lui on ne connaît pas de chagrin. L'or, l'argent et les joyaux peuvent nous attirer des malheurs. Jour et nuit on est troublé et l'on craint qu'on ne les vole. Huit dangers les menacent[1]. A cause de l'attachement qu'on a pour eux, on subit de la douleur dans la suite des existences. Pour être rempli de foi on obtient le trésor des Défenses, le trésor de l'aumône, le trésor du Dhyâna et le trésor de l'intelligence. Comment pourrait-on obtenir de pareils trésors sans avoir la foi ? Voilà pourquoi

1. L'eau, le feu, les voleurs, le roi, le favori du roi, etc.

le trésor de la foi est le premier des trésors. Je possède ce trésor, et à la face des hommes je me déclare riche. Dans le passé j'ai accumulé de bons karmans ; à cause de cela je suis arrivé maintenant au contentement, par suite de la foi qui remplit mon cœur. » Et il dit ces stances :

Celui qui a son cœur rempli de foi
Ne connaît aucune mauvaise action ;
Toutes les vertus
Ont pour agent la foi.
La foi est pareille à un fleuve ou à une flèche
Au courant ou au vol rapide :
C'est par elle que notre pensée
Est portée vite par la bonne Loi.
Lequel de ceux qui possèdent de nombreux trésors
Peut s'égaler à celui qui a la grande richesse de la foi ?
Celui qui possède de grandes richesses,
S'il les perd, il devient pauvre,
Ou quand il arrive au terme de sa vie,
Il les abandonne et s'en va seul ;
Elles ne le suivent pas dans une autre existence.
Mais le trésor de la foi ne se perd pas,
Sans cesse il nous suit,
Au travers des kalpas[1] il nous procure le bonheur.
Les hommes du monde amassent des trésors
Qui les remplissent de convoitise ;
Il n'en est pas ainsi du trésor de la foi
Dont la vue nous remplit de bonheur.
Parmi tous les trésors,
Le trésor de la foi est le plus précieux.
Cela a été expliqué
Et déclaré par le *Muni*.
Voilà pourquoi je ne suis pas pauvre,
Car la foi est le plus précieux des trésors,
Et les autres trésors ne méritent pas d'être appelés ainsi.
La foi seule est un vrai trésor,

Par la foi et la pratique de l'aumône
Nos richesses s'augmentent;
Celui qui n'a pas la foi et ne pratique pas l'aumône,
Celui-là recevra une bien petite récompense.

CHAPITRE III

11. — Les moines mendiants surpris par des brigands.

Et ensuite : Le disciple du Buddha qui sait maintenir strictement les commandements religieux est respecté par les hommes, et tout le monde vénérera son maître.

Voici ce que j'ai entendu dire : Une troupe de bhikṣus voyageait dans le désert. Ils furent surpris par des brigands qui les pillèrent et leur ôtèrent leurs vêtements. Les brigands, craignant que les bhikṣus n'allassent se plaindre dans la ville, résolurent de les mettre tous à mort. Mais parmi eux se trouvait un homme qui jadis avait appartenu au clergé et qui dit à ses compagnons : « Pourquoi tenez-vous absolument à les faire périr ? D'après leur loi, les bhikṣus ne peuvent pas faire de mal même à un brin d'herbe. Donc si vous les liez avec de l'herbe, ils ne pourront pas la rompre parce qu'ils craindront de lui faire du mal, et ainsi il leur sera impossible de s'enfuir dans toutes les directions pour demander justice. » Les brigands les lièrent en effet avec de l'herbe et s'en allèrent en les abandonnant à leur sort. Les bhikṣus, quand ils se virent liés par des herbes, craignirent trop de violer les commandements pour oser rompre leurs liens. Dénués de vêtements, ils furent brûlés par le soleil, et des moustiques, des cousins, des mouches et des puces les harcelèrent. Ils restèrent liés ainsi du matin jusqu'au soir. Puis survinrent le coucher du soleil, les ténèbres et l'obscurité complète. Les rôdeurs de nuit (*niçâcaras*), les oiseaux et les animaux

sauvages passèrent et repassèrent rapidement. On entendait le hurlement des hordes de chacals et le cri des hiboux, des clameurs d'un son sinistre et terrifiant. Alors un vieux bhikṣu s'adressa aux jeunes disciples et leur dit : « Écoutez bien ! La vie humaine est courte et elle s'écoule vite comme un fleuve. Si même les habitants des palais célestes doivent périr tôt ou tard, combien plus la vie humaine est-elle périssable ! Donc, si votre vie n'est pas éternelle, pourquoi voudriez-vous, pour la ménager, violer les commandements religieux ? Tout le monde le sait : la naissance humaine est difficile à obtenir ; il est difficile d'obtenir la Loi du Buddha ; il est difficile de réunir toutes les racines de bien (*kuçalamûla*), et la foi naît difficilement ; toutes ces choses l'une après l'autre ne s'acquièrent que difficilement, telle une tortue aveugle, qui rencontre le creux d'un bois flottant[1]. La vraie voie du Buddha est différente de ces quatre-vingt-quinze sortes d'hérésies et de fausses doctrines, qui resteront sans récompense ; car celui qui pratique la voie du Buddha est sûr d'en avoir un fruit vrai. Pourquoi donc se cramponner à cette existence de peu de durée et remplie de vicissitudes, en violant le saint enseignement du Buddha ? Celui qui se conforme aux paroles du Buddha aura de la gloire dans ce monde et il recueillera du mérite ; dans l'autre monde il jouira de tous les plaisirs. Ainsi l'a déclaré le Buddha dans ces stances :

S'il y a un homme intelligent,
Capable d'observer fidèlement les commandements religieux,
Et qui cherche à obtenir ainsi le ciel et le Nirvâṇa,
Il sera exaucé et les obtiendra,
Sa réputation s'étendra partout,
Et partout il sera vénéré.
Il obtiendra certainement les joies du ciel,

1. Voir le conte 38, note. La traduction adoptée ici par Kumârajîva est identique, sauf un seul caractère [« aveugle » au lieu de « borgne »] à la version de cette comparaison par le même traducteur dans le passage du *Lotus* signalé ci-dessus.

Et le fruit de la délivrance sera son partage.
Elâpatra le Nâgarâja,
Parce qu'il viola les commandements,
En faisant du mal aux feuilles d'un arbre,
Tomba après sa mort parmi les Nâgas,
Et aucun des Buddhas n'a prédit le temps
Où celui-ci pourra sortir de chez les Nâgas.
Observer fidèlement les commandements,
Voilà une chose extrêmement difficile;
Car les marques distinctives des commandements sont fort nombreuses,
Et il est difficile de les distinguer et de les comprendre.
Comme dans une forêt d'épées ou dans les broussailles épineuses
On ne demeure qu'en se blessant beaucoup,
Ainsi l'ignorant n'est pas capable
De se garder à l'aide des commandements.

Les bhikṣus endurèrent donc de grandes souffrances; ils ne pouvaient ni se lever ni se baisser, ni se mouvoir ni se tourner; ils craignaient trop de violer leurs commandements pour rompre les herbes. Ils se dirent : « Nous avons embrassé la vie religieuse et ainsi nous ressemblons à une balance qui est en équilibre et qui ne monte ni ne baisse. Donc, dans cette situation dangereuse et effrayante, soyons fermes et sans défaillance; distinguons-nous bien de ces Nirgranthas; échangeons cette vie misérable pour la Loi précieuse, pour les joies du ciel et du Nirvâṇa. Quoique nous soyons maintenant sans ressources, il faut que nous observions les commandements, sans les violer, jusqu'à la mort. » Puis ils dirent ces stances :

Nous avons, depuis les temps lointains jusqu'à maintenant,
Commis toutes sortes de péchés.
Les uns, ayant obtenu la condition humaine,
Ont commis le vol et l'adultère;
Ils ont encouru la peine de la décapitation

Si nous observons les saints commandements
Et si nous renonçons à cette vie sans valeur,
Nous sommes sûrs de recevoir de grands avantages.
Nous sommes maintenant en danger
Et nous sommes décidés à quitter le corps et la vie;
Car ainsi, après la fin de notre vie,
Nous renaîtrons au ciel et nous goûterons toutes les joies.
Mais si nous violions les commandements,
Nous aurions mauvaise réputation dans ce monde ;
Les hommes nous mépriseraient
Et après la mort nous tomberions dans une des mauvaises voies.
Restons donc tous fermes de propos,
Et ainsi jusqu'à l'extinction de notre vie.
Que les rayons du soleil
Brûlent et dessèchent notre corps!
Nous maintiendrons les commandements du Buddha,
Jamais nous ne les violerons.
Que toutes les bêtes sauvages
Déchirent nos mains et nos pieds!
Jamais nous n'oserons violer
Les commandements du Lion des Çâkyas.
Nous préférons mourir en les observant
Que de vivre en les transgressant.

Les bhikṣus écoutèrent le vieux bhikṣu qui récitait ces vers, et quand il eut fini, tous raidirent leur corps et restèrent sans se mouvoir et sans bouger, pareils à un grand arbre dont les branches et les feuilles ne remuent pas quand le vent a cessé de souffler.

A ce moment il arriva que le roi du pays était sorti pour chasser; peu à peu il parvint à l'endroit où les bhikṣus étaient attachés. Le roi les vit de loin; des doutes s'élevèrent dans son esprit et il pensa : « Ces hommes qui ont le corps nu sont-ils des Nirgranthas ou bien des Çramaṇas? » Dans cette pensée il envoya un homme pour aller regarder. Les bhikṣus entrèrent dans une grande confusion et cher-

chèrent à cacher leur corps. L'homme qu'on avait envoyé se convainquit que c'étaient des Çramaṇas de Çâkyamuni. Comment pouvait-il le savoir? Parce que leur épaule droite était noire[1]. L'envoyé s'en retourna aussitôt et dit : « Grand roi, ce sont des Çramaṇas et non pas des Nirgranthas. » En même temps il dit les vers suivants :

Sache, ô roi,
Que ces religieux ont été pillés par des brigands ;
Ils sont honteux de ce qu'une herbe les attache,
Pareils à un grand éléphant retenu au moyen d'un croc.

Quand le roi eut entendu ceci, il fut saisi d'un étonnement profond et il réfléchit : « Il convient que je me rende à l'endroit où sont ces bhikṣus. » Cette réflexion faite, il dit aussitôt les vers suivants :

On a lié leurs mains avec l'herbe verte,
Comme on lie les ailes d'un perroquet,
Et pourtant, comme des brebis destinées au sacrifice à la divinité,
Il restent sans se mouvoir et sans bouger.
Quoiqu'ils connaissent les dangers de ces lieux,
Ils demeurent immobiles et ne blessent pas l'herbe;
Telle une forêt que le feu consume,
Tel un yak, qu'on tue pour avoir sa queue[2].

Ayant récité ces vers, il se rendit auprès d'eux et leur demanda en vers :

Votre corps est fort et robuste,
Vous paraissez être sains et vigoureux.
Quelle est donc la cause pour laquelle
Vous ne bougez pas, vous que ne retiennent que des brins d'herbe?
Est-ce que vous ne savez pas
Que votre corps a de la force?

1. L'épaule droite restant découverte est brunie par le soleil.
2. Le *câmara*, qui sert d'émouchoir.

Ou bien vous a-t-on ensorcelés avec des incantations,
Pour que vous subissiez ces souffrances?
Pourquoi vous tourmentez-vous vous-mêmes ?
Veuillez vite m'en dire le but.

Sur quoi les bhikṣus lui répondirent par ces stances :

Ces herbes sont bien fragiles et faibles,
Sans difficulté ou les romprait.
Mais c'est du Buddha Bhagavat
Le commandement adamantin qui nous lie.
Nous observons les prescriptions de la Loi
Et nous ne voulons pas rompre (nos liens).
Le Buddha a dit que les herbes et les arbres
Sont tous la demeure des esprits.
Nous ne voulons pas lui désobéir,
Partant nous ne pouvons pas déchirer (les liens).
Ainsi que dans un terrain où l'on veut faire agir la magie,
Est tracée pour les serpents une limite,
Que, par la vertu de la formule magique,
Les reptiles venimeux ne peuvent franchir,
Ainsi les bornes du Muni Bhagavat,
Nous ne voulons pas les outrepasser.
Car même si nous ménageons notre vie,
Nous n'en retournons pas moins au néant ;
En observant les commandements nous voulons mourir,
Jamais nous ne vivrons en les violant.
Ceux qui ont de la vertu et ceux qui n'ent ont pas,
Tous verront finir leurs jours.
Mais le vertueux et le sage, tant que dure sa vie,
Et après sa mort, aura de la gloire ;
L'homme sans vertu a l'esprit aveuglé durant sa vie,
Et après sa mort il aura mauvaise réputation.
Donc nous autres Çramaṇas
Nous nous efforçons d'observer les commandements.
L'observance des commandements est un champ fertile ;
Elle procure tous les mérites,

Elle produit l'échelle pour aller au ciel,
Elle contient le germe de la renommée,
Elle est le pont et le gué qui mènent à la sainteté.
Elle est le commencement de tout profit.
Quel est donc l'homme avisé
Qui voudrait briser le vase des commandements?

En ce moment le roi se réjouit excessivement; il fit ôter aux bhikṣus les herbes qui les liaient; puis il dit les vers suivants :

Gloire à ceux qui fermement savent maintenir
La parole du Lion des Çâkyas,
Qui aiment mieux renoncer à leur propre vie,
Pour maintenir la Loi et pour ne pas la violer.
Moi aussi je veux me conformer aux ordres
De cette Loi grande et éclatante.
Je prends mon refuge en celui qui affranchit de la douleur,
Dans le Muni, le maître de la délivrance;
En observant strictement les commandements
Je veux me conformer à ses lois.

12. — Les moines mendiants naufragés.

Et ensuite : L'homme dont le cœur est pur, jouit du calme complet et de tous les avantages. C'est pourquoi l'homme sage cultive toujours la pureté du cœur.

Voici ce que j'ai entendu dire : Une troupe de bhikṣus s'embarqua avec des marchands sur la mer pour aller recueillir des pierres précieuses. Arrivé en haute mer, leur navire fit naufrage. A ce moment un jeune bhikṣu réussit à saisir une planche. Le supérieur des bhikṣus n'en trouva pas et était sur le point de se noyer. Alors, alarmé et troublé, il craignit d'être emporté par les vagues et dit au jeune (bhikṣu) : « Ne te rappelles-tu donc pas les commandements du Buddha, qui veut qu'on honore son supérieur? La planche que tu as attrapée, tu dois me la donner. » A ce

moment le jeune bhikṣu pensa : « Le Parfait, le Sublime a dit en effet : De tous les avantages et de tous les plaisirs, le supérieur doit jouir le premier. » Et d'autre part il se dit : « Si je cède la planche à mon supérieur, je me noierai certainement et je serai le jouet des vagues. Les dangers de l'océan sont sans fond et sans bornes. A l'heure qu'il est, ma vie n'est pas encore complète. Je suis jeune et je viens seulement d'entrer dans la vie religieuse ; je n'ai pas encore recueilli les fruits de la Voie. Voilà ce qui m'afflige. Mais maintenant je vais abandonner ma vie pour sauver mon supérieur. C'est juste le bon moment. » Et ayant pensé cela, il prononça ces vers :

En accomplissant ce sauvetage,
Et en me conformant à la parole du Sublime, du Buddha
J'amoncelle des mérites innombrables ;
Ma gloire se répandra dans les dix régions.
Le corps et la vie n'ont aucun prix,
Pourquoi désobéir à la sainte doctrine ?
J'ai accepté les commandements du Buddha.
Jusqu'à la mort je les observerai fidèlement.
Pour obéir aux préceptes du Buddha,
Je donne ma planche, je renonce à la vie.
Si on n'accomplit pas des actes difficiles,
Jamais on n'obtiendra le fruit difficile (à obtenir).
Si je ne lâche pas cette planche,
Je pourrai bien traverser les dangers de la grande mer,
Mais en désobéissant à la sainte loi,
Je me noierai dans l'océan du saṃsâra.
Bien que je trouve maintenant ma mort dans les vagues,
Après ma mort, mon nom sera glorieux.
Mais si je renonce aux préceptes du Buddha,
Je perdrai l'avantage de la condition humaine et céleste
Et du grand Nirvâṇa
Les joies suprêmes et sans égales.

Ayant dit ces vers, il lâcha aussitôt la planche et la tendit au supérieur, qui la saisit. A ce moment le génie de la mer, touché de cette pureté suprême, prit le jeune bhikṣu et le déposa sur le rivage. Il joignit les mains en signe de respect et adressa au bhikṣu ces paroles : « Maintenant je prononce la formule du refuge et je maintiendrai fidèlement les défenses. Dans cette situation dangereuse, tu as bien su maintenir le commandement du Buddha. » Et le génie de la mer dit ces vers à l'éloge du bhikṣu :

Tu es en vérité un bhikṣu,
En vérité tu es un ascète,
Et si l'on t'appelle un Çramaṇa
Tu mérites en vérité ce nom.
Grâce à la force de ta vertu
Tous tes compagnons et leurs richesses
Ont échappé à une grande calamité,
Et en sont sortis tous sains et saufs.
Tu as fait le vœu ferme
D'obéir à la parole du Buddha,
Tu es un homme de grande excellence
Toi qui chasses tous les malheurs.
Comment donc voudrais-je
Ne pas t'accorder mon secours ?
Que celui qui a vu les Vérités saintes observe les commandements,
Cela n'est pas difficile ;
Mais quand l'homme vulgaire ne viole pas la Loi,
Cela s'appelle une rareté.
Les bhikṣus demeurent dans l'apaisement de l'âme,
Ils sont purs et circonspects,
Ils savent ne pas violer les commandements :
Cela non plus n'est pas difficile.
Mais quand, sans avoir encore obtenu la Voie
Et au milieu d'un grand danger,
On renonce à la douce vie
Pour observer l'enseignement du Buddha,
Quand on peut faire ce qui est difficile à faire,
Voilà ce qui arrive très rarement.

13. — Les deux frères religieux

Et ensuite: Si on n'a pas vu face à face la Voie, on a beau étudier beaucoup, on ne se délivrera pas des douleurs de la naissance et de la mort. Voilà pourquoi l'homme intelligent doit chercher à voir face à face les vérités saintes.

Voici ce que j'ai entendu dire: Deux frères entrèrent ensemble dans la vie religieuse; l'aîné devint arhat, et le cadet pénétra le Tripiṭaka. Un jour l'arhat dit au Traipiṭaka: « Tu devrais t'adonner au Dhyâna! » Le Traipiṭaka lui répondit: « Oui, demain je commencerai le Dhyâna. » Le bhikṣu qui était arhat, lui répondit: « N'as-tu donc pas entendu cette parole du Buddha: « Celui qui pratique la Voie est pareil à celui qui désire éteindre l'incendie de sa tête. » Puis il dit ces vers:

Fais aujourd'hui telle chose,
Car il n'est pas sûr qus tu verras le lendemain;
La vie humaine n'est pas stable,
Il convient de se hâter pour acquérir des mérites.
Quand la grande armée de la mort arrive,
On ne peut pas lui demander de s'arrêter;
Arrivé au terme de la vie,
On ne sait pas quel chemin on suivra.
Aveuglément on suivra ses karmans,
Sans savoir la longueur de la route.
La vie est pareille à une lanterne en plein vent,
On ne sait pas à quel moment elle s'éteindra.
Quand tu dis: « Demain je ferai telle chose »,
C'est une parole bien vaine:
Le tigre cruel de la mort
N'accorde jamais de merci;
Un jour il arrivera vite
Et n'attendra pas le lendemain.
Le roi de la mort est un grand tyran,
Apprends à le craindre;
Sache connaître tous les risques que court ton corps,

La brièveté de la vie et son instabilité.
Efforce-toi à examiner ton intérieur
Et renonce à entendre beaucoup de leçons.
Cherche l'affranchissement de ce monde et la délivrance.
Rejette les racines de la vie et de la mort.
Quand la mort arrivera rapidement,
Le repentir ne servira à rien,
Tandis que celui qui a vu face à face la Voie
N'aura pas la douleur des remords plus tard :
Rester ferme et sincère dans la Loi du Buddha,
Voilà ce qui s'appelle avoir obtenu la Voie.
S'occuper à apprendre beaucoup, voilà qui est vain et trompeur ;
Il faut y renoncer et ne pas s'y attacher;
On a beau avoir beaucoup étudié et être intelligent,
On n'obtiendra pas la Voie;
Tel l'aveugle qui porte une lanterne :
Il éclaire les autres sans voir lui-même;
Si tu désires avoir un profit personnel,
Tu dois chercher à obtenir la Voie.
Exposer toutes les paroles du Buddha (m. à m. cris du lion)
En des discours très ingénieux,
En développant tous les signes distinctifs de la Loi;
Résoudre et dissiper les doutes;
Pouvoir faire que la multitude qui écoute la Loi
Toute ensemble en ait le cœur joyeux,
Et que tous les hommes
Sans exception pratiquent la discipline :
Malgré tout cela,
A l'approche de la mort on a le cœur troublé,
On tombe dans les voies mauvaises
Et le sage se rit de vous.
Tu parles de la Loi
Dans des discours qui abondent en mots et en phrases.
Dans leur ordre tu expliques la Cause et l'Effet.

(Ton discours est) plein de bonne odeur et réjouit le cœur et la pensée,
Il est doux comme le jus de la canne à sucre.
Bien que tu puisses faire cela,
Tu ne peux pas te discipliner toi-même.
Tu ne quitteras pas les trois mauvaises voies;
Pour toi tu n'obtiendras pas la délivrance.
En vain tu t'adonnes à ces pratiques :
Que tous ceux qui ne veulent pas le croire
Cherchent à examiner cela bien vite.
Tu as une grande réputation;
Tous disent : « Comme il expose bien la Loi! »
Mais tu as beau posséder cette vaine gloire,
Quel avantage cela aura-t-il pour toi?
Il faut scruter son intérieur
Et en silence pratiquer la contemplation.
Depuis les temps anciens, de ceux qui ont beaucoup étudié
Le nombre est très grand :
L'Impermanence les a balayés.
Ceux qui survivent (dans la mémoire) sont en petit nombre.
On se donne de la peine pour obtenir la gloire,
Même obtenue elle se disperse et s'éteint.
Les Buddhas qui ont exposé la Loi puissante,
Tous ensemble n'ont pas vécu éternellement.
Les Buddhas du passé, innombrables comme les sables du Gange
Qui, ayant acquis la triple science,
Se sont affranchis des « Trois Empêchements »,
Qui en une seule pensée pénétraient ce qui se passait dans les trois mondes,
Tous ces Sublimes
Dont la gloire s'étendait aux dix régions du monde,
Sont maintenant entrés dans le Parinirvâṇa
Et leur nom s'est éteint avec eux.
Voilà pourquoi toi,
Tu dois être rempli de zèle;

Renonce à ton désir d'atteindre la gloire,
Ne pense qu'à obtenir la délivrance.

Le docteur de la Loi dit : « C'est ainsi que je veux faire ! » Mais peu de temps après il tomba gravement malade. Craignant que ce ne fût la fin de sa vie, il eut des remords cuisants et dit les vers suivants :

Hélas ! quoique maintenant
De la sainte Loi du Buddha
J'aie reçu toutes les défenses,
Je n'ai pas obtenu de voir les Vérités saintes.
Sur le point de mourir
Je ressemble à un chien ; il n'y a pas de différence.
Je tournerai, noyé dans la mer du saṃsâra,
Comme la roue d'un potier.
Je suis maintenant bien à plaindre,
Car je n'ai pas obtenu de voir la Voie.
Mon maître a longtemps eu pour moi une tendre compassion,
Il m'a exhorté à m'adonner à la contemplation.
Mais je n'ai pas accepté l'enseignement de la Loi,
Je n'en ai pas pratiqué la moindre partie.
Voilà pourquoi maintenant
Je n'ai pas obtenu de voir les Vérités saintes.
Je tiens de la Loi de Çâkyamuni
La lanterne au grand éclat.
Mais parce que ma tête reste sans lumière
Je ne puis pas m'éclairer moi-même ;
Parce que je ne puis pas m'éclairer,
Je me noierai éternellement dans les douleurs de l'existence.

Ses condisciples, ayant appris qu'il était malade, accoururent tous pour le visiter ; comme ils virent sa crainte, ils furent consternés et tous lui dirent : « N'as-tu donc pas entendu ce que le Buddha a dit : « L'homme qui a beaucoup étudié a la force de l'intelligence et il sait ce que c'est que l'Impermanence. Tu n'as donc pas de quoi t'affliger. »

Alors le bhikṣu malade répondit à ses condisciples par les vers suivants :

J'ai commencé par recevoir cette admonition :
« Pratique la loi du Samâdhi. »
Mais d'un jour à un autre
Dans mon indolence je me suis trompé moi-même.
C'est la cause pour laquelle cette vie,
Je l'ai passée en vain et sans résultat.
Que ce corps est comme un amas d'écume,
Je ne l'ai pas profondément reconnu,
A tort calculai-je qu'il était stable et réel.
Je ne savais pas que la mort s'approche vite,
Je ne m'attachais qu'à beaucoup étudier,
M'imaginant qu'en cela consistait la supériorité.
Tout à coup le python de la mort m'a avalé,
Mes regrets amers ne servent plus à rien.
Voici ce que dit le Sûtra :
Pratique le Samâdhi,
Applique-toi exclusivement à cela sans paresse ni fatigue.
C'est ainsi qu'a parlé Celui qui détruit les Liens,
C'est ainsi qu'enseigne le Buddha.
Mais n'ayant pas su y conformer ma conduite,
Je suis brûlé par le feu cuisant du repentir.
Mon cœur en est consumé et troublé.
Maintenant je suis bégayant et sans avis
A l'instar d'un nouveau-né ou d'un imbécile :
De ces six Voies,
Je ne sais pas laquelle je prendrai,
Je ne sais pas si dans ma naissance à venir
J'obtiendrai d'entendre la parole du Buddha,
Ni, en tourbillonnant dans les trois mondes,
Quels hommes je rencontrerai.
Et je ne sais pas, dans l'avenir,
Quels actes j'accomplirai.
Peut-être perdrai-je mes bonnes dispositions,
Me livrant aux « Trois Poisons ».

Je n'accomplirai pas de bonnes actions,
Mais je commettrai des actes mauvais.
Hélas! Hélas! comme c'est triste!
Je me suis trompé moi-même :
J'avais trouvé l'occasion d'échapper à toutes les difficultés;
De nouveau je dois entrer dans le chemin du monde.
Pourquoi, tombé dans l'erreur,
Ai-je vécu dans l'oisiveté et dans l'insouciance?

Ses condisciples, quand ils eurent entendu ces vers, lui prodiguèrent leurs consolations et dirent: « Tu as beaucoup étudié et tu as strictement maintenu les Défenses. Il convient que tu te calmes; pourquoi t'affliges-tu à un tel point? » Le bhikṣu malade dit : « Je suis maintenant malade et abattu; vous, dont la vue m'est douce, abandonnez-moi maintenant, car je dois mourir sans doute. » Puis en pleurant et en sanglotant il dit à son frère aîné : « Veuille t'approcher un peu de moi : à cause de ma stupidité je n'ai pas suivi les exhortations de mon frère aîné. Maintenant je suis tombé dangereusement malade et je vais entrer dans l'autre monde. Je désire que mon frère aîné ait pitié de moi, afin que je puisse être sauvé et échapper à la grande douleur. » Puis il dit les vers suivants :

Nous demeurions ensemble dans la Loi du Buddha,
Tu étais appelé le Joyau des Çramaṇas;
Souvent tu m'as exhorté,
Stupide je ne t'obéissais pas.
A cause de cela
Un repentir sans fin se lève en moi.
L'air étouffant du milieu de l'été
Brûle d'une chaleur violente :
Mais d'avoir rejeté les exhortations bienveillantes
Le repentir est bien plus brûlant.
Je n'ai personne maintenant sur qui m'appuyer,
Je n'ai de refuge qu'en toi :
Quand dans l'avenir je revêtirai de nouveau mon corps,

Aie l'œil sur moi et ne m'oublie pas !
Fais qu'après je retrouve la Loi du Buddha,
Que de nouveau j'embrasse la vie religieuse,
Que je ne revête pas en vain la robe de la Loi,
Que je puisse obtenir le fruit de la Voie.
L'étude et le reste des occupations
Je les abandonnerai et je ne les pratiquerai plus.
Je ne m'appliquerai qu'à chercher la Délivrance;
Je ne tendrai guère vers un autre but.
Dès que j'aurai obtenu ma naissance future,
Je chercherai à obtenir les Vérités saintes,
Jusqu'à ce que ma peau et ma chair, ma moëlle et mes os,
Mes nerfs et mon sang soient consumés et desséchés.
Tant que je serai alerte et en bonne santé,
Je ne cesserai jamais de songer à la Délivrance;
Je veux dans ma vie future
Sans cesse et avec zèle pratiquer la bonne Loi :
Le jour et la nuit, pendant les six saisons,
Je m'appliquerai à ma perfection morale sans relâche.

Quand le bhikṣu malade, rempli d'anxiété et de trouble, eut dit ces vers, son frère aîné, en le voyant, conçut une grande compassion et dit : « Bien ! bien ! mon fils, maintenant tu penses avoir un repentir profond et faire des vœux solennels. Mais quand dans le temps je t'exhortais, tu ne faisais pas attention à mes paroles : à quoi servent des remords tardifs ? » Puis il dit les vers suivants :

Quand on est malade et abattu,
La mort n'est plus loin :
Les articulations se détendent
Et un vent tranchant déchire le corps.
Les breuvages ne vous donnent plus la guérison,
Le médecin vous quitte et s'en va.
Les serviteurs s'écrient tous :
Hélas ! sa mort est certaine !
Les parents et la femme
Font résonner leurs lamentations.

Quand la fin s'approche on est saisi d'effroi,
La terreur et la douleur qu'on éprouve n'ont rien d'égal.
Si, quand on est en pleine vigueur,
On savait que la mort amène ces choses,
Qui ne dirigerait ses pensées vers la Voie
En s'efforçant d'obtenir le fruit de la Délivrance?
Celui qui dans la fleur de l'âge et étant en bonne santé
S'adonne à l'insouciance et n'a pas de zèle,
Ne s'occupant que de ses affaires matérielles,
Négligeant l'aumône, les Défenses et le Dhyâna,
Celui-là, quand il est pris d'une maladie grave,
A tous ses sens comme brûlés :
Quand le moment s'approche où la mort l'engloutit
Alors seulement il se repent et désire faire le bien.

Ce bhikṣu mourut en effet et renaquit parmi les hommes. L'Arhat, à l'aide de sa vue divine, connut aussitôt le lieu de sa naissance et il visita souvent sa famille. Quand l'enfant eut peu à peu grandi, sa nourrice le prit dans ses bras et alla avec lui au couvent où était l'Arhat. Comme elle ne tenait pas fortement l'enfant, il lui glissa de la main et tomba par terre. L'enfant heurta sa tête contre une pierre et se mit dans une grande colère. Il quitta son corps et après sa mort il tomba dans l'enfer. L'Arhat, à l'aide de sa vue divine, le vit de nouveau. Il l'aperçut dans l'enfer dans un endroit rempli de tortures ; il dit ces vers :

Hélas! Quelle grande misère!
Difficilement il peut être sauvé de l'endroit où il est entré ;
Même le pouvoir du Buddha pourrait difficilement l'aider,
Combien moins moi pourrais-je le sauver!
Celui qui a un cœur inébranlé, qui est intelligent et qui s'est affranchi du mal,
Celui-là pratique aisément la Voie.

Mais dans l'enfer on subit toutes les tortures,
Pas un moment on n'a l'âme sereine;
Et sans avoir l'âme sereine
Comment pourrait-on avoir un cœur inébranlable?
Parce qu'on n'a pas l'âme sereine
On n'obtient pas l'intelligence et on ne s'affranchit pas du mal.
D'un pareil danger
Comment pourrais-je le sauver?
Dans l'enfer on subit de grandes tortures,
Rien ne peut se comparer à elles;
Et si néanmoins on voulait établir une comparaison
En disant : « Douloureuse est aussi la mort! »
Cette douleur ne pourrait guère être comparée à l'autre,
Car les douleurs qu'on souffre dans l'enfer la surpassent infiniment.
Comme le feu qui s'est mis dans du bois sec
Et qui ne cesse de flamber pendant un seul moment,
Ainsi les tourments de l'enfer
Pas un seul moment ne s'apaisent.
Le corps qui souffre dans l'enfer
Est pareil à une masse de fer fondu;
Les douleurs cuisantes qu'il souffre
Ne peuvent pas être imaginées.
Il convient de ne pas s'adonner à l'insouciance,
De ne pas se lasser jour et nuit;
Il faut s'efforcer de pratiquer la vraie Voie,
Pour s'affranchir de la Douleur.
D'abord il faut pratiquer la Voie
Pour obtenir le fruit de la Délivrance;
Après seulement on pourra se faire d'une vaste érudition (bahuçruti)
Comme un collier éclatant.

14. — Le roi Kaniṣka et les mendiants.

Et ensuite : Que ceux qui apprennent cet exemple se hâtent de comprendre : L'homme et sa réputation, la gloire et le rang sont périssables.

Voici ce que jadis j'ai entendu dire[1] :

Le roi *Tchen-t'an Ki-ni-tch'a* (devaputra Kaniṣka)[2] voulait aller visiter la ville de *Ki-ni-tch'a* (Kaniṣkapura). Comme il était en route, il vit cinq cents mendiants; d'une même voix les mendiants disaient : « Fais la charité comme moi[3] ! » A entendre ces mots, le roi en comprit aussitôt l'explication, et il pensa ainsi : « Dans le passé, j'ai souffert moi aussi la pauvreté et le malheur. Et, si maintenant je ne fais pas la charité, mon sort sera plus tard comme est le leur. » Et il dit une stance :

Au temps des générations passées, ils avaient de l'argent et des trésors en abondance, et ils disaient qu'ils ne pouvaient rien donner; et maintenant ils obtiennent en retour cet état pauvre et misérable. Que je dise non maintenant, et le même avenir qu'eux m'attend !

Or il y avait un ministre du nom de *T'ien-fa* (Devadharma). Il descendit de cheval et, les mains jointes, s'adressa au roi : « Ces mendiants tous ensemble disent :

1. Ce récit a été traduit par M. Sylvain Lévi dans ses *Notes sur les Indo-Scythes* (*Journal asiatique*, nov.-déc. 1896.) Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire sa traduction avec les notes qui l'accompagnent.

2. Sur l'identité de *tch'en-t'an* = *Ctnasthâna*[*râjâ*] et *devaputra* = *t'ien-tzeu* (fils du ciel), cf. *Deux peuples méconnus*, *Mélanges Charles de Harlez*, p. 182. La transcription *Ki-ni-tch'a* suggère une prononciation *Kanikṣa*. Cette alternance nous est attestée épigraphiquement : Huvikṣa, dans *Epigr. Ind.*, I, 371-393, Inscript. de Mathura, n° 9; *Hukṣa*, *ibid.*, II, 195-212, n° 26.

3. L'original sanscrit portait vraisemblablement le vocatif *mâriṣa* qui s'emploie comme une interpellation respectueuse. L'interprétation donnée par Kaniṣka viendrait, en ce cas, confirmer une hypothèse ingénieuse de M. Max Müller, qui tire le sanscrit *mâriṣa* du prâcrit *mârisa* doublet de *mâdisa*, correspondant l'un et l'autre au sanscrit *mâdṛça*, lequel signifie « pareil à moi ».

« ... comme moi ». Le roi répondit au ministre : « J'ai entendu ces mots, mais ma manière de les entendre diffère de la tienne. Tu crois qu'ils le font pour demander de l'argent, des trésors, toutes sortes de choses. Comme je les comprends, moi, il convient que je te les explique. Et maintenant écoute bien ! » Et il dit des stances :

Ces mendiants qui viennent m'éveiller l'esprit avec leur mine pauvre et misérable, ils m'invitent à les regarder.

Ils disent d'eux-mêmes qu'ils ont reçu ce corps pour peine de leur avarice, parce qu'ils n'ont pas pratiqué la bienfaisance et la charité; les erreurs où leurs passions les ont entraînés leur ont valu cet air lamentable.

Ces gens qui mendient, grossiers et vils, m'avertissent que tel est le sens : ils disent d'eux-mêmes qu'ils ont été jadis des rois, comme la lune est entre les étoiles.

Des pierreries couvraient le sommet de leur tête; à leur droite et à leur gauche, des musiciennes en foule se tenaient debout; l'escorte qui les entourait était splendide et majestueuse. A les entendre venir, tout fuyait sur leur route.

Et cependant, malgré tant de choses excellentes qu'ils possédaient, comme ils n'ont pas fait de larges charités, ils recueillent maintenant la pauvreté et la misère.

La fortune, les plaisirs vous troublent le cœur, et vous ne comprenez pas que le malheur doit venir à la suite. Il faut que les maîtres des hommes le sachent bien.

Moi [disent-ils], maintenant ma misère est tout à fait amère. Il faut pratiquer de larges aumônes, afin de n'être pas plus tard comme moi! »

Quand le ministre *T'ien-fa* (Devadharma) eut entendu ces stances, il ressentit une joie profonde. Les mains jointes, il s'adressa au roi : « Comme le Buddha l'a dit, en voyant le malheur d'autrui il faut se considérer soi-même. Le roi, en ce moment, est véritablement d'accord avec la pensée du Buddha. La vue de ces gens qui mendient a su lui éveiller l'esprit. Bien, grand roi! Ton esprit est subtil! C'est bien ainsi! Tu peux comprendre ce sujet et distinctement expliquer le sens des paroles qu'a prononcées le

Buddha. Un grand roi qui réalise vraiment ce titre est bien digne d'être le gardien de la terre. Il est en vérité le chef de la terre; ce n'est pas un vain nom. Comment cela? Il peut bien distinguer le sens profond de la loi du Buddha, connaître, comprendre, pénétrer. C'est pourquoi on dit que le roi est le maître de la grande terre. » Et il prononça ces stances :

Celui qui est le maître de la terre, il faut toujours que son intelligence surpasse toutes les autres. Cette intelligence, il est difficile qu'elle suffise à tout, difficile qu'elle réussisse même à son seul bonheur.

Il est très difficile d'obtenir un corps d'homme; il est difficile aussi de naître avec un cœur croyant; les richesses, un champ de mérite, il est difficile de les rencontrer.

S'il en est ainsi de ces avantages un à un, qu'est-ce donc de les obtenir tous ensemble! C'est comme au milieu de l'Océan une tortue aveugle qui viendrait à tomber dans la cavité d'une planche qui flotte[1]! »

1. Le vers 5 des « Cent cinquante stances en l'honneur du Buddha » par Mâtṛceta, conservées dans la traduction chinoise de Yi-tsing (Nanjio, 1456; éd. Tôkyô, XXIV, 9, 71 *a*), est à peu près identique à la seconde moitié de ce vers, en combinaison avec la première moitié du vers précédent : « Je compte que j'ai obtenu un corps d'homme, que j'entends la Loi, et je me réjouis de ma naissance; c'est comme au milieu de l'océan une tortue aveugle qui rencontre le creux d'un radeau! » Or, selon Târanâtha (p. 89), l'âcârya Mâtṛceṭa, le glorieux auteur d'hymnes prédit par le Buddha, est le même personnage qu'Açvaghoṣa, Çûra, Durdharṣa, Dharmika-Subhûti; tous ces noms désignent un seul individu, contemporain de Kaniṣka. On a observé que les poètes indiens, malgré leur indifférence à la propriété littéraire, se plaisent à insérer une stance identique dans leurs divers ouvrages, comme pour en marquer la commune origine. La répétition du même vers dans le *Sûtrâlaṃkâra* et le *Sârdhaçataka* semble donner raison à Târanâtha. L'analogie des procédés entre le *Sûtrâlaṃkâra* et la *Jâtakamâlâ* est également frappante; l'un et l'autre développent le récit à la manière d'une prédication, en prenant pour thème un texte des livres saints; l'un et l'autre entremêlent avec goût la prose et les vers; et même, à travers la version chinoise, apparaît un égal bonheur de style. Si la *Jâtakamâlâ* n'est pas d'Açvaghoṣa, elle sort probablement de son école. Pour la comparaison elle-

Des avantages si difficiles à acquérir, le grand roi les a tous réunis. Ainsi donc, il ne faut pas à présent lâcher les rênes au cœur et à l'esprit.

Le corps de l'homme brille comme l'éclair; il paraît un instant et ne dure point. Quand on obtiendrait encore une fois un corps d'homme, c'est un bien instable et qui ne se conserve pas.

Lorsque la fin s'approche, les deux épaules penchent, les articulations se relâchent toutes. Si le corps passe pour avoir quatre attitudes[1], il est impuissant à se mettre en marche et à s'arrêter.

Levant les regards de son œil à demi clos, l'homme s'en va trouver la mort dans la douleur. Ses parents se tiennent près de lui, et le regardent avec des larmes et des lamentations.

Avec la main, ils touchent son corps; avec des paroles de consolation ils lui disent de ne pas craindre, et, quand il voit ses parents qui le consolent, sa douleur va grandissant.

Il sait à n'en plus douter que la fin est venue, il voyage sur le long chemin de la mort. Eût-il des trésors en abondance, il ne peut pas les prendre en bagages.

Quand les veines cessent toutes de battre, le teint change

même, cf. Saddharma-puṇḍarîka, chap. xxv. Burnouf (*Lotus de la Bonne Loi*, notes, p. 431 et Kern (*Sacred Books...* XXI, p. 423) se déclarent l'un et l'autre incapables d'élucider la comparaison. Le texte sanscrit du *Lotus* porte : *mahârṇava yugacchidra kûrmagrîvâpraveçavat.* La traduction chinoise de Tche Fa-hou ne rend pas cette comparaison; Kumârajîva et Jinagupta traduisent en termes identiques : « C'est comme une tortue borgne qui rencontre l'ouverture d'un bois flottant ». Le Subhâṣita-ratna-karaṇḍaka, recueil formé des vers du Dvâviṃçaty-Avadâna, dit d'une manière analogue : *jalanidhikûrmakarṇayugarandhrasamâgamavat.* « C'est comme la rencontre en plein océan d'une tortue et d'un trou de gouvernail (? Probablement les bateaux de l'Inde, comme ceux des Grecs et des Romains, avaient un double gouvernail, à bâbord et à tribord, engagés l'un et l'autre dans un trou à l'arrière. Le nom donné au gouvernail, *karṇa* « l'oreille » s'explique sans doute par cette disposition.)

1. Les quatre *îryâpathas* : *sthâna* « se tenir debout »; *caṅkramaṇa* « marcher »; *âsana* « être assis »; *çayana* « être couché ».

alors tout entier; la vie arrive à sa fin, comme une lampe vide d'huile s'éteint.

A l'heure où vient un pareil moment, qui pourrait se munir de charités faites, pratiquer les défenses et la patience contre les offenses, s'exercer à la méditation et à la science, etc.? C'est quand ce moment-là n'est pas encore venu qu'il faut s'y appliquer de toutes ses forces! »

15. — L'avarice du roi Nanda.

Et ensuite : Si arrivé au terme de la vie on désire emporter ses richesses et ses joyaux dans l'autre monde, cela ne se peut pas. Il n'y a qu'en les dépensant en charités qu'on acquiert des mérites. Si on craint de subir la pauvreté dans une autre existence, il faut pratiquer la charité.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Jadis il y avait un roi appelé *Nan-t'o* (Nanda) [1], qui amassait des trésors dans le désir de les emporter dans l'autre monde. Il fit en secret cette réflexion : « Je vais maintenant amasser les trésors de tout le royaume, de sorte qu'il ne restera plus rien. » Et dans sa convoitise d'amasser des richesses, il plaça sa propre fille dans un pavillon de filles de joie. Il donna cet ordre aux eunuques : « Si un homme vient avec des trésors pour demander une femme, amenez cet homme avec ses trésors devant moi. » Ainsi il ramassa tout l'argent et les richesses de tout le royaume; tout complètement s'entassait dans le trésor royal.

Dans ce temps il y eut une femme veuve qui avait un fils unique qu'elle aimait beaucoup. Le fils vit la fille du roi dont le corps était orné de brillantes parures et dont la beauté n'était point vulgaire. Sa passion s'enflamma violemment pour elle. Sa famille n'avait pas de richesses. Ne pouvant pas atteindre l'objet de ses désirs, il tomba malade. Son corps maigrit et ses souffles vitaux commencèrent à

1. Sans doute le prédécesseur de Candragupta, qui a laissé une réputation d'avarice proverbiale.

le quitter. La mère demanda à son fils : « Qu'est-ce qui t'afflige à ce point? » Alors le fils raconta à sa mère et dit : « Si je n'obtiens pas la possession de cette fille, je mourrai certainement et sans doute. » La mère dit à son fils : « Les richesses du royaumes entier sont épuisées; il n'en reste plus rien. Où pourrait-on se procurer de l'argent? » Puis elle réfléchit de nouveau : « Quand ton père est mort, on lui a mis dans la bouche une pièce d'or. Si tu vas dans son tombeau, tu trouveras peut-être cette pièce, moyennant laquelle tu atteindras l'objet de tes désirs. » Le fils, comme la mère le lui avait dit, alla dans la tombe de son père, lui ouvrit la bouche et prit la pièce. Ayant obtenu la pièce il se rendit auprès de la fille du roi. Celle-ci envoya l'homme et la pièce qu'il lui avait donnée, au roi, en le lui annonçant. Le roi, dès qu'il le vit, lui dit : « Tout l'or et tout l'argent qu'il y avait dans mon royaume est complètement entassé dans mon trésor. D'où as-tu pu tirer cette pièce? Il faut que tu aies trouvé un trésor enfoui. » Alors on lui appliqua plusieurs sortes de tortures douloureuses pour lui faire avouer d'où il avait sa pièce. Cet homme dit au roi : « En vérité, je n'ai pas trouvé de trésor enfoui dans la terre. Mais ma mère m'a dit qu'à la mort de mon père on lui avait placé une pièce dans la bouche. Je suis donc allé dans sa tombe et je l'y ai prise. Voilà pourquoi je possède cette pièce. » Alors le roi envoya un homme pour aller vérifier si c'était vrai ou non. L'envoyé, quand il fut arrivé, vit en effet la place de la pièce dans la bouche du père mort, après quoi il fut convaincu. Le roi, quand il en fut informé, s'absorba dans cette réflexion : « Précédemment j'ai ramassé toutes les richesses dans l'espoir de les emporter avec moi dans l'autre monde. Le père de cet homme, quoiqu'il n'eût qu'une seule pièce, n'a pas pu l'emporter avec lui. Combien moins, s'il en avait eu beaucoup! » Puis il dit ces vers :

Précédemment je m'efforçais de ramasser
Tous les joyaux,
J'espérais emporter toutes ces richesses

Et les prendre avec moi dans l'autre monde.
Maintenant je vois quelqu'un qui est allé dans une
tombe
Et s'en retourne, y ayant pris la pièce d'or :
Même une seule pièce n'avait pas pu être emportée,
A plus forte raison un monceau de joyaux!
A la suite de ceci je réfléchis :
Quel moyen emploierai-je,
Pour faire que tous mes joyaux
Me suivent dans l'autre monde!
Dans l'antiquité le roi Mûrdhaja,
Accompagné de toute son armée,
De ses éléphants et chevaux, de ses sept joyaux,
Monta au ciel.
Râma fit un pont d'herbe (*sic*)
Pour pouvoir arriver dans la ville de Lankâ.
Et moi je désire monter au ciel
Sans avoir d'échelle?
Je désire arriver à la ville de Lankâ
Sans avoir ni gué ni pont?
Je n'ai donc aucun moyen
D'arriver avec mes trésors dans l'autre monde.

En ce moment il y eut un ministre très intelligent et habile, qui comprit l'idée du roi et dit : « Ce que le roi vient de dire est très juste; quand on obtient son existence postérieure, il faudrait posséder alors les richesses [qu'on a maintenant]. Mais ses joyaux, ses éléphants et ses chevaux, on ne peut pas les emporter avec soi dans l'autre monde. Pourquoi donc? Le roi ne peut même pas prendre avec lui dans l'autre monde son corps actuel. Combien moins ses trésors, ses éléphants et ses chevaux! Quel moyen y a-t-il pour faire parvenir ces joyaux dans l'autre monde? Seulement celui de faire la charité aux çramaṇas, aux brahmanes, aux pauvres et aux mendiants. Alors la récompense de nos bonnes actions nous suit dans l'autre monde. » Puis il dit ces vers :

Quand un homme au beau visage
S'approche d'une surface d'eau, il y voit sa beauté supérieure.
D'après son visage sa beauté ou sa laideur
Se manifeste dans le reflet de l'eau.
S'il est beau, son image est également belle ;
S'il est souillé, son image est laide.
Le corps que nous avons maintenant ressemble à ce visage,
Celui que nous aurons dans l'existence prochaine ressemble au reflet (dans l'eau) :
Celui qui s'est orné des Défenses et de l'Intelligence
Aura dans l'autre monde un fruit agréable.
Celui qui commet des actions mauvaises
En recueillera plus tard une rétribution amère.
S'il y a un homme rempli de foi qui emploie ses richesses
Pour honorer ses parents et ses maîtres,
Les çramaṇas et les brahmanes,
Les pauvres et les misérables,
Pour celui-là l'autre monde sera une nappe d'eau
Dans laquelle il verra son visage,
Le reflet des Défenses, de l'Intelligence et de ses karmans,
Apparaître alors.
Le roi a beaucoup de soldats,
De serviteurs de palais et de bayadères,
De ministres et d'officiers,
De chanteurs et de musiciens :
Quand le terme de sa vie sera arrivé
Ils l'accompagneront en se lamentant à la tombe,
Arrivés là ils retourneront au palais ;
Personne ne le suivra.
Les officiers de son palais et ses serviteurs,
Tous les joyaux de son trésor,
Les éléphants et les chevaux, ses chars ornés de pierreries,
Tous les jeux et les plaisirs,

Tous les habitants des villes du royaume,
Les parcs et les lieux de promenade et de divertissement,
Il les abandonnera tous et s'en ira seul.
Il n'y aura personne qui le suivra;
Ses bonnes et ses mauvaises actions seules
L'accompagneront toujours et ne le quitteront jamais.

Quand l'homme s'approche de sa fin, sa respiration haletante sort en râles. Sa gorge et sa langue sont desséchées, il ne peut pas boire l'eau et il ne peut pas articuler un seul mot. Son regard devient vague et ses artères cessent de battre. Un vent tranchant détruit sa figure; ses articulations se relâchent. Les ressorts (de son corps) sont arrêtés et brisés; ils ne peuvent plus se mouvoir. Quand il redresse son corps, il ressent des douleurs cuisantes, comme des piqûres d'aiguilles. Arrivé au terme de la vie, il se voit entouré de ténèbres impénétrables comme s'il était tombé dans un précipice profond. Il s'engage seul dans un vaste désert; il n'a pas de compagnon de route. Ses bonnes actions seules seront ses amis et le protégeront. Si l'on veut se préparer pour l'autre monde, il convient de pratiquer sans retard les bonnes actions. Puis il dit ces vers :

Quand l'homme est arrivé au terme de sa vie,
Il part seul; personne ne l'accompagne;
Il va laisser derrière lui sans aucun doute
Tous ses amis chéris.
Seul il s'engagera dans les ténèbres noires,
Dans des endroits terribles et dangereux.
Tous ses amis le quitteront;
Il sera solitaire et sans compagnon.
Voilà pourquoi il faut sérieusement
Se munir de la provision de route de la Bonne Loi.

Pour compléter le sens de ses paroles Vararuci dit six stances à l'éloge du roi et prononça ces vers :

On a beau avoir des pierres précieuses
En un monceau semblable à l'Himâlaya,

Des éléphants et des chevaux, des chars ornés de pierreries,
Des conseillers habiles et des formules magiques;
Sachez une chose : l'heure de la mort arrivée,
On ne peut pas lui échapper.
Il convient de pratiquer les bonnes œuvres,
Car celui qui les fait obtient avantages et plaisirs.
Toi dont l'œil est pareil au lotus bleu,
Veuille attentivement observer les Défenses et pratiquer l'aumône.
La mort inspire une crainte terrible,
Quand on l'entend [nommer] on est saisi d'effroi.
Tons les êtres qui sont dans le monde
Finalement mourront.
Voilà pourquoi il convient que le grand roi
Considère la douleur de la mort.
Toi dont l'œil est pareil au lotus bleu,
Il convient que tu pratiques les bonnes actions;
Si tu les fais, tu auras avantages et plaisirs.
Il convient d'observer attentivement les Défenses et de pratiquer l'aumône.
Quand les années de l'homme touchent à leur terme,
Ses richesses ne le suivront pas.
La force du corps et la vigueur de l'âge
Ne retourneront jamais une seconde fois.
Toi dont l'œil est pareil au lotus bleu,
Il convient que tu pratiques les bonnes actions,
Pour obtenir avantages et plaisirs.
Il convient d'observer attentivement les Défenses.
Mi-li et Nahuṣa
Yayâti, le grand roi,
Et Dhuṇḍumâra,
Cha-kia et Dilîpa :
Tous ces héros prodigieux et puissants
Ont traversé les vagues de ce monde ;
Tous ceux qui excellaient parmi les hommes,
Tous ces grands rois victorieux,
Avec leurs armées et leurs palais,

Tous ont disparu et s'en sont allés.
La joie et la douleur naissent en se succédant
Tels les impressions et les souvenirs se suivent.
Toi dont l'œil est pareil au lotus bleu,
Tu dois pratiquer les bonnes œuvres,
Pour que tu gagnes pour toi les joies et les délices;
Il convient d'observer attentivement les Défenses et de pratiquer l'aumône.
Les richesses et les honneurs
Sont choses difficiles à conquérir.
Le bonheur n'est pas un bien durable.
La force du corps croît et diminue,
Tout porte en soi la marque de l'Impermanence.
L'empire du monde n'est pas de durée.
Toutes ces choses très difficiles [à gagner],
Tu les as maintenant acquises au complet.
Toi dont l'œil est pareil au lotus bleu,
Tu dois constamment pratiquer le bien,
Pour que tu gagnes pour toi les joies et les délices.
Il convient que tu observes attentivement les Défenses et que tu fasses l'aumône;
Celui qui a de la force et du courage
Est capable de traverser la grande mer.
Sachez une chose : un homme vigoureux
Peut franchir toutes les montagnes :
Mais cet acte
Ne mérite pas encore d'être appelé un acte difficile :
Obtenir des avantages pour l'autre monde,
Voilà ce qui est une chose difficile.

16. — Le roi Açoka et son ministre Yaças

Et ensuite : Ce corps n'est pas durable. Voilà pourquoi le sage doit, en distinguant bien, rendre hommage à ceux qui méritent le respect. Cela s'appelle échanger une condition instable pour une condition stable.

Voici ce que j'ai entendu dire[1] : Dans la race des Mauryas[2], il y avait un roi appelé Açoka. Sa foi se délectait dans le Triratna. Toutes les fois qu'il voyait dans un vihâra des disciples du Buddha, et sans considérer s'ils étaient vieux ou jeunes, il descendait de cheval, touchait leurs pieds et leur rendait hommage. En ce temps le roi avait un ministre appelé Yaças, un hérétique sans foi. Quand celui-ci vit que le roi rendait hommage à tous les bhikṣus, il les calomnia violemment et dit au roi : « Les çramaṇas sortent de castes variées pour entrer dans la vie religieuse. Ce ne sont pas des Kṣatriyas ou des Brahmanes, ce sont des Vaiçyas ou des Çûdras, des tanneurs et des tisserands, des gens dont le métier est de fabriquer des briques et des tuiles, des barbiers et des coiffeurs ; il y a même de vils caṇḍâlas et d'autres encore. Pourquoi le grand roi leur rend-il hommage ? » Le roi, ayant entendu ces paroles, garda le silence et ne dit rien. Mais quelque temps après, il rassembla tous ses ministres et, en leur donnant ses ordres, il dit : « Il est de mon devoir d'empêcher que la tête ne soit tranchée à aucun être. Je vous commande donc de vous procurer des têtes d'animaux déjà morts. » Puis il dit à ses ministres ; « Vous un tel, vous prendrez cette tête-ci, et vous, un tel, vous prendrez celle-là. » Il donna successivement des ordres semblables à tous les ministres ; il leur commanda de prendre chacun une tête différente et défendit de prendre la même (que prenait un autre). Puis il dit séparément à Yaças : « Quant à toi, je t'ordonne de prendre la tête d'un homme déjà mort. » Alors tous [les ministres] furent envoyés au marché pour vendre [les têtes]. Toutes ces têtes furent vendues à l'exception de la tête humaine, qui excita l'aversion de ceux qui la virent. On se détourna loin d'elle sans vouloir l'acheter. Tous ceux qui virent Yaças l'injurièrent

1. Nous avons déjà donné une traduction de ce conte dans le *Bull. de l'Éc. fr. d'Extrême-Orient*, IV, 719 ss. L'original sanscrit a passé sous une forme un peu abrégée dans le *Divyâvadâna*, 382-384, trad. par Burnouf, *Introd.*, 374-376.

2. *Meou-ni* ; probablement une faute pour *Meou-li*, Maurya.

et lui dirent : « Est-ce que tu es un caṇḍâla, un Yakṣa ou ou un Râkṣasa, pour prendre la tête d'un cadavre humain ? » Ainsi injurié il s'en retourna auprès du roi. Il s'adressa au roi et dit : « J'ai porté au marché la tête humaine ; je n'ai pas réussi à la vendre ; bien plus, j'ai été injurié. » Le roi lui répondit et dit : « Si tu n'en a pas obtenu de l'argent, il faut la donner pour rien. » Alors Yaças, ayant reçu cet ordre du roi, rentra au marché et se mit à crier : « Je l'offre gratuitement ! » Les gens du marché, l'ayant vu, recommencèrent à l'injurier et ne voulurent pas la prendre. Yaças s'en retourna honteux chez le roi. Il s'approcha du roi les mains jointes et dit ces vers :

Les têtes des bœufs et des ânes, des chevaux et des éléphants,
Des porcs et des moutons, celles de tous les animaux,
On a pu les vendre ;
Tous les marchandaient et les achetaient.
Toutes les têtes ensemble trouvèrent acheteur ;
Seule la tête humaine passait pour vile et méprisable,
Il n'y avait personne qui pouvait l'utiliser.
Même gratuitement on ne voulait pas la prendre ;
Mais je fus injurié,
Encore moins y avait-il un acheteur.

Le roi demanda à Yaças : « Quand tu as apporté au marché la tête humaine, pourquoi n'as-tu pas pu la vendre ? » Yaças dit au roi : « Parce que les gens en avaient horreur et ne voulaient pas l'acheter ? » Le roi lui demanda de nouveau et dit : « Est-ce seulement cette tête qui inspire l'aversion, ou bien sont-ce toutes les têtes humaines en général qui la feraient naître ? » Yaças répondit au roi : « Ce sont toutes les têtes humaines qui sont méprisables, non seulement celle-ci. » Le roi lui demanda de nouveau et dit : « Ma tête serait-elle de même l'objet du mépris des gens ? » Yaças, ayant entendu cela, eut peur ; il n'osa pas répondre et garda le silence. Le roi lui adressa de nouveau la parole et dit : « Je te permets maintenant de parler sans

crainte. Dis-moi la vérité ! Ma tête inspirerait-elle également l'aversion ? » Yaças répondit et dit : « Il en serait de même de la tête du roi. » Le roi dit de nouveau : « As-tu compris maintenant ? » Yaças répondit : « J'ai compris, ô grand roi ! » Le roi dit à Yaças : « Si les têtes des hommes nobles ou vils méritent toutes à un égal degré l'aversion, pourquoi te prévaux-tu de ta noblesse, de ta caste et de ton savoir pour t'exalter, et pourquoi as-tu voulu m'empêcher de rendre hommage aux çramaṇas, aux disciples de Çâkyamuni ? » Puis il dit les vers suivants :

C'est seulement celui qui tenait cette tête d'homme
Qui fut accablé d'injures de tous ceux qui le virent ;
Il ne se trouva pas d'acheteur;
Il l'offrait gratuitement : on la dédaigna et on ne s'approcha pas.
A la voir de loin tous entrèrent en colère
Et dirent : Quel objet de mauvais augure et de dégoût !
Notre tête composée de pus et de sang
Est abjecte et ignoble.
Il convient d'échanger cette tête vile
Pour la tête des mérites religieux.
Car celle-ci, on a beau la maltraiter
Elle ne subit aucun dommage.

Le roi dit encore à Yaças :

Quoique tu aies vu ces bhikṣus,
Qui sont de castes différentes et sont misérables,
Tu n'as pas pu sonder leur intérieur
Qui renferme la vraie Voie.
Tu es un ignorant et un hérétique,
Ton cœur est égaré et troublé par l'erreur.
Tu croyais que les brahmanes seuls
Auront la Délivrance en partage,
Et que les autres castes, en dehors de la tienne,
N'y participeront pas.
Quand on veut se marier
On cherche [une femme] de sa caste,

Mais quand on cherche la Bonne Loi,
Qu'a-t-on à s'occuper des castes?
Quand on cherche la Loi,
Il ne convient pas de s'occuper des castes.
On a beau être né dans une caste supérieure;
Si l'on commet de mauvaises actions,
On sera blâmé par tout le monde
Et on méritera d'être appelé un homme vil.
Mais, bien qu'on soit d'une basse caste,
Si l'on pratique la vraie Voie,
On sera honoré de tous,
Et on méritera d'être appelé un homme noble.
Si l'on est rempli de vertus,
Comment ne serait-on pas honoré?
C'est la perversité du cœur qui rend l'extérieur vil :
C'est la bonté des sentiments qui rend le corps noble.
Les Çramaṇas pratiquent le bien,
Ils ont la foi, la pratique des Défenses et de l'aumône, ils possèdent le savoir :
Voilà pourquoi ils méritent d'être honorés,
Voilà pourquoi il convient de leur montrer un profond respect.
Toi qui commets de mauvaises actions,
N'as-tu donc pas entendu
La Loi qu'a proclamée
Le rejeton des Çâkyas, celui qui est plein de miséricorde,
Gautama à la Voie droite :
Pour les trois conditions instables
Échangez les trois conditions solides.
Le Buddha n'a pas tenu de discours erronés,
Voilà pourquoi je n'ose pas leur désobéir :
Si je désobéissais aux enseignements du Sublime,
On ne pourrait pas dire que je pratique le bien.
Quand on écrase une canne à sucre,
On en garde le suc et l'on rejette les résidus;
Il en est de même du corps de l'homme :
Il est écrasé par la mort;

Quand sa dépouille mortelle est confiée à la terre,
Il y gît immobile.
On vénère ceux qui pratiquent le bien;
C'est pourquoi il convient
De donner ce corps périssable
En échange de la Loi solide.
Quand le feu consume une maison
Les gens prudents en sortent leurs biens;
Si l'eau envahit un trésor caché,
Il faut vite sauver ces richesses.
Puisque ce corps finira par périr,
Il convient de l'échanger pour la Loi solide.
Mais l'homme stupide ne sait pas distinguer
La Loi solide de celle qui ne l'est pas.
L'armée de la mort s'approche rapidement de lui,
Il semble qu'il entre dans la gueule d'un Makara:
Certes dans un tel moment
Il aura peur et sera saisi d'un grand effroi.
Quand du lait on a extrait la crème,
Et quand on en a extrait le beurre,
Le vase du lait a beau se casser,
On ne s'en attriste pas beaucoup.
Il en est de même de notre corps :
Si l'on a retiré de lui ce qu'il y a de durable, de vrai,
de bien,
Quand le terme de la vie arrivera,
On mourra sans regret.
Mais si l'on n'a pas pratiqué le bien,
Si l'on a été insouciant et paresseux
Quand la mort arrivera vite
Pour briser le vase du corps,
On aura le cœur rempli de cuisants regrets,
Comme s'il était brûlé par la flamme.
Les Kleças sont semblables au feu,
Le vase du lait est semblable au corps.
Tu n'aurais pas dû m'empêcher
De pratiquer le bien et de choisir la Loi solide;
Ignorant et d'un esprit obscurci,

Tu t'es dit : « Je suis un homme supérieur ! »
Moi je suis éclairé
Par le flambeau de l'enseignement du Daçabala,
Et quand j'éclaire et que je sonde mon for intérieur,
Je n'établis pas de différence entre le noble et le vil.
La peau et la chair, les articulations et les os,
Les trente-six parties [du corps]
Sont identiques chez le noble et le vil :
Quel signe de distinction leur reste-t-il alors ?
Leurs noms, leurs habits, leurs vêtements
Et les objets à leur usage seuls sont différents.
Que le sage s'efforce
D'honorer ceux qui sont dignes de respect ;
S'appliquer à pratiquer le bien,
C'est ce qu'on appelle choisir la Loi solide.
Pourquoi ai-je parlé ainsi ?
Ce corps passe rapide comme l'éclair :
Comme une bulle d'eau ou un monceau de sable,
Comme un bananier il est sans stabilité.
Si ce corps exposé à tous les risques,
Pratique le bien, il subsistera pendant cent kalpas,
Il sera solide comme la montagne Sumeru
Ou comme la vaste terre.
C'est ainsi que le sage
Doit acquérir la Loi solide.

CHAPITRE IV

17. — La mère des Arhats qui ne veut pas payer l'octroi.

Et ensuite : Dès que dans une dispute on entend le nom de quelqu'un qui a rompu les liens [1], le sujet de la dis-

1. C'est-à-dire d'un Arhat.

pute est tranché. L'homme qui veut être honoré et respecté, doit s'affranchir de tous les kleças.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Il y avait une vieille femme qui entra dans la forêt pour cueillir des feuilles de l'arbre *po-lo*, (*palâça*) dont la vente constituait son gagne-pain. [En retournant,] son chemin la conduisait près du poste des douanes. Les douaniers lui imposèrent une taxe. La vieille femme ne voulut pas l'acquitter ; elle leur dit : « Vous pouvez me conduire auprès du roi ; alors vous obtiendrez le paiement ; sinon, jamais je ne vous paierai ». Les douaniers, après avoir discuté entre eux, allèrent au palais du roi. Le roi demanda à la vieille femme : « Pourquoi ne veux-tu pas acquitter la taxe ? » La vieille femme dit au roi : « Peut-être le roi connaît-il le bhikṣu un tel ? » Le roi dit : « Je le connais, c'est un grand Arhat ». Elle demanda encore : « Est-ce que le roi connaît aussi un second bhikṣu, un tel ? « Le roi dit : « Je le connais ; c'est aussi un grand Arhat. » Elle demanda de nouveau. « Le roi connaît-il aussi un troisième bhikṣu, un tel ? » Le roi répondit et dit : « Oui, c'est un grand Arhat. » Alors la femme dit au roi à haute voix : « Ces trois Arhats sont tous mes fils. Tous ces fils, ils sont honorés par le roi et ils ont le pouvoir d'assurer au roi un bonheur sans bornes ; voilà ce qui s'appelle payer sa taxe au roi. Pourquoi veux-tu donc m'extorquer encore une taxe ? »

En entendant cela, le roi fut pénétré d'une joie inexprimable. [Il dit] : « Bien, bien ! O vieille femme ! Il t'a été donné de mettre au monde trois fils vénérables. En vérité, je n'en savais rien. Si j'avais su que ces trois Arhats étaient tes fils, je n'aurais pas manqué de te prouver mon respect et ma vénération ». Là-dessus la vieille femme dit les vers suivants :

J'ai mis au monde et j'ai élevé trois fils,
Par leurs forces ils surpassent les trois mondes ;
Tous sont devenus Arhats
Et ils sont pour le monde un champ de mérites.
Le roi, s'il leur montre son respect,

Obtient d'eux le mérite en guise de taxe :
Pourquoi donc veut-il encore
M'arracher comme taxe ce que je possède ?

Quand le roi entendit ces vers, les poils de son corps se hérissèrent. Son cœur se remplit de foi et de respect envers le Triratna. Il dit en pleurant : « Il convient d'honorer et de respecter cette vieille femme. Comment pourrait-on imposer une taxe sur ses biens? » Puis le roi dit les vers suivants :

A partir d'aujourd'hui
Toi, ô vieille mère,
Qui as donné naissance à des fils qui sauvent les trois mondes,
Tu es digne qu'on t'honore.
Je ne permets pas qu'on impose une taxe sur tes biens,
Tous doivent te respecter.
Et si tu as des amis,
Que leurs chameaux, leurs mules, leurs chars,
Et tous les objets précieux qu'ils possèdent,
En ta faveur, ô vieille femme,
Soient exempts de taxe.
A plus forte raison, comment cette vieille femme,
Qui ne fait que vendre des feuilles d'arbre,
Et qui n'a pas d'autres ressources,
Pourrait-elle être accablée de taxes ?
Si les cavernes de mes montagnes
Où [des religieux] ont vécu, pratiqué la Voie,
Et se sont efforcés, sur place,
De rompre les Liens et d'obtenir la destruction des mauvais penchants,
Si ces lieux méritent que je les respecte,
Que je les adore et que je les vénère,
Combien plus encore cette vieille femme
Qui a su donner la vie à de saints fils
A-t-elle droit à ma vénération !

18. — Kotikarna a la ville des Pretas.

Et ensuite : Je vais montrer quel est le fruit de l'insouciance, pour écarter tous les hommes de l'insouciance.

Voici ce que j'ai entendu [1] : Il y avait un grand marchand du nom de Koṭîkarṇa qui s'embarqua sur la mer pour aller recueillir des richesses. Il était déjà sur le chemin du retour, quand pendant une halte de nuit il fut séparé de ses compagnons. Les ayant perdus, il entra dans une grande frayeur et fut tourmenté par la faim et la soif. Il vit de loin une ville et crut y trouver de l'eau. Il se dirigea vers cette ville dans l'intention d'y demander de l'eau pour boire. Mais cette ville était habitée par des démons faméliques (*preta*). Quand il arriva sur la place où se réunissaient les quatre rues principales il vit les maisons vides d'habitants et n'aperçut personne. Torturé par la soif il cria : « De l'eau, de l'eau ! » Les démons faméliques, dès qu'ils eurent entendu le mot « eau », arrivèrent tous et s'amassèrent en foule. [Ils dirent] : « Qui veut avoir pitié de nous et nous donner de l'eau ? » Le corps de ces démons faméliques était pareil à une colonne de feu ; ils étaient tout enveloppés de leurs cheveux. Tous vinrent les mains jointes et dirent : « Veuille nous donner de l'eau ! » Koṭîkarṇa dit : « Je suis torturé par la soif et je viens vous demander de l'eau ». Quand les démons faméliques entendirent que Koṭîkarṇa aussi était torturé par la soif et venait demander de l'eau, ils cessèrent d'espérer ; ils poussèrent un long soupir et dirent : « Ne sais-tu donc pas que c'est ici la ville des démons faméliques ? Comment peux-tu y demander de l'eau ? » Puis ils dirent ces vers :

Nous habitons cette ville
Depuis des centaines, des milliers et des myriades d'années,
Sans avoir même entendu le nom de l'eau;

1. Comp. avec ce conte le premier conte du *Divyâvadâna*.

Encore moins avons-nous bu de l'eau.
Une forêt de *tâlas*
Qui s'embrase et qui est consumée par le feu :
Voilà à quoi nous ressemblons.
Nos articulations sont comme brûlées par le feu ;
Nos cheveux sont en désordre,
Notre corps est bouleversé.
Jour et nuit nous ne pensons qu'à manger et qu'à boire,
Effarés nous courons vers les dix points cardinaux.
Nous sommes torturés par la faim et par la soif ;
La bouche grande ouverte nous courons pour demander [de l'eau].
Des hommes avec des bâtons dans la main
Nous poursuivent et nous frappent durement.
Nos oreilles n'entendent jamais que des cris de haine,
Jamais une bonne parole ne nous est adressée ;
Encore moins nous donne-t-on une goutte d'eau
Pour mouiller notre gosier et notre langue.
Quand sur les montagnes et sur les vallées
Le Dragon Céleste fait descendre la douce rosée,
Elle se change en feu bouillonnant
Et jaillit sur notre corps.
Dès que nous regardons une rivière ou un fleuve
Ils se changent tous en des torrents de feu ;
Les lacs et les étangs, les fleuves et les sources,
Dès que nous les voyons, ils se dessèchent,
Ou se changent en sang coagulé
D'une odeur infecte et repoussante ;
Et si néanmoins nous voulons y courir,
Des Yakṣas armés de massues de fer
Menacent de frapper, et nous ne pouvons nous approcher.
Nous, qui sommes exposés à de telles tortures,
Comment aurions-nous de l'eau
Pour t'en donner ?
Nous étions dans une autre existence
Pleins d'avarice et de convoitise, de jalousie et d'envie ;

Jamais nous n'avons donné à personne
Ni de l'eau, ni de quoi boire ou manger.
Jamais nous ne donnions de notre bien aux autres
Et nous exhortions les autres à ne pas faire l'aumône.
C'est pour ce double démérite
Que maintenant nous souffrons de telles douleurs.
En faisant l'aumône on s'assure une belle rémunération;
Si l'on sème au printemps on récolte en automne;
Nous, pour n'avoir rien semé,
Nous récoltons maintenant ces supplices;
Par notre insouciance, notre avarice et notre convoitise
Nous supportons ces supplices sans fin.
De toutes les semences terribles
Aucune n'égale la convoitise et l'envie.
Il convient de pratiquer la charité,
Pour échapper à de telles douleurs.
L'aumône, voilà la bonne semence
D'où germeront des avantages et des délices;
Aussi faut-il pratiquer l'aumône
Pour ne pas souffrir comme nous.
Tous sont égaux parmi les hommes,
Leur corps ne montre pas de différences,
Il n'y a que leurs actions qui ne sont pas égales;
Aussi en reçoivent-ils des rémunérations différentes.
Les riches, qui ont des biens en abondance,
Les pauvres, réduits à la mendicité,
Et les dieux se servent d'une écuelle identique,
Mais la qualité du riz diffère pour eux.
Si on tombe dans les catégories animales,
Les actions et les récompenses diffèrent encore :
Il en est qui obtiennent le bonheur et les plaisirs,
Il en est qui reçoivent des tourments.
C'est à cause du poison de la convoitise
Que les hommes, les dieux et les animaux
Sont agités par l'avarice et l'envie
Et que par elles tous périssent.

Les démons faméliques souffrent des douleurs cuisantes,
De leurs membres et de leurs articulations des flammes et de la fumée se lèvent :
De même les fleurs rouges d'un arbre,
Un éléphant en rut les arrache avec sa trompe
Et les disperse dans l'air :
Son corps devient rouge par les fleurs qui retombent[1].
Un sage a dit :
« La convoitise est le vase de toutes les misères. »
Quand (l'avare) aperçoit un mendiant,
Son cœur est souillé par la colère,
Et au moment où la colère l'a souillé
Il est prêt à céder aux mauvais penchants.
L'homme stupide qui ne fait pas l'aumône,
Jette la base de sa pauvreté,
L'homme qui, rempli de convoitise, ramasse [des richesses]
Tombera dans une des mauvaises voies.
C'est ainsi que l'avarice et la convoitise
Sont la racine de tous les malheurs.
Voilà pourquoi le sage
Doit s'affranchir de l'avarice et de la convoitise.
Celui qui, par le désir d'obtenir des plaisirs,
De la gloire et des honneurs,
Abandonne le chemin droit
Pour suivre le sentier tortueux du mal,
Celui-là sera accablé de malheurs dans ce monde
Et dans l'autre aussi il aura le même sort.
Les Liens, les Kleças et les (mauvais) Karmans de ce monde
Peuvent nous faire perdre le beau fruit de l'aumône.
Mais la convoitise
Est de tous nos ennemis le plus grand.

1. Le chinois est impuissant à rendre les longs composés du sanscrit; dans le texte original le corps enflammé des Pretas a dû être comparé à un éléphant couvert de fleurs rouges.

Elle est comme une grande tumeur dans le corps :
Les vêtements, la nourriture et les breuvages,
Tous les plaisirs en entier
Sont paralysés par l'avarice et la convoitise.
L'avarice et la convoitise sont très subtiles,
Leur infiltration peut être difficilement arrêtée.
C'est par la porte de la libéralité
Qu'il faut mettre à l'abri la demeure du cœur.
Il faut empêcher que l'avarice et la convoitise
Puissent y entrer.
Car quand l'avarice et la convoitise entrent dans le cœur,
(Il en est comme) des fleuves qui se jettent dans l'Océan :
Leur eau devient imbuvable. »
Koṭîkarṇa ayant vu que l'insouciance
Entraînait avec elle de telles tortures,
Prit en dégoût le Saṃsâra,
S'en retourna chez lui et résolut de se retirer du monde.
Quand il eut quitté le monde,
Il pratiqua profondément le *dhyâna*
Et parvint à contempler le fruit d'Arhat.

19. — Les Brahmanes nus raillés par un jeune moine.

Et ensuite : Si on est sans faute, il est permis de blâmer les autres ; mais si, étant soi-même chargé de fautes, on en trouve chez les autres, on est en retour l'objet de la moquerie des autres.

Voici ce que j'ai entendu jadis : Des Brahmanes qui vont tout nus passaient avec une troupe de çramaṇas par le même chemin. Il y avait un jeune bhikṣu qui se moquait de leur nudité et de leur manque de pudeur. Alors il y eut parmi ces gens un brahmane qui comprenait un peu la Loi du Buddha et qui dit au bhikṣu : « Eh l'ancien ! tu ne dois

pas, fier de ton étendard de religieux, mépriser et railler les gens; ton extérieur de religieux ne te servira pas à rompre les Kleças; et si tu ne romps pas le courant du Saṃsâra, tu y retourneras sans jamais pouvoir en sortir. Si pour ton existence future tu n'as pas encore rejeté ton corps nu, pourquoi maintenant voyant [notre nudité] nous railles-tu? Tu te trouves maintenant au milieu du Saṃsâra, pareil à un arbre *tâla* dont les fleurs sont emportées par le vent de l'est à l'ouest sans cesse. C'est de toi que tu dois te moquer et non des autres. Sais-tu donc quel chemin tu suivras dans ton existence future? Comme les cendres recouvrent le feu, les Liens et les Kleças sont cachés dans ton cœur et tu ne peux l'en garantir. Donc, ne [nous] dis pas : « Ayez de la pudeur ! » Quant à toi, tu n'as pas encore obtenu la délivrance du filet des fausses vues. Avoir de la pudeur, c'est être inébranlable et ne pas entrer dans le filet des fausses vues. Ne pas avoir de pensées mauvaises, voilà ce qui s'appelle avoir de la pudeur. Tu n'es pas encore de ceux qui sont sûrs de leur destinée; pourquoi donc te moques-tu des autres? » Quand les bhikṣus eurent entendu le brahmane au corps nu discuter conformément à la Loi [du Buddha], ils demeurèrent silencieux et ne répondirent rien. Un autre bhikṣu, quand il l'eut entendu, dit en soupirant : « C'est bien parlé! Celui qui peut rompre les Liens est appelé pudique, et si on n'a pas encore rompu les Liens, on n'est qu'un bhikṣu. Un comédien qui se coupe les cheveux est pareil à un bhikṣu. Mais les comédiens, quand même ils se couperaient les cheveux, ne seraient pas appelés des bhikṣus. Sachez que ceux qui obtiennent de voir la loi des quatre Vérités saintes, sont appelés de vrais çramaṇas. Pour quelle raison? Il est dit dans le sûtra : « Celui qui n'a pas vu les quatre Vérités saintes n'est pas fixé sur le mal et le bien. Celui qui n'est pas fixé sur le bien et le mal est, dans tout ce qu'il voit, induit en erreur. Voilà pourquoi il faut s'efforcer de pratiquer les quatre Vérités saintes. Si on a vu les Vérités saintes, on voit vrai dans tout ce qu'on voit et on s'écarte à jamais des mauvaises voies. »

20. — La courtisane et le maître de la Loi.

Et ensuite : Celui qui sait bien discerner, quand il voit une belle femme, ne laisse pas naître le désir, mais conçoit pour elle une grande aversion ; il sait dompter ses passions.

Voici ce que j'ai entendu jadis :

Il y avait dans un temple beaucoup de bhikṣus. Parmi eux se trouvait un maître de la Loi, qui possédait le *Traividya* et les six *Abhijñâs*. Sa parole était habile et élégante et il possédait à fond le talent de la discussion. Il connaissait les çâstras de son école et des autres et savait bien discuter. Quand il expliquait la Loi selon la règle, il remplissait de joie tous les cœurs. Il allumait le flambeau de la Loi et dissipait par son éclat les ténèbres de l'ignorance, de sorte que tous les gens au dedans et au dehors de la ville venaient chaque jour écouter la Loi. Après l'avoir entendue et recueillie, tous jusqu'aux petits enfants s'écartaient de l'insouciance. Dans ce temps il y avait dans cette ville d'anciennes courtisanes. Toutes se mirent à gémir et parlèrent ainsi : « Quant à nous, personne ne vient plus nous visiter et nous en avons grande peine. » Il y avait une femme qui était depuis quelque temps en relation avec ces courtisanes. Elle était dans la fleur de l'âge, d'une beauté parfaite et d'une intelligence extraordinaire ; elle savait bien les çâstras mondains. Elle avait en outre bien étudié les soixante-quatre beaux-arts. Elle vit sa mère affligée et lui demanda : « Pourquoi es-tu affligée à ce point ? » La mère dit à sa fille : « Actuellement tout le peuple de cette ville écoute avec joie la Loi. Il n'y a plus de passants qui viennent chez nous. Nos richesses sont épuisées et je ne sais par quel moyen en obtenir. Voilà la cause de ma tristesse. » Quand la fille eut entendu cela, confiante dans sa beauté, elle dit à sa mère : « Je vais maintenant me parer et me rendre dans leur lieu de réunion ; je

saurai faire que tous les hommes de cette assemblée me suivent ici. » Ayant dit cela, elle se baigna et frotta tout son corps de parfums. Elle se para de colliers et de robes précieuses et mit sur sa tête une guirlande de fleurs. Les souliers qui chaussaient ses pieds étaient parsemés de pierres précieuses. Dans sa main droite elle tenait une baguette ; sa démarche était ensorcelante. Elle se dandinait, faisait valoir ses charmes, déployait toutes sortes de grâces ; on aurait dit un arbre fleuri en marche ou bien encore une divinité. Elle se fit accompagner de ses servantes qui présentaient toutes un aspect plein de grâce. Parmi ces suivantes les unes tenaient des cruches d'or, d'autres portaient des éventails, d'autres avaient des fleurs parfumées ; toutes escortaient la jeune femme. Elle se fit entourer en outre d'une suite de bayadères qui jasaient et riaient ; de temps en temps elles levaient la main droite et indiquaient avec leurs doigts le chemin. Il y avait aussi des eunuques qui avaient piqué des fleurs dans leurs oreilles et qui avaient orné leurs corps de couleurs bleues, jaunes, rouges et pourpres. Ils riaient, folâtraient et se livraient à toutes sortes d'amusements. Eux aussi levaient de temps en temps leurs mains et faisaient des signes en avant et en arrière. Sur la route (où passait le cortège) les parfums se répandaient partout et le son des tambours et des luths se faisait entendre.

Ainsi la jeune femme arriva près du monastère et fit halte dans une maison vide ; elle attendit le moment où la foule allait s'amasser et où la Loi allait être expliquée. Des milliers sans nombre venaient se rassembler. En ce temps le maître de la Loi, qui avait les cheveux tout blancs et les yeux recouverts par ses sourcils touffus, qui avait bien dompté ses sens et dont le cœur était exempt de peur, pareil à un roi des lions, monta sur un haut siège et prononça ces stances :

> Je sais qu'un homme d'une intelligence superficielle
> Ne pourrait pas monter sur ce siège.
> Peureux et faible comme un chacal

Il tremblerait et ne se sentirait pas à l'aise.
Je suis monté maintenant sur ce siège
Et je l'occupe sans aucune crainte.
Pareil au roi des animaux
Je réduirai au néant par mon rugissement le raisonnement des hérétiques.

Ensuite le maître de la Loi expliqua la Loi selon l'ordre à cette grande foule. En ce moment la courtisane, agitée par le désir et pour (troubler) le cœur de la foule, apparut sous sa porte. Ses suivantes se dispersèrent parmi la foule et chacune d'elles, montrant du doigt la courtisane, dit aux hommes : « Cette femme est parfaite et d'une beauté ravissante. Regardez-la donc ! A quoi bon écouter la Loi ? » Quand les hommes eurent entendu ces paroles, ils dirigèrent leurs regards (vers la courtisane) et leur cœur fut troublé. En ce moment le maître de la Loi, ignorant encore la cause (de ce trouble), s'étonna de ce qui venait d'arriver et demanda aux hommes : « Sur quoi vos regards sont-ils fixés si étrangement et pourquoi vos cœurs sont-ils troublés ? Ne savez-vous pas que la mort arrive aussi rapidement qu'un cheval au galop et que pour cette raison il convient de pratiquer avec zèle le bien ? » Puis il prononça ces stances :

Le grand flambeau de la Loi du Daçabala
Remplit de son éclat le monde.
Tant que la lumière de l'intelligence n'est pas encore obscurcie,
Il convient de se hâter pour pratiquer le bien.
Qu'on s'attache inébranlablement à acquérir de bonnes qualités,
Sans se lasser jour et nuit.
La lampe de l'enseignement de l'Omniscient
Va s'éteindre sous peu.
Quand elle sera éteinte,
Les êtres seront dans une noire obscurité ;
Et bien que la lumière du soleil doive durer encore,
On peut dire qu'ils vivront dans de grandes ténèbres.

Quand les hommes de l'assemblée eurent entendu ces stances, ils reçurent avec respect l'enseignement de la Loi et écoutèrent la Loi avec recueillement, mais quand la courtisane vit que les hommes étaient (redevenus) recueillis et attentifs, elle déploya ses séductions. De nouveau les assistants entrèrent dans le trouble, dès qu'ils l'eurent regardée. Alors le maître de la Loi prononça de nouveau des stances et dit :

Cette femme, en déployant ses charmes,
Inspire un amour violent aux hommes de cette assemblée ;
Ils sont emportés par le Désir,
Elle trouble leur recueillement.
Mais pour faire respecter mon enseignement,
Je vais l'en empêcher et la faire cesser.
Comment cette enchanteresse
A-t-elle pu ensorceler les yeux de la foule ?
Comme une guirlande de lotus bleus
Flotte au gré des vagues et est ballottée par les flots,
Tel est le cœur de la foule :
Il est volage et ne connaît pas le calme.

En ce moment les hommes étaient tous dans un trouble voluptueux ; ils regardaient la belle femme et perdaient toute pudeur. Ils se la montrèrent du doigt et prononcèrent ces stances :

Cette femme est d'une beauté merveilleuse ;
Sa venue nous est d'un bon augure.
Elle est comme la lune nouvelle
Qui serait descendue sur la terre.
Sa beauté n'a pas d'égale en notre temps,
Ses yeux purs sont d'un éclat merveilleux.
Serait-ce la nymphe Rambhâ [1]
Envoyée par Indra ?
Ou bien est-ce la déesse Çrî [2] ?

1. Indra l'envoya pour troubler les austérités de Viçvâmitra.

2. Çrî ou Lakṣmî, le type de la beauté, sortit un lotus à la main du barattement de l'Océan.

Mais pourtant elle ne tient pas de lotus dans sa main.

Un autre homme prononça ces stances :

Oh, cette femme
Est d'une beauté éclatante !
Ses yeux sont pareils au lotus bleu,
Son nez est bien proportionné et ses sourcils sont comme s'ils étaient peints,
Ses joues sont lisses et fermes,
Ses lèvres sont rouges et ses dents en rangs serrés,
Sa peau est polie et très fine ;
Elle est d'une beauté incomparable,
Son extérieur éclatant nous remplit de joie,
Elle brille comme une montagne d'or.

En ce moment tous les upâsakas étaient pris d'amour pour sa beauté et leur cœur était bouleversé. Quand la courtisane, entourée à droite et à gauche de ses suivantes, vit cet effet, elle en éprouva une joie profonde. Elle s'écria : « Nous avons très bien fait notre affaire, pour avoir réussi à séduire cette assemblée à ce point. » Mais le maître de la Loi, étonné de voir la quadruple communauté agitée si fort, écarta de sa main ses sourcils et embrassa de son regard l'assemblée. Alors il aperçut la courtisane dans sa beauté parfaite, et ses suivantes, toutes magnifiquement ornées. Au milieu d'elles la courtisane brillait comme une étoile éclatante ; elle bouleversait le cœur des ignorants et leur faisait perdre leurs bonnes dispositions. Alors le maître de la Loi se mit à examiner les intentions de cette femme, pour savoir dans quel but elle était venue dans cet endroit. En conséquence il entra silencieusement dans le samâdhi et sut que c'était pour exciter des troubles pervers (qu'elle était venue) et non pas pour écouter la Loi. Alors le maître de la Loi, bien qu'étant affranchi de la colère, montra des signes de fureur. En criant à haute voix il s'adressa ainsi à la courtisane : « Tu es pareille à une fourmilière qui voudrait se mesurer en hauteur avec le Sumeru, le roi des montagnes. N'as-tu donc pas entendu ceci : Jadis, quand le Buddha vivait encore dans ce monde,

le roi du sixième ciel[1], qui n'avait pas mesuré ses propres forces, osa importuner le Buddha de ses artifices. Bhagavat, par un effet de sa puissance divine, lui attacha un cadavre au cou et ainsi, couvert de honte et d'humiliation, il devint la risée des hommes et des dieux. Crois-tu donc que l'enseignement de la Loi du Buddha est mort? De ces çrâvakas dont l'énergie est dirigée vers un seul but, n'y en a-t-il donc plus? Les héros sublimes (de la Loi) ont-ils donc tous disparu? Si telle est ta pensée, il faut que je me montre ferme et résolu envers toi. » En conséquence le maître de la Loi, par l'effet de sa puissance surnaturelle, transforma la courtisane : sa peau et sa chair tombèrent et il ne resta plus que ses os blancs ; ses cinq sortes d'intestins étaient à nu. Alors (le maître de la Loi), en présence de l'assemblée, s'adressa ainsi à cette femme : « Précédemment tu as eu le cœur plein de mauvaises intentions et tu as osé entrer en lutte avec la Loi du Buddha. » Ensuite pendant que la courtisane, réduite à un squelette, se tenait debout devant l'assemblée, le maître de la Loi prononça ces stances :

Précédemment tu étais d'une beauté merveilleuse,
Tu attirais sur toi les regards de tous.
Maintenant ta peau et ta chair ont disparu,
Tu n'as plus que tes os.
Précédemment tu inspirais la joie aux simples,
Maintenant ils commencent à voir la vérité.
Ton os frontal ressemble à une coquille blanche,
Tu ressembles à une racine de nénuphar.
Les os qui abritent tes yeux sont proéminents,
Tes deux joues sont devenues comme deux fosses profondes ;
Tes articulations sont disjointes,
Tes nerfs et tes veines sont mêlés les uns avec les autres,
Tous tes intestins

1. Mâra, qui habite le plus haut des six devalokas,

Pendent dans le vide et sont à nu.
Tes propres suivantes
Sont dégoûtées de ton aspect.
Combien moins cette grande foule
Doit-elle se réjouir à cet aspect?

Le squelette, après avoir été ainsi transformé par le maître de la Loi, avait le corps et le cœur en détresse et ne pouvait plus se mouvoir. Joignant ses mains décharnées il se dirigea vers le maître de la Loi. Alors le maître de la Loi dit au squelette : « Ta beauté, tes colliers et toutes les parures qui ornaient ton corps ne t'ont servi qu'à séduire les hommes vulgaires, à leur inspirer un profond attachement et à les noyer dans l'étang des trois mondes. Si tu es capable d'abandonner ta conduite frivole et de renoncer à tes parures, je vais t'indiquer où se trouve le corps sublime du Nirvâṇa et je vais te le faire acquérir sur le marché de la connaissance de l'impureté (du corps). Car le corps, recouvert d'une mince couche de chair, est rempli d'impuretés. Recouvert à l'extérieur d'un fard trompeur, il trouble les yeux des ignorants. Les hommes vulgaires sont séduits, le Désir les aveugle ; ils deviennent pleins d'une passion impure. Mais où est l'homme sage, qui après s'être bien rendu compte, trouverait plaisir à cela ? » En ce moment les hommes de l'assemblée, après avoir été témoins de ce qui venait de se passer, furent tous remplis de dégoût. Ils se dirent les uns aux autres : « Vraie et non pas vaine est cette parole de Bhagavat : Toutes les conditions (dharma) sont comme des illusions, comme de la magie, comme des bulles d'eau, comme du vil métal recouvert d'or. Elles ne font qu'induire en erreur les hommes. Précédemment la beauté et l'aspect de cette femme étaient remarquables. Et maintenant tout à coup on ne voit plus qu'un amas d'os. Sa beauté était parfaite ; elle déployait ses charmes, son aspect était ensorcelant. Où est maintenant tout cela ? » Un upâsaka montra du doigt les membres et les joues (de la femme), l'examina du regard et prononça ces stances :

Le Muni a dit que tous les êtres
Sont aveuglés par le désir.
Parce qu'ils sont aveugles et n'ont pas l'œil de l'intelligence,
Ils ne peuvent pas s'acheminer vers le Nirvâṇa.
Tel le miel qui recouvre les feuilles du *Jen-p'o*
Et que les insectes viennent sucer :
Ainsi la convoitise séduit (les hommes),
Jusqu'à leur mort ils ne peuvent pas s'en affranchir.
Mais ceux qui ne sont pas adonnés à l'indifférence,
Ceux qui savent la vérité et qui ont examiné les conditions du corps,
Ceux-là ne laissent pas naître le Désir.
Ils sont pareils à un roi des grues
Qui demeure toujours dans les étangs purs
Et qui ne s'ébat pas dans les cimetières.

Un autre upâsaka dit : « Quand je regardais cette belle femme, le Désir naissait en moi ; mais il a disparu quand j'ai vu ces os nus. » Ensuite il prononça ces stances :

En regardant cet amas d'os,
On est rempli de terreur.
Quand un *vetâla*
Déploie ses artifices magiques,
Les ignorants croient que c'est la réalité,
Et ils s'en réjouissent ;
Un fossé profond au milieu du chemin
Qu'on a recouvert d'herbe :
Voilà à quoi ressemble le corps humain.
Après avoir fait cette réflexion,
Après avoir reconnu et su cela,
Qui voudrait encore laisser naître le Désir ?

Ceux qu'avait séduits la passion, les ignorants et les hommes privés d'intelligence, quand ils eurent entendu ces stances, baissèrent la tête et s'en allèrent ; il ne leur était pas agréable d'entendre (ces stances). Quand la courtisane vit que son corps excitait l'aversion des hommes,

elle prosterna ses cinq membres par terre et prononça ces stances :

Précédemment j'étais ignorante, privée de discernement ;
Ayant méconnu l'étendue de mon pouvoir,
Je voulais détourner la foule qui écoutait la Loi,
Tous, je voulais les ramener au monde.
Maintenant je commence à connaître
Le pouvoir incomparable du fils des Çâkyas.
Il a transformé ma beauté parfaite,
De sorte que ceux qui me regardent sont dégoûtés.
Pareille aux enfants et aux ignorants
J'ai agi très frivolement.
L'eau contenue dans la trace du pied d'une vache,
J'ai osé la comparer à l'Océan.
Veuillez avoir pitié de moi,
Permettez-moi de faire ma soumission et de me repentir.

En ce moment la grande assemblée vit les os de cette femme, qui se supportaient les uns les autres. Elle était pareille à une hutte de roseaux ; c'était vraiment extraordinaire. Comment était-il possible que cet amas d'os pût (encore) parler ? On voyait ses cinq intestins qui étaient à nu comme les boyaux qui pendent à l'étal d'un boucher ; ils s'agitaient comme de la chair de chien. Ces boyaux puaient plus qu'une fosse à excréments. Comment peut-on endurer cet aspect ? Puis ces stances furent prononcées :

Nous voyons maintenant que de cette femme
Il ne reste que les os secs reliés par les nerfs.
Pourtant de cet amas d'os nus
Sont sorties des paroles distinctes.
Est-ce que c'est une femme en os
Ou dans les os y a-t-il une femme ?
Ainsi dans les marais
Les touffes de roseaux :
Quand le vent les agite

Elles font un grand bruit.
Pour une même cause trompeuse
On ne distingue pas le corps réel de la femme.
Si la femme n'a pas de corps distinct,
Qu'en est-il alors de ses attributs féminins ?
En considérant tous les dharmas,
On trouve qu'ils n'ont jamais existé.
Nous savons maintenant que les attributs du corps,
Quand il va et vient, quand il avance ou qu'il s'arrête,
Quand il se baisse où qu'il se redresse, quand il baisse où qu'il lève la tête,
Quand il regarde ou qu'il parle,
Sont l'effet du jeu des muscles.
Les os très distants les uns des autres,
Reliés par des articulations constituent un organisme ;
Pour cette raison (le corps) peut se mouvoir.
Mais de toutes ces parties séparément
Aucune n'a une action indépendante.
Par conséquent toutes ces apparences
Ne sont-elles pas irréelles ?.
Nous étions emportés par la folie,
Elle nous obscurcissait et troublait les yeux.
Comment avons-nous pu croire par erreur
Que ce corps était doué d'attributs féminins ?
(Il ressemble) à un mécanisme en roseaux,
Rattaché par des ficelles,
Il est pareil à de l'or pur fondu,
Qui, versé dans l'eau, produit un son.

Quand le maître de la Loi vit que la quadruple assemblée était prise de dégoût, il s'adressa à la courtisane et dit : « Qu'est-ce que tu veux faire maintenant? » La femme dit au maître de la Loi : « Je voudrais que tu retires ta malédiction de moi. » Puis elle dit ces vers :

Quand le ṛṣi à la grande tête[1]

1. Nous n'avons trouvé nulle part une mention de cette particularité

Transforma l'Apsaras Rambhâ,
Il la changea en jument
Pour la durée de douze ans.
Mais toi, par ta malédiction,
Tu m'as transformée en hôte des cimetières.
Jamais on n'a vu dans le monde
Une malédiction pareille.
Bon Seigneur ! bhadanta !
Veuille avoir pitié de moi et me délivrer.

Alors le maître de la Loi eut un léger sourire et il prononça ces stances :

Bonne dame, lève-toi !
Mon cœur ne connaît pas la colère.
Ceux qui ont coupé leurs cheveux et qui portent le Kaṣâya
N'ont jamais recours aux malédictions.
Ceux qui sont possédés par le Désir et qui s'attachent (aux objets sensuels),
Ceux-là sont capables de nuire et de faire souffrir ;
Qu'ils fassent le bien ou qu'ils fassent le mal
Ils sont toujours prompts à se mettre en colère ;
Dominés par la colère ils prononcent des malédictions.
Je me suis délivré des liens de la colère,
J'ai éloigné de moi l'ignorance,
Mon corps et mon âme n'ont plus de liens,
Je désire sauver tous les êtres ;
Comment saurais-je prononcer une malédiction
Envers ceux qui sont affligés de la naissance, de la vieillesse et de la mort ?
Envers les êtres qui sont dans la misère,
Comment un homme doué d'intelligence
Pourrait-il prononcer une malédiction ?
Ce serait comme si sur une mauvaise plaie
On mettait des cendres brûlantes.

de Viçvâmitra ; de plus, dans la légende de Viçvâmitra, Rambhâ est transformée en pierre et non pas en jument.

Une peau mince recouvrait le mécanisme de tes articulations,
Les hommes ignorants étaient pris d'amour pour toi.
Par ma puissance surnaturelle
J'ai mis à nu la boîte de tes impuretés.

Après avoir prononcé ces stances il eut encore recours à sa puissance surnaturelle et rendit à la femme le corps qu'elle avait avant. Ensuite le maître de la Loi s'adressa à la foule et dit : Il convient que vous pratiquiez avec zèle le bien ! Puis il prononça ces stances :

« Les pensées perverses et voluptueuses
Sont pareilles à la poussière (rajas) que soulève le vent.
Ceux qui possèdent la droite Vue renoncent au Désir
Et lavent la poussière du Désir.
Ceux qui sont possédés par le Désir, avant de s'être affranchis du Désir,
Ne savent pas où ils iront.
Ceux qui possèdent la juste Vue obtiendront la Délivrance,
Mais ceux qui sont égarés par la convoitise, sont dominés par le Désir de plus en plus.
Voilà pourquoi il convient de diriger toujours
Vers un seul but notre énergie et de renoncer au Désir.
En renonçant au Désir on obtient un calme parfait
Et on se procure les joies du dhyâna. »
En ce temps parmi la foule qui écoutait la Loi
Il y en eut qui obtinrent la « Vue de l'Impureté (du corps) »;
D'autres devinrent des srotâpannas,
En renonçant au Désir.
D'autres devinrent des anâgâmins,
D'autres encore renoncèrent au monde
Et pratiquèrent avec zèle la non-insouciance
Jusqu'à ce qu'ils devinrent des arhats.

21. — L'artiste de Puşkalavati.

Et ensuite : Celui qui est capable de donner sans hésitation tout en aumône, aura une grande gloire et sera récompensé déjà dans ce monde. C'est pourquoi il faut donner l'aumône et il ne faut pas se montrer avare.

Voici ce que j'ai entendu dire : Dans le pays de *Fo-kie-lo-wei* (Puşkalâvatî) il y avait un artiste du nom de *Kie-na* (Karṇa) qui se rendit dans le royaume de *Che-che*[1], où il avait des affaires. Quand il fut arrivé là, il visita tous les stûpas et tous les monastères, et ayant décoré un vihâra, il reçut trente onces d'or. Retournant dans son pays il rencontra des hommes qui étaient occupés à célébrer une Pañcaparişad. Plein de foi et de respect, il demanda au bhikşu karmadâna[2] : « Qui a offert de vous donner à boire et à manger pour demain? » Il lui fut répondu : « Personne ne l'a fait. » Il demanda de nouveau : « Combien faut-il pour nourrir ces bhikşus pendant un jour? » Il lui fut répondu : « Il faut trente onces d'or. » Alors le peintre donna au bhikşu ses trente onces d'or. Quand il eut donné cet argent il retourna à sa maison. Sa femme lui demanda : « Qu'est-ce que tu as gagné à l'étranger? » Le mari répondit à sa femme : « J'ai gagné trente onces d'or et je les ai données en aumônes à l'assemblée des religieux. » Quand la femme entendit cela, elle se mit en une grande colère. Elle alla informer tous ses parents et les mit au courant de la faute de son mari : « L'or qu'il a gagné, il l'a donné en entier à l'assemblée; rien ne reste pour pourvoir aux besoins de la famille. » Alors les parents allèrent avec cet homme devant le tribunal et l'accusèrent en disant : « Lui-même sans fortune, ce qu'il a gagné par son travail, il ne l'a pas employé pour les besoins de sa famille et de son

1. Maison de pierre.
2. Le karmadâna est l'intendant de la nourriture des religieux et il est chargé de sonner la ghaṇṭâ.

clan, mais il l'a dépensé pour l'assemblée des religieux. » Quand le juge eut entendu cette affaire, il interrogea cet homme en disant : « Cela est-il vrai ou non ? » Il répondit: « Oui, c'est vrai. » Quand le juge apprit cette affaire, il s'en étonna et loua l'homme en ces termes : « Très bien, ô héros ! » Puis il se dépouilla de ses robes et de ses colliers et les donna avec son cheval sellé à cet homme. Ensuite il prononça ces stances :

Pendant longtemps tu as souffert les misères de la pauvreté ;
En louant ton travail tu gagnais de l'argent.
Ne pas l'employer pour tes propres besoins
Et le donner en aumône : voilà ce qui était difficile !
On a beau être riche
Et posséder tous les biens en abondance :
Si l'on n'est pas doué du bon discernement
On n'est pas prompt à faire l'aumône.
Mais celui qui de loin songe à ses naissances futures
Fait que ses aumônes lui porteront fruit ;
Il donne ses biens avec zèle en aumône,
Et s'affranchit de la passion de l'avarice.
De celui qui se conduit ainsi selon la Loi
Les aumônes ne seront pas perdues.

Quand l'artiste eut entendu ces stances, il se réjouit et exulta; s'étant vêtu de ces robes et étant monté sur ce cheval, il retourna à sa maison. Quand les gens de sa maison le virent arriver à la porte, vêtu de robes somptueuses et monté à cheval, ils crurent que c'était un noble seigneur ; pleins de peur ils fermèrent la porte et se cachèrent. L'artiste leur dit : « Je ne suis pas un étranger, je suis votre seigneur et maître. » Son épouse dit : « Tu es un homme pauvre ; d'où te sont venus ce cheval sellé et ces robes ? » Alors son époux lui répondit par ces stances:

Bonne dame ! Prête-moi ton oreille,
Je vais te le dire selon la vérité.
Bien que j'aie donné mon or en aumône
Ce que j'ai dépensé en aumône n'est pas perdu ;

Telle la semence qu'on va semer
Et dont les germes sont prêts à pousser.
Le Champ de mérites est un champ excellent,
Ses fruits ne se font pas attendre,
Dans le Champ de mérites du Saṃgha,
Qui ne voudrait pas semer ?
Dès qu'on a pris la résolution d'y semer,
Les germes poussent et sont visibles pour tous.

Quand l'épouse eut entendu cela, son cœur fut rempli d'une foi pure et elle prononça ces stances :

Le Buddha a dit vrai :
Ceux qui font l'aumône au Saṃgha obtiennent un fruit considérable.
Pour l'aumône que tu venais de faire
Tu as été réellement récompensé.
Si d'un cœur respectueux on donne en aumône un peu d'eau,
On aura une récompense plus grande que l'Océan.
Parmi toutes les assemblées
Le Saṃgha du Buddha est la plus excellente.
Dès qu'on s'est décidé à faire l'aumône
La rétribution est déjà imminente.

22. — La pauvre fille charitable devenue reine.

Et ensuite : L'exercice de l'aumône est estimé d'après la pureté de l'intention (de celui qui donne). Celle qui n'a donné en aumône que deux pièces de monnaie, a obtenu une rétribution qui n'est pas mesurable.

Voici ce que j'ai entendu dire : une fille se rendait dans la montagne profonde et aperçut une troupe de gens occupés à faire dans cette montagne le *pan tche-yu-sse* (pañca varṣa pariṣad). Alors cette fille demanda à l'assemblée de quoi manger. Quand elle aperçut les religieux, son cœur fut rempli de joie et elle prononça leur éloge en ces termes : « Très bien ! Vénérables religieux ! Comme l'océan est le

réceptacle de tous les joyaux, ainsi tout le monde vous fait des offrandes. Moi seule je suis pauvre et je n'ai rien que je puisse vous donner ». Ayant dit ces paroles, elle chercha sur tout son corps, sans rien trouver. Elle réfléchit de nouveau (et elle se souvint que) précédemment elle avait trouvé dans les ordures deux pièces de cuivre. Elle prit donc cet argent et l'offrit en aumône au Saṃgha. En ce temps le Sthavira des religieux avait obtenu le fruit d'arhat et était capable de pénétrer les intentions des hommes. Ce Sthavira qui d'ordinaire était grave et sévère, quand il vit que le cœur de cette fille était rempli d'une foi profonde, il voulut augmenter les mérites de cette fille; il n'attendit donc pas (que) le Karmadâna (eût pris l'argent); il se leva promptement et prononça un vœu (en faveur de la fille). Puis il leva sa main droite et dit à haute voix : « Religieux, bhadantas, écoutez! » Et il prononça ces stances :

Ce que la grande terre et l'Océan
Renferment en fait de joyaux,
Cette jeune fille, dans sa résolution,
Serait capable de les donner en aumône au Saṃgha.
Ceux qui sont attentifs et jugent avec un bon discernement
Pratiquent la Voie et cultivent le mérite;
Ainsi ils trouvent le chemin de la Délivrance.
Et sont délivrés des épines de la pauvreté.

En ce moment la jeune fille eut le cœur très dilaté (et dit) : « Le maître dit que ce que j'ai fait est difficile à faire, qu'il n'y a pas de différence entre moi et quelqu'un qui donnerait en aumône tous ses biens et tous ses trésors. » La tristesse et la joie se mêlaient en elle; elle prosterna ses cinq membres par terre, prit son refuge dans le Saṃgha et plaça ses deux pièces de monnaie devant le Sthavira. Puis elle pleura et devint triste; elle prononça ces stances :

Puissé-je dans mes existences
Être à jamais délivrée de la pauvreté!

Puissé-je toujours être complètement heureuse
Et ne jamais me séparer de mes parents!
La rétribution pour l'aumône que j'ai faite au Saṃgha,
Le Buddha seul peut la mesurer.
Puissé-je pour mon mérite.
Obtenir bientôt le fruit de mon vœu!
Ce que j'ai semé d'un cœur excellent,
Puissé-je vite le moissonner sur moi.

Quand cette fille fut sortie de la montagne, elle s'assit sous un arbre. L'ombre de l'arbre se tenait toujours au même endroit et en haut un nuage abritait (la jeune fille du soleil). Le roi de ce royaume venait justement de perdre son épouse et il était sorti pour se promener. Voyant ce nuage qui abritait (la jeune fille), il se rendit sous cet arbre. Quand il vit la jeune fille, son cœur en devint amoureux. Il la ramena avec lui dans son palais et fit d'elle sa première épouse. Alors elle eut cette pensée : « Le vœu que j'ai fait précédemment, a été exaucé. » Ensuite elle dit au roi : « Je vais préparer une multitude de richesses et toutes sortes d'offrandes. » Puis elle se rendit dans la montagne profonde pour les offrir au Saṃgha. Des joyaux, des colliers et toutes sortes de richesses, elle les offrit en aumône. Mais cette fois le Sthavira ne prononça pas de vœu (en sa faveur). Alors la foule s'en étonna extrêmement et on dit (au Sthavira) : « Précédemment, quand elle était pauvre et qu'elle a offert deux pièces de monnaie, tu as prononcé un vœu pour elle. Maintenant elle est la femme du roi et elle donne en aumône des trésors, des colliers, toutes sortes de richesses, et tu ne prononces pas de vœu en sa faveur? » Le Sthavira dit aux religieux : « Précédemment, quand j'ai prononcé un vœu pour elle, je ne l'ai pas fait à cause de l'argent (qu'elle a offert); j'ai fait un vœu parce que je craignais que la confusion ne remplît le cœur de cette jeune fille. » Puis il prononça ces stances :

Ce n'est pas pour (avoir offert) beaucoup d'argent
Qu'on obtiendra une rétribution importante ;

Seulement ceux qui offrent dans une intention sublime
Obtiendront une rétribution importante.
Quand cette femme a fait l'aumône la fois précédente,
Elle a donné tout ce qu'elle avait.
Le Buddha seul saurait apprécier (son acte),
Ce n'est pas moi qui le puis.
Maintenant, bien qu'elle ait offert des richesses en grand nombre,
De l'intention qu'elle avait la fois précédente
Elle n'a pas même la seizième partie.
Si l'on fait l'aumône avec une intention impure,
On est pareil aux marchands,
Qui donnent peu de biens
Et qui espèrent obtenir un grand profit.
Bien que ce qu'on donne en aumône soit peu considérable,
Si l'intention est excellente et grande,
Dans le temps à venir
On obtiendra une rétribution qui sera également incalculable.
C'est ainsi que le roi Açoka,
Dans une intention pure a donné en aumône de la terre [1].
Et dans la ville de Çrâvastî
Une pauvre femme de basse caste
A donné de la bouillie de riz à Kâçyapa :
Celui qui a donné de la terre a obtenu la grande terre,
(Et celle qui a donné) la bouillie de riz a été exaltée dans le ciel.
Si dans une intention pure et grande on donne même peu,
On obtiendra une rétribution qui sera également grande.

1. Une fois que le Buddha allait mendier, il rencontra des enfants qui jouaient. Un de ces enfants donna de la terre au Buddha. Le Buddha mit cette terre dans son vase à aumônes et dit à Ânanda : Cent années après mon Nirvâṇa cet enfant sera le roi Açoka.

De même si sur un vêtement blanc et pur
On verse une goutte d'huile,
La tache s'agrandit de plus en plus,
Et de même si on verse une goutte d'huile sur une surface d'eau,
Bien que la goutte d'huile soit petite,
Elle se répand sur la surface d'un étang entier.
Voilà pourquoi il convient de savoir
Que la rétribution est grande si l'intention est excellente.

CHAPITRE V

23. — Le moine mendiant et le démon.

Et ensuite : Celui qui fréquente des amis sages et bons, aura le corps et le cœur complètement purs. Ces amis-là méritent d'être appelés des hommes de bien.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Il y avait jadis un bhikṣu qui en mendiant sa nourriture de porte en porte arriva chez un noble brahmane. Dès que ce bhikṣu eut mis le pied dans cette maison, les solives se rompirent et les cruches se cassèrent ; les vaches rompirent leurs cordes et s'enfuirent dans toutes les directions. Le brahmane dit : « Quel est cet événement de mauvais augure ? C'est un porte-malheur qui a mis le pied dans ma maison pour que cet événement extraordinaire soit arrivé ». Le bhikṣu entendit ces paroles et répondit : « N'as-tu pas remarqué que tes jeunes enfants sont tous maigres et qu'ils ont le ventre enflé et les yeux gonflés ? » Le brahmane dit : « Oui, j'avais déjà remarqué cela. » Le bhikṣu dit : « Dans ta maison il y avait un Yakṣa. Il avait élu sa demeure chez toi pour sucer l'esprit vital des hommes. C'est pour cela que tous les petits enfants dans ta maison

sont malades. Et maintenant ce Yakṣa, parce qu'il a eu peur de moi, s'est enfui plein de terreur et (en s'enfuyant) a été cause que les solives se sont rompues, que les cruches se sont cassées et que les vaches ont rompu leurs cordes ». Le brahmane dit : « Qui t'a donné cette puissance ? » Le bhikṣu répondit : « J'ai acquis ce pouvoir parce que je chéris la Loi du Parfait. C'est à cause de cela que le Yakṣa a eu une telle peur de moi. » Le brahmane demanda encore : « Qu'est-ce que la Loi du Parfait ? » Alors le bhikṣu lui expliqua d'après l'ordre la loi et l'enseignement du Buddha, et quand le brahmane et sa femme l'eurent entendu, leur cœur fut éclairé et tous obtinrent le fruit des srotâpannas. Ensuite le brahmane prononça ces stances :

Très bien, O homme d'une vertu excellente !
Tu as bien expliqué la Loi véritable.
L'enseignement du Buddha m'est entré par l'oreille
Et est allé demeurer dans la maison de mon cœur.
Tu as donné la paix à ma famille,
Tu es devenu mon protecteur.
Puisses-tu daigner maintenant
Écouter ce que je vais dire :
Tu as détruit la maison de mes opinions fausses,
Tu as rompu les solives de mon ignorance,
Tu as su chasser hors de moi
Le Yakṣa qui suçait mes mérites religieux,
Et tu as mis en fuite le Râkṣasa des doctrines hérétiques.
La cruche de mon erreur
Était remplie de l'eau de la Kâyadṛṣṭi ;
Elle a volé en éclats.
La vache de l'ignorance s'est enfuie
Et la corde de l'inintelligence s'est rompue.
Les événements de tout à l'heure
Se trouvent tous (refletés) dans mon cœur.
Les formes corporelles sont comme une image
Qui se reflète dans un miroir.
Dans mes existences inombrables

Jamais pareille chose ne m'est arrivée.
C'est à cause de toi que maintenant
J'ai vu face à face les Vérités saintes.
Maintenant j'ai rencontré un homme d'une intelligence excellente ;
Il était destiné que je devais le rencontrer.
Il a extirpé de mon cœur le mal de la concupiscence,
Il a chassé les démons de ma maison.
Dans le monde on a eu depuis longtemps cette tradition,
Qui est contenue dans les quatre Védas :
« Il faut offrir (aux dieux) de grands sacrifices ;
Des offrandes magnifiques de toutes sortes
Doivent être amoncelées sur le terrain du sacrifice ;
Les grands *tîrthas* du Gange et des autres fleuves
Lavent tous les péchés
Et vous font renaître promptement dans le ciel ».
Pendant longtemps je me suis adonné à ces pratiques,
Mais jamais je n'en ai obtenu un fruit.
J'étais incapable de distinguer
Et ce que j'étais sûr d'obtenir je ne l'ai pas obtenu,
Les sacrifices et les bains sacrés
Ne valent pas la possession d'un bon ami ;
Maintenant j'ai rencontré un bon ami,
Et aussitôt j'ai obtenu un fruit.
Je ne connaîtrai plus de nouvelles existences,
J'obtiendrai la délivrance et le Nirvâṇa,
A jamais je suis délivré de la peur :
C'est ce que ne saurait obtenir par ses richesses
Même un roi dans sa majesté ou sa puissance.
Se jeter dans un abîme ou se précipiter dans le feu,
Dans le froid sévère des mois d'hiver
Se vêtir de glace,
Aux heures suffocantes du milieu de l'été
Exposer son corps au *pañcatapas*,
Se faire un lit d'épines
Pour y coucher,

Franchir les montagnes et traverser l'océan,
Sacrifier (au dieu du) feu et prononcer des formules magiques:
Toutes ces pratiques d'acétisme
Sont impuissantes à vous donner le Nirvâṇa,
Pour y arriver il faut pratiquer le dhyâna et acquérir l'intelligence,
Observer les Défenses et faire des efforts énergiques.
Tous ces avantages de la Loi
Par qui les obtient-on ?
Il faut avoir un ami intelligent
Pour les obtenir tous.

24. — Le chef de village que les brahmanes encouragent a se bruler vif.

Et ensuite: L'homme qui commet de mauvaises actions tombera dans l'enfer. Mais s'il rencontre un homme intelligent, il aura l'occasion d'expier ses mauvaises actions et de renaître dans le ciel.

Voici ce que j'ai entendu dire: Il y avait jadis un homme originaire de *Po-kia-li* qui se rendit dans l'Inde centrale. En ce temps le roi de l'Inde nomma cet homme chef d'un village. Dans ce village il y avait beaucoup de brahmanes qui entrèrent en relation avec lui. Ils récitèrent au chef de village le Râmâyaṇa et le (Mahâ-) Bhârata et lui dirent : « Ceux qui meurent dans les batailles, renaîtront après leur mort dans le ciel ; ceux qui meurent en se précipitant dans le feu, renaîtront aussi dans le ciel ». Et ils lui parlèrent des multiples jouissances que renferme le ciel. Leur parole était si éloquente et si habile que le chef de village en fut ému dans son cœur et qu'il leur ajouta foi. En conséquence il fit creuser une fosse de feu, y entassa un amas de bois odorant et convoqua une assemblée des brahmanes. Les gens accoururent en masse pour se rendre à l'endroit où on devait se réunir. Le chef de village était prêt à se jeter dans le feu. Maintenant ce

chef de village avait connu jadis un bhikṣu de la communauté du Çâkya. En ce moment même ce bhikṣu arriva dans la maison du chef de village et le vit au milieu de sa famille, paré de toutes sortes d'ornements. Le bhikṣu lui demanda : « Que veux-tu faire ? » Le chef de village dit : « Je veux renaître au ciel ». Le bhikṣu demanda : De quelle façon vas-tu y aller ? » Il dit : « Je vais me précipiter dans une fosse de feu, après quoi je renaîtrai dans le ciel ». Le bhikṣu lui demanda : « Sais-tu le chemin pour aller au ciel ? » Il dit : « Je ne le connais pas. » Le bhikṣu lui demanda : « Si tu n'en connais pas le chemin, comment pourras-tu y aller ? Si tu te mets en route pour aller seulement d'un village à un autre village, il te faut déjà un guide qui connaît la route. Combien plus longue est la route qui mène au ciel ! Le ciel des Trayastriṃças est éloigné de nous de trois millions trois cent trente-six *li* ; personne ne peut te servir comme guide. Comment pourras-tu arriver au ciel ? Parlons aussi des joies du ciel : Le chef des brahmanes (que tu vois là) est vieux et dénué de toute richesse. Sa femme est vieille et a une mine laide. Qu'aime-t-il donc ? Pourquoi ne veut-il pas aller au ciel ensemble avec toi ? » Ayant entendu ces paroles le chef de village se dit : « Si en se précipitant dans une fosse de feu on obtient de renaître au ciel, il est naturel que ce brahmane aille avec moi. Pourquoi donc ? Ce brahmane est tourmenté par la pauvreté et il n'a rien à quoi son cœur pourrait rester attaché. Il est naturel qu'il quitte cet état de misère pour aller trouver les joies du ciel. Mais s'il ne veut pas s'en aller, je saurai qu'il m'a trompé et qu'il a comploté ma mort. » Ayant ainsi réfléchi il s'avança, saisit le chef des brahmanes par la main et s'apprêta à se jeter avec lui dans le feu et à aller avec lui au ciel. Mais le brahmane se débattait et refusait d'aller. Pourquoi agissait-il ainsi ? Parce que les brahmanes n'étaient venus à cette assemblée que pour ramasser de l'argent. Quand le chef de village vit que le brahmane ne voulait pas entrer dans le feu, il prononça ces stances :

J'ai entendu que le ciel
Est rempli de délices sans nombre ;
Tout ce qu'on y voit excite la convoitise
Et en apercevant un objet on a déjà oublié celui qu'on venait de voir[1].
Même s'il (ce brahmane) possédait dans sa maison
Tout ce qui peut procurer la joie,
Comparé aux délices du ciel,
Cela serait aussi grand qu'un grain de moutarde
Comparé à une immense montagne.
Ne connaît-il peut-être pas le Désir,
Et est-il libre de concupiscence ?
Mais je viens de constater
Que poussé par l'avarice il a préparé ce feu.
S'il n'a que faire d'une (jeune) épouse,
Et s'il veut garder sa laide et vieille femme,
Il est venu à cette assemblée
Dans le désir de se procurer des richesses
Pour les donner à sa famille.
Ou est-ce par amour pour ton fils
Que tu ne désires pas t'en aller renaître au ciel ?
Mais une fois dieu tu aurais une puissance
Plus que suffisante pour protéger ton fils.
Si c'est parce que tu ignores le chemin du ciel,
Pourquoi veux-tu me décider à y aller ?
Si au contraire tu connais le chemin du ciel,
Pourquoi refuses-tu d'y aller ?
Pourquoi un homme qui trouve sa joie dans la religion,
Veut-il me persuader de me précipiter dans le feu ?
Est-ce parce que tu convoites mes richesses,
Dont tu veux te procurer une partie ?
Pourquoi ne connais-tu pas de miséricorde ?
Pourquoi es-tu féroce à ce point ?
Ou étions-nous ennemis dans une existence antérieure
Pour que tu veuilles me tromper ainsi ?

1. M. à m. : En regardant l'Est on oublie l'Ouest.

Serais-tu le compagnon (du dieu) de la mort,
Pour que tu m'engages à aller renaître au ciel,
Pour que tu m'encourages à mourir,
Pour que tu me presses de me jeter au feu?
(Vous autres) vous enseignez aux hommes d'aller demeurer au loin,
De pratiquer les austérités,
De se précipiter dans les abîmes et de se jeter dans le feu,
De s'affamer et de se priver de nourriture.
Si l'on examine le but de votre doctrine,
(On trouve qu)'elle veut interrompre les lignées familiales.
Tous ces brahmanes
Se réjouissent à accomplir des œuvres de destruction;
C'est pourquoi je me sépare d'eux,
Et je vais me convertir à la Loi du Buddha.
La Loi du Buddha, c'est la grande miséricorde,
C'est de ne jamais nuire à personne.
Quand un incendie terrible embrase les monts et les plaines,
Les daims et les cerfs s'enfuient tous;
Poussés par l'amour de leur vie,
Ils cherchent un endroit où il y ait de la fraîcheur.
Je dois faire de même
En prenant mon refuge (dans le Buddha) et en y cherchant mon salut.

Quand le bhikṣu vit que le cœur de l'homme de *Po-kia-li* était rempli d'aversion envers les brahmanes et plein d'une foi profonde envers le Triratna, il le loua et parla ainsi : « Très bien, très bien, ô sage! C'est maintenant que tu viens de trouver le chemin du ciel. » Puis il prononça ces stances :

Le Buddha a dit que le chemin du ciel
Est le chemin de la Délivrance;
Cette parole est très sûre,
Elle ne contient aucune erreur.

De ce chemin dont a parlé l'Omniscient
Voici brièvement les différents signes caractéristiques :
Ne nuire à personne et dire la vérité,
Donner l'aumône et dompter les sens,
Voilà le chemin qui conduit au ciel.
Ce n'est ni par les austérités,
Ni en se précipitant dans un abîme ou en se jetant dans le feu
Qu'on le trouve ;
Ce qu'on se procure ainsi, c'est la mort,
Et non pas le ciel et la délivrance.
Dans l'antiquité lointaine où la vie humaine durait longtemps,
Les *ṛṣis* étaient doués d'une longévité considérable ;
Parce qu'ils arrivaient à prendre ainsi en aversion la vie,
Ils désiraient ne pas rester longtemps dans ce monde.
Par conséquent ils commençaient à se plonger dans le dhyâna
Et à se délivrer des liens du monde des désirs.
Ils savaient qu'en renonçant à leur vie
Ils renaîtraient dans le ciel de Brahma.
Ce n'est pas parce qu'ils ont mis fin à leur vie,
En se précipitant dans un abîme ou en se jetant dans le feu ;
Ce n'est pas parce qu'ils ont choisi une pareille mort,
Qu'ils renaissaient dans le ciel de Brahma.
C'est en pratiquant le dhyâna et en se délivrant des Liens
Qu'ils obtenaient de renaître dans le ciel de Brahma.
Ce n'est pas parce qu'ils se jetaient dans les abîmes et dans le feu
Qu'ils obtenaient de renaître dans le ciel.
Les confrères de ces *ṛṣis*,
En cherchant avec leur vue divine
Le lieu où renaissaient ces (*ṛṣis*) morts,

Voyaient qu'ils avaient obtenu une naissance dans le ciel de Brahma.
Ayant précédemment vu qu'ils étaient morts en se jetant dans un abîme,
Ils s'imaginaient qu'ils étaient montés au ciel pour cette raison.
Les autres, qui étaient ignorants et privés de discernement,
Crurent donc qu'en se jetant dans les abîmes et dans le feu
Ils naîtraient dans le ciel de Brahma.
C'est ainsi que naissaient les fausses croyances.
Les autres brahmanes,
Dans leur ignorance et dans leur esprit borné,
Négligaient de pratiquer le dhyâna
Et de se délivrer des Liens et des Kleças;
Ils croyaient qu'en se jetant simplement dans les abîmes et dans le feu,
Ils obtiendraient ainsi de naître dans le ciel.
Ensuite, conformes à cette erreur,
Leurs sûtras et leurs çâstras furent composés.
Les ignorants les acceptèrent avec foi,
Et se jetèrent dans les abîmes et entrèrent dans le feu.
Mais les hommes intelligents et doués de la juste vue
Ne les acceptent pas et ne s'y conforment pas.
S'adonner à toutes les bonnes pratiques,
Voilà le chemin du ciel.
Se précipiter dans les abîmes et entrer dans le feu,
Ce n'est pas une bonne pratique
Qui procure la délivrance de la mort;
Et ce n'est pas par quoi on obtient de naître dans le ciel.
Se vouer corps et âme à la Loi du Buddha,
Voilà ce qui s'appelle le chemin du ciel.
En s'adonnant aux pratiques des hérétiques
On n'obtient pas de fruit et on se tourmente en vain :
Si l'on baratte l'eau pour avoir du beurre
On a beau s'efforcer : on obtiendra difficilement quelque chose.

25. — Le marchand qui apporte au roi ses biens les plus précieux.

Et ensuite : Faire l'aumône (est un bien qui) échappe aux huit dangers (qui menacent les richesses) ; si l'on amasse des richesses, les dangers qui les menacent sont nombreux.

Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait un roi qui infligea une amende à un marchand et il lui dit : « Apporte-moi une liste de tous les biens que tu possèdes. » Quand le marchand fut rentré chez lui, il songea à tout ce qu'il avait donné en aumône jusqu'alors ; toute la nourriture qu'il avait donnée en aumône aux mendiants et jusqu'aux grains et aux herbes donnés aux oiseaux et aux bêtes, il les nota pour le roi. Quand le roi vit cela, il demanda : « Pourquoi me notes-tu cela ? » Le marchand répondit : « Le roi a précédemment ordonné : Apporte-moi une liste de tous les biens que tu possèdes ! La liste de tous les biens que je possède, la voilà. » Puis il prononça ces stances :

Les biens communs de ma famille
Se trouvent tous chez moi.
Ce que j'ai mis sur ma liste,
Ce sont (les biens) qui ne peuvent pas m'être dérobés,
Les biens de cette liste
Ni le roi, ni les voleurs, ni l'eau ni le feu
Ne peuvent me les arracher,
Même quand les sept soleils se lèveront[1],
Et quand le Sumeru et l'océan
En seront tous consumés,
De ce qu'on a donné en aumône
Pas un atome ne sera brûlé.
L'argent, on le donne au père et à la mère,
Aux frères et aux sœurs,

1. A la fin d'un kalpa sept soleils se lèvent successivement et l'univers périt par le feu.

A ses parents et à ses amis;
Ainsi il disparaît en entier;
Seulement ce qu'on donne en aumône
Ne peut jamais se perdre.
Faire l'aumône, c'est se préparer un trésor
Qui nous suit dans toutes les existences.
L'aumône est notre meilleur ami,
Elle ne peut pas se perdre.
Dans l'océan immense de la pauvreté.
Qui est extrêmement à craindre,
L'aumône est un navire solide.
Seulement celui qui est bon et qui fait l'aumône
Peut en atteindre l'autre rive.
Parce que je connais le fruit de l'aumône,
Je ne crains pas de dire,
Que ce qui est sur ma liste, ce sont mes biens.
Les richesses qui se trouvent dans ma maison
Appartiennent en commun à ma famille;
Voilà pourquoi je n'ai pas osé les noter,
Ni dire qu'elles m'appartiennent.

Quand le roi eut entendu ces paroles, son cœur fut rempli de joie et il s'écria : « Très bien! Tu es un homme heureux et supérieur. Je ne réclame plus les biens que tu possèdes, puisque tu dis que ce que tu as donné en aumône, c'est ta richesse, et que tes autres biens appartiennent en commun (à ta famille) ». Puis le roi prononça ces stances :

Si de bonté de cœur on fait des aumônes,
Si l'on donne encore plus qu'on n'a dans la main,
On doit s'en réjouir,
On ne doit pas s'en repentir.
C'est à cause (des aumônes données) que dans les naissances à venir
Les hommes et les dieux se réjouiront (de vous).
Quant aux richesses qu'on possède,
Si l'on a vu de ses propres yeux que les trésors
Sont distribués aux membres de la famille,
Ne doit-on pas s'empresser de faire l'aumône

Que personne ne peut nous ôter ?
Celui qui est avare et ne fait pas l'aumône,
Des étrangers finiront par le dépouiller ;
Dans ce monde il a une mauvaise renommée,
Et dans son existence à venir il souffrira beaucoup de la pauvreté ;
Voilà ce qui est une grande folie.
Si l'on a vu que les maisons des gens
Et tous leurs trésors
Appartiennent après leur mort à leur famille,
Et que rien ne les suit (dans l'autre monde),
Ne doit-on pas prendre en aversion ces biens ?
Ou ne doit-on pas s'empresser de les donner en aumône ?
De biens qui n'appartienent pas en commun à notre famille
Il n'y a que les aumônes qu'on a faites.
Quand la mort arrive, on doit se séparer de tout,
Rien ne nous suivra ;
Sûrement on devra abandonner tout,
Et on n'en retirera pas le fruit de l'aumône :
S'il considère cela,
L'homme avisé doit faire l'aumône.
A deux choses on applique l'expression « dâna »[1] :
On doit faire l'aumône.
Car le dânapati, qui, pareil à un grand éléphant,
Ruisselle toujours du parfum du dâna,
Un pareil dânapati intelligent
Est plein d'avantages et de mérites,
Et est couvert de louanges par les hommes de son temps.
Mais celui qui a des richesses en abondance et ne fait pas l'aumône par avarice,
Celui-là devient la risée du monde.
Et si, possédant des richesses,

1. Jeu de mot sur *dâna*, qui a les deux sens de *don, aumône* et de *liqueur qui s'écoule du front de l'éléphant en rut.*

On tourne le dos quand on aperçoit un mendiant,
Alors, bien qu'on possède des trésors en abondance,
On doit être taxé de pauvre et de miséreux.
Celui qui fait l'aumône, même s'il est pauvre,
Est toujours appelé un riche.
L'avare, bien qu'il possède beaucoup de richesses,
N'échappera pas à la pauvreté et à la misère.
Le dânapati, avec l'eau de l'aumône,
Lave toutes les taches de son cœur.
L'avare n'obtiendra pas une rétribution agréable,
Et quand il s'acheminera dans le chemin de la mort,
Il ne manquera pas de tomber dans un abîme profond.
Les trésors de toutes sortes,
Les éléphants et les chevaux, les vaches et les moutons,
Quand les airs vitaux le quittent,
Il doit se séparer de tout.
Quand sa fin s'approche il est opprimé par la douleur;
Parce qu'il s'est attaché (à ses biens),
Il est rempli de crainte et d'une douleur cuisante.
Quand celui qui a pratiqué l'aumône s'approche de sa fin,
Il est rempli de joie et n'a pas de regrets.
L'avare est blâmé par les sages;
Mais celui qui donne l'aumône, qu'il soit pauvre ou riche,
Moissonnera des joies perpétuelles.
L'avare ressemble à un cimetière,
Tous le fuyent et l'évitent de loin.
L'avare, dès son vivant,
Compte en réalité parmi les Pretas;
Celui qui fait l'aumône, acquiert de la gloire
Et est respecté de tous.
En faisant l'aumône on se constitue un trésor,
Un gué et un pont pour l'autre monde.
Ce qu'on a donné en aumône échappe à tous les dangers,
Et ne peut pas être usurpé par la famille.

Celui qui s'aime soi-même,
Comment ne serait-il pas prêt à faire l'aumône ?
Dût-on, pour avoir donné en aumône des centaines, des milliers et des *koṭis*,
N'obtenir dans une vie à venir qu'une rétribution infime,
Encore devrait-on pratiquer la charité.
Combien plus, alors que pour avoir fait de légères aumônes
Grande est la récompense qu'on obtient.
C'est pourquoi le sage
Doit pratiquer la charité.

26. — Le criminel converti.

Et ensuite : Quand on entend le bon enseignement, on peut se délivrer des Liens.

Voici ce que j'ai entendu dire : Dans le royaume de Takṣaçilâ il y avait un criminel qu'on avait enfermé dans la salle du Saṃgha. La nuit, quand les religieux expliquaient la Loi, l'homme enfermé vint au milieu des religieux, s'assit auprès d'eux et écouta la Loi. Un bhikṣu expliquait le Sûtra « sur l'action de s'opposer ou de céder au courant du Saṃsâra » et il dit : « Le Buddha a dit aux bhikṣus : L'homme vulgaire et ignorant qui n'écoute pas la Loi ne sait pas ce que c'est que *rûpa*, ne connaît pas le désir de sortir de *rûpa*, ne connaît pas le dégoût de *rûpa*. Tous les êtres, si réellement ils ne sont pas au courant de toute cette misère excessive et s'ils sont liés par *rûpa*, s'appellent « les réellement liés ». Que veut dire « être lié par *rûpa* » ? Regarder une (femme d'une) forme parfaite, voilà ce qui s'appelle être lié par *rûpa*. Celui qui est lié par *rûpa*, celui-là est entièrement lié. Quant à *rûpa*, celui qui ne sait pas où se trouve sa racine dans le saṃsâra, celui-là ne trouvera pas le gué du grand fleuve du saṃsâra. Celui qui ne ne connaît pas le désir de sortir du saṃsâra, celui-là restera enchaîné par tous les liens dans le saṃ-

sâra. Les liens qui l'enchaînent dans cette existence ne le quitteront pas dans son existence future ».

Quand le prisonnier eut entendu l'explication de cette partie de la Loi, il se mit à réfléchir sur sa signification. Il se la rappela et ne l'oublia point, il la récita et en aperçut tout l'avantage.

En ce temps le roi envoya des hommes pour lui ôter ses liens. Quand ses parents l'apprirent, les membres de sa famille vinrent le chercher. Ils se réjouirent de sa libération et lui posèrent des questions. Alors l'homme lié prononça ces stances :

Voyant que mes liens sont relâchés,
Vous m'interrogez avec bonté et vous vous réjouissez.
Mais l'homme vulgaire et ignorant
Porte toujours des liens et n'en est jamais affranchi ;
Les liens de *rûpa* enchaînent l'homme vulgaire,
Et les cinq *skandhas* le retiennent.
Dès la naissance ils l'enchaînent aux objets sensuels.
Et au moment de sa mort il porte encore leurs entraves.
Dans son existence actuelle jusqu'à son existence future,
Il ne parvient pas à s'affranchir de leurs entraves.
Enchaîné par les liens du cercle des existences
Il est affligé sans cesse de la naissance et de la mort.
C'est le maître de la Loi
Que j'ai entendu parler ainsi ;
De mes propres oreilles j'ai entendu
Les paroles de l'Omniscient.
Tous les Liens et tous les *kleças*
Enchaînent mon cœur.
Telle une vache qui porte son joug,
Je suis lié par ces entraves,
Et de celles-là je ne suis pas encore délivré.
Pourquoi dites-vous, ô mes amis,
Que je suis délivré de mes liens ?
Si vraiment vous êtes remplis envers moi

De tendres attentions,
Il faut que vous alliez voir le roi pour l'en informer,
Afin qu'il me permette d'entrer dans la vie religieuse.
Là m'attendent l'état de la « droite vue »
Et l'autre rive du Nirvâṇa.
Quand j'aurai obtenu cela,
On pourra dire que je suis délivré des Liens ;
Si l'on me permet d'entrer dans la vie religieuse,
Alors seulement je serai débarrassé de mes liens
Et en vérité je serai délivré.

Quand les membres de sa famille eurent entendu ces paroles, ils allèrent en informer le roi et il fut permis à cet homme d'entrer dans la vie religieuse. Quand il fut entré dans la vie religieuse, il s'appliqua avec zèle à pratiquer la Voie et il devint un Arhat. Si ce criminel qui était enfermé dans la salle du Saṃgha a obtenu la Délivrance finale en écoutant la Loi, à plus forte raison (la doivent obtenir) ceux qui écoutent la Loi (sans être des criminels). Il convient donc que les voyageurs se rendent dans les stûpas pour y écouter la Loi.

27. — Le roi Açoka réduit a la pauvreté.

Et ensuite : Quand vous êtes atteints d'une grave maladie, personne n'exécute plus vos ordres. Pendant que vous êtes encore dans toute votre force, faites vite ce que vous avez à faire.

Voici ce que j'ai entendu dire[1] : Açoka, le roi de la Loi, tomba gravement malade. Comme il avait donné toutes ses richesses en aumône aux religieux, il exigea de ses fonctionnaires de lui procurer des trésors. Mais ses fonctionnaires ne voulaient plus lui en donner. Il ne put se procurer que la moitié d'une mangue, qu'il voulut offrir en aumône aux religieux. Il rassembla ses fonctionnaires et ses ministres et leur dit : « Maintenant, qui exerce la royauté et

1. Ce conte a passé dans le Divyâvadâna (pp. 430-432).

de qui suit-on les ordres? » Ses fonctionnaires lui répondirent : « Il n'y a que toi, ô grand roi, qui gouvernes dans ta majesté. Dans tout le Jambudvîpa tes ordres sont obéis ». Alors le roi prononça ces stances :

Vous m'appelez grand roi,
Vous dites que mes ordres sont obéis ;
C'est pour me flatter
Que vous avez parlé ainsi :
Ce que vous venez de dire
N'est que mensonge.
Mon autorité est morte
Et je ne puis plus disposer de rien.
Il n'y a plus que cette moitié d'une mangue
Dont je puisse disposer ;
De riche je suis devenu misérable.
Hélas! Combien je suis à blâmer !
Comme un torrent qui du sommet d'une montagne
Se précipite sans s'arrêter un instant,
Vers moi, qui ai beau être le souverain des hommes,
La pauvreté est accourue.
La pauvreté, que tout le monde redoute,
M'a atteint en hâte.

Après avoir prononcé ces stances il s'écria : « Ce que le Sublime a dit est vrai et non pas faux. » Puis il prononça encore ces stances :

On a beau être à l'apogée de sa puissance,
On finira par la perdre un jour.
Les puissants sont admirés par les hommes,
Mais quand ils sombrent on les prend en haine.
Il n'y a pas d'erreur dans cette parole
Que Gautama a prononcée.
Dans le temps passé
J'avais de l'autorité ;
Ce que mon cœur souhaitait je l'ordonnais,
Et mes ordres ne tombaient pas (dans l'oubli).
Même les Esprits recevaient mes commandements ;

Dans l'univers entier,
Celui qui entendait (mes ordres) les exécutait,
Personne ne s'y opposait ;
J'étais pareil à un torrent qui se précipite du haut d'une grande montagne
Et dont les eaux bouillonnantes coulent en tourbillonnant.
Je me sens perdu et, comme une grande montagne,
Je suis immobilisé[1] par les obstacles qu'on m'oppose.
Dans le temps j'avais de l'autorité ;
Personne n'osait s'opposer à moi.
Jamais personne ne se montrait déloyal
Et les rébellions étaient supprimées.
Sur toute la surface de la grande terre
Personne ne pouvait me résister.
Hommes et femmes, grands et petits
Personne n'osait me désobéir ;
Et si quelqu'un résistait à mes ordres,
J'étais à même de le faire plier.
Tous ceux qui souffraient
Je les réconfortais et je leur apportais le salut;
Les malades et les pauvres
Je les sauvais tous.
Mais maintenant mes mérites sont épuisés ;
Tout d'un coup la pauvreté m'a atteint,
Et je suis dans la misère à ce point.
Si je suis le roi Açoka (« sans douleur »)
Pourquoi suis-je tombé ainsi dans la douleur ?
Je suis pareil à un arbre açoka
Dont on a tranché les racines et qu'on a coupé :
Ses fleurs, ses feuilles et ses branches
Sont toutes dësséchées ;
Voilà à quoi je ressemble.

La richesse disparaît comme par enchantement et elle ne reste pas longtemps auprès de vous. » Puis il regarda le

1. Jeu de mots sur *acala*, qui signifie en même temps « montagne » et « immobile ».

médecin à côté de lui et parla ainsi : « Fi des richesses qui ne durent qu'un instant. Tel l'éclair qui disparaît aussitôt qu'il brille, telles les oreilles de l'éléphant qui s'agitent toujours et ne sont jamais immobiles, telle la langue du serpent qui darde sans cesse, telle la rosée du matin qui s'évapore dès qu'elle voit le soleil. Jadis j'ai entendu quelqu'un prononcer ces vers :

On retient difficilement la richesse,
Elle est versatile et ne reste pas longtemps ;
Voilà ce que doit bien savoir le sage,
Et il ne doit pas s'enorgueillir et vivre dans l'insouciance.
Dans cette existence jusqu'à l'existence future
Il doit chercher des avantages (durables).
Si l'on a acquis des richesses,
On a beau les garder jalousement,
Elles nous échappent de cent manières différentes.
Le riche, dès son vivant,
Est pareil à un serpent à la démarche sinueuse,
Mais celui qui est doué d'un bon discernement,
Tant qu'il est encore en vigueur,
Doit s'empresser d'acquérir des mérites.
Quand on tombe malade,
On doit s'attacher à gagner des mérites,
Car on n'est pas sûr de rester en vie.
Quand la famille et les parents
S'aperçoivent que vous allez mourir,
Vous avez beau être riche,
Vous ne pourrez plus faire l'aumône à votre guise.
Les richesses qu'on gagne au temps de la prospérité,
Dès qu'on rencontre un « Champ de Bonheur »,
Il convient de les donner vite en aumône.
Quand vous êtes encore en vigueur
Et avant que les maladies ne vous assaillent,
Faites la charité continuellement
Et d'une manière égale,
Car les richesses qu'on possède

N'apportent que de la douleur,
Quand vous serez sur le point de mourir,
Les parents, la femme et les enfants,
Bien que vous possédiez des richesses,
Si vous voulez les donner en charité,
Ils vous en empêcheront et ne voudront pas que vous les donniez.
Au moment où vous serez dans un état critique,
Vous ne pourrez plus agir selon vos désirs.

En ce moment le roi Açoka, après s'être fait raser les cheveux, se vêtit d'un vêtement sale ; il présentait un aspect désordonné ; il était émacié, il tremblait et sa respiration devint pénible. Il se tourna vers l'endroit du Nirvâṇa du Buddha ; joignant ses mains avec effort, il évoqua dans son esprit les mérites du Buddha et, tandis que ses larmes coulaient, il prononça ces stances :

Maintenant je joins mes mains et je me tourne vers le Buddha,
Mon dernier moment est venu.
Le Buddha a dit que les trois conditions instables,
Il faut les échanger pour la Loi stable.
Maintenant je joins mes doigts et mes mains
Pour obtenir en échange la Loi solide.
Comme on fend les rochers
Pour obtenir l'or pur,
Ainsi des richesses instables
Il faut jour et nuit extraire la Loi solide.
Le reste de mes mérites
Je l'offre maintenant au Sublime ;
Par mes bons Karmans
Je ne veux pas obtenir le rang d'Indra,
Ni le fruit de Brahma,
Ni à plus forte raison la royauté sur le Jambudvîpa.
Par le fruit de mes aumônes
Et par ma dévotion pleine de respect
Je désire obtenir la domination sur mon cœur,
Que personne ne pourra m'ôter ;

Puissé-je devenir purifié et sans taches,
Et échapper à jamais à la douleur.

(Ensuite) le roi Açoka offrit cette moitié d'une mangue en aumône aux religieux. Il appela un de ses intimes et lui dit : « Si tu as quelque souvenir de mes bontés envers toi, exécute mon dernier ordre : Prends cette moitié de mangue et va l'offrir aux religieux du monastère du Kukkuṭârâma. Parle ainsi en mon nom : Pour la dernière fois moi, le roi Açoka, je me prosterne aux pieds des religieux et voici mes paroles d'adieu : Moi, qui régnais en maître absolu sur le Jambudvîpa, j'ai le fruit de mes actions détruit et ma puissance absolue est perdue. Je ne puis plus disposer que de cette moitié d'un fruit, et je désire que les religieux acceptent d'un cœur plein de compassion cette moitié d'un fruit comme la dernière offrande de moi, pour que dans mon existence future j'en obtienne un avantage considérable. Et je désire que les autres hommes, leur dernier moment venu, ne soient pas réduits à l'impuissance comme moi ». En ce moment le serviteur prit d'après l'ordre du roi cette moitié d'un fruit et se rendit à la salle du saṃgha. Il rassembla tous les religieux, et après s'être prosterné à leurs pieds, il joignit ses mains et leur parla ainsi : « Le roi Açoka se prosterne aux pieds des religieux. » Ayant parlé ainsi, les larmes lui remplissaient les yeux et les sanglots lui coupaient la respiration. Il prit cette moitié d'un fruit et quand il eut fait sa communication au saṃgha, il prononça ces stances :

Toute la terre que couvre le ciel,
Tous les pays obéissaient à ses ordres.
Tel le soleil au milieu du jour,
Qui brûle toute la grande terre.
Ses bons Karmans sont épuisés,
Brusquement sa chute est survenue.
Trompé par ses Karmans,
Il a sombré et il a perdu sa majesté;
Tel le soleil qui est sur le point de se coucher.
D'un cœur affectueux il vous exprime sa vénération;

Et cette moitié d'un fruit
Il l'offre en aumône aux religieux
Comme un exemple de l'instabilité
Et pour montrer la versatilité de la fortune.

Quand les sthaviras eurent entendu ces stances, ils s'affligèrent et devinrent tristes; et leur cœur se remplit de compassion. Ils prirent cette moitié d'un fruit, la montrèrent à la grande communauté et parlèrent ainsi : « C'est maintenant le cas pour nous de prendre en aversion (le samsâra). Le Buddha Bhagavat parle ainsi dans un sûtra : « Quand on voit les douleurs dont quelqu'un souffre, on doit concevoir au profond de son cœur de l'aversion (contre le saṃsâra). Où est celui qui a un cœur et qui en voyant ce cas ne serait pas rempli de compassion (pour le roi) et d'aversion (contre le saṃsâra) » Puis ils dirent ces stances :

Le héros capable de faire l'aumône,
Le plus grand parmi tous les rois,
Le grand éléphant de la race des *Maurya*,
Celui qui a nom Açoka,
Celui qui était riche et possédait le Jambudvîpa,
Qui était le maître absolu :
A celui-là les sujets
S'opposent et désobéissent.
Il n'a plus d'autorité sur rien ;
Il n'y a plus que cette moitié d'une mangue
Dont il puisse disposer
Et dont il puisse faire l'aumône aux religieux.
Ses richesses étaient immenses,
Il était le maître absolu
Et il s'en enorgueillissait :
Où est tout cela maintenant ?
Que les ignorants considèrent cela
Et qu'ils changent vite leur cœur.
Toutes ses richesses ont disparu,
Il n'a plus que cette moitié d'un fruit :
Que cela inspire à la communauté des bhikṣus
Le dégoût (du saṃsâra).

Puis le sthavira des religieux dit : « Pulvérisez cette moitié de fruit et mettez-la dans la soupe des religieux ! » Et il ajouta : « C'est la dernière offrande du grand dânapati, du roi Açoka. »

Pourquoi avons-nous fait ce récit ? (Pour montrer que) les richesses ne durent pas. C'est pour cette raison que le Buddha Bhagavat a dit : Échangez les richesses périssables pour les richesses durables ; échangez le corps périssable pour le corps durable. Que les dânapatis se réjouissent. Leurs richesses périssables les suivent de cette façon dans l'autre monde. Qu'on fasse toujours la charité sans discontinuer.

28. — La couronne de fleurs bien vendue.

Quand un ignorant injurie un sage, le sage ne se met nullement en colère ; quand il est injurié par quelqu'un, il tient des propos convenables.

Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait un homme qui prépara dans sa maison une fête pour ses hôtes. On apprêta des couronnes de fleurs pour les donner aux invités. Les hommes placèrent sur leurs têtes les couronnes qu'on leur donnait. Il y avait un sage qui vivait dans une pauvreté extrême et qui s'était rendu à cette fête. On lui donna à son tour une couronne de fleurs, mais il ne la plaça pas sur sa tête; il la mit à côté de lui. Tous dirent: « Cet homme est pauvre ; il veut vendre cette couronne ; voilà pourquoi il ne la place pas sur sa tête. » Quand l'upâsaka eut entendu ces paroles, il répondit; « Parfaitement ! Comme en la vendant j'obtiendrai un prix extrêmement élevé, je la donnerai. » Puis il dit ces stances :

Dans le temps passé Sumati[1]
Avait vendu une fleur :
Pendant quatre-vingt-onze kalpas

1. *Siu-man* (Sumati dans le Divyâvadâna). Çâkyamuni dans une existence antérieure offrit des fleurs au Buddha Dîpaṃkara.

Il en obtint les joies du ciel.
Maintenant il est dans sa dernière existence
Et il a obtenu les joies du Nirvâṇa.
Une bergère
Prit des plantes et des fleurs viles
Dont personnes ne voulait :
En vendant ces fleurs,
Elle a obtenu de naître dans le ciel des *Trayastriṃçαs.*
De même que cette femme a vendu (ses fleurs)
Je veux maintenant m'adresser au Buddha,
Et je veux ainsi lui vendre ces fleurs.
Prendre une pareille résolution,
Voilà ce qui est rare et ce qui se rencontre difficilement ;
Vendre des fleurs de cette manière,
Voilà ce qui est unique dans les trois mondes.

En ce moment tous demandèrent à l'upâsaka : « Comment peut-on obtenir un si grand bonheur en donnant si peu en aumône ? » Alors l'upâsaka leur dit : « Je veux maintenant vous expliquer la bonne et impérissable Loi : « Quand une couronne de fleurs est fanée, on la jette. Comme on rejette une couronne de fleurs fanées, ainsi le Buddha a renoncé au trône royal. » Puis il prononça ces stances :

Le Buddha a renoncé au trône d'un *cakravartin*,
Comme on jette une couronne de fleurs fanées ;
Quand on a orné son cœur des sept *bodhyaṅga*,
Quand on est pur et sans tache,
Quand on possède ainsi tous les ornements,
A quoi bon encore ces fleurs ?
Moi, dont le cœur n'a qu'une seule aspiration,
Je veux offrir cette couronne à un stûpa du Buddha,
Qui n'a pas de pair dans ce monde.
Celui qui se fait ainsi marchand de la Loi
Ne connaîtra jamais la pauvreté.
Voilà une vente sublime
Qui procure de la gloire et des mérites.

Je veux donc prendre ces fleurs
Et en faire l'offrande à un stûpa.

29. — Le magicien.

Et ensuite : Quand un magicien exerce toutes sortes d'artifices avec un corps humain, le sage, en le voyant, doit s'illuminer.

Voici ce que j'ai entendu : Il y avait un magicien dont le cœur était plein de foi, qui se rendait dans la montagne profonde. Il y donna à manger aux religieux et quand il leur eut fait ses offrandes, il transforma un arbre *çîtala* (*che-to-lo*) en une femme d'une beauté extraordinaire ; en présence de la communauté il prit cette femme dans ses bras, la baisa sur la bouche et fit avec elle l'acte d'amour. Quand les bhikṣus virent cela, ils se mirent en colère et dirent : « Ce que cet homme éhonté a fait est abject. Si nous avions su qu'il en était ainsi, nous n'aurions pas accepté ses offrandes. » Quand le magicien eut fait l'acte d'amour il entendit tous les bhikṣus qui le blâmaient et le réprimandaient. Il prit un couteau et mit cette femme en morceaux ; il lui trancha les membres, lui ôta les yeux et lui coupa le nez. Par toutes sortes de cruautés il mit cette femme à mort. Les bhikṣus, en voyant cela, redoublèrent de colère : « Si nous avions su qu'il en était ainsi de toi, nous aurions mieux aimé boire du poison que d'accepter tes offrandes. » Alors le magicien parla ainsi : « O religieux ! Quand vous avez vu que j'ai fait l'amour (avec cette femme), vous vous êtes mis en colère ; quand vous avez vu que je cessais de faire l'amour et que je tuais cette femme, vous vous êtes encore mis en colère. De quelle manière dois-je servir les religieux? » Quand les bhikṣus virent qu'il le prenait ainsi, ils s'interpellèrent en désordre ; ils s'agitaient et n'étaient pas à leur aise. Alors le magicien prit l'arbre çîtala, le montra aux religieux et s'adressa ainsi les mains jointes : « Ce que je viens de faire, je l'ai fait envers cet arbre. Comment peut-on faire l'amour avec cet arbre ou le tuer? Je voulais

mettre à l'aise le corps des religieux, voilà pourquoi je leur ai préparé à manger et à boire ; je voulais mettre à l'aise le cœur des religieux, voilà pourquoi j'ai fait ces artifices magiques. Veuillez écouter, ô religieux, ce que je vais dire : Qui n'a pas appris que le Buddha a dit dans un sûtra que toutes les conditions (dharmas) sont comme (l'effet) de la magie ? Je voulais donner une illustration à cette parole, voilà pourquoi j'ai fait ces artifices magiques. Un tel corps créé par magie ne dure pas et n'a pas de vie. Un magicien habile fait mouvoir son mécanisme et le fait cligner de l'œil, lever et baisser le regard, jeter des regards obliques, marcher, s'avancer et s'arrêter, ou bien parler et rire. Voilà comment on peut savoir que notre corps ne possède vraiment pas d'individualité. » Voici des stances :

Précédemment, en apercevant ce visage (de la femme magique),
Vous vous êtes troublés à cause de sa ressemblance (avec une femme réelle).
Vous avez pensé par erreur qu'elle avait la nature d'une femme.
Vous vous êtes laissés prendre au filet du désir.
Mais celui qui y réfléchit profondément
Sait que le corps n'a aucune individualité.
Ainsi quand ce bon magicien
A transformé un arbre en une femme
Les esprits se sont troublés
Et les ignorants ont pris (cette femme magique) pour un être réel ;
Voyant ce produit de la magie,
Ils se sont trompés et ont cru qu'il avait un sexe.
Mais le sage qui y réfléchit bien, sait
Que c'est la réunion des skandhas et les organes des sens (*âyatanas*)
Qui causent l'existence d'un être.
(Les êtres) diffèrent entre eux,
Et parce qu'ils diffèrent tous les uns des autres,

Il leur est possible d'acquérir des karmans;
Mais leurs actions ne sont ni mâles ni femelles,
Et ils n'ont ni une longévité ni une vie.
Le désir d'une femme de belle forme, de belle apparence[1],
De belle démarche et de rang,
Ces quatres sortes de désirs.
Tournent et retournent dans le cœur des simples et des ignorants.
L'Omniscient aussi a dit
Que l'Illusion (*mâyâ*) trompe le monde.
Comme dans le filet de l'Illusion
Toutes les formes apparaissent,
De même dans le filet de l'existence
Se manifeste la quintuple différenciation[2].
La joie et la colère,
La douleur et l'irritabilité,
Tous ces troubles
Se répandent dans le corps comme des démons.
Par la poussée du cœur se créent les Karmans,
Tels ces démons-là (qui s'agitent dans le corps).
Le cœur produit des Vents,
Et les Vents font naître les Karmans.
Quand les êtres voient accomplir des Karmans,
(Et quand ils aperçoivent) toutes sortes de formes,
Ils croient que ceux qui accomplissent ces Karmans
Sont doués d'un aspect et d'une forme (réels).
Ne connaissant pas (l'irréalité de) l'aspect extérieur (des êtres),
Ils se figurent par erreur qu'il y a individualité.
Notre corps peut être appelé un mécanisme :
La graisse, la moëlle, le derme, la chair, les cheveux
Et le reste des trente-six Éléments (du corps)
Forment ensemble le corps;
L'ignorant se figure qu'il y a là un être,

1. Il y a en chinois : fluides ou exsudations subtiles, *vyañjana ?*
2. Probablement les cinq sens qui nous révèlent le monde extérieur.

Mais en vérité il n'y a pas là de libre arbitre.
C'est par la force des Vents
Qu'on lève et qu'on baisse le regard, qu'on se courbe et qu'on se redresse ;
C'est par l'entremise du cœur
Qu'on acquiert les cinq sortes de connaissances [1];
Mais ces connaissances que nous a transmises le cœur
S'éteignent successivement dans la mémoire ;
Les ignorants, dans leur intelligence faussée,
S'imaginent que ce corps a une individualité.
Il y a un certain nombre de Karmans de la bouche,
Et de même il y a (un certain nombre) de Karmans du corps ;
Le parler, le rire et la démarche
Sont comme des effets de la magie.
Il n'y a en cela aucune individualité,
Il faut abandonner l'idée qu'il y a là un libre arbitre.
Dans ces apparences vides et trompeuses
Il n'y a ni longévité ni intelligence ;
L'idée fausse qu'il y a là des formes (réelles)
Perd le vulgaire.

Ce qu'a dit là le magicien est exact et conforme à la vérité. Quand les bhikṣus eurent entendu ses paroles, tous virent face à face la vérité. Voilà pourquoi on doit savoir que les conditions humaines sont comme l'effet de la magie. Celui qui est capable de comprendre cela, est en état d'arrêter la source du saṃsâra.

30. — Le moine mendiant et les femmes du roi Açoka.

Et ensuite : Le commandement qui prescrit de faire l'aumône et les traités (qui l'expliquent) sont aisément pénétrables, mais celui dont les actes sont mûrs sait se réjouir aussi dans les parties profondes de la Loi.

1. Ce sont les connaissances qui pénètrent en nous par les cinq sens.

Voici ce que j'ai entendu dire : Quand le roi Açoka commença à avoir le cœur rempli de foi, il invita à plusieurs reprises les religieux ; il les fit entrer dans son palais, où il leur fit des offrandes, et il y écouta journellement la Loi. Il fit étendre un rideau qui abritait ses femmes et leur fit aussi écouter la Loi. En ce temps, parce que ces femmes étaient fortement attachées aux plaisirs mondains, le bhikṣu qui expliquait la Loi se borna à leur exalter la partie de la Loi qui a trait au commandement prescrivant la charité. Il y avait une concubine dont les actions antérieures étaient arrivées à leur maturité ; bravant la défense du roi et prenant sur elle le châtiment qu'elle encourait par là, elle écarta le rideau, vint auprès du bhikṣu et lui dit : « Est-ce que l'enseignement du Buddha ne comprend que le commandement prescrivant la charité ou y a-t-il encore autre chose ? » Le bhikṣu lui répondit : « Ma sœur, je ne me figurais pas qu'il y eût (dans mon auditoire) une personne d'une intelligence aussi pénétrante. Voilà pourquoi j'enseignais (seulement) cette (partie de la Loi). Si tu veux m'écouter, je t'expliquerai aussi la Loi profonde. » Puis il instruisit ainsi la femme : « Le Buddha a dit que la Loi dont personne dans l'univers entier n'avait encore entendu parler, ce sont les quatre Vérités Saintes. » Puis il les expliqua en détail à la femme. La femme, dès qu'elle les eut entendues, devint une srotâpannâ. Ensuite cette femme dit : « Bien que j'aie violé la défense du roi, j'ai obtenu un grand avantage ». Puis elle prononça ces stances :

En entendant les quatre Vérités sublimes,
(J'ai obtenu) l'œil de la Loi pur et sans tache ;
En échange de ma vie fragile
J'ai acquis la vie impérissable que procure la Loi du Buddha.
Bien que de la part du roi des hommes
J'encoure un châtiment,
Puisque j'ai gagné la vie de l'Intelligence,
Je n'en ai aucun regret.

Quand les serviteurs du palais virent cette concubine transgresser la défense du roi, ils en conçurent de la terreur et ils eurent peur d'être enveloppés dans le châtiment qu'elle avait encouru. Quand cette concubine s'en aperçut, elle saisit une épée et alla trouver le roi. Se prosternant avec ses cinq membres, elle avoua son délit et elle se déclara prête à mourir. Puis elle dit ces stances :

Les ordres du roi sont extrêmement sévères,
Personne n'oserait les violer ;
C'est pour pouvoir écouter la Loi
Que j'ai osé les transgresser et que j'ai encouru la mort.
Parce que j'avais soif de la Loi,
J'ai pris sur moi d'accourir auprès du religieux ;
Tel un bœuf assoiffé par la chaleur du printemps,
Qui cherche l'eau et ne se soucie pas des coups ;
Il s'élance et entre dans le courant limpide,
Il ne revient que quand il s'est désaltéré.
Que le grand roi sache
Qu'il est rare d'entendre expliquer la Loi du Buddha,
De même qu'une fleur sur l'udumbara
Se rencontre rarement.
De la Loi excellente qu'a annoncée
Le vrai sauveur des trois mondes
J'ai entendu l'explication ;
Pourquoi ne m'en réjouirais-je pas ?
La Loi qu'il a annoncée
Est en vérité une lampe et un flambeau,
C'est un tambour retentissant qui anéantit les Liens,
C'est un pont et un gué pour les dieux et les hommes.
J'ai entendu de la cloche de la Délivrance
Le son agréable et harmonieux.
Dans le temps passé le Bodhisattva
Pratiquait l'austérité et s'efforçait de trouver la Loi ;
Il se jetait dans des précipices et se coupait sa chair,
Pour trouver la Voie unique.
Qu'il la trouve et qu'il l'explique aux hommes
Voilà ce qui se rencontre difficilement.

Maintenant j'ai rencontré cette Loi :
Pourquoi ne l'aurais-je pas écoutée ?
Notre corps est pareil à un monceau d'écume,
A un bananier ou à de la vapeur ;
Il est comme enlacé et troublé par quatre serpents.
Cette assemblée de la Loi,
Il est rare de l'entendre et de la rencontrer ;
Faudrait-il ménager ce corps vil
Et ne pas écouter la Loi ?
Ce corps fragile et plein d'illusions,
Bien qu'il puisse s'avancer et s'arrêter,
Regarder et prendre des attitudes,
Venir et aller, s'asseoir et se coucher,
Indiquer du doigt et parler ;
En vérité il n'est pas un individu,
Et on ne peut pas le considérer comme un individu.
Toutes ses attitudes différentes
Sont comme un effet de la magie.
En peu de temps il périra
Et sera jeté au cimetière ;
Le cadavre rigide comme un morceau de bois ou une
pierre
Sera dévoré par les corbeaux ;
Il pourrira mouillé par la pluie,
Comme une image en terre il périra.

Quand le roi eut entendu ces stances, il lui dit : Puisque ton esprit a été assez haut pour écouter une Loi pareille, quel a été le résultat ? » La concubine prononça alors cette stance :

Maintenant ce n'est pas le moment de me cacher,
Je dois parler selon la vérité.
Je suis devenue srotâpannâ,
Et mon cœur doit se remplir de joie.
D'un cœur attentif j'ai écouté avec soin,
Et j'ai vu aujourd'hui face à face la Loi.
Jamais je ne suivrai plus une autre foi ;
Mon cœur est affranchi du filet de l'incertitude ;

Les trois mauvaises Voies sont fermées (pour moi),
Et un terme est mis à mes existences,
J'ai laissé derrière moi la prison de l'existence,
Des soixante-deux (fausses) vues
Les liens solides sont rompus (pour moi);
Bientôt je rejetterai (tout)
Et je me dirigerai vers la cité de l'Ambroisie (c'est-à-dire le Nirvâṇa)
Par le chemin qu'a suivi le Daçabala.
Au sujet du monde des skandhas et des âyatanas
J'ai maintenant des vues exactes.
Je regarde les skandhas comme un bandit qui tire son épée,
Et le Désir comme un ennemi qui se donne pour un ami;
Les sons sont pareils à un amas vide,
Les six passions sont pareilles à des voleurs qui pillent un village,
L'amour est pareil à un fleuve qui descend (de plus en plus bas):
Parce que j'ai compris cela,
Je cherche à me rendre là où est la paix.

Quand le roi eut entendu (ces stances), il redoubla encore de respect pour la Loi du Buddha et dit : « Oh, la Loi du Buddha ! Le Sublime à la grande force a pris en aversion le saṃsâra. Oh, la Loi du Buddha ! Ceux qui s'adressent à elle avec foi, obtiennent tous la Délivrance. Comment peut-on le savoir ? Parce que même les femmes, dont l'intelligence est pourtant peu profonde, peuvent la comprendre, et parce qu'elle a dompté les six maîtres (hérétiques). Je prends maintenant mon refuge dans le maître et le héros sans égal. Adoration (*namas*) à celui qui sauve tous les êtres, au miséricordieux, à celui qui a proclamé la Loi ambrosiaque ! Les hommes et les femmes, les vieux et les jeunes peuvent tous la pratiquer. » Puis il dit ces stances :

Si (la Loi du Buddha) est comprise par les femmes,
Qui passent pourtant pour être superficielles,
Les hommes d'une intelligence profonde,
S'ils la vénèrent, doivent la comprendre encore davantage.
Ce sens très profond (de la Loi)
Est vénéré par les sages ;
L'enseignement du *Muni*, du Vénérable,
Du Sublime, du vrai Guide,
La bonne Loi qu'il a enseignée,
Inspire la joie à tous ceux qui l'entendent,
(Elle les remplit) d'attention et de recueillement
Et les arrache à l'indifférence.
Son enseignement (est au-dessus) des discussions
Et ne peut pas être vaincu,
Tandis que les doctrines des hérétiques
Tombent toutes d'elles-mêmes.
Il ne s'est jamais glorifié,
Mais sa gloire s'est répandue dans le monde entier ;
Bien qu'il ait parlé de ses qualités réelles,
On ne peut pas dire qu'il se soit glorifié lui-même ;
Bien que ses qualités fussent éclatantes,
Il était d'une placidité parfaite ;
Il s'était affranchi de l'orgueil,
Mais il n'était pas vulgaire.
Depuis longtemps son enseignement est répandu,
Mais personne n'a encore pu le blâmer ;
L'enseignement de celui qui ne faisait de mal à personne,
Contient des distinctions variées et nombreuses :
Mais parmi tous les hommes
Il n'y en a aucun qui puisse y indiquer une erreur.
Bien qu'il parlât en abondance,
Personne ne se fatiguait (d'écouter).
Bien qu'il ait parlé comme tout le monde,
Sa doctrine surpasse tout ce qu'il y a dans l'univers.
L'enseignement du Sugata
Est répandu par écrit dans le monde,

Mais il paraît toujours merveilleux,
Et sous ses différents aspects il est toujours nouveau.
Ses discours excellents,
Il n'y a personne qui ne les vénère les mains jointes.
Qui ne chante pas les éloges du Sublime,
Du grand Lion qui a prononcé les bons discours?
Ainsi qu'au printemps et en été
L'ombre et la lumière font prospérer toute chose,
De même les paroles du Buddha
Procurent de nombreux et variés avantages aux êtres.
Elles ont le pouvoir de chasser l'incertitude des hommes,
Elles s'appliquent bien et sont aisément expliquées,
Elles ont le pouvoir de nous faire rejeter les trois mondes,
Et elles nous montrent le lieu de la paix.
Elles inspirent de plus aux êtres
Ou bien la joie, ou bien la crainte;
Elles leur procurent le calme,
Par elles les hommes sont affectés et touchés,
Elles sont capables de leur procurer du profit et de la joie.
La Loi qu'a énoncée le destructeur des Liens
Est en vérité un miracle.
Ce qui doit être dit, il l'a dit,
Sans ménager la nature des hommes.
Bien que ce qu'il a enseigné soit ferme comme le diamant,
Il ne s'est jamais trouvé en opposition avec les signes caractéristiques de la Loi.
Celui qui est doué de l'Intelligence suprême
Est pareil à l'eau de l'Océan,
Qui au commencement, au milieu et à la fin (de l'océan)
Reste la même et n'a qu'un seul goût.
Telle est aussi la Loi du Buddha;
Elle est excellente au commencement, au milieu et à la fin.

Celui qui écoute en est purifié,
L'homme intelligent qui écoute cet enseignement,
En est fortifié et son esprit en est satisfait.
Après avoir écouté ces paroles,
On ne trouve plus agréables les traités hérétiques.
Leur éloquence est parfaite,
Et leur argumentation est merveilleuse.
Bien qu'il ne se soit jamais vanté lui-même,
Ce qu'il a dit ne présente aucune faiblesse.
Dans ce qu'a dit le plus parfait des êtres
Se manifeste un sens parfait.
En vérité il est omniscient.
Les hérétiques manquent de sens solide (dans leurs traités);
Ils sont habiles dans les ornements de rhétorique,
Leur éloquence est merveilleuse,
Mais le sens (*artha*) et le goût (*rasa*) y font défaut;
Leurs paroles trompent et induisent en erreur.
Si dans ce monde, dans les ténèbres de l'ignorance,
On porte ce flambeau de la Loi,
On trouve la demeure de la Vérité
Comme on trouve sa propre maison.
Par les disciples du Sugata
Je puis obtenir la sécurité ;
Ces grands disciples ont bien dompté leur sens ;
Dans les paroles de ceux qu'il a appelés ses disciples
J'ai maintenant une foi profonde.
Les çramaṇas, les fils du Çâkya,
Je vais les laisser entrer dans mon palais
Pour qu'avec l'ambroisie de la Loi
Ils remplissent le cœur des femmes ;
Le cœur des femmes se calmera,
Et elles s'achemineront vers la Délivrance.
Voilà pourquoi il faut entendre constamment
Le sens si profond des Quatre Vérités.

VI

31. — Le roi Kaniṣka et le stûpa des Nirgranthas.

Et ensuite : Ce qui possède des qualités réelles mérite de recevoir des hommages ; ce qui ne possède pas de qualités réelles ne mérite pas que des hommes d'un cœur rempli de foi lui rendent des hommages.

Voici ce que j'ai entendu dire[1] : Dans la race des Kuṣaṇa (*Kiu-cha*) il y avait un roi nommé *Tchen-t'an* Kaniṣka (*Kia-ni-tch'a*). Il alla soumettre l'Inde orientale et quand il eut pacifié le pays, sa puissance répandait la crainte et son bonheur était au comble. Il se mit en marche pour retourner dans son royaume. La route passait par un terrain large et plat ; il y fit halte pour passer la nuit. En ce temps, le cœur du roi ne se plaisait qu'à la religion du Buddha; il en faisait son collier. Or au lieu où il s'était arrêté il vit de loin un stûpa, qu'il prit pour un stûpa du Buddha. Avec une suite de mille hommes, il alla le visiter. Arrivé près du stûpa, il descendit de cheval et s'avança à pied. Le bonnet impérial avec des pierreries enchâssées ornait sa tête. En atteignant le stûpa, il prit les refuges (*çaraṇa*), se prosterna et prononça ces stances :

Il s'est dégagé des désirs, affranchi des entraves ;
Il possède l'omniscience ;
Entre les *ṛṣis*
Il est le plus haut et n'a pas d'égal.
Il est pour les êtres
Un ami qu'on n'a pas besoin de solliciter,
Son nom est célébré dans le monde entier ;
Celui que les trois régions (Dhâtu) honorent et révèrent,
A renoncé aux trois mondes ;
La Loi que le Parfait a proclamée,

1. Ce conte a été traduit par M. Sylvain Lévi dans l'article déjà signalé plus haut (III, 14). Nous avons reproduit sa traduction en y introduisant toutefois quelques modifications.

Est excellente entre tous les enseignements;
Elle brise et anéantit les mauvaises doctrines.
Moi maintenant, en prenant les refuges, je me prosterne
Devant le réel et véritable Arhat.

Alors le roi, en pensant aux mérites du Parfait, inclina la tête et adora. Au moment même où le roi faisait hommage, le stûpa se brisa en morceaux comme si un vent violent l'eût dissipé. A ce spectacle le roi éprouva un grand trouble et il dit : « Sans rien qui le heurte ou l'approche, pourquoi ce stûpa se brise-t-il maintenant? Pourquoi s'écroule-t-il subitement? Il faut à ce phénomène un motif ». Et il dit ces vers :

Quand Çakra, le dieu à la longue vie,
Lui qui est un être aussi révéré,
Adore les paumes jointes le stûpa du Buddha,
Aucun prodige n'éclate.
La personne majestueuse du Daçabala,
Celui qui est révéré et exalté au-dessus de tous les hommes,
Mahâbrahmâ vient l'adorer,
Sans que le Buddha fasse éclater aucun prodige.
En face de ces deux-là je ne suis que peu de chose,
Ce ne peut être à cause de moi que le stûpa s'est détruit;
C'est l'œuvre d'une incantation
Ou d'un art occulte.

Ces stances dites, le roi sentit encore au cœur de l'effroi à voir le stûpa bouleversé. Et il dit : « Je souhaite que ce prodige n'amène pas de calamité! Que ce soit un événement de bon augure! Puisse-t-il assurer à tous les êtres le repos et la tranquillité! Depuis longtemps déjà, prosterné des cinq membres à terre, j'adore des centaines et des milliers de stûpas, sans que jamais ils se soient endommagés ni qu'un atôme d'eux soit tombé. Pourquoi maintenant ce prodige? De tel que cela je n'ai encore rien vu ». Et il dit ces stances :

Est-ce que les dieux et les Asuras
Se livrent de grandes batailles ?
Est-ce que ce royaume est sur le point de périr ?
Est-ce que ma vie n'aura pas sa fin normale ?
N'est-ce pas qu'il doit survenir un ennemi
Qui détruira mon royaume ?
N'est-ce pas que les grains deviendront chers et qu'on
courra aux armes ?
N'est-ce pas qu'il y aura des fléaux et des pestes ?
N'est-ce pas que le monde entier
Va avoir des calamités ?
Cela est un présage très mauvais :
Est-ce que la Loi est sur le point de disparaître ?

Un homme d'un village voisin du stûpa vit alors la stupéfaction du roi. Il se tourna vers le roi et lui dit : « Grand roi, sache-le, ce n'est pas là un stûpa du Buddha ». Et il dit ces stances :

Les Nirgranthas (*Ni-kien*) sont très stupides ;
La vue perverse brûle leur esprit.
Or c'est un de leurs stûpas
Que le roi adore en pensant que c'est un stûpa du
Buddha.
La force des vertus de ce stûpa est peu de chose,
Et de plus il n'y a pas de reliques :
Il ne mérite pas les hommages du roi,
Voilà pourquoi il se renverse !

Le roi Kaniṣka redoubla dans son cœur de foi et de respect pour la Loi du Buddha. Tous les poils de son corps se hérissèrent ; d'émotion et de joie lui jaillit une pluie de larmes, et il dit ces stances :

En vérité, c'est ce qui devait arriver.
Comme c'est le Buddha que j'adorais dans ma pensée,
Ce stûpa devait nécessairement se briser.
La charge que peut porter un éléphant puissant
Un âne ne peut pas la porter.
Le Buddha a dit qu'il y a trois espèces d'hommes,

Qui méritent qu'on leur élève un stûpa ;
Le taureau des Çâkyas, un roi (cakravartin) et un Arhat
Sont qualifiés pour qu'on leur érige un stûpa.
La voie oblique des Nirgranthas et la cessation (*nirodha*)
Ne doivent pas recevoir ces hommages.
Il n'est pas pur, le fils de Nirgrantha (*Nirgranthaputra*),
Il ne doit pas recevoir mes hommages.
Quand ce stûpa s'est écroulé
Il en est sorti un grand bruit.
Il en est de même de ce qui est arrivé dans le Bahuputraka stûpa[1],
Où le Buddha était allé pour trouver Kâçyapa ;
Kâçyapa adora les pieds du Buddha (en disant) :
« Celui-ci est mon Bhagavat,
Celui-ci est mon Buddha, le Sublime ! »
Le Buddha dit à Kâçyapa :
« Si je n'étais pas un Arhat
Et si je recevais tes hommages.
Ma tête se briserait en sept. »

A cause de ce qui est arrivé à ce stûpa, je vois maintenant que cette parole du Buddha était exacte. Le bois et les pierres (qui composent ce stûpa) n'ont pas de connaissance intellectuelle et ils portent cependant un clair témoignage au sujet des Nirgranthas ; ils attestent que leur savoir n'est pas l'omniscience. » Le roi, à ce spectacle, en présence de la multitude, commença à sauter de joie. La foi grandit en son cœur et son visage exprimait le bonheur. Et il dit : « Namo Bhagavate ! (*Nan-wou po-kia-po*) C'est lui que tous adorent comme le maître de la Délivrance. Le rugissement de lion de Çâkyamuni dit : En dehors de cette voie il n'y a plus ni brahmanes ni çramaṇas. La parole du Buddha est vraie et sans erreur. Entre

1. Le stûpa (ou le caitya) des Fils nombreux. C'est là que Kâçyapa vit pour la première fois le Buddha et qu'il se convertit à sa doctrine (Conf. *Mahâvastu*, t. III, pp. 51-52.

tous les êtres à un pied, à deux pieds, sans pieds, polypodes, à forme, sans forme, à désignation (*saṃjñin*), sans désignation (*asaṃjñin*) et ainsi de suite jusqu'à sans-désignation-sans-non-désignation (*naivasaṃjñâsaṃjñin*), entre tous il n'y a que le Parfait qui soit très honorable. J'appuie sur ceci : ce que le Buddha a dit se manifeste au jour présent tout entier. Toutes les doctrines hérétiques ne valent pas un fétu de paille. Combien moins encore le maître des Nirgranthas, Purâṇa Kâçyapa (*Fou-lan-na Kia-ye*) ». Et il dit ces stances :

Entre les hommes je suis roi,
Et ils ne méritent pas de recevoir mon adoration,
Combien moins d'un roi cakravartin,
Ou d'un roi des Asuras.
Ce stûpa au jour présent
Est comme si un grand roi d'éléphants
Par la puissance de ses défenses et de ses pieds
L'eût détruit et mis en pièces.
Le corps a en tout quatre espèces de liens,
De là le nom Nirgrantha ;
Tout comme quand il y a une grande chaleur,
Ce qui peut chasser cette chaleur
Est appelé *Nirdâgha* (*ni-t'o-kia*),
Le Parfait, le Buddha, le Sublime
Est capable de dénouer tous les Liens,
Grâce à lui il y a en vérité *Nirdâgha*.
Voilà pourquoi maintenant
Les disciples des Nirgranthas
Et tout le reste, dieux et hommes,
Doivent tous servir le Buddha.
La race et la sagesse du Buddha,
Et sa gloire sont très grandes.
Ses stûpas et ses temples,
Quand les dieux, les hommes et les Asuras
Leur font hommage,
Ne manifestent aucun ébranlement :
Telle l'aile d'un moustique

Éventant le mont Sumeru ;
Même en épuisant toutes ses forces
Elle n'arriverait pas à l'ébranler.

Ainsi, si un homme veut obtenir des mérites, il doit adorer les stûpas du Buddha.

32. — Le moine mediant qui quitte la vie religieuse pour s'établir boucher.

Et ensuite : Si un homme qui est instruit (dans la Loi) viole la conduite morale, il retrouvera la voie par la puissance de son instruction. Voilà pourquoi il faut s'adonner avec zèle à l'étude.

Voici ce que j'ai entendu : Il y avait un bhikṣu très savant qui demeurait dans la forêt. En ce temps il y avait une veuve qui souvent allait et venait là où était le bhikṣu et qui écoutait son explication de la Loi. Avec le temps le bhikṣu eut une passion impure pour cette veuve. A cause de sa passion impure la bonne Loi qu'il possédait s'éteignit peu à peu (en lui). Parce que son cœur devenait vulgaire sous l'action des Liens et des Kleçaṣ, il fit part à la femme de son désir. La femme dit : « S'il t'est possible de quitter la voie et de retourner dans le monde, je te suivrai. » Alors le bhikṣu quitta effectivement la voie. Mais après avoir quitté la voie, il ne put supporter les misères du monde. Il devint maigre et ne trouva rien pour gagner sa vie. Il n'avait pas appris à gagner de grandes richesses par un petit travail. Il se dit : « Quel moyen dois-je employer maintenant pour gagner ma vie ? » Puis il pensa : « Il n'y a que le métier de tueur de moutons où le travail soit léger et où la rémunération soit grande. » Ayant ainsi réfléchi il alla jusqu'à l'endroit (des tueurs de moutons). Son cœur était devenu vulgaire, s'était gâté ; voilà pourquoi il choisit ce métier. Il fit des bouchers ses compagnons. Une fois qu'il vendait de la viande, un religieux de sa connaissance, qui mendiait sa nourriture, le

rencontra et le vit sur la route. Dès qu'il le vit, il le reconnut. Ses cheveux étaient en désordre ; il était vêtu de vêtements sombres, et sur son corps il y avait des taches de sang. Il était pareil au roi Yama ou à un Râkṣasa. Il tenait une balance pour peser la viande qui était toute maculée de sang. Quand il le vit avec sa balance et sa viande, prêt à en vendre aux hommes, le bhikṣu poussa un long soupir et pensa ainsi : « Le Buddha a eu raison de dire que le cœur du vulgaire est versatile et inconstant, qu'il change facilement. Auparavant j'ai vu cet homme s'adonnant avec zèle à l'étude et observant les défenses. Pourquoi fait-il maintenant tout d'un coup ce métier ? » Ayant pensé ainsi, il prononça ces stances :

« Tu es pareil à un cheval indompté,
Dans ton insouciance tu commets tous les péchés.
Pourquoi as-tu quitté la pudeur,
Et pourquoi as-tu renoncé à la Loi du Vinaya ?
(Auparavant) tes attitudes et ta démarche
Inspiraient la joie à ceux qui te voyaient.
Les oiseaux ailés et les bêtes
Te voyaient venir sans peur.
En marchant tu avais peur de faire du mal aux fourmis ;
Tu avais de la compassion pour tous les êtres.
Le cœur compatissant que tu avais,
Où est-il maintenant ?

L'homme vulgaire a un cœur inconstant. On dit avec raison que les çramaṇas et les brahmanes peuvent se compter. Voilà pourquoi le Parfait n'a pas admis les marques extérieures (comme servant à juger les hommes). Quand on a vu les Vérités Saintes, on peut être appelé un çramaṇa ou un brahmane ». Puis il dit ces stances :

Il était orgueilleux et se vantait,
Il se croyait un vrai çramaṇa ;
Parce qu'il n'avait pas dompté son cœur,
Soudain il a commencé à commettre ces grands péchés.

Après avoir dit ces stances il se dit : « Par quel moyen pourrais-je maintenant réveiller son intelligence ? Le Buddha a dit : Quand on instruit un homme, il faut lui inspirer d'abord une foi pure dans les quatre Indestructibles. Ces quatre Indestructibles peuvent faire arriver tous les êtres à voir les quatre Vérités Saintes. Maintenant je dois lui parler pour faire germer en lui la racine des (bons) Karmans ». Ayant ainsi parlé il s'adressa ainsi à lui : « Aie maintenant soin de bien peser ! » Le vendeur de viande pensa : « Ce bhikṣu n'achètera pas de la viande ; pourquoi me dit-il : Pèse bien. » Ayant ainsi pensé, il prononça ces stances :

Il doit avoir pitié de moi,
Il doit être venu pour me sauver.
Car un bhikṣu comme lui
A depuis longtemps cessé de s'occuper des règles du marché.
Me voyant exercer un métier exécrable,
Il est venu dans le désir de me sauver.
Assurément cet homme vénérable et saint
Me procurera des avantages.

Ayant dit ces stances, il se rappela le temps jadis où il avait été bhikṣu et où il pratiquait une conduite morale. Il songea aux sûtras qu'il avait récités jadis et qui parlaient de l'amoncellement de la douleur, des péchés que fait naître le désir, du goût, du désir. Ayant réfléchi à cela il jeta la balance au loin par terre. Rempli d'un dégoût profond pour le saṃsâra, il s'adressa au bhikṣu et dit : « Bhadanta ! Bhadanta ! » Et il dit ces stances :

Les séductions du désir et les péchés par le désir,
Combien sont-ils nombreux !
Si par la corde de la pudeur
Je tiens la balance de l'intelligence,
Et si ainsi je pèse cela en ma pensée,
Mon esprit comprend complètement.
Je ne vois pas d'avantage à me laisser séduire par le désir.

J'ai été hébété et le désir m'a comblé de douleurs :
Voilà pourquoi maintenant
Il me convient de renoncer au désir.
Je veux me rendre auprès de la communauté
Et demander de nouveau mon admission dans la vie religieuse.
Par les œuvres du désir
Mon corps a subi des douleurs et je suis tombé très bas.
J'ai beau être encore en vie,
C'est comme si j'étais tombé déjà dans les mauvaises voies.
Dans le temps où j'étais sorti du monde,
Je ne buvais mon eau qu'après l'avoir filtrée ;
Je ménageais avec compassion la vie des créatures.
Et mon cœur ne connaissait pas la cruauté.
Au jour présent je ressemble à un de ces démons horribles
Qui sucent l'air vital et le sang des hommes,
Maintenant je trouve mon plaisir à tuer et à faire du mal,
J'y persiste et je ne puis pas y renoncer.
Le Buddha a bien parlé quand il a dit :
Celui qui a pour ami le désir,
Il n'y a aucun méfait qu'il n'accomplisse.
C'est à cause du désir
Que je suis tombé dans une pareille misère.
Les quatre Vérités qu'a proclamées l'Omniscient,
Je ne les ai pas encore vues.
Mais à partir de maintenant
Je ne me laisserai plus aller à l'insouciance.
Voici ce qu'a dit le vénérable, le Daçabala :
Celui qui commence par se laisser aller à l'insouciance
Et qui plus tard s'arrête et ne s'y laisse plus aller,
Celui-là ressemble à la lune qui sort des nuages
Et qui brille sur l'univers.
Voilà pourquoi il me faut maintenant
Observer les défenses d'un cœur inébranlable.

Comme si ma tête était en flammes,
Et comme si mes vêtements brûlaient,
Je dois avec une ferme énergie
Pratiquer la Loi du Vinaya.
En détruisant les Liens et les Kleças qui sont difficiles à dompter,
Je ne manquerai pas d'obtenir la paix.
Même si mes nerfs et mes veines devaient éclater
Et mon corps se dessécher tout entier,
Avant que d'avoir vu les quatre Vérités,
Je n'aurai pas de repos.
Si je commence par anéantir mes ennemis, les Liens et les Kleças,
J'obtiendrai une rétribution et une faveur excellentes.

En ce moment le bhikṣu pénétra ses pensées et sut que la flamme de son intelligence allait s'allumer. Il prononça ces stances :

Si tu renonces maintenant au monde,
Tu obtiendras sûrement la Délivrance.
Kia-li et *Sang-kien*
De même que *Tche-to-lo*
Tous ces religieux
Ont renoncé par sept fois à la Voie ;
Ils ont fini par rentrer dans la vie religieuse
Ils sont devenus des Arhats.
Les défenses du Daçabala, du Sublime
Tu ne dois pas les violer,
Et ne laisse pas naître les fausses vues.
Tu possédais l'intelligence qui s'acquiert par l'instruction :
Pratique la vertu du renoncement
Et procure-toi les joies du calme !
La lampe de l'instruction que tu possédais
A été éteinte par le vent des Liens et des Kleças ;
Adonne-toi de nouveau à l'étude,
Et tu atteindras l'endroit où l'on est délivré de la peur.
Quand on est harassé par les Liens

Il faut avoir recours au pouvoir du dhyâna.
En pratiquant le dhyâna on acquiert une force supérieure.
Et l'on aperçoit clairement ce que sont les Liens et les Kleças.
Parce que tu la pratiquais constamment,
Tu te réjouis (de nouveau) à la vie religieuse.
Les vertus et les mérites de ton cœur
Ont été détruits par les Liens et les Kleças;
Pratique maintenant la droite Voie;
En conséquence rends-toi maître des Liens et des Kleças,
Comme un éléphant qui rompt ses entraves,
Et qui s'en va à sa guise.

Alors le bhikṣu qui avait quitté la Voie, renonça à son métier haïssable. Il rentra dans la vie religieuse et devint par ses efforts un arhat.

33. — Le laboureur intelligent.

Et ensuite : Si l'on veut briller (dans l'existence future) on ne doit accomplir que de bons Karmans. Voilà pourquoi il faut s'efforcer d'acquérir de bons Karmans.

Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait un laboureur avisé et intelligent qui vint avec ses compagnons dans la ville. Là il aperçut un personnage d'un extérieur parfait et vêtu d'habits somptueux. Des colliers de différentes sortes le paraient. Il se faisait accompagner de nombreux serviteurs. Tous étaient ornés et parés d'une façon remarquable. L'homme intelligent dit à ses compagnons de route : « C'est mal, c'est mal! » Ses compagnons lui dirent : « Cet homme présente un aspect majestueux et parfait. Il inspire l'admiration et le respect. Qu'y a-t-il qui soit mal? » L'homme intelligent dit : « C'est moi même qui ai mal agi; ce n'est pas à l'adresse de celui-là que je disais : C'est mal! Parce que je n'ai pas acquis de mérites

dans mon existence antérieure, je suis né maintenant dans cette basse condition. Si l'on n'a pas une apparence majestueuse, on ne gagne pas le respect des hommes. Si dans mon existence précédente j'avais acquis un sort heureux, n'égalerais-je pas cet homme ? Voilà pourquoi je veux maintenant m'efforcer de pratiquer le bien, pour qu'à l'avenir je surpasse encore cet homme ». Puis il dit ces stances :

Celui-là ne se laissait pas aller à l'indifférence;
Parce qu'il avait pratiqué le bien il a eu un heureux sort.
Moi, parce que je m'étais laissé aller à l'indifférence,
Et parce que je n'avais pas pratiqué des Karmans excellents,
Je suis né pauvre
Infirme et sans lustre.
Au jour présent j'ai eu honte et je me suis blâmé,
Voilà pourquoi je me suis écrié : C'est mal!
Je sais maintenant par expérience
Que la pauvreté est une chose bien digne de pitié.
J'avais été trompé par les Liens et les Kleças,
L'insouciance m'avait perdu!
A partir de maintenant
J'observerai avec zèle le commandement qui prescrit de faire la charité.
Ainsi dans ma naissance future
J'obtiendrai une caste (élevée) et un noble clan;
J'aurai un extérieur parfait, je serai illustre,
J'aurai des richesses, une nombreuse suite,
Je serai pourvu de tout et on ne pourra pas me mépriser.
Tout le monde me respectera.
Je n'aurai plus, comme dans ma vie actuelle,
Des regrets qui ne servent à rien.
Mon cœur pervers avait été mon ennemi,
Il m'a trompé et m'a attiré la pauvreté.
Mais je me repens dans mon cœur;
Je pratiquerai le bien et j'obtiendrai le bonheur.

Quand on fait de mauvais Karmans,
Les bons (Karmans) ne se produisent plus.
Celui qui surveille son cœur et pratique le bien,
Celui-là aura gloire et joies au complet.
Il n'y a pas d'erreur dans ce que dit le monde :
Différentes seront les rétributions pour le bien et pour le mal.
Le Buddha a dit que c'est par l'octuple bonne Voie
Qu'on arrive au Nirvâṇa.
Quand le cœur a de l'attachement pour les richesses,
Pour la puissance et pour les honneurs,
On cherche à s'en assurer la possession dans l'autre monde :
Mais (eux aussi) n'échappent pas aux maux de la décadence et de la vieillesse.
Il convient que je m'efforce avec zèle
De parvenir à l'endroit où on est exempt de peur.
Ainsi un peintre en état d'ébriété
Peint des images (mauvaises);
Mais quand il se réveille il s'aperçoit de leur laideur,
Il les efface et en crée d'excellentes.
(De même moi) dans mon existence antérieure, follement
Je me suis créé ce corps mauvais ;
Mais maintenant je dois effacer mes mauvais Karmans,
Pour qu'à l'avenir je puisse gagner une rétribution excellente.
Quand il voit la rétribution de ses péchés
Le sage est pris de profonds regrets.

34. — Le laboureur et le trésor.

Et ensuite : Si l'on entend une bonne parole, il faut la méditer et on en comprendra le sens. Voilà pourquoi il faut constamment écouter la bonne et excellente Loi.

Voici ce que j'ai entendu dire : Dans le royaume de Çrâvastî le Buddha et Ananda traversèrent une fois un

terrain solitaire. Ils aperçurent dans le sentier d'un champ un trésor caché. Le Buddha dit à Ânanda : « Voilà un grand serpent venimeux ! » Ânanda dit au Buddha : « Voilà un grand serpent venimeux ! » En ce temps il y avait dans le champ un laboureur; il avait entendu le Buddha et Ânanda dire : « Voilà un serpent venimeux ! » Il se rendit donc à l'endroit et vit un morceau d'or pur. Alors il dit : « Ce que les Çramaṇas ont appelé un serpent venimeux est du bon or. » Puis il s'empara de cet or et le porta dans sa maison. Auparavant cet homme était pauvre et il manquait de vêtements et de nourriture. Comme il obtint cet or, il devint riche ; il se procura des vêtements et de la nourriture à cœur joie. Le gouvernement du roi s'en enquit, s'étonnant de ce brusque enrichissement. On mit en accusation cet homme et on le jeta en prison. L'or qu'il avait trouvé auparavant était déjà épuisé et il ne lui restait plus de moyen pour se sauver. Comme on était sur le point de lui faire subir la peine capitale, cet homme s'écria : « C'est un serpent venimeux, O Ânanda ! c'est un terrible serpent venimeux, O Sublime ! » Quand les assistants entendirent cela, ils allèrent l'annoncer au roi. Le roi fit appeler cet homme et lui dit : « Pourquoi t'es-tu écrié : « C'est un serpent venimeux, O Ânanda ! c'est un terrible serpent venimeux, O Sublime ! » Cet homme dit au roi : « Dans les jours passés j'étais une fois occupé à labourer et à semer dans un champ. J'entendis le Buddha dire à Ânanda : Voilà un serpent venimeux ! Voilà un terrible serpent ! Maintenant je comprends que c'était vraiment un serpent venimeux ». Et il dit ces stances :

Le Buddha n'a pas deux paroles ;
Il dit : Voilà un grand serpent venimeux !
Ânanda dit au Sublime :
En vérité, voilà un terrible serpent venimeux !
Le pouvoir de ce terrible serpent venimeux,
J'ai maintenant commencé à l'éprouver ;
Pour le Buddha, le Sublime,
Ma foi redouble dans mon cœur ;

Comme maintenant je m'approchais d'un danger,
J'ai répété les paroles du Buddha.
La morsure d'un serpent venimeux
N'atteint que moi seul;
Mes parents et ma femme,
Mes esclaves femelles et mâles,
Parmi eux tous il n'y a personne
Qui en souffre.
Le venin du serpent venimeux « richesses »
S'est répandu dans toute ma famille.
Maintenant je regarde les richesses,
De même que la famille,
Comme un terrible serpent venimeux;
Quand il s'élance en colère
Le sage doit s'éloigner vite.
Quand on a échappé à ce terrible serpent venimeux
Il faut se hâter d'entrer dans la vie religieuse
Et de se retirer dans les montagnes et les forêts.
Quel homme doué d'intelligence,
Après avoir vu un pareil cas,
Voudrait encore s'attacher aux richesses?
Elles aveuglent et égarent le cœur;
Je croyais avoir obtenu un grand avantage,
Mais je n'ai eu qu'un grand malheur.

Quand le roi eut entendu ces stances, il sut que cet homme dans son cœur avait foi dans les paroles du Buddha et qu'il les comprenait. Alors il prononça ces stances :

Tu as eu de la foi et du respect
Pour le grand *ṛṣi* miséricordieux;
Ce qu'il dit est vrai,
Jamais il n'a eu deux paroles.
Les richesses du trésor que tu avais précédemment,
Je te les rends en entier;
De plus j'y ajoute d'autres richesses,
Dont je te fais présent.
Tout cela parce que tu as eu foi dans le Maître,
Dans les paroles vraies du *Sugata*.

Mahâbrahmâ met sa foi en lui ;
L'Asura Bali (*Pa-li*),
Les rois du ciel et Indra,
Moi et les autres rois,
Les nobles familles de cette ville,
Les brahmanes et les Kṣatriyas,
Les hommes illustres et les sages :
Il n'y a personne parmi eux qui n'ait de la foi et du respect pour lui.
Parce que tu as mis ta foi en lui comme moi,
Tu as reçu maintenant une première rétribution :
Si l'on met sa foi en celui qui est le plus digne de foi,
On obtiendra un fruit de premier ordre.

35. — Le fils du ministre devenu voleur.

Et ensuite: Parmi ceux qui cherchent la fortune, il y en a qui la trouvent et il y en a qui ne la trouvent pas. Celui qui a un cœur excellent, trouve le fruit de la fortune sans le chercher. Celui qui n'a pas un cœur excellent, doit acquérir un cœur excellent, s'il veut obtenir la fortune désirée.

Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait une fois un roi ; le fils de son ministre perdit son père de bonne heure. Ce fils était en bas âge et ne pouvait pas succéder (à la charge de son père). Quand ses biens furent épuisés, il n'y eut personne qui se chargeât de le présenter au roi. Il vécut dans la misère. Peu à peu il grandit et acquit les talents que doit avoir un ministre. Administrer le peuple et trancher les affaires, il savait tout cela. Quand il fut devenu adulte et que son corps fut épanoui, il était beau et grand ; il était robuste et d'une grande force ; il avait acquis tous les talents. Il pensa ainsi : « Maintenant je suis dans la misère ; que dois-je faire ? Je ne puis pourtant pas me livrer aux bas métiers. Je n'ai pas de chance provenant de bons Karmans. Mes talents, je ne puis pas les employer. Je ne suis pourtant pas né dans une famille de basse caste. J'ai entendu quelqu'un prononcer ces stances :

Mes Karmans m'ont transformé
Et je suis tombé dans une pareille misère ;
La charge qu'avait la famille de mes parents,
Je ne puis la remplir nulle part.
Les métiers des basses castes,
Il ne me convient pas de m'y livrer.
Si je n'ai pas eu un heureux Karman
J'aurais dû naître dans une famille de basse caste.
Bien que je sois de noble extraction,
Je suis tombé dans une pareille extrémité.
Les bas métiers sont faciles à connaître,
Mais je ne puis pas (m'y livrer).
Je vais donc me livrer à un métier clandestin,
Pour que personne n'en sache rien.
Il y a justement le métier de voleur
Qui s'exerce en cachette et dont personne ne s'aperçoit.
J'attacherai deux carquois à mes reins,
Et je porterai une épée dure et tranchante,
Je serrerai mes mollets par des liens, je tiendrai un arc dans la main :
Ainsi orné de toutes manières
Je serai pareil à un jeune lion
Qui n'a peur de rien.

Ayant dit ces stances, il fit cette réflexion : Si je vais aller piller dans un endroit quelconque, je rendrai pauvre celui (que je pillerai) ; je vais donc piller le roi. Ayant ainsi réfléchi, il alla dans le palais du roi et pénétra dans la chambre à coucher du roi. Le roi s'aperçut de la présence d'un voleur, et de peur il n'osa souffler mot. (Le voleur) se saisit des vêtements et des colliers du roi, et, les ayant pris, il les déposa quelque part. En ce moment il y avait à côté de la tête du roi un vase (d'eau) et à côté de l'eau se trouvaient des cendres. Tourmenté par la faim et la soif, il prit les cendres pour des grains torréfiés et il les but dans l'eau. Quand il eut bu à satiété, il s'aperçut qu'il avait absorbé des cendres. Il réfléchit : « Si je puis manger des cendres, je pourrai manger à plus forte raison les autres

aliments. Il vaut donc mieux que je mange de l'herbe. A quoi bon faire le voleur? Depuis le temps de mes ancêtres jusqu'à présent (personne de nous) n'a exercé ce métier. » En conséquence il laissa là tous les objets et s'en revint à sa maison. Le roi le vit sortir les mains vides et il dit en soupirant : « Très bien ! » Puis il fit appeler cet homme et lui dit : « Pourquoi, après avoir pris ces objets, les as-tu remis par terre, et pourquoi es-tu parti les mains vides? » Il répondit : « Grand roi ! Ecoute ce que je vais dire ». Puis il prononça ces stances :

Pourquoi ai-je commis un crime?
Parce que j'étais tourmenté par la faim et la soif.
De l'eau mêlée de cendres a calmé ma faim et ma soif,
Voilà pourquoi j'ai renoncé à mon intention de voler.
Maintenant je sais que la faim et la soif
Peuvent facilement être calmées;
Après avoir bu cette eau mêlée de cendres,
J'ai jeté par terre le vase.
Je suis plein de honte et de regrets,
Je ne ferai plus le mal.
Il convient que le grand roi sache
Que je ne suis pas un homme vulgaire:
Je suis le fils du ministre.
Parce que ma famille est tombée dans la misère,
Je suis venu pénétrer dans le palais royal
Et j'ai agi contrairement à la loi.
A partir d'aujourd'hui
Je veux boire constamment de l'eau mêlée de cendres,
Et vivre en me nourrissant d'herbes;
Je ne ferai plus le métier de voleur.
Les ancêtres de ma famille
Possédaient des rites et des traditions familiales.
J'aime mieux laisser périr mon corps
Que de violer les injonctions de ces vieilles lois.

Quand le roi vit cela, il s'en émerveilla : « Il s'appelle le fils d'une (noble) caste; voilà qui est vrai et qui n'est pas

un vain mot. Il a commis une faute, mais il a pu se repentir ». Puis il dit ces stances :

La misère détruit la résolution et la patience,
Elle nous fait rejeter la pudeur;
Les hommes vils et mauvais
Commettent bien vite de mauvaises actions.
Avec le crochet des lois familiales
Il faut dompter l'éléphant de l'insubordination.
Toi, tu as su retenir ton cœur,
Tu n'as pas violé les traditions et les lois de ta famille.
Parce que tu as eu une conduite si belle,
Je t'installe dans la charge de ton père.
Tu as su chasser tes pensées troublées,
Tu as su faire ce qui est rare.
Je suis maintenant dans une joie très grande
Et je te nomme mon ministre.
Je n'ai pas besoin de m'informer en secret (sur toi),
J'ai déjà vu comment tu te conduis.
Ton cœur est inébranlable, tes résolutions sont fermes,
Et tu y joins la puissance de ton savoir.
J'ai maintenant vu moi-même
Ce cas qui se produit rarement.
Par tes talents tu surpasses doublement ton père,
Parce que tu as un cœur excellent.

36. — Le maître et le disciple.

Et ensuite : Bien que pour un moment les Liens et les Kleças ne se fassent pas sentir, si on ne s'affranchit pas (complètement) des Liens, les Liens et les Kleças reparaîtront comme auparavant. Il en est tout comme de l'eau froide qu'on met dans une bouillie chaude.

Voici ce que j'ai entendu dire : Un maître et son disciple virent un jour d'hiver dans une maison chauffée un feu sans fumée ni flammes. Le maître dit à son disciple : « Vois-tu ce feu qui n'a ni fumée ni flammes ? » Le disciple

dit : « Je le vois. » Le maître dit au disciple : « Si tu y mets du bois à brûler, la fumée s'élèvera. » Il dit encore : « Si tu souffles avec ta bouche dans le feu, la flamme en sortira. » Puis le maître adressa au disciple ces stances :

Ce feu auparavant n'émettait ni fumée ni flamme;
Un cœur miséricordieux et qui possède la notion de l'impureté (du corps),
Dans le moment ne laisse pas naître les Liens,
Pareil à un feu sans fumée ni flamme.
Quand on met du bois à brûler dans le feu,
La fumée et la flamme s'élèvent ensemble.
Quand le cœur, tel le feu, est influencé par une cause quelconque,
Quand par hasard il se remplit de notions perverses,
La colère, telle la fumée, s'élève,
Et quand il aperçoit une belle forme,
La flamme de la convoitise brille.
Voilà pourquoi il faut s'affranchir de leur influence
Et acquérir la Trividyâ.
Pour se guérir de la folie de la convoitise et de la colère,
Il faut agir avec zèle et avec énergie ;
Dans un cœur d'une conduite parfaitement pure et détachée (des passions),
L'herbe des Liens et des Kleças ne naît pas,
Comme dans une route toujours fréquentée
La végétation ne pousse pas.
La convoitise et la colère
Ne naissent pas sans qu'il y ait une cause ;
Si l'on ne coupe pas leur racine,
Elles renaissent à la première occasion.
De même quand on a la fièvre intermittente,
Elle se déclare certainement tous les quatre jours ;
Mais le troisième ou le second jour,
S'il y a une cause, elle se déclare également.
Tel est celui qui est retenu par les règles du monde,
Il cache ses passions et ne les montre pas

Il ne paraît aucun signe extérieur de son mal.
Le désir est pareil aux racines d'un arbre vénéneux,
Si l'on n'arrache pas tous ses rejetons, il poussera encore.
Tel un homme qui a honte de ses cheveux blancs
Et qui les coupe avec ses cheveux noirs ;
Peu de temps après qu'il les a coupés,
Les cheveux blancs repousseront de nouveau ;
Quand on ne s'affranchit pas définitivement de l'esclavage des Liens,
Il en est de même.
Les Liens du désir et la colère
Dérangent le mécanisme de la conduite morale ;
Quand on les réfrène ils se cachent et ne se montrent pas,
Et l'on ne commet pas les (mauvaises) actions de la bouche et du corps ;
Mais dès qu'une idée extraordinaire nous vient,
Les Liens et les Kleças agissent de nouveau,
Et l'on viole les règles de la conduite morale.
La convoitise, la sensualité et les cinq désirs
Sont pareils à des serpents qui, s'étant cachés dans leurs trous,
En sortent de nouveau pour mordre les hommes.

37. — Le dânapati intéressé.

Et ensuite : Il faut faire la charité en vue de la délivrance finale et non pas en vue des richesses (à gagner par ce moyen). Si on la fait en vue des richesses, cela ne s'appelle pas faire la charité. Si on la fait en vue de la délivrance finale, on obtiendra de ne plus renaître et on goûtera les joies du Nirvâṇa. Voilà pourquoi le sage doit faire la charité en vue de la délivrance finale.

Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait un dânapati qui se rendit à la demeure du Saṃgha pour y préparer un banquet. Un religieux qui connaissait le dânapati, dit au

Sthavira : « Aujourd'hui le dânapati donne des choses exquises à manger et à boire. Il serait bon de se donner la peine d'expliquer au dânapati la Loi. » Or le Sthavira avait acquis le Traividya et les six Abhijñâs, et il possédait les huit moyens de la délivrance. Il savait bien (sonder) les cœurs. Il examina profondément (les intentions de ce dânapati pour savoir) dans quel but il avait préparé ce banquet. Et il sut qu'il avait préparé ce banquet en vue de gagner richesses et profit. Alors le Sthavira expliqua pour ce dânapati les douleurs des trois mauvaises voies et il dit : « Très bien, très bien ! O dânapati ! Les offrandes que tu as préparées, tu les donnes au juste moment. Toutes sortes de parfums et de mets agréables sont préparés en abondance, c'est extrêmement délicieux. Puisses-tu ne pas en manquer dans les trois mauvaises voies ! » En ce moment le religieux qui connaissait le dânapati dit au Sthavira : « Pourquoi lui souhaites-tu de ne manquer de rien dans les trois mauvaises voies ? » Alors le Sthavira du Saṃgha dit à ce religieux : « Il se peut que je sois devenu vieux et que je n'explique pas correctement la Loi ; mais ce dânapati ne pratique pas les défenses et il est esclave des Liens et des Kleças ; j'ai parlé ainsi parce que j'avais pénétré ses intentions. Ce dânapati est séduit par les cinq désirs et il est sous l'empire des richesses. » Puis il prononça ces stances :

Le but de la charité qu'il a faite
(C'est d'acquérir) des richesses immenses ;
Parce qu'il est attaché aux richesses,
Il en est devenu orgueilleux,
Et dans son orgueil il a transgressé les règles de la Loi.
Parce que dans son aveuglement et dans son ignorance
Il a transgressé les règles de la Loi,
Il tombera dans les trois mauvaises voies,
Il demeurera dans les trois mauvaises voies,
Comme s'il y était chez lui.

Quand on naît parmi les hommes ou les dieux,
On est pareil à un hôte qu'on renvoie bientôt.
Voilà pourquoi les compagnons de la charité et des défenses
Aspirent tous vers le Nirvâṇa.
En observant les défenses on peut obtenir de naître dans le ciel.
Par la charité on se procure tous les biens;
Mais on doit la faire en vue de la Délivrance finale.
Et pour échapper au domaine de la Douleur.
De même que dans le cas des racines de lotus
On peut prendre les fleurs et les feuilles (de ces lotus),
Mais leur racine aussi est mangeable,
Quand on observe le commandement prescrivant de de faire la charité,
Et quand on s'approche de la forêt de la Délivrance,
(On gagne) des joies qui sont pareilles aux fleurs et aux feuilles (des lotus),
Mais la racine (des lotus) est comparable à la Délivrance.
Voilà pourquoi il faut observer les Défenses et faire la charité
En vue d'obtenir la Délivrance,
Et non pas pour gagner les gains de ce monde.

38. — Le petit enfant qui entendit un passage d'un sûtra.

Et ensuite : Échapper à toutes les difficultés, voilà qui est difficile. Obtenir une naissance humaine, c'est difficile. Pour échapper à toutes les difficultés, il faut agir avec une énergie constante.

Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait un petit enfant qui entendit ce passage d'un sûtra : Qu'une tortue aveugle s'introduise justement dans le creux d'un bois flottant, voilà ce qui est rare. Ce petit enfant creusa donc dans une planche un trou capable de contenir sa tête et la jeta dans un bassin. Il entra lui-même dans le bassin; il

leva et il baissa sa tête, dans l'espoir de la faire entrer dans le trou. Mais comme l'eau agitait la planche, il ne réussit pas à la faire entrer. Alors il eut cette réflexion « : Voilà qui est navrant! La difficulté qu'il y a à naître dans un corps d'homme, le Buddha l'a comparée a l'océan (où il y a une tortue aveugle et le creux d'un bois flottant). Il est vraiment difficile que dans le petit creux d'un bois flottant s'introduise justement une tortue aveugle, privée d'yeux, qui vient tous les cent ans à la surface. Dans mon cas l'étang est petit et le trou de la planche est grand. De plus j'ai deux yeux et je puis sortir ma tête à la surface cent fois par jour. Néanmoins je n'arrive pas à la placer (dans le trou). Combien moins cette tortue aveugle doit-elle pouvoir placer (la sienne dans le creux du bois flottant)? » Puis il dit ces stances :

L'Océan est extrêmement large et grand,
Le creux d'un bois flottant est petit.
Tous les cent ans elle vient une fois à la surface
Qu'elle le rencontre, voilà ce qui est bien difficile.
Dans mon cas, ce bassin contient peu d'eau,
Et le trou de là planche flottante est très grand ;
Je viens sans cesse avec ma tête à la surface,
Mais je ne puis pas l'introduire dans le creux du bois.
Qu'une tortue aveugle rencontre un bois flottant,
Voilà ce qui est extrêmement difficile.
Sortir des Voies mauvaises et naître dans un corps
d'homme,
Voilà ce qui s'obtient avec la même difficulté.
J'ai maintenant obtenu un corps d'homme,
Je ne dois pas m'abandonner à l'insouciance.
Des Buddhas nombreux comme les sables du Gange
Je n'en ai jamais rencontré un ;
Mais elles m'ont été communiquées,
Les paroles du Daçabala, du Sublime.
La bonne Loi qu'a proclamée le Buddha,
Je dois maintenant la pratiquer;
Si je sais bien la pratiquer,

Je serai sauvé complètement.
Je ne puis pas gagner (le salut) par l'entremise d'un autre,
C'est pourquoi je dois agir avec énergie.
Si je tombe dans les huit difficultés[1],
Comment pourrais-je m'en échapper ?
Les (mauvais) Karmans acquis dans ce monde nous suivent
Et nous font tomber dans les trois mauvaises voies.
Je dois maintenant chercher un moyen d'évasion
Et une issue hors de la prison des trois mondes;
Si je ne parviens pas à sortir de cette prison,
Comment pourrais-je obtenir la Délivrance?
Dans de nombreuses naissances animales,
On passe des Kalpas extrêmement longs;
Dans l'enfer et chez les *pretas*
On est enveloppé de ténèbres et on souffre de profondes douleurs.
Si je n'agis pas avec énergie,
Comment pourrais-je échapper
Aux mauvaises Voies pleines de dangers?
Maintenant je suis né dans un corps d'homme,
Mais je n'ai pas encore échappé au domaine de la Douleur,
Je n'ai pas encore laissé derrière moi la prison des trois mondes.
Je dois chercher avec zèle le moyen
De m'échapper de la prison des trois mondes;
Je veux demander mon admission dans la vie religieuse
Pour pouvoir gagner la Délivrance finale.

1. D'après le *Dictionnaire numérique* (Tripit. jap. boîte XXXVI, II, p. 42), les huit difficultés sont les huit endroits, où ceux qui y naissent ne voient jamais un Buddha ou n'entendent jamais prêcher la Loi, c'est-à-dire : 1° naître dans l'enfer; 2° naître parmi les bêtes; 3° naître parmi les *pretas*; 4° naître parmi les dieux à longue vie; 5° naître dans l'Uttarakûru; 6° naître comme aveugle ou comme sourd; 7° naître comme savant mondain et rhéteur; 8° naître avant ou après un Buddha.

39. — Le roi et le Caṇḍâla.

Et ensuite : On se sépare difficilement de ses richesses; le sage, s'il a l'occasion de faire une petite aumône, ne la dédaigne pas.

Voici ce que j'ai entendu dire : Dans le pays de *Siu-ho-to* il y avait jadis un roi appelé *Sa-to-feou*. Une fois ce roi alla à la chasse et rencontra un stûpa. Il fit à ce stûpa une offrande de cinq pièces de monnaie. Alors un caṇḍâla cria de loin : « Très bien ! » Le roi envoya un serviteur pour le saisir et pour l'amener en sa présence. Le roi lui dit : « N'est-ce pas que tu as voulu te moquer de moi en voyant que mon aumône était petite? » Cet homme dit au roi : « Accorde-moi l'impunité et je vais m'expliquer : Jadis je pillais et je volais dans les chemins difficiles. En arrêtant une fois un homme, il arriva que celui-ci ferma vite sa main. Je me dis : Cet homme ferme sa main, il doit y avoir de l'argent. Je lui dis d'ouvrir sa main, mais il ne le voulut pas. Je saisis mon arc et mes flèches pour l'intimider. Je lui dis : « Lâche ce que tu as dans ta main. » Mais il ne voulut pas. Alors je saisis mon arc et je visai; et parce que j'avais envie de ses richesses, je lui envoyai une flèche et je le tuai. L'ayant tué je trouvai une pièce de cuivre sur lui. Il avait préféré ménager une pièce de monnaie plutôt que de ménager sa vie. Maintenant le grand roi, sans que personne l'ait forcé, a donné cinq pièces de monnaie en aumône au stûpa du Buddha. Voilà pourquoi je me suis écrié tout à l'heure : Très bien ! » Puis il dit ces stances :

Attirant à moi mon arc (jusqu'à ce qu'il devînt) rond comme une roue
Je me préparais à le tuer;
Il aimait mieux perdre sa vie
Que de donner sa pièce de monnaie.
J'avais vu cet homme
Qui se séparait de sa vie, mais ne se séparait pas de son argent;

Voilà pourquoi maintenant,
En voyant quelqu'un donner son argent,
Je me suis étonné,
Et je me suis écrié : Voilà ce qu'on fait difficilement!
Sans qu'il y ait eu quelqu'un qui avec un arc ou une épée
Ait menacé le grand roi,
Sans être intimidé
Il s'est décidé à donner ce qu'on donne difficilement.
On n'obtient de l'argent qu'en l'extorquant par des tortures ;
Voilà pourquoi aujourd'hui,
En voyant quelqu'un donner de ses richesses,
Je me suis étonné dans mon cœur.
Je sais par expérience
Que sous les pires tortures on ne veut pas donner son argent.
Que le grand roi le sache donc :
Quand on est avare on donne difficilement.

40. — Le moine mendiant qui, avec trois coups de bâton, apprend a un voleur les trois refuges.

Et ensuite : Un homme qui observe et examine bien ses actions, même s'il a commis des fautes, recueillera, le temps venu, un grand profit.

Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait un bhikṣu qui était constamment en butte aux voleurs. Un jour, comme il avait fermé solidement sa porte, un voleur revint y frapper et appela. Le bhikṣu répondit : « Si je te voyais, j'en concevrais une peur extrême. Mais passe ta main par cette ouverture et je te donnerai quelque chose. » Le voleur passa en effet sa main et la mit dans l'ouverture. Le bhikṣu la lui attacha avec une corde à un poteau. Puis il saisit un bâton, ouvrit la porte et commença à le frapper. En lui appliquant le premier coup il dit : « Refuge en Buddha! »

Le voleur, rempli de terreur, répéta à son tour : « Refuge en Buddha ! » Puis (le bhikṣu) lui porta un second coup en disant : « Refuge dans la Loi ! » Le voleur qui avait peur de mourir, répéta : « Refuge dans la Loi ! » Au troisième coup, le bhikṣu lui dit encore : « Refuge dans la Communauté ! » Effrayé, le voleur répéta : « Refuge dans la Communauté ! » Puis il pensa en lui-même : « Combien a-t-il de formules de Refuge, ce saint homme? S'il en a beaucoup, jamais je ne verrai plus ce Jambudvîpa; certes, ce sera la fin de ma vie. » A ce moment le bhikṣu le lâcha et le laissa s'en aller. Le voleur avait le corps tout meurtri à cause des coups reçus et il resta longtemps avant de pouvoir se relever. Alors le désir lui vint d'entrer dans la vie religieuse. Quelqu'un lui demanda : « Auparavant tu étais un voleur et tu commettais tous les méfaits. Pour quelle raison donc veux-tu renoncer au monde et pratiquer la Voie ? » Il répondit à cet homme : « C'est parce que j'ai bien observé les avantages de la Loi du Buddha que je veux sortir du monde. J'ai rencontré aujourd'hui un homme sage et intelligent qui m'a donné trois coups de bâton. Il s'en est fallu de peu que c'en fût fait de ma vie. Le Parfait, le Sublime est en vérité omniscient. S'il avait appris à ses disciples quatre formules de Refuge, c'en était fait de ma vie. Mais le Buddha a probablement de loin prévu le cas où un des disciples de son enseignement frapperait un voleur de trois coups, et c'est pour empêcher ma mort qu'il a enseigné un triple Refuge et non pas un quadruple Refuge. C'est parce que le Buddha a eu pitié de moi qu'il a prescrit un triple Refuge et non pas un quadruple Refuge. » Puis il prononça ces stances :

Certes, c'est parce que l'Omniscient
M'a pris en compassion
Qu'il a parlé de trois Refuges
Et qu'il n'a pas parlé d'un quatrième.
C'est pour le profit des trois mondes
Qu'il a proclamé les trois Refuges ;
S'il devait y en avoir un quatrième,

J'aurais été sans Refuge.
J'aurais été bien à plaindre,
C'en eût été fait de ma vie en cette occurrence.
Je vois que le Buddha, le Sublime
A de loin prévu ce cas
Bien avant qu'il ne fût arrivé :
Voilà pourquoi je renonce à mes idées de voleur.
A certains il faut un accident grossier pour leur ouvrir les yeux,
A d'autres un accident délicat suffit pour leur ouvrir l'esprit ;
L'esprit grossier comprend par l'accident grossier,
L'esprit délicat voit clair par l'accident délicat.
Et comme mon esprit est grossier,
Il me fallait un accident grossier pour m'illuminer.
Comme j'ai vu clair en cette occurrence,
Je veux renoncer au monde.

CHAPITRE VII

41. — Le moine mendiant accusé d'aimer trop les offrandes

Et ensuite : La convoitise des offrandes trouble ceux qui pratiquent la Voie. Si on renonce à convoiter les offrandes, on sait bien examiner ce que c'est que la colère.

Voici ce que j'ai entendu : Un bhikṣu demeurait dans un royaume. Les villes et les villages s'empressaient à l'envi à lui faire des offrandes. Un de ses confrères en conçut de la jalousie et le calomnia. Quand les disciples du bhikṣu apprirent cette calomnie, ils en informèrent leur maître en disant : « Tel bhikṣu a calomnié notre maître. » Quand le maître eut entendu ces paroles, il appela celui qui l'avait calomnié, le rassura avec des paroles douces et lui donna des vêtements. Les disciples dirent à leur maître : Ce ca-

lomniateur est notre ennemi ; pourquoi notre maître l'a-t-il rassuré et lui a-t-il donné des vêtements? » Le maître leur répondit : « Celui qui m'a calomnié m'a rendu un service ; je devais lui faire un cadeau. » Puis il dit ces stances :

Quand la grêle menace de dévaster le blé,
Si un homme peut empêcher (ce dommage),
Le maître du champ s'en réjouit excessivement
Et récompense cet homme avec des richesses.
Celui qui m'a calomnié est mon ami dévoué,
Il ne faut pas l'appeler un ennemi,
Il a détourné de moi la grêle de la convoitise des offrandes,
Il convient que je le récompense de ce service.
La grêle ne cause du dommage que dans une existence,
Convoiter les offrandes nous nuit dans toutes les naissances ;
La grêle ne nuit qu'à notre fortune,
Convoiter les offrandes détruit la pratique de la Voie.
Dans un champ qu'a dévasté la grêle,
Il reste toujours quelque chose ;
De celui qui convoite les offrandes
Les mérites sont entièrement détruits :
Ainsi Devadatta
Périt par la grêle de la convoitise des offrandes.
Quand on est possédé par la convoitise,
On ne garde plus un atome de la bonne Loi ;
On est accablé par des maux très brûlants,
Et après la mort on tombe dans les mauvaises Voies.
La convoitise des offrandes est plus à craindre qu'un feu violent,
Qu'un poison terrible,
Que les lions, les tigres et les loups.
Le Sage, qui a bien examiné cela,
Aime mieux être blessé par ceux-ci,
Que de se nuire par la convoitise des offrandes.
L'ignorant se livre à la convoitise des offrandes
Sans s'apercevoir des maux qu'elle entraîne.

Par la convoitise des offrandes on s'éloigne de la Voie sainte ;
Par elle les bonnes pratiques périssent et ne naissent plus ;
Le Buddha s'est délivré de tous les Liens,
Des liens des trois mondes il s'est entièrement affranchi ;
Sa vertu était au comble
Et il fuyait la convoitise des offrandes.
Au milieu de la communauté le Cri-de-lion
S'est fait ainsi entendre :
Que ceux qui convoitent les offrandes ne s'approchent pas de moi ;
Et moi aussi, je m'éloignerai d'eux.
L'homme de cœur est doué d'une intelligence claire.
Comment voudrait-il convoiter les offrandes ?
La convoitise des offrandes jette le trouble dans un cœur calme,
Elle est plus terrible qu'un ennemi.
Tel le supplice de la corde velue[1],
Qui fend la peau, détruit la chair et les os,
Et ne s'arrête qu'après avoir pénétré la moëlle,
Telle la corde velue de la convoitise des offrandes :
Elle fend la peau de l'observation des Défenses,
Elle est capable de déchirer la chair du Dhyâna,
Elle brise les os de l'intelligence
Et elle détruit la moëlle des intentions parfaites.
S'il arrive qu'un enfant
Saisit le feu pour le manger,
Si les poissons mordent à l'appât de l'hameçon,
Si les oiseaux sont pris dans le filet,
Si les animaux sauvages tombent dans le piège,
C'est par leur convoitise :
Les Bhikṣus qui convoitent des offrandes
Ne diffèrent pas d'eux.
Les plaisirs qu'ils obtiennent sont infimes,

1. Nous ne savons pas en quoi consistait ce supplice.

Mais le malheur qu'ils s'attirent est profond.
Tromper et flatter,
Persister et convoiter des offrandes :
C'est s'attirer des querelles et des troubles;
C'est la semence du malheur.
Tel un ulcère qu'on gratte quand on a la démangeaison :
En grattant on est démangé de plus en plus.
L'orgueil, l'indifférence et le Désir
Naissent tous de la convoitise des offrandes.
Cet homme nous avait protégé
Contre l'ennemi qu'est la convoitise des offrandes :
Voilà pourquoi il convenait
Que de tout mon cœur je l'en récompense.
Un tel ami excellent,
Comment l'appellerait-on un ennemi?
Parce qu'on convoite les offrandes,
On ne se réjouit pas (d'aller) à la demeure du Calme;
Le cœur qui s'attache continuellement à la convoitise des offrandes,
Jour et nuit ne s'apaise plus.
(On se dit :) « Là j'aurai des vêtements et de la nourriture ;
Un tel est mon ami,
Il viendra certainement m'inviter. »
Ainsi l'esprit a de nombreuses préoccupations,
Et le calme du cœur est détruit;
On ne se réjouit pas (d'aller) à la demeure de la paix,
On trouve une joie continuelle à se mêler aux hommes.
Parce qu'on a perdu ainsi ses avantages,
On ne se plaît pas au *Samâdhi*,
Et parce qu'on renonce au *Samâdhi*
On ne s'appelle plus un Bhikṣu
Et on ne s'appelle plus un *çvetâmbara* (vêtement blanc).

42. — Le blanchisseur et le forgeron qui entrent dans la vie religieuse.

Et ensuite : Celui qui a obtenu en entier *l'âçravakṣaya*, sait enseigner (la Loi) avec perspicacité.

Voici ce que j'ai entendu dire : Le vénérable Maudgalyâyana instruisait deux disciples. Ils s'adonnèrent avec énergie au *dhyâna*, mais ils n'obtinrent rien. En ce temps le vénérable Çâriputra demanda à Maudgalyâyana : « Ces deux disciples ont-ils obtenu la Loi excellente ou non? » Maudgalyâyana répondit : « Ils ne l'ont pas obtenue. » Çâriputra demanda de nouveau : « Quelle loi leur enseignes-tu? » Maudgalyâyana répondit : « A l'un j'enseigne l'impureté (du corps), à l'autre j'enseigne de compter sa respiration. Mais leur esprit est obstrué et ne s'éveille pas ». Alors Çâriputra demanda à Maudgalyâyana : « Ces deux disciples, de quelle caste sont-ils sortis pour quitter le monde? » Il lui répondit : « L'un était blanchisseur, l'autre était forgeron ». Alors Çâriputra dit à Maudgalyâyana : « Au forgeron tu dois prescrire (les exercices avec) l'inspiration et l'expiration, au blanchisseur tu dois enseigner l'impureté (du corps). » Alors Maudgalyâyana instruisit ses disciples selon la Loi. En conséquence les deux disciples pratiquèrent avec énergie (ce qu'il leur enseignait) et obtinrent le fruit d'Arhat. Quand ils furent devenus Arhats, ils sautèrent de joie et prononcèrent en ces stances l'éloge de Çâriputra :

Celui qui pour la seconde fois a tourné la roue de la Loi,
Le grand chef de la Loi du Buddha
A obtenu parmi tous les çrâvakas
La plus haute intelligence
Et possède la force de la sagesse supérieure.
Oh! Çâriputra
Nous a guidés et nous a montré la Délivrance,

En prenant avantage du métier que nous exercions jadis.
Il nous a guidés et nous a ouvert l'esprit;
Tous les deux nous avons vite gagné la Délivrance.
En nous mouvant dans notre propre domaine
Nous avons obtenu ce que nous devions obtenir.
Quand on se meut dans un domaine étranger,
On est pareil à un poisson qui est tombé sur la terre sèche.
Moi, je demeurais toujours sur le bord du fleuve,
En m'occupant de laver les vêtements et de les rendre blancs et purs.
Quand d'un cœur calme je méditais sur les os blancs (d'un squelette)
Je comprenais facilement à cause de la ressemblance.
Sans avoir à faire un grand effort,
Vite cela entrait dans mon esprit.
Ce forgeron était habitué à souffler,
Sa respiration sortait et rentrait comme le vent :
Il s'est facilement réjoui à faire des exercices sur l'inspiration et sur l'expiration.
Tous les êtres, dans leur métier,
Ont chacun une force supérieure.
Maintenant Çâriputra
Est le licou de la Loi du Buddha.
Le Buddha a dit que Çâriputra
Tournera pour la seconde fois la roue de la Loi;
Voilà ce dont il est digne en vérité.
Son esprit est devenu puissant,
Il a pu faire que nous deux
Connaissions bien le chemin du Dhyâna.
J'étais pareil à un éléphant indompté :
Mais le grand chef de la Loi
M'a dompté par sa parole et son enseignement,
Il m'a fait parvenir à la demeure du Calme :
Voilà ce dont je conçois une grande joie.

43. — Le Buddha convertit un homme d'une caste méprisée.

Et ensuite : Ceux dont les bonnes actions sont mûres ont beau éviter le Parfait dont la miséricode est grande : il ne les abandonne jamais.

Voici ce que j'ai entendu : Le Parfait était un champ de mérite excellent et sans égal. Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il se mît en marche ou qu'il s'arrêtât, il procurait sans cesse le mérite et les avantages. Il n'était pas pareil à un champ du monde ; il désirait montrer (aux êtres) à pratiquer le champ de mérite qui est différent des champs du monde. Pratiquant le champ de mérite, il se rendait auprès des dânapatis et des gens de basse caste ; il entrait dans la ville de Çrâvastî pour mendier sa nourriture[1]. Et quand il était encore Bodhisattva, il se rendait à Râjagṛha pour mendier sa nourriture. Dans la ville les vieux et les jeunes, les hommes et les femmes, les grands et les petits avaient tous le cœur rempli de joie et de respect en voyant la beauté de sa figure, comme il est relaté dans la « Vie du Buddha[2] ». Dans le temps où le Buddha vivait dans le monde, tous les êtres abhorraient le mal. La semence de leurs bonnes actions poussait très facilement des bourgeons. A cause de ceux qui devaient être convertis par lui et pour sauver les hommes, le Buddha entra dans la ville pour mendier sa nourriture. Ces stances furent prononcées :

Celui qui d'un cœur plein de foi profonde
Adore les pieds du Buddha,
Celui-là dans le saṃsâra
Ne demeurera pas longtemps.
Celui qui est capable de pratiquer le champ de mérite,

1. Le texte a *fen-wei*, qui est une ancienne transcription pour *pin-tch'a-po-to* = piṇḍapâta.

2. Renvoi évident au *Buddhacarita* d'Açvaghoṣa, livre X, 3-9.

Celui qui par ses offrandes se prépare un sort (heureux),
Celui-là obtiendra certainement une récompense considérable.
Celui qui d'un cœur rempli de respect et de foi
(Ne) donne (que) de la terre dans le pot à aumônes du Buddha,
Celui-là ne restera pas sans récompense.

Quand le Parfait entra dans la ville et manifesta sa puissance surnaturelle, tous les hommes se dirent les uns aux autres : « Le Buddha vient d'entrer dans la ville ». Le reste se passa comme il est raconté dans les sûtras. Quand le Buddha vint dans la ville, sa majesté était en tous points parfaite. Quand les hommes et les femmes, les grands et les petits apprirent que le Buddha était arrivé dans la ville, tous s'en émurent. Tel le grand bruit, quand dans l'océan le vent remue les vagues et les flots. Dans les limites du Jambudvîpa on n'avait jamais vu une pareille forme. En ce temps il y avait un homme, un balayeur d'immondices; son nom était *Ni-t'i.* Ses longs cheveux pendaient en désordre; il était crasseux et ses vêtements étaient en loques. Quand il trouvait en route un haillon, il s'en servait pour raccommoder ses vêtements. Comme pour montrer qu'il n'avait pas acquis de bons karmans dans ses existences passées, il portait sur son dos une jarre pleine d'immondices et s'apprêtait à s'en aller au loin. Alors il aperçut sur la route le Buddha et il contempla sa face vénérable, comme s'il eût regardé l'océan. Une auréole large d'un pouce ornait son corps. Il était pareil à un amas d'or pur sans tache. Le kâṣâya qu'il portait était pareil à du santal rouge. Et il était comme un pavillon orné de pierreries, qu'on ne se lasse pas de contempler. Alors on prononça ces stances :

Il a la couleur de l'or et il est pareil à une fleur épanouie;
Son vêtement est pareil au santal rouge.
Son vêtement est bien ajusté,

Il est pur comme un miroir de cuivre.
Telle, au temps où apparaît la lune d'automne,
Elle demeure tous les jours dans l'espace,
Tel le Sublime demeure au milieu de l'assemblée,
Pur comme la lune d'automne.

En ce temps tous les êtres, quand ils aperçurent le Buddha, le Sublime, furent remplis d'une grande joie. En apercevant le Buddha, même la vue des animaux se réjouit, combien plus celle des hommes! Alors on prononça ces stances :

Quand on voit sa forme sans égale,
L'amour et le respect pour lui pénètrent le tréfonds du cœur.
Il est digne d'être le vase du Dhyâna,
La lumière de sa majesté redouble d'éclat.
Même les hérétiques au cœur pervers
Se réjouissent en apercevant le Buddha.
Quand on regarde ses formes,
Elles frappent l'œil et on ne se lasse pas de les contempler.
Quand on l'aperçoit, le cœur se remplit de joie.
Son corps brille,
Il devient de plus en plus éclatant quand on le regarde.
Ses formes sont rondes et parfaites,
Il n'y a rien qui mérite le blâme.
Sa famille est admirable, excellente,
Il n'y a personne qui puisse la critiquer ;
Un héros bon et intelligent
Est sorti comme rejeton de cette famille.
Les hommes du monde se parent de pierreries
Pour appuyer la beauté de leur figure;
Les signes de beauté du Buddha sont complets,
Sans qu'il emprunte d'autres ornements.
Ses signes de beauté réjouissent tous,
La beauté entoure continuellement son corps.
En s'ornant de colliers, les hommes du monde
Ne se procurent pas une beauté éternelle.

Que tous les lotus ouvrent leurs calices,
Que tous les *açokas* s'épanouissent
Pour orner la grande terre :
Elle ne sera pas aussi belle que le Buddha.
Ses yeux purs et ses signes de beauté
De leur éclat parent son corps.
Même une armure en pierre *maṇi,*
Qui serait sertie de pierreries;
Même un étang dont l'eau
Serait ornée de tous les lotus :
Toutes les choses pareilles
Ne sauraient égaler le corps du Parfait.
Sur le corps du *Sugata*
Brillent les signes de beauté;
Telles, dans le firmament,
Pendant un temps clair, où les nuages ne font pas rideau,
Les étoiles parent la lune.
Il est le vase merveilleux de la conduite parfaite;
On ne se lasse pas de le contempler,
Comme si l'on buvait du nectar :
Telle la pure pleine lune
Fait la joie des hommes.
Des signes merveilleux font resplendir
La majesté du souverain excellent.
Ses vertus sont en tous points parfaites,
Qui pourrait les louer dignement?
Si dans ce saṃsâra
Des acteurs changeaient leur figure,
Jamais ils ne pourraient la changer
De façon à ressembler au Buddha.
Même en adoptant toutes les figures belles,
Ils n'égaleraient pas la démarche du Buddha.
Le visage merveilleux du Buddha
Est sans pareil parmi les dieux et les hommes.

Mais non seulement les merveilleux signes de beauté du Sublime sont à admirer. Sa conduite est en tous les points

parfaite et ses vertus sont au comble. On prononça ces stances :

Les paroles du Parfait
Sont respectées par les sages.
Dans sa démarche et dans ses mouvements
Il n'y a jamais un défaut.
Le plus excellent des *Munis*
Accomplit des actions merveilleuses.
Son intelligence est inébranlable.
Qu'on le loue ou qu'on le blâme, il ne change pas d'intention,
Parce qu'il possède les dix forces.
Ses signes caractéristiques dénotent un calme suprême,
Il est accompli et droit.
En lui sont amassés les vertus et les avantages.
Sa marche est très gracieuse,
Il est aimé par les hommes.
Ses paroles ont un sens profond et large ;
Ses regards sont scrutateurs,
Il agit avec harmonie et en bon ordre.
Il a renoncé à tout ;
Il n'a pas de convoitise pour le manger et le boire.
On peut dire en résumé :
Il n'y a personne qui n'ait de l'amour pour lui.

En ce temps Ni-t'i voyait le souverain suprême, dont les sens étaient calmes ; des bhikṣus, dont les sens n'étaient pas en désordre, l'entouraient et le servaient. Son cœur redoubla d'amour et de respect (pour lui). Il dit encore ces stances :

Ses sens sont parfaitement calmes ;
(Des bhikṣus) aux sens domptés l'entourent ;
Vêtus de robes d'une couleur neuve,
Ils l'accompagnent en le précédant et en le suivant.
Le guide suprême parmi les Çâkyas
Brille d'une couleur d'or, rien ne l'ébranle.

La quadruple communauté l'entoure continuellement,
Tels des nuages rouges qui entourent le soleil.

Ayant donc aperçu le Buddha, Ni-t'i, vil et impur, portant une jarre d'excréments sur son dos, ne pouvait aller voir le Buddha. Il retourna par un autre chemin pour ne pas aller voir le Buddha. Son cœur était plein de douleur : « Dans mes existences antérieures (je n'ai pas) accompli de bons karmans; j'étais entraîné par le mal et maintenant je souffre en rétribution cette misère [1]. Je n'aurais maintenant pas la souffrance d'exercer ce métier vil. Tous les hommes peuvent se rendre auprès du Buddha; mais moi, à cause de mon aspect impur, je ne puis pas y aller. A cause de cela la douleur brûle mon cœur. » Puis il dit ces stances :

Il est très rare qu'un Buddha apparaisse dans le monde;
Il est rare qu'on arrive à le rencontrer.
Les hommes, les dieux et les Asuras,
Toute l'octuple assemblée l'entoure.
Mais moi, bien que je l'aie aujourd'hui rencontré,
Je ne peux pas l'approcher à cause de mon impureté.
Il saurait que j'ai de mauvais karmans,
Et comme rétribution de mes crimes il me chasserait.

Ayant ainsi réfléchi, il s'engagea dans une autre petite rue et s'enfuit au loin. Mais le Buddha, le Sublime, dont la miséricorde est grande et qui est équitable, le suivait et ne le lâchait pas. Il apparut dans la petite rue devant Ni-t'i. Quand Ni-t'i le vit, il eut peur : « Je viens de fuir le Buddha et maintenant je l'aperçois de nouveau ; par où dois-je fuir? » Rempli de crainte et de douleur il se fit des reproches et dit : « Ma part de bonheur est infinie; les Buddhas ont une bonne odeur et sont purs. Comment pourrais-je, dans cet état de dernière impureté, m'approcher du Buddha? Si je m'approchais de lui, mes crimes deviendraient encore plus graves. Parce que dans mes existences anté-

1. Le texte semble avoir une petite lacune en cet endroit.

rieures j'ai eu de mauvais karmans, je suis maintenant dans cet état. » Puis il dit ces stances :

Les devas prennent du parfum de santal,
De belles fleurs mandâras
Et toutes sortes d'offrandes,
Pour venir les donner au Sublime.
Quand le Buddha est entré dans la ville,
On a aspergé le sol avec des eaux parfumées.
Les hommes et les dieux lui ont tous fait des offrandes,
Car en vérité il est digne d'être honoré.
Comment moi, qui porte une jarre d'immondices,
Pourrais-je me tenir devant le Buddha?

Puis il se dit encore : « Par quel moyen puis-je trouver une jointure (pour lui échapper)? » Il fuit donc de nouveau le Buddha et entra dans une autre petite rue. Mais comme auparavant le Buddha était de nouveau dans cette petite rue. Quand Ni-t'i le vit, il en conçut une double tristesse, et il prononça ces stances :

Une auréole large d'un pouce l'entoure;
(Il luit) de nombreuses couleurs.
Tous les hommes de la ville
L'entourent en joignant leurs paumes;
Indra tient pour lui le chasse-mouches,
Les hommes et les dieux l'honorent tous.
Je viens de fuir dans une autre ruelle,
Mais il vient de nouveau par ce chemin.

Ayant prononcé ces stances, il se dit de nouveau : « Maintenant le Sublime excelle parmi les hommes et les dieux. Dégradé et impur, je suis le plus vil des êtres. Comment pourrais-je, dans mon état d'impureté, m'approcher du Sublime? » En conséquence il fuit en se retournant et entra dans une autre ruelle. Mais alors le Sublime s'y trouva le premier. Quand il aperçut le Buddha il recula honteux. Sa jarre pleine d'immondices buta contre un mur et se brisa. Les immondices se mirent à couler et salirent ses habits. Quand il vit cette malpropreté, il fut

rempli de honte et de tristesse; sa couleur changea. Et il se dit : « Auparavant, j'étais malpropre, mais j'avais encore ma jarre pour m'abriter. Maintenant que ma jarre est brisée, mon impureté est mise à nu. C'est extrêmement honteux. » Il se fit des reproches et dit ces stances :

Je soupire : Hélas !
C'est comme si je m'étais acheminé vers la mort.
Des impuretés couvrent mon corps.
Comment pourrais-je rester en cet endroit ?
Celui qui excelle dans les trois mondes
Se dirige vers moi.
Il barre le chemin devant moi ;
Je ne puis fuir nulle part.
Hélas ! Quel mauvais cas !
Je suis impur en dedans et en dehors.
Je suis pris de honte et d'une grande douleur,
C'est comme si la décrépitude et la vieillesse m'accablaient.

En ce temps toute la grande assistance avait vu comment le Sublime suivait Ni-t'i. Alors il y eut dans cette assistance un bhikṣu qui fit cette réflexion : « Le Parfait, entré dans la ville, n'est pas allé mendier sa nourriture ni dans les maisons des nobles ni dans celles des hommes vils, mais il suit Ni-t'i. Pourquoi cela ? Il doit y avoir une raison. » Puis il se dit encore : « Cela peut s'expliquer. » Et il dit ces stances :

Celui-là doit être un vase de vertus,
Pour que le Buddha le suive.
Ainsi quand une perle est tombée dans le fumier
On le fouille pour la chercher.
Le Parfait a scruté son cœur ;
Il ne distingue pas entre les nobles et les vils,
Il ne regarde pas à la pureté de la caste.
Voici ce qu'a dit l'excellent Jina :
Un médecin, quand il diagnostique une maladie,
Regarde si le ventre du malade est dur ou mou ;
Il applique des remèdes selon le mal,

Et ne considère pas la caste (du malade).
De même le Parfait dans son équité,
Examine si le cœur est ferme ou mou,
Sans distinguer entre les castes :
Il donne son remède et fait tomber la douleur.

En ce moment Ni-t'i rencontra le Sublime dans une ruelle étroite. Plein de honte il se tapit sans pouvoir se cacher nulle part. Il joignit ses paumes, se courba vers le sol et parla ainsi :

« Toi qui soutiens tous les êtres, veuille me faire un peu de place pour laisser passer mon corps. » Puis il dit ces stances :

Maintenant le Parfait
M'a peu à peu rejoint;
Mon corps est très impur,
Je ne puis pas m'approcher du Sublime.
Oh! fais-moi un peu de place,
Pour laisser passer mon corps!

En ce moment le Parfait alla auprès de Ni-t'i, le cœur parfumé par une grande miséricorde, plein de délices et d'avantages pour les êtres, le visage calme et exprimant la joie. Doucement et d'une voix de tonnerre (*sic*) il le consola. Il inspira la joie et la gaîté dans son corps et dans son cœur. Quand le Buddha eut parlé à Ni-t'i et que Ni-t'i l'eut entendu, il regarda tout effaré dans les quatre directions : « Les paroles du Buddha sont ce qu'il y a de plus honoré dans les trois mondes. Comment peut-il appeler un homme aussi vil que moi. N'y aurait-il pas un homme du même nom que moi et n'aurait-il pas appelé celui-là? » Le Buddha avait le cœur équitable et il avait renoncé à l'amour et à la haine. Le Sublime leva sa main dans la direction de Ni-t'i. Ses doigts étaient effilés et ses ongles ressemblaient à du cuivre rouge. Une membrane couvrait l'intervalle de ses doigts. Sa paume était pareille à un lotus. Avec sa main douce, pure et ornée du signe

de la roue, il voulait inspirer du courage au cœur de Ni-t'i; en conséquence il prononça ces stances :

Parce que tu as de bonnes dispositions,
Je suis venu auprès de toi.
Maintenant que je viens (auprès de toi),
Pourquoi fuis-tu?
Tu dois rester ici :
Bien que ton corps soit impur,
Ton cœur possède de la Loi bonne et supérieure
Le parfum excellent et merveilleux.
Dans ton intérieur
Tu ne dois pas te considérer comme vil.

En ce moment, quand Ni-t'i eut entendu l'appel du Buddha, il leva ses yeux, regarda le Buddha et son cœur prit courage. Il joignit ses mains, se tourna vers le Buddha et parla ainsi : « A celui qui n'avait pas de refuge il donne un refuge; celui qui parmi tous les êtres n'avait pas d'appui, il le considère comme son fils. Son cœur est équitable et il est en vérité le vrai Sauveur. Maintenant que le Buddha, le Sublime m'a parlé, c'est comme si l'on avait arrosé de nectar mon corps et mon cœur. » Puis il dit ces stances :

Même si le roi Mahâbrahmâ
Venait causer avec moi,
Même si j'étais honoré par Indra,
Et qu'il s'abaissât vers moi pour me voir et m'embrasser ;
Même si avec un grand et saint roi cakravartin
J'étais assis ensemble pour manger du même vase,
Cela ne vaudrait pas autant que de l'Honoré des trois mondes
Une seule parole donnée avec compassion.
D'avoir éprouvé son affection
Je conçois une joie plus grande que ne serait celle-là.
Possédant de l'expérience je me délivre de mes impuretés et de mes péchés,

Mes mauvais signes caractéristiques ont disparu
Et de bons signes caractéristiques naissent.
Le sauveur souverain
M'a rempli de joie.
La poussière des pieds du Sublime,
Indra l'adore de son front.
Et on peut encore dire qu'il a de la chance;
Mais si moi, le dernier des vils,
J'ai reçu en personne l'enseignement du Buddha,
S'il m'a appelé de mon nom,
Ne dois-je pas me réjouir?

Le Buddha dit à Ni-t'i : « Veux-tu maintenant entrer dans la vie religieuse? » Quand Ni-t'i eut entendu ces paroles, son cœur se remplit de joie et il dit ces stances :

Quelqu'un d'une extraction aussi basse que moi
Serait-il digne d'entrer dans la vie religieuse?
Si le Sublime m'accorde sa compassion
Et si j'obtiens d'entrer dans la vie religieuse,
Ce serait comme si l'on prenait un homme dans l'enfer
Pour le placer dans le ciel.

Le Buddha dit à Ni-t'i : « Tu ne dois pas songer ainsi. » Puis il dit ces stances :

Le Parfait ne s'occupe
Ni de la caste ni de la noblesse;
Il ne s'occupe que des karmans des êtres
Et des bonnes semences de leur passé.
Ceux qui sont enchaînés par tous les kleças
N'obtiennent pas complètement la Délivrance.
La naissance, la vieillesse, les maladies et la mort,
Les peines et les joies sont communes à tous.
Pourquoi les brahmanes
Obtiendraient-ils seuls la Délivrance,
Sans que le reste des hommes puisse l'obtenir?
L'écriture et la grammaire,
Pourquoi seraient-elles pour les brahmanes seuls?

Les autres castes aussi les connaissent.
De même les gués des fleuves
Ne sont pas pour les brahmanes seuls,
Les autres castes aussi peuvent (s'en servir).
Tous les actes,
Les brahmanes seuls pourraient les accomplir,
Et les autres hommes ne le pourraient pas?
Maintenant tu dois seulement
Avoir foi en moi, et tu entreras dans la vie religieuse.
Dans ma Loi à moi, le Buddha,
La miséricorde règne, il n'y a pas de partialité;
Elle n'est pas pareille à celle des hérétiques,
A leur loi occulte et cachée.
Je sauve tous d'une manière égale;
Dans la Loi du Buddha on n'a de préventions contre personne;
Quand j'explique la Loi, c'est sans partialité;
D'une manière équitable je montre la droite Voie;
Pour tous les êtres
J'ai indiqué un chemin sûr et droit.
De même que dans un grand marché
On peut acheter tous les objets,
De même le peut-on sur le marché de ma Loi.
Je ne fais pas de distinction entre les castes,
Entre les nobles et les vils.
De même qu'une source claire
Est pour les Kṣatriyas et les Brahmanes,
Pour les Vaiçyas et les Çûdras;
Personne n'est empêché d'en prendre,
On ne fait de restriction ni pour les hommes ni pour ceux qui ne sont pas hommes,
Tous peuvent venir en boire.
Il en est ainsi dans ma Loi.
Ce n'est pas seulement pour les bhikṣus et les bhikṣuṇîs,
Mais c'est pour le monde entier,
Pour les hommes et les dieux que je suis un grand médecin.

« Je n'agis pas seulement pour les nobles et je n'ai pas choisi (comme disciples) seulement Bhadrarâja[1] et d'autres pareils, mais j'ai converti aussi des gens de basse caste comme Upâli (*Yu-po-li*)[2] et d'autres pareils. Je n'ai pas agi seulement pour de très riches Çreṣṭhins comme Sudatta (*Siu-ta-to*) et d'autres pareils, mais j'ai converti aussi des miséreux comme *Siu-lai-to* et d'autres pareils. Ce n'est pas seulement pour le très intelligent Çâriputra que j'ai agi, mais aussi pour *Tcheou-li-p'an-te* aux sens obtus et pour d'autres pareils. Je n'ai pas agi seulement pour Mahâkâçyapa qui avait peu de désirs et qui savait se contenter, mais j'ai agi aussi pour Upananda (*Po-nan-t'o*), dont les désirs étaient nombreux. Je n'ai pas agi seulement pour Uruvilvâkâçyapa (*Yu-leo-p'in-louo-kia-ye*) qui était vieux et dont la vertu était de longue date, mais aussi pour le jeune *Siu-to-ye* et d'autres pareils. Je n'ai pas agi seulement pour le paisible *Po-kia-lai* et d'autres pareils, mais aussi pour le féroce Aṅgulimâla (*Yang-kiue-mo-lo*) qui tenait un couteau dans sa main. Ce n'est pas seulement aux hommes qui ont beaucoup d'intelligence que j'ai expliqué la Loi, j'ai expliqué la Loi aussi aux femmes dont l'intelligence est superficielle. Ce n'est pas seulement pour la communauté de ceux qui sont entrés dans la vie religieuse que je suis le vrai Sauveur, mais j'explique la Loi aussi aux grands pécheurs qui sont restés dans le monde. Ce n'est pas seulement à ceux qui ont peu de désirs que j'explique la Loi, mais je proclame les quatre Vérités saintes même aux petits enfants qui demeurent dans le monde en s'abandonnant aux cinq Désirs. J'ai expliqué (la Loi) non seulement à *Pou-to-li* qui avait renoncé à toutes les affaires, mais je l'ai expliquée entre autres aussi au roi Bimbisâra qui traitait les affaires du royaume et qui s'occupait de nombreuses affaires de ce monde. Je l'ai expliquée non seulement aux

1. Bhadrarâja ou Bhadraçâkyarâja était fils de Çuklodana et cousin du Buddha. Il fut choisi pour succéder à Çuddhodana comme roi des Çâkyas, mais il entra dans l'ordre du Buddha.

2. Il avait été barbier.

hommes qui ont renoncé à la boisson, mais aussi au grand ivrogne *Yu-kia* et à d'autres pareils, de sorte qu'ils ont trouvé les traces de la Voie. J'ai proclamé le renoncement au Saṃsâra non seulement à Revata (*Li-yue*) et à d'autres qui se réjouissaient à pratiquer le *Samâdhi,* je l'ai proclamé aussi à Vâsiṣṭha (*Po-se-tch'a*), dont le cœur était affolé par la perte de son enfant. J'explique la Loi non seulement aux hommes vertueux et à ceux qui sont nés parmi la race des upâsakas, je l'ai expliquée aussi à *O-siu-pa-ti* (Açvapati ?) disciple des hérétiques et à d'autres pareils. J'ai expliqué la Loi non-seulement au robuste *Lo-tch'a-ho-lo* (Râjahara?), mais aussi au vieux et décrépit *Lo-kiu-lo* et à d'autres pareils. Je l'ai expliquée non seulement au vieux *Po-kiu-lo*, de sorte qu'il est devenu Arhat, mais aussi à *Siu-t'o-yen*, un çramaṇera âgé de sept ans, de sorte qu'il est devenu Arhat. Je l'ai expliquée non seulement aux seize *Po-lo-yen*, dans le cœur desquels il y avait des doutes difficiles à résoudre, mais je l'ai expliquée aussi aux soixante villageois imbéciles, qui étaient pleins du désir de prendre femme. Je l'ai expliquée non seulement à ceux dont les désirs sont accomplis, aux rois des bœufs[1] qui possèdent les grands traités, à ceux dont l'éloquence est méprisable, mais je l'ai expliquée aussi à la bhikṣuṇî *Ta-mo-to-na,* dont l'intelligence n'était pas profonde, et je lui ai procuré une intelligence profonde, de sorte qu'elle pouvait résoudre les questions difficiles des hommes éminents. Je ne l'ai pas expliquée seulement à *Mi-pa-t'i,* femme d'un roi puissant, et à d'autres pareilles, de sorte qu'elles ont obtenu le fruit de la Voie, mais je l'ai expliquée aussi à *Kiu-chou-to-lo*, esclave de basse caste, et à d'autres pareilles, de sorte qu'elles ont trouvé la trace de la Voie. Je ne l'ai pas expliquée seulement à la chaste Vaiçâkhâ[2], mais aussi à la courtisane *Lien-houa* (Lotus, Utpalâ) et à d'autres pareilles. Je ne l'ai pas expliquée seulement à des femmes comme Gau-

1. Probablement une traduction de *râjavṛṣabha*, les meilleurs des rois.
2. La femme d'Anâthapiṇḍika.

tamî, qui possédait une grande vertu et de l'éloquence, mais aussi à *Tche-lo,* cramaṇerî âgée de sept ans, de sorte qu'elle était capable de vaincre les hérétiques. » Alors le Buddha prononça ces stances :

Prends ton refuge dans la Loi de moi, le Buddha!
Entre vite dans la vie religieuse!
C'est par l'intelligence qu'on obtient *l'amṛta,*
Et non pas parce qu'on est d'une (certaine) caste.
Les quatre éléments et l'espace
Appartiennent en commun aux nobles et aux vils.
Sans l'intelligence on n'obtient pas (la Délivrance),
Elle n'est pas le privilège d'une (certaine) caste.

En ce temps Ni-t'i, ayant reçu l'enseignement du Buddha, entra dans la vie religieuse et devint arhat. Quand les çreṣṭhins et les brahmanes de Çrâvastî apprirent que Ni-t'i avait obtenu l'admission dans la vie religieuse, tous proférèrent des calomnies, se mirent en colère et s'excitèrent; et ils dirent : « Ce Ni-t'i, un homme impur et de basse caste, a maintenant obtenu l'admission dans la vie religieuse. S'il arrive que Ni-t'i vienne chez nous, il salira nos maisons, nos lits et nos nattes. Tout le royaume sera en confusion. » Alors on pénétra auprès du roi Prasenajit. Quand le roi eut appris (cette affaire), il dit à ses sujets : « Ne vous émouvez pas! Je vais maintenant me rendre auprès du Sublime et j'entretiendrai le Parfait (de ce cas); il refusera alors à cet homme vil l'admission dans la vie religieuse. » Le roi, accompagné de ses serviteurs, se rendit au Jetavana. Là il aperçut un bhikṣu qui, assis sur un rocher, raccommodait des haillons et brossait son vêtement. Sept cents dieux du ciel de Brahmâ l'assistaient à droite et à gauche. Les uns l'adoraient les paumes jointes, les autres prenaient le fil, d'autres encore enfilaient l'aiguille, comme il est longuement expliqué dans le Sûtra. En ce moment les dieux prononcèrent ces stances à son éloge :

En l'examinant on trouve que ses sens sont calmes;
Sa démarche et sa gloire sont parfaites;
Il a obtenu entièrement le Traividya;
Ses sens sont aiguisés et il ne retourne plus en arrière.
Il est rempli de toutes les vertus.
Il ne dédaigne pas de prendre des haillons et de brosser son vêtement.
Sept cents dieux majestueux
Sont descendus du palais de Brahmâ.
Ils prennent leur refuge (en lui) et viennent l'adorer.
Il les fait parvenir à l'autre rive.

En ce moment le roi Prasenajit, sans reconnaître Ni-t'i (dans ce bhikṣu), lui dit : Va de ma part auprès du Sublime et annonce-lui que le roi Prasenajit est à la porte et désire venir voir le Buddha. » Quand Ni-t'i eut entendu, il disparut dans le rocher comme s'il eût plongé dans l'eau, et d'un saut il fut devant le Buddha. Il dit au Buddha : « Le roi Prasenajit est à la porte et désire voir le Sublime. » Le Sublime dit : « Va par où tu es venu et appelle-le, pour qu'il s'avance. » Ni-t'i reçut cet ordre, réapparut de nouveau par le rocher et appela le roi Prasenajit. Le roi Prasenajit adora de son front le Sublime et lui demanda : « Quel homme d'une grande vertu est le bhikṣu de tout à l'heure, pour que tous les dieux lui offrent leurs services à droite et à gauche et pour qu'il puisse, sans trouver d'obstacles, sortir du rocher et y entrer? » Il interrogea (le Buddha) par ces stances :

Pure est la science du Buddha; à elle rien ne fait obstacle;
Il n'y a rien qu'elle ne pénètre;
Ce que je veux lui demander
Le Buddha le sait d'avance.
Tout à l'heure une chose m'a fait hésiter,
Je veux t'interroger à ce sujet :
Je viens de voir un bhiksu
Qui sortait d'un rocher et y rentrait,

Pareil à une mouette qui dans l'eau
Nage à sa guise.

Alors le Sublime dit au roi Prasenajit : « Tu veux savoir qui était le bhikṣu de tout à l'heure : c'est justement cet homme de basse caste, ce Ni-t'i dont le roi se méfie ». Quand le roi entendit cela, accablé de chagrin, il frappa le sol de son pied, se fit des reproches et dit : « Je me suis brûlé moi-même; comment ai-je pu calomnier un homme d'une aussi grande vertu? » Quand il eut vu cela, il admira la Loi du Buddha et la foi redoubla dans son cœur. Puis il se prosterna aux pieds du Buddha et dit ces stances :

La montagne Sumeru
Est faite de tous les joyaux :
Les oiseaux qui volent et les bêtes qui courent,
Quand ils s'approchent de la montagne deviennent tous de couleur d'or.
Bien que je l'aie appris depuis longtemps,
C'est seulement maintenant que j'en suis témoin :
Le Buddha est pareil au mont Sumeru.
En lui s'amassent des vertus sans nombre.
Tous ceux qui viennent se réfugier en lui
Sont transformés en des gens de noble caste.
Le Buddha ne s'occupe pas des castes,
Ni de la noblesse, ni du renom.
Il est pareil à un médecin qui diagnostique une maladie
Et qui non plus ne s'occupe de la caste (du malade),
Mais qui lui donne des remèdes excellents
Pour guérir sa maladie.
Les nobles et les vils jouissent de l'air en commun :
Toutes les castes sont égales entre elles,
Toutes peuvent également atteindre le fruit (de la Voie).

Alors le Sublime désirant augmenter la foi pure dans le cœur du roi Prasenajit, lui expliqua que les quatre castes peuvent être regardées comme pures : Quand on se marie, on se marie dans (sa propre) caste. Les quatre castes peu-

vent toutes devenir pures. Le Buddha dit au Mahârâja : « Quand on prend femme ou qu'on marie une fille, il faut choisir dans sa propre caste. Mais dans cette Loi de moi, le Buddha, on ne s'occupe pas de la caste. On ne regarde qu'à la foi et à la charité, on ne regarde pas aux richesses; on demande si l'on garde pures les Défenses, on ne demande pas si la famille est pure; on demande si on est apaisé et maître de soi-même, on ne demande pas si on sort d'une caste splendide; on ne regarde qu'à l'intelligence et non pas à la naissance ». Puis il dit ces stances :

Quand on fait fondre les pierres des montagnes,
On obtient l'or pur;
Quand le bois eraṇḍa
Est frotté, le feu en sort;
Au milieu de la boue
Naissent les lotus bleus :
On ne regarde pas à l'origine,
On ne regarde qu'à la conduite vertueuse.

On doit honorer celui qui est né dans une caste supérieure et qui a une conduite vertueuse; on doit honorer de même celui qui est né dans une basse caste et qui a une conduite vertueuse. Tous les hommes intelligents doivent honorer (ceux-là). Les hommes vertueux, bien que de caste différente, ne diffèrent pas entre eux à cause de leur conduite vertueuse, de même que le bois d'eraṇḍa et le bois de santal, pouvant faire jaillir le feu tous les deux et pouvant émettre de la lumière (tous les deux), ne sont pas différents entre eux. Les paroles du Buddha sont exactes, elles ne contiennent aucune erreur; elles pénètrent profondément dans le cœur des hommes. Elles avaient éclairé le roi. Le roi Prasenajit adora de son front les pieds du Buddha; il se jeta avec ses cinq membres par terre (et dit) : « *Namas*! Je prends mon refuge dans le dompteur des hommes, dans l'Omniscient, dans celui pour qui le sens de toutes choses n'offre pas de difficulté, dans le héros aux dix forces, dans celui qui a quatre sujets de confiance[1],

1. Catvâri vaiçâradyâni ou les quatre sujets de confiance du Buddha,

dans le Bhagavat Samyaksaṃbuddha, dans celui qui pour tous les êtres est un ami qu'on n'a pas besoin de prier, dans celui qui n'a aucune partialité pour les quatre castes! Je dirai en abrégé ceci. » Puis il dit ces stances :

Dans l'océan de l'omniscience
D'un esprit pur il est arrivé à l'autre rive;
Dans le monde, le Buddha seul possède la miséricorde,
Dans son cœur et son esprit il n'y a aucune impureté.
Pour tous les êtres
Il est le meilleur des amis;
Lui seul a proclamé la délivrance,
Et en a montré les différents chemins,
Et les multiples moyens que procure l'intelligence.
Les hérétiques, dans leur folie et leur perversité,
Pratiquent de grossières mortifications,
Et dans leur égarement obstiné, ils attachent de l'importance aux castes.

Le roi Prasenajit, après avoir adoré les pieds du Buddha et de Ni-t'i, retourna dans la ville de Çrâvastî.

44. — Le faux Arhat.

Et ensuite : Celui qui a étudié et qui possède la puissance de l'érudition, bien qu'il n'ait pas encore vu les Vérités Saintes, tous les Mâras ne pourraient pas l'ébranler. Il faut s'adonner avec zèle à l'étude.

Voici ce que j'ai entendu dire : Un Mâra se transforma en un bhikṣu et vint dans le monastère des religieux. Là un maître de la Loi était en train d'expliquer la Loi au

qui, d'après le Dharmasaṃgraha, sont : la conscience, 1) d'avoir obtenu la suprême sagesse; 2) de s'être affranchi des passions humaines; 3) d'avoir bien expliqué les obstacles qu'on rencontre dans la vie religieuse; 4) d'avoir bien indiqué le chemin qui conduit à la Délivrance. — Pour une tout autre énumération, voir *Mahâvastu*, tome II, p. 261, ligne 5.

milieu du Saṃgha. Le faux bhikṣu dit : « J'ai trouvé la voie des Arhats; si vous en doutez, interrogez-moi tous! » Alors les religieux dirent au maître de la Loi : « Mets ses dires à l'épreuve! » Le maître de la Loi demanda au faux bhikṣu : « Comment s'affranchit-on des Liens, comment entre-t-on dans le Samâdhi? » Le faux bhikṣu expliqua la Loi d'une manière erronée. Alors le maître de la Loi dit aux religieux : « Celui-ci n'est pas un Arhat; ses dires ne résistent pas à l'épreuve. » Sur ces entrefaites le faux bhikṣu sauta dans l'air et accomplit les dix-huit transformations magiques. Alors la grande assemblée blâma le maître de la Loi : « Pourquoi le maître dit-il qu'un pareil homme n'est pas un Arhat? » En ce moment le maître de la Loi, bien qu'on l'en eût blâmé, répéta que ce n'était pas vrai, car il possédait la puissance de l'érudition : « S'il est un Arhat, pourquoi ses paroles sont-elles erronées, et pourquoi peut-il néanmoins voler? Je sais maintenant pourquoi! » Puis il dit ces stances :

Envers un homme vertueux
Je n'aurais aucune jalousie ni haine;
Je me sers de l'Abhidharma
Comme pierre de touche pour savoir la vérité.
Quand (un métal) est enduit d'or,
Si on le frotte, la couleur (d'or) n'apparaît plus;
Si l'or n'est pas pur,
On peut le savoir en le frottant avec une pierre.
Le Buddha a marqué de son sceau (les arhats),
Mais celui-ci ne porte pas ce sceau.
Très abritée est la ville de l'amṛta,
Ceux qui n'ont pas ce sceau ne peuvent pas y pénétrer.
Je ne puis que rire de cet homme-là.

Tous lui demandèrent : « S'il n'est pas un arhat, comment se fait-il qu'il a le pouvoir de voler? » Alors le maître de la Loi dit encore ces stances :

Ou bien c'est Indra (*Yin-t'o-lo*),
Ou bien c'est de la magie qui a accompli cela;

Certes, c'est celui qui est l'épine dans la Loi du Buddha,
C'est Mâra qui a fait cela.

Alors le faux bhikṣu reprit sa vraie forme et une joie profonde le remplit : « Oh ! subtile et belle est la Loi du Buddha, pour que quelqu'un qui l'a entendue, ait pu si sûrement me reconnaître. » Puis il dit ces stances :

~~Les Çûdras et les simples particuliers.~~
Quand ils ~~possèdent~~ le pur ~~œil de la Loi,~~
~~Ne peuvent~~ plus être ébranlés ;
On ne doit pas s'étonner de cela.
Par la force de ton intelligence,
Bien que tu n'aies pas vu les Vérités saintes,
Ton cœur reste ferme et inébranlable :
Voilà ce qui est vraiment étonnant.
Que tu ne possèdes pas la force de la science sainte,
Et que je n'aie pas pu t'ébranler,
Voilà ce qui est curieux.
Je prends mon refuge dans le Nirvâṇa du Buddha
Parce que ses paroles sont vraies,
Celui qui le sait devient inébranlable.
Le Buddha, l'Omniscient
A dit : Je considère que parmi les Arhats
Il n'y en a aucun qu'on puisse dompter.
De même que le flux de l'Océan
Ne dépasse jamais ses bornes,
Pareillement, même si le feu devenait froid,
Et même si la stabilité devenait la nature du vent,
Les paroles du Parfait
Ne changeraient jamais.
Voilà pourquoi les paroles du Buddha
Excellent parmi tous les çâstras ;
Elles sont pareilles aux rayons du soleil
Qui chassent toutes les ténèbres.
Honorons celui qui possède la vérité suprême,
Celui qui possède une éloquence lumineuse,
Qui sait bien examiner et distinguer.

Celui qui est incapable d'examiner
Ne comprend pas ce principe :
La vérité et le mensonge,
Ces deux sont incompatibles :
Des paroles du Buddha et des traités hérétiques
Il en est de même.

CHAPITRE VIII

45. — Le fils du roi de Chine.

Et ensuite : Pour guérir les maladies du corps et du cœur, il n'y a que les paroles du Buddha. C'est pourquoi on doit écouter avec zèle, quand on explique la Loi.

Voici ce que j'ai entendu : Le fils du roi de Chine[1] avait une maladie d'yeux[2] qui se répandit dans les yeux en entier, de sorte qu'il fut enveloppé de ténèbres et qu'il ne vit plus rien. Les différents remèdes qu'on lui appliquait ne pouvaient pas le guérir. En ce temps des marchands du royaume de Takṣaçilâ vinrent en Chine. Le roi de Chine demanda aux marchands : « Mon fils a une maladie d'yeux; vous qui venez de loin, pourriez-vous le guérir? » Les marchands répondirent : « Dans les pays étrangers il y a un bhikṣu du nom de Ghoṣa (*K'iu-cha*); lui seul peut le guérir. » Quand le roi eut appris cela, il donna à son fils en grande quantité des provisions magnifiques et l'envoya dans le royaume de Takṣaçilâ. Quand il fut arrivé dans ce royaume, il se rendit auprès du vénérable Ghoṣa et lui dit : « Je viens d'un pays lointain pour trouver la guérison de mes yeux; daigne avoir pitié de moi et guéris mes yeux. » Alors le vénérable lui promit de guérir ses yeux. Il fit faire en grand nombre des tasses de cuivre et les distribuant à la commu-

1. M. à m. la terre des Han.
2. Proprement une diminution de la vue par l'épaississement de la cornée.

nauté il dit à tous : « Quand, en m'écoutant expliquer la Loi, vos larmes couleront, conservez-les dans ces tasses ». Puis il récita le Sûtra des douze Nidânas, et quand l'assemblée l'eut écouté, elle eut des pleurs et des larmes que les tasses conservèrent. On rassembla toutes les larmes et on les porta au prince. Le vénérable Ghoṣa prit ces larmes, les mit dans sa paume droite et prononça ces stances :

Je viens d'expliquer
Les douze Nidânas au sens très profond;
J'ai pu chasser les ténèbres de l'ignorance;
Ceux qui m'ont entendu ont tous pleuré.
Si ce que je viens de dire est vrai,
Je vais rassembler les larmes de tous ces hommes
(Ces larmes) que parmi les hommes, les dieux et les yakṣas
Aucune eau n'égale,
Et je vais en laver les yeux du prince,
Pour que leurs entraves tombent et qu'ils deviennent lumineux.
Puis il le lava avec ces larmes
Et la membrane (qui l'aveuglait) disparut.

Quand le vénérable Ghoṣa les eut lavés avec ces pleurs et que les yeux du prince furent devenus lumineux, (Ghoṣa) prononça ces stances pour augmenter la foi dans le cœur de la grande assemblée :

La Loi du Buddha est la suprême vérité,
Elle a le pouvoir de chasser promptement tous les obstacles;
Ces pleurs aussi peuvent les chasser,
Comme le soleil fond la glace et la neige.

Les hommes de la grande assemblée, après avoir vu ce qui s'était passé, joignirent leurs paumes, devinrent pleins de respect, et dans leurs cœurs la foi redoubla. Ils furent étonnés et les poils de leurs corps se hérissèrent. Puis ils dirent ces stances :

Ce que tu as fait se voit rarement.
On dirait que tu as manifesté une puissance surnaturelle;
Le mal que les remèdes des médecins ne pouvaient guérir,
Tu as pu le guérir avec un bain de larmes.

Quand les bhikṣus eurent entendu la Loi, émus ils pleurèrent de pitié et leurs larmes tombèrent comme une pluie. Le vénérable Ghoṣa dit à l'assemblée : « Ce qui a été fait n'est pas difficile. Dans le passé, pendant des centaines et des milliers de kalpas, le Parfait a pratiqué la mortification; à cause de ce mérite il a pu trouver ce médicament qu'est la Loi des douze Nidânas et faire que ceux qui l'entendent sont émus par la pitié et pleurent de compassion. Ces pleurs sont capables d'anéantir, sans qu'il en reste rien, le nâga Vâsuki qui exhale un poison violent, les Yakṣas et les mauvais démons qui remplissent toutes les demeures, et les *Ki-pi-tché-t'o-lo*, qui depuis l'origine haïssent la Voie. Où est la difficulté en cela ? A plus forte raison (ces larmes éloignent-elles) ces obstacles, comme si elles écartaient une aile de mouche; cela n'est pas bien difficile. De grands nuages et des brouillards, les obscurités et les ténèbres, les vents terribles et les pluies violentes, ces larmes sont capables de les anéantir aussi. Advienne une armée composée d'éléphants furieux, ornée de fantassins et de guerriers cuirassés, on l'aspergerait de ces larmes et l'armée serait refoulée et dispersée. La Loi qu'a pratiquée et amassée l'Omniscient, qui pourrait l'entendre sans que ses larmes tombent comme une pluie? Les calamités, ces larmes sont capables de les écarter et elles effacent les (mauvais) karmans du passé. »

Quand le prince eut recouvré la vue, il se mit à sauter de joie. Il écouta l'explication de la Loi, prit en dégoût la misère et le Saṃsâra et obtint le fruit d'un Srotâpanna. Plein d'admiration il prononça ces stances :

Qui, en obtenant d'entendre la Loi du Buddha
Ne serait pas rempli de joie?

J'ai (pour elle) un respect et une foi profonde,
De tout mon cœur je m'applique à écouter l'explication de la Loi.
Mes oreilles ont entendu des choses admirables,
Et le mal de mes yeux a été supprimé.
L'œil de mon intelligence et mon œil de chair
Sont devenus purs tous les deux.
Le meilleur des médecins oculistes
Ne surpasse pas le grand *ṛṣi*.
J'incline donc la tête et j'adore
Le plus éminent parmi les médecins;
Avec le remède précieux de son omniscience
Il a rendu la lumière à mes deux yeux.
Où est dans le monde un homme de cœur
Qui n'aurait pas du respect et de la foi pour lui ?
Même ceux qui ont une petite intelligence,
Pourquoi ne croiraient-ils pas en lui?
Le Çâkyamuni, le vénérable,
Est pour tous les êtres un tendre père.
Ses paroles sont belles,
Douces et aimables.
Il a accompli sa mission de sauveur
Et est parvenu à l'autre rive,
La Loi qui a son esprit pour racine, est très subtile.
Dès qu'on avait formé une pensée, il l'avait comprise;
Même les hommes des frontières extrêmes
Obtiennent (par lui) l'entendement.

46. — Le Candâla qui refuse d'exécuter un criminel.

Et ensuite : Quand on a obtenu les quatre Impérissables purs[1], on aime mieux renoncer à son corps et à sa vie que de jamais tuer un être qu'on trouve devant soi. Voilà pourquoi il faut pratiquer avec zèle les quatre Impérissables purs.

1. C'est-à-dire les quatre Vérités Saintes.

Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait un criminel qui allait être exécuté. En ce temps le tour était à un Caṇḍâla de faire fonction de bourreau. Mais ce Caṇḍâla était upâsaka et avait obtenu de voir face à face la Voie. Il refusa de tuer l'homme. Le chef des hautes œuvres se mit dans une colère violente et lui dit : « Tu veux donc t'opposer à la Loi du roi ? » L'upâsaka dit au chef des hautes œuvres : « Tu es un homme très ignorant. Comment le roi me forcera-t-il à tuer un homme ? Mon corps matériel (*rûpa-kâya*) de Caṇḍâla a beau appartenir au roi, (celui que j'ai obtenu) en naissant dans la famille des saints s'appelle le corps de la Loi (*dharmakâya*) et celui-là n'appartient pas au roi et échappe à son autorité ». Puis il dit ces stances :

Le Çâkyamuni, le Vénérable
Possède l'omniscience ;
Avant qu'on ait commis des actes, on est converti par lui,
Il chasse tous les péchés.
Ceux qui suivent la loi du roi Yama
Ne sont convertis qu'au temps de la rétribution des actes ;
C'est quand on s'approche des douleurs que ce qui a été dit au sujet de la Douleur
Est facilement compris et peut être pénétré.

Alors le chef des hautes œuvres amena cet homme, qui violait le décret du roi, devant le roi et dit : « Ce Caṇḍâla n'exécute pas l'ordre du roi ». Le roi lui dit : « Pourquoi n'exécutes-tu pas l'ordre du roi. » Il dit : « Grand roi ! Je dois maintenant avoir foi et me réjouir ». Et il dit ces stances :

Chassée est de moi la tache des trois Poisons ;
J'ai obtenu ce par quoi on gagne le Nirvâṇa.
De celui que personne ne surpasse dans sa grande miséricorde,
Du Sublime aux dix forces,
Je garde les Défenses.
Même envers les moustiques et les fourmis

Je ne conçois pas de pensée de meurtre,
Combien moins envers un homme!

Alors le roi lui dit : « Si tu ne le tues pas, ta propre vie n'aura pas son terme normal. » Mais cet upâsaka, doué de la force que donne la vue des Vérités saintes, n'avait aucune difficulté à braver le roi; il dit : « Mon corps que voici est au roi; le roi est le suprême arbitre de mon corps. Mais voici ma résolution : même si Indra me commandait (de tuer cet homme), je n'obéirais pas ». Quand le roi eut entendu ces paroles, il entra dans une colère terrible. Il donna l'ordre au père et aux frères du Caṇḍâla, sept personnes en tout, de tuer (le criminel), mais aucun d'eux ne consentit. Le roi les fit successivement mettre à mort, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que deux personnes en vie. On était arrivé au sixième et on lui ordonna de tuer cet homme, mais il ne consentit pas à le tuer. Alors le roi le fit mettre à mort. Le septième aussi ne consentit pas à le tuer. Le roi allait aussi le tuer. Sa vieille mère dit au roi : « Épargne ce petit en ma faveur! » Le roi dit : « Ces hommes que sont-ils pour toi? » La vieille mère dit : « Tous sont mes fils. » Le roi demanda de nouveau : « Mais les six précédents n'étaient pas tes fils? » Elle répondit : « Ils l'étaient aussi. » Le roi dit : « Pourquoi intercèdes-tu seulement pour ce septième fils? » Alors la vieille mère prononça ces stances :

Sache-le, grand roi,
Les six (autres) fils avaient tous vu les Vérités saintes,
Tous étaient de vrais fils du Buddha;
Ils étaient calmés et avaient renoncé au mal;
Voilà pourquoi je ne craignais rien pour eux.
Mais ce septième fils
Est encore un homme vulgaire;
Donc, quand sa vie sera en danger,
Il accomplira de mauvais karmans.
C'est pourquoi maintenant
Je demande sa vie au roi.
Le roi des hommes est l'arbitre,

Qu'il daigne laisser vivre ce fils.
En s'approchant de sa fin il serait terrifié
Et il pourrait commettre de mauvaises actions.
L'homme vulgaire, quand il s'approche de la mort,
Ne se soucie que de son corps actuel,
Il ne regarde pas à ce qui arrivera après ;
Être capable de considérer la rétribution dans l'existence prochaine,
Voilà ce qui n'est pas dans la sphère des hommes vulgaires.

Alors le grand roi dit : « Jamais je n'ai entendu de pareilles paroles chez les hérétiques. Pareille à une lampe lumineuse, elle a expliqué la rétribution des actes. » Quand la bouche de la Caṇḍâlî eut proféré ces paroles, l'esprit du roi fut fixé (et il dit) : « Cela s'appelle un village de sainteté, ce ne sont pas des Caṇḍâlas. Bien qu'ils s'appellent des Caṇḍâlas, ce sont en vérité des ascètes. Ils n'ont même pas épargné leur propre vie ; combien moins étaient-ils attachés à leurs parents ; ils gardaient les Défenses plus qu'ils ne protégeaient leurs richesses. Ils ne se souciaient ni de leur vie ni de leurs parents ; ils ne songeaient qu'à observer les Défenses. » Puis il dit ces stances :

Les hommes du monde se préoccupent des castes,
Ils ne s'occupent pas (de savoir si) dans son intérieur on a les Défenses.
L'observance des Défenses constitue la (noblesse de la) caste ;
Celui qui n'observe pas les Défenses,
Celui-là déchoit de sa caste.
C'est moi qui suis un Caṇḍâla,
Et ceux-là ont gardé pures les Défenses.
Ceux-là sont nés Caṇḍâlas,
Mais leurs actes étaient vraiment purs.
Bien que je sois né d'une race royale,
Je suis en réalité un Caṇḍâla ;
Je n'ai pas un cœur compatissant,

Dans ma férocité j'ai tué ces hommes de bien :
Je suis en réalité un Caṇḍâla.

Alors le roi se rendit avec tous ses parents au cimetière et rendit les honneurs à leurs cadavres. Le roi prononça ces stances :

Dans ceux-ci étaient cachées de belles vertus,
Comme le feu est caché sous les cendres ;
Bien que leur bouche ne l'ait pas dit elle-même,
C'est devenu manifeste par leurs actes.
Indra honorera toujours
Des hommes qui ont une conduite anssi ferme.
Ils n'ont pas épargné leur propre vie
Pour garder une conduite conforme aux Défenses.

Ensuite le roi, accompagné de ses sujets et de plusieurs milliers et de koṭis de brahmanes, se rendit à pied au cimetière et parla ainsi : « Ces héros, bien qu'ils s'appellent des Caṇḍâlas, sont en vérité des *maharṣis*. » Le roi, en ramassant les cadavres et en laissant tomber ses larmes sur eux, prononça ces stances :

Courageux ils ont observé les Défenses ;
On fendait leur corps avec une épée ;
Leurs cadavres ont été jetés par terre,
Leurs corps sont maculés de sang et de boue.
Pour garder les Défenses
Ils ont renoncé aujourd'hui à ce corps :
Fermes de cœur ils n'ont pas voulu commettre un crime,
Jusqu'à la mort ils ont gardé les Défenses.
Quand ils ont obtenu l'arome de la Loi du Buddha
Les sages doivent tous agir ainsi !

Le roi dit encore ces stances :

Aveuglé par l'ignorance,
Sali par la convoitise et le Désir,
Attaché aux (objets des) sens,
Je suis inconstant et je ne jouis pas du calme.
Je n'ai pas compté avec les mauvais karmans,

Je me suis livré seulement aux jouissances présentes ;
Les Liens et les Kleças m'ont souillé et sali.
Que les sages se le disent toujours :
La vie et les richesses sont menacées d'une perte imminente,
Comme un arbre sur le bord d'un fleuve ;
Que jamais ils ne commettent de mauvaises actions
Et qu'avec l'eau de la sagesse ils lavent les souillures de leur cœur.

Ensuite le roi s'approcha des corps des Caṇḍâlas et voulant témoigner son respect pour la Loi, il tourna trois fois autour d'eux ; il fit une longue génuflexion, joignit les paumes de ses mains et prononça ces stances :

Namas ! Je prends mon refuge dans la Loi ;
Ceux qui savent bien réfléchir
Aiment mieux renoncer à cette vie courte
Que de renoncer à la Loi.
Même si on le faisait entrer dans une forêt en feu,
Qu'un homme qui a vu les Vérités saintes, viole les Défenses,
Cela n'a jamais lieu.
Ceux-ci en portent un clair témoignage.
Ces hommes ont observé les paroles du Buddha,
Leur résolution n'était jamais double ;
Ils gisent dans la boue et dans le sang
Pour avoir observé les Défenses.
Quand leurs cadavres seront brûlés,
Ils se réduiront en poussière,
Mais la gloire qu'ils ont acquise pour avoir observé les Défenses et la bonne Loi.
Ne périra qu'avec le monde.

Pourquoi ai-je raconté ce cas ? Pour montrer que ceux qui ont vu face à face la Voie ne changent jamais. Le Buddha a dit que ceux qui ont vu les Vérités saintes ne les verront jamais s'écrouler. Les quatre éléments peuvent périr, mais les quatre Impérissables purs ne peuvent jamais périr.

47. — La conversion d'Upâli.

Et ensuite : Quand on a un cœur orgueilleux, il n'y a aucun péché qu'on ne commette. Bien que l'orgueilleux s'exalte soi-même, on doit l'appeler un homme inférieur. Voilà pourquoi on doit s'affranchir de l'orgueil.

Voici ce que j'ai entendu dire : Le Buddha, peu après qu'il eut acquis l'intelligence suprême, convertit Uruvilvâkâçyapa, ses frères et leurs adeptes, mille hommes en nombre. Ils s'affranchirent des Kleças et leurs cheveux tombèrent d'eux-mêmes. Ils accompagnèrent le Sublime à Kapilavastu (*Kia-pi-lo-wei*), comme il est longuement expliqué dans la Vie du Buddha. Le roi Çuddhodana (*Yue-t'eou-t'an*) se convertit et se dompta ; mais les Çâkyas étaient orgueilleux de leur caste. Quant au Buddha Bhagavat, on ne se lassait pas de contempler tout son corps; son corps était parfait, ni gras, ni maigre. Mais les brahmanes et les autres, qui pratiquaient la mortification, avaient depuis longtemps le corps amaigri ; dans leur intérieur ils portaient l'Intelligence, mais leur extérieur était très laid. Ils n'étaient pas du tout en état de suivre la conduite du Buddha. En ce temps le roi, le père (du Buddha) fit cette réflexion : « Si je fais entrer les Çâkyas dans la vie religieuse, ils seront en état de suivre le Buddha. » Quand il eut ainsi pensé, il fit battre le tambour et proclama ceci : « Vous m'obligerez en faisant envoyer un homme de chaque famille des Çâkyas pour qu'il entre dans la vie religieuse. » Quand ils eurent reçu l'ordre du roi, les familles envoyèrent chacune un homme pour se convertir et pour entrer dans la vie religieuse. En ce temps Upâli, quand il coupait les cheveux et les barbes des Çâkyas, pleura et s'attrista. Les Çâkyas dirent : « Pourquoi pleures-tu ? » Upâli dit : « Maintenant que vous autres Çâkyas vous entrez dans la vie religieuse, de quoi vivrai-je ? » Quand les Çâkyas eurent entendu les paroles d'Upâli, les Çâkyas entrés dans la vie religieuse se

dépouillèrent de tous les vêtements qu'ils portaient, de leurs colliers et des parures de leur corps, et en firent un tas qu'ils donnèrent en entier à Upâli. Ils dirent à Upâli : « Nous te donnons en entier ces différents objets qui subviendront pour jamais à ta vie. » Quand Upâli eut entendu ces paroles, il fut pris de dégoût et dit : « Vous avez tout pris en aversion, ces bijoux et les parures de votre corps, et vous les avez rejetés. Comment pourrais-je les accepter? » Puis il prononça ces stances :

Tous ces Çâkyas
Ont rejeté leurs bijoux,
Comme des balayures insupportables,
Ou comme des brins d'herbes et des feuilles.
Ceux-là ont cessé de les aimer,
Pourquoi les accepterais-je par convoitise?
Si j'acceptais ce monceau de joyaux,
Mon cœur s'y attacherait avec avarice;
Si je les possédais
Ils deviendraient une grande calamité (pour moi).
Les Çâkyas se sont délivrés des calamités qu'ils entraînent;
Si je les acceptais, moi,
Ils deviendraient une grande calamité (pour moi).
Quand un homme vomit sa nourriture
Les chiens accourent pour la manger;
Si j'acceptais ce que ceux-là ont rejeté,
En quoi me distinguerais-je de ces chiens?
Je crains ce monceau de joyaux
Et je l'évite comme les quatre Poisons.
Mes bonnes dispositions sont éveillées,
Je ne convoite pas ce monceau de joyaux.
Certes, je le rejetterai.
Je veux me rendre auprès du Sublime
Pour lui demander la Loi des religieux.

Quand Upâli eut prononcé ces stances, il dit encore ces stances :

En voyant que les autres gagnent la Loi Sublime,
Mon cœur se remplit de respect;
Je souhaite que moi-même,
J'obtienne avec ceux-là la meilleure des choses.
Moi aussi je veux maintenant sortir (du monde)
Pour m'efforcer d'acquérir des moyens (de Délivrance).

Ensuite Upâli se dit : « Je suis maintenant résolu, je sortirai du monde. Je dois m'y appliquer avec zèle. Précédemment des milliers de brahmanes ont, par l'entremise du Buddha, obtenu l'admission dans la vie religieuse. Des Kṣatriyas de la race des Çâkyas au nombre de cinq cents ont aussi obtenu d'entrer dans la vie religieuse. Ces deux castes, les Brahmanes et les Kṣatriyas, sont nobles. Mais moi, je suis un Çûdra et cette caste est basse et méprisable. Obtiendrai-je d'entrer dans la vie religieuse avec ces hommes supérieurs? Quels talents ai-je donc? Comment pourrais-je entrer dans la vie religieuse avec ceux-là ? » Puis il dit ces stances :

Pure est la caste des Kṣatriyas;
Les Brahmanes ont une grande science;
Leur lieu d'origine est (pur) comme la pierre *maṇi*;
Tous ceux-là sont rassemblés ici.
Moi je suis un Çûdra;
Comment pourrais-je me mêler à eux?
Ce serait comme si on broyait du fer
Pour l'allier à l'or pur et pour l'en fausser.
Le Bhagavat, le Buddha
Est omniscient, je l'ai appris.
Je vais maintenant me rendre auprès de celui
Qui a de la compassion pour tous :
(Je saurai) si je suis pur ou si je ne suis pas pur,
Si je puis sortir (du monde) ou si je ne puis pas en sortir.
Aucun des hérétiques
Ne connaît où se trouve la Délivrance;

Celui-là seul qui a détruit les Liens
Est capable de connaître la Délivrance.

Quand Upâli eut prononcé ces stances, il vint près du Sublime, fit une génuflexion, joignit les paumes de ses mains, mit le genou droit par terre et prononça ces stances :

Ceux qui appartiennent aux quatre castes
Peuvent-ils tous entrer dans la vie religieuse?
Les joies du Nirvâṇa et de la Délivrance,
Des hommes pareils à moi peuvent-ils les obtenir?
Hélas! Sauveur du monde!
Toi qui as une grande miséricorde et qui es équitable,
Daigne par pitié me permettre
D'entrer à mon tour dans la vie religieuse.

En ce moment le Sublime reconnut que le cœur et l'esprit d'Upâli étaient domptés, que ses bons karmans étaient mûrs et qu'il était prêt à être converti. Alors il leva sa main droite ornée de bons signes et la plaça sur son front en lui disant : « Je te permets d'entrer dans la vie religieuse. Les hérétiques avec leur loi occulte ne font rien connaître à leurs disciples. Tel n'est pas le Parfait : il est doué d'une grande compassion et il est équitable ; il n'a pas de partialité et explique la Loi (à tous) d'une manière égale. Il indique aux hommes la Voie suprême et les sauve. Ainsi qu'au marché on vend les objets sans choisir (comme acheteurs) les nobles ou les vils, de même dans la loi du Buddha on ne distingue pas les pauvres et les riches ni les hommes des différentes castes. Puis il dit ces stances :

Qui boirait assoiffé dans un courant pur
Sans se désaltérer?
Qui tiendrait dans la main une lampe allumée
Sans supprimer les ténèbres?
La Loi de l'Omniscient
Est universelle et appartient à tous.
Qui l'a pratiquée

Sans trouver la vérité suprême?
Ainsi que (tous savent) manger le sucre,
De même nobles et vils (ont la faculté) de chasser les ténèbres.
Kṣatriyas et Brahmanes,
La loi du Buddha appartient à tous également;
Même quand les trois mondes périront,
Il n'y aura pas de différence entre les castes.
Ainsi que les trois sortes de médecines
Guérissent les attaques froides et chaudes,
(Ainsi que) le remède ne s'applique pas à une caste (spéciale),
Et qu'il a le pouvoir de guérir les nobles et les vils,
De même le remède de la Loi
Peut guérir la convoitise, la colère et l'ignorance;
Des quatre castes il peut les écarter,
Sans faire de différence entre les haut placés et les inférieurs.
Ainsi que le feu, quand il brûle les objets,
Ne regarde pas si le combustible est beau ou laid,
Ainsi que le poison, tel le feu,
Ne distingue pas entre les nobles et les vils,
Ainsi qu'en se lavant avec de l'eau
Les quatre castes peuvent effacer les impuretés,
De même quand il s'agit d'effacer les bornes que nous oppose la douleur
Toutes les castes peuvent s'en affranchir.

Ensuite le Sublime s'adressa à Upâli d'une voix pareille au son profond et lointain du tonnerre qui se fait entendre dans un ciel clair et que les nuages ne cachent pas, d'une voix pareille à celle d'un grand roi des nâgas, d'un roi des bœufs, d'un kalaviṅka, d'une voix pareille à celle d'un roi d'abeilles ou d'un roi des hommes, pareille à la musique des acteurs célestes, faisant entendre une voix de Brahmâ : « Serais-tu content d'entrer dans la vie religieuse? » Quand Upâli eut entendu cette voix, il fut rempli de joie; joignant les mains il dit au Buddha : « Daigne

me réjouir en me faisant entrer dans la vie religieuse ! » Le Buddha lui dit : « Upâli ! Sois le bienvenu comme bhikṣu! Adonne-toi bien aux pratiques d'un *brahmacârin* ! » Quand il eut entendu ces paroles, ses cheveux tombèrent d'eux-mêmes et le kaṣâya le vêtit. Sa démarche devint parfaite et ses sens furent calmés ; il devint comme ceux qui étaient des bhikṣus de longue date.

Les cinq cents Çâkyas pratiquaient les quatre karmans purs et avaient reçu les Défenses en entier. Le Buddha dit : « Je vais par quelque moyen chasser l'orgueil du cœur des Çâkyas ! » Le Sublime dit alors aux Çâkyas : « Vous devez maintenant faire révérence à tous les anciens bhikṣus. » Alors ils firent révérence d'après l'ordre au sthavira Âjñâtakauṇḍinya, au bhikṣu *O-pi Ma-che*[1], etc. Upâli était assis le dernier en bas. Çâkya Bhadrarâjâ marchait à la tête des Çâkyas. En ce temps les Çâkyas, pour honorer l'ordre du Buddha et pour s'y conformer, firent révérence aux pieds (des bhikṣus) les uns après les autres et finirent par arriver auprès d'Upâli. Quand ils aperçurent ses pieds différents (des autres), ils levèrent les yeux et aperçurent le visage d'Upâli. Alors les Çâkyas s'émurent et s'étonnèrent. Pareils à un fleuve impétueux qui se jette du sommet d'une montagne, dont le courant heurte les rochers et dont les flots se jettent en arrière, ils parlèrent ainsi : « Nous sommes de la caste des Kṣatriyas, issus de la race du Soleil ; le monde nous tient en honneur. Comment pourrions-nous faire la révérence à notre propre esclave, issu de basse caste, du clan des barbiers ? Nous devons nous rendre auprès du Buddha et lui expliquer toute cette affaire ! » Ils dirent au Buddha : « Devons-nous aussi faire révérence à Upâli ? » Le Buddha dit aux Çâkyas : « Hommes de mon clan ! Dans ma Loi il n'y a pas place pour l'orgueil. » Alors les Çâkyas dirent au Buddha : « Il est de la caste des Çûdras ! » Le Buddha leur dit : « Tout est périssable ; les castes ne sont pas durables ; la non-éternité a (en

1. « Le maître des chevaux » ; peut-être *Ma-che* n'est-il que la traduction de *O-pi*, et *O-pi* pourrait être une transcription de Açvajit ; dans le Lalitavistara, ce dernier vient toujours après Âjñâtakauṇḍinya.

tout) un seul goût, même dans les castes ; pourquoi différeraient-elles (des autres choses périssables)? » Les Çâkyas répliquèrent au Buddha : « Sublime! Il est du clan des barbiers ; nous, nous sommes issus de la race du Soleil. » Le Buddha dit aux Çâkyas : « Tout ce qui se trouve dans le monde est comme un songe, comme de la magie; entre les castes quelle différence y a-t-il? » Les Çâkyas dirent au Buddha : « Il est un esclave; nous, nous sommes des seigneurs. » Le Buddha leur répondit : « Dans le monde tous sont redevables à l'affection (des parents, des maîtres, etc.) et sont ainsi des esclaves ; entre les nobles et les vils qui ne se sont pas affranchis du saṃsâra, il n'y a pas de différence. Renoncez à votre orgueil! » Alors les Çâkyas, incomparablement magnifiques comme des fleurs écloses, se tournèrent les mains jointes vers le Buddha ; pleins d'hésitation comme auparavant, ils parlèrent ainsi : « Tu veux donc nous faire faire révérence aux pieds d'Upâli? » Le Buddha dit aux Çâkyas : « Il en est ainsi non seulement dans ma Loi, mais il en était aussi de même dans la Loi réglant la vie religieuse de tous les Buddhas. » Quand les Çâkyas eurent entendu le Buddha expliquer à plusieurs reprises la Loi qui règle la vie religieuse, ils se tinrent immobiles comme des arbres quand il n'y a pas de vent. Leur esprit conçut du chagrin et ils dirent tous d'une seule voix : « Comment pourrions-nous nous opposer à l'ordre du Buddha? Nous devons nous conformer au commandement du Buddha. »

Les hommes de l'antiquité ont ainsi parlé : Si le Buddha a converti de prime abord Upâli, c'est parce qu'il voulait anéantir l'orgueil des Çâkyas. Car ensuite tous les Çâkyas renoncèrent (au monde) et se conformèrent à la Loi qui règle la vie religieuse. (Le Buddha a ainsi agi) aussi pour que les castes nobles dans l'avenir se conforment à sa Loi qui règle la vie religieuse. Bhadraçâkya(-râja) et les autres qui s'étaient longtemps livrés à l'orgueil, domptèrent donc leurs sens; prenant dans leurs mains les pieds d'Upâli, ils leur firent révérence. Quand ils leur firent révérence, la grande terre, les villes, les montagnes, les forêts, les

fleuves et l'océan s'ébranlèrent tous. Les dieux s'écrièrent : « Aujourd'hui la montagne de l'orgueil des Çâkyas s'est écroulée ! » Puis ils dirent ces stances :

Oh! ils ont renoncé à leur orgueil,
A leur caste, à leur puissance et à leurs richesses!
Ils se conforment à l'enseignement du Buddha
Comme les arbres se courbent selon le vent.
Issus de la race du Soleil, nés dans la caste des Kṣatriyas,
Ils ont adoré de leur front Upâli.
Ils ont chassé l'arrogance de leur cœur,
Ils ont calmé leurs sens.
Les hommes supérieurs,
Sincères et sans malice,
Qui ont obtenu d'heureux avantages, au comble des vertus,
Sont aussi nombreux que les bambous d'une forêt de bambous.
Brahmanes dont le nom est célèbre,
Kṣatriyas de noble caste,
Cette multitude d'hommes, dont la vertu est renommée,
Est entrée dans la Loi du *Muni.*
Ils parent la sainte communauté,
Telles les étoiles qui entourent la lune,
Rangées dans l'espace :
Que la splendeur de la Loi est vive!
La mer du Parfait
Est la plus excellente des eaux vertueuses;
Vers elle ils affluent tranquillement,
Tous les fleuves retournent à elle;
Dans le monde, tous les hommes d'une intelligence supérieure
Retournent à la Loi du Buddha.
Les hommes et les dieux en nombre toujours plus grand
A cause de cela entrent dans la Voie qui (seule) a de l'importance.

Le Parfait qui sait bien distinguer,
En expliquant la Loi, a anéanti l'orgueil;
La communauté de ses disciples n'a qu'un seul goût
Comme la mer est partout d'un seul goût.

Pourquoi avons-nous raconté ce cas ? (Pour montrer que) la Loi du Buddha a paru dans le monde pour briser l'orgueil.

48. — Le Çudra avare.

Et ensuite : Ceux qui ont obtenu de voir les Vérités saintes ne peuvent être induits en erreur ni par le dieu Mâra, ni par les hérétiques. Voilà pourquoi il convient d'acquérir avec zèle des moyens pour chercher à voir les Vérités saintes.

Voici ce que j'ai entendu dire : Un Çûdra, vivant en particulier, était excessivement avare. Çâriputra et d'autres se rendirent dans sa maison et prononcèrent ces stances :

Par rapport à la mer profonde des mauvaises voies
Un cœur en désordre est pareil à de l'eau trouble,
Qui est entraînée par le courant de l'avarice ;
On peut l'appeler un (cœur) vide.
Le fleuve de l'envie,
La multitude des poissons et des tortues de l'hérésie
Y pullulent;
Jamais son courant ne s'arrête.
Il te convient d'arracher maintenant la racine de l'avarice
Et de te préparer la récompense que comporte la charité.
(Nous qui dépendons) du Sublime à la grande miséricorde,
Du fils des Çâkyas qui ne connaît pas la peur,
En te voyant dans cette détresse,
Il nous convient de te sauver.

En ce temps Mahâkâçyapa se leva de bonne heure, revêtit sa robe, prit son pot à aumônes, se rendit dans la maison du Çûdra et y exalta la charité. Mais le Çreṣṭhin, parce qu'il en fut affligé, eut son cœur comme percé et il dit à Kâçyapa : « (Viens-tu) pour chercher une invitation ou pour mendier de la nourriture ? » Kâçyapa répondit : « Je mendie habituellement de la nourriture. » Le Çreṣṭhin dit : « Si tu mendies de la nourriture, il faut que tu le fasses en son propre temps. » En conséquence Kâçyapa s'en alla. Çâriputra, Maudgalyâyana et les autres grands disciples vinrent de même l'un après l'autre dans cette maison, mais ils ne reçurent rien. Alors le Sublime se rendit dans cette maison et dit au Çûdra : « Maintenant tu dois pratiquer les cinq grandes Charités ». Quand le Çûdra eut entendu cela, son cœur se remplit d'un grand chagrin et il fit cette réflexion : « Je ne pratique même pas la petite charité; comment pourrais-je faire les cinq grandes charités ? Dans la Loi du Parfait n'y a-t-il donc pas d'autre Loi? Tous les disciples m'ont recommandé la charité. » Le Buddha dit au Çreṣṭhin : « Ne pas tuer, cela s'appelle une grande charité; ne pas voler, ne pas forniquer, ne pas mentir, ne pas boire du vin : voilà ce qui s'appelle les cinq grandes charités. » Quand il eut entendu ces stances, son cœur se remplit de joie et il fit cette réflexion : « Si on ne viole pas d'un cheveu ces cinq prescriptions, on obtient le renom d'un grand dânapati. Pourquoi ne les accomplirais-je pas? » Quand il eut ainsi réfléchi, il se réjouit profondément du Sublime et son cœur se remplit de foi et de respect; il dit : « Le Buddha est un maître, un héros; cela est vrai et non pas faux; s'il n'y avait pas le Sublime, qui saurait proclamer de pareilles paroles? Qui ne lui obéit pas respectueusement? Personne n'ose lui désobéir. » Puis il dit ces stances :

Sa beauté n'a pas de pareille,
Son éloquence ne se trouve pas (ailleurs) dans le monde;
Le Sublime sait parler en son temps propre, d'une voix de Brahma et avec des paroles admirables;

Jamais ce qu'il dit n'est faux,
Ceux qui l'entendent obtiennent tous un fruit.

Quand il eut prononcé ces stances, il conçut de la joie pour le Buddha. Il entra dans son trésor et y prit deux couvertures pour les donner en aumône au Buddha. Puis il réfléchit encore : « Je veux lui en donner une de plus. » Puis il pensa encore : « J'objecte que ce n'est pas assez ; je veux donc lui en donner encore deux de plus. » Le Buddha pénétra les pensées de son cœur et prononça ces stances :

Quand on donne en aumône et quand on combat,
On peut dire que les deux cas sont identiques :
Car dans les deux cas la vertu ne s'arrête pas (dans son élan),
Même dans un homme fort et supérieur.
Quand on donne en aumône et quand on combat
On agit identiquement.

Quand le Çûdra eut entendu ces stances, (il se dit): « Le Parfait, le Sublime connaît mes pensées. » Il sauta de joie et anéantit son avarice. Il prit les couvertures et les donna au Buddha. Le Buddha reconnut que le Çûdra était au comble de la joie ; comme il convenait, il lui expliqua la Loi et brisa les vingt *koṭis* de vues égoïstes du Çûdra, de sorte qu'il devint Srotâpanna. Alors le Sublime se leva de son siège et retourna dans l'endroit où il séjournait. Le Çûdra rempli de joie prit congé du Buddha et retourna dans sa maison, le cœur rempli de bonheur. En ce moment le roi Mâra aperçut la joie du Çûdra et il pensa : « Je dois maintenant me rendre auprès de ce Çûdra et détruire ses bonnes dispositions. » Ayant ainsi songé, il se transforma et prit la forme du Buddha avec ses trente-deux *lakṣaṇas* et ses quatre-vingt *anuvyañjanas*, et se rendit dans la maison du Çûdra. Ces stances furent prononcées :

Son corps est pareil à une montagne d'or pur ;
Son auréole est très éclatante ;
Le souverain, apparaissant sous une forme changée,

A une démarche magnifique comme un roi des éléphants.
Il vient pour entrer dans la maison du Çûdra,
Tel le soleil qui entre dans les nuages blancs ;
On ne se lasse pas de le contempler,
Il brille comme des centaines et des milliers de soleils.

Alors il remplit de son éclat la maison du Çûdra ; le Çûdra eut peur (et dit) : « Qui est cet homme? » Puis il dit ces stances :

C'est comme si un morceau d'or pur fondu
Remplissait ma maison.
Est-ce que le soleil est sorti de terre
Avec un éclat qui serait le double de sa lumière habituelle ?

Quand il eut prononcé ces stances, il fut rempli d'une joie extrême, comme si l'on avait arrosé son corps de nectar, et il dit : « Un grand bonheur m'est échu ; maintenant le Buddha entre de nouveau dans ma maison. Mais bien qu'il vienne de nouveau, ce n'est pas étonnant. Pourquoi ? Le Parfait, le Sublime, ne s'occupe dans sa miséricorde que de sauver (les hommes). » Puis ces stances furent encore prononcées :

Sa tête est pareille à un fruit *mâdana*,
Son derme est pareil à de l'or pur ;
Entre ses sourcils se trouve le signe de l'*ûrṇâ*,
Ses yeux sont purs et larges,
Tels des lotus bleus épanouis.
Le Seigneur suprême, calme,
Sans peur, a une démarche digne ;
Son visage est incomparablement beau.
D'une auréole large d'un pouce
Il s'est paré ;
Fièrement il s'écrie :
Maintenant je suis véritablement un Buddha.

En ce moment, le roi Mâra se tint magnifique devant le Çûdra et dit au Çûdra : « Précédemment je t'ai dit que la

naissance est produite par la Douleur créée par les cinq organes des sens, et qu'en pratiquant l'octuple bonne voie on supprimera les cinq organes des sens. J'ai dit cela par erreur. » Quand il eut parlé et que le Çûdra eut entendu ces paroles, il conçut des doutes extrêmes (et dit) : « Son extérieur est pareil à celui du Buddha, mais ses paroles ne le sont pas. Ai-je rêvé cela ou est-ce un égarement de mon esprit? Ayant entendu ses paroles (c'est-à-dire celles du Buddha), il a conçu une jalousie extrême : c'est quelque méchant qui a pris la forme du Buddha, de même que dans un amas de fleurs on trouve un serpent noir venimeux. Maintenant je suis convaincu que c'est sûrement Mâra. Il est pareil à un vendeur d'aiguilles qui viendrait dans la maison du maître des aiguilles pour chercher à y vendre des aiguilles. Écoute-moi maintenant, O Malin (*Po-siun*, *Piçuna?*), écoute ce que je vais longuement t'expliquer, moi, un disciple du Buddha. » Et il dit ces stances :

Une oie qui éventerait de son aile le Sumeru,
Pourrait-elle l'ébranler ?
Tu veux faire que le cœur de celui qui a vu les Vérités
saintes
S'ébranle et te suive :
Cela n'aura jamais lieu.
Tu peux tromper l'œil de chair,
Tu ne peux pas tromper l'œil de la Loi
Le Buddha qui a prévu ce cas
A prononcé ces paroles :
L'œil de chair est très faible,
Il ne sait pas distinguer le vrai du faux ;
Mais quand on a obtenu l'œil de la Loi,
Alors on distingue le *Muni*, le Vénérable.
J'ai obtenu l'œil pur de la Loi,
J'ai vu celui qui a détruit les Liens.
Jamais je ne suivrai tes paroles ;
Tu te livres à de vains efforts,
Tu ne pourras pas m'induire en erreur et me troubler.
J'ai vu les Vérités saintes, je te connais,

Tu es réellement le Méchant, le Malin.
Un homme qui a vu les quatre Vérités saintes,
Tu ne pourras jamais l'ébranler.
De même quand on enduit d'or le métal
Et quand on veut tromper l'orfèvre,
Cela réussit difficilement;
En dehors apparaissent les marques caractéristiques de l'or,
Mais en dedans il n'y a réellement que du cuivre.
De même quand on prend une peau de tigre
Pour en recouvrir un âne,
L'apparence trompe l'œil de chair,
Mais dès que (l'âne) fait entendre sa voix, on sait que c'est un faux.
Dût le feu avoir comme marque caractéristique la froideur,
Dût une tranquillité constante devenir la marque caractéristique du vent,
Dussent les rayons du soleil se changer en ténèbres,
Dût la lune avoir la chaleur comme marque caractéristique;
On ne pourra jamais faire qu'un homme qui a vu les Vérités saintes
Ait son cœur ébranlé et retourné!
Dussent dans l'univers entier
Les plantes, les tuiles, les pierres,
Les daims, les oiseaux et les bêtes
Prendre la figure du Buddha,
Ils ne pourraient pas ébranler mon esprit,
Et lui faire prendre une autre marque caractéristique!
Combien moins te serait-il possible à toi, Mâra, qui es seul
De m'ébranler! »
Le Çûdra, en parlant de différentes manières,
Ennuya, pressa, et blâma le Malin,
Tel un homme courageux
Qui entre dans la mêlée pour combattre les faibles.
Alors Mâra prit peur,

Et il retourna en hâte dans son palais céleste.
Quand, au lieu où un lion se tient,
Un éléphant arrive, il s'enfuit avec précipitation;
Il en est de même de Mâra :
Dans un lieu où se tient quelqu'un qui a vu les Vérités saintes
Aucun Mâra n'ose rester.

49. — La fin du serviteur Dakṣiṇaka.

Et ensuite : Quand on n'a pas obtenu le Dhyâna, à l'approche de la mort, on ne sait pas bien où on renaîtra.

Voici ce que j'ai entendu dire : Au temps du roi Vasu (*Po-siu*) il y avait un serviteur du nom de Dakṣiṇaka (*To-tch'e-na-kia*). Le roi le tenait en affection. A la suite d'une calomnie il fut mis en prison. Là il se mit à distribuer ses éloges et son blâme. Le roi entra dans une grande colère et envoya un homme pour le mettre à mort. En ce moment tous ses parents arrivèrent et l'entourèrent en disant : « Tu es distingué parmi les hommes pour ton intelligence brillante. Pourquoi maintenant ton cœur est-il troublé? Pour quelle raison es-tu dans un abattement extrême à l'approche de la mort? » *Na-kia* répondit : « C'est parce j'ai peur de la mort que mon cœur ne peut pas se tranquilliser! » Puis il dit ces stances :

Jadis, quand de mon père et de ma mère,
De mes parents et de mon clan
Je me séparais, je me suis affligé,
Parce que ma douleur était extrême.
Mais dans la douleur que je souffre maintenant à l'heure de la mort
Cette autre douleur-là me paraît infime.
Mais quand on considère les douleurs (du saṃsâra),
La douleur apportée par la mort n'est pas grande non plus.
Quand on ne sait pas où on va renaître

On a le cœur et le corps remplis d'une affliction brûlante.
Aujourd'hui je vais trépasser vite,
Je ne sais pas où je vais.
Quand on ne s'est pas affranchi du Désir,
Qui pourrait rester libre de peur?
Mon âme est dans une confusion extrême,
Tel un aveugle qui enfile un long chemin;
Sais-je où je vais?
Mon esprit s'affaisse entièrement,
Comme un monceau de sable qui se disperse
Et qu'on ne peut contenir.
Le Buddha a parlé ainsi :
Il dépend du cœur même que le cœur soit préservé,
Je suis maintenant tombé dans le trouble,
Difficilement j'obtiendrai une bonne naissance.
Ce n'est que quand le cœur est maître de soi-même
Qu'on peut suivre le chemin qu'on désire.
Maintenant mon cœur est excité,
Je ne puis pas le calmer.
Depuis les temps anciens j'ai été stupide;
Dans ma convoitise je m'attachais aux cinq désirs;
J'étais incapable de regarder dans mon intérieur,
Et de fixer ma pensée à ce qui est bien.
Se retirer dans les montagnes et les forêts
Et gravement assis fixer sa pensée :
Voilà ce que je fais maintenant le vœu d'obtenir,
Pour gagner le trésor caché du *Dhyâna,*
Et pour me réjouir au *Samâdhi.*
Je me rappelle les paroles du *Muni*
Et le sens de trois de ses *gâthâs* :
Celui qui s'adonne à l'indifférence fait ce qui est contraire à la Loi,
Les bonnes pratiques, il ne les exerce pas,
Il rejette ses avantages,
Il s'attache avec convoitise aux objets du désir;
Quand il se décide à pratiquer ce qui est bien,
Il ne sent pas que la mort le surprend promptement,

Il quitte le chemin droit et uni
Pour suivre les sentiers mauvais et dangereux.
Celui qui a l'essieu du char brisé et reste en détresse,
S'assied et attend, rempli d'un chagrin extrême :
Ceux qui transgressent la vraie Loi,
Qui font ce qui est contraire aux principes,
Ces ignorants et ces hommes vulgaires, quand la mort les surprend,
Restent en détresse comme s'ils avaient l'essieu du char brisé.

Pourquoi cela a-t-il été raconté? (Pour montrer) comme cet homme avait commencé par ne pas bien réfléchir et par ne pas songer à la mort. Quand il s'approcha de sa fin, il s'effraya et dirigea ses regards vers la pratique du *Dhyâna* ; parce qu'il n'avait pas anéanti les cinq Désirs, il ne savait pas où il arriverait et il fut pris de peur et de remords. Voici des stances :

Le sage doit fixer sa pensée,
Il doit chasser et anéantir les cinq désirs,
Celui qui avec énergie retient son cœur,
N'a pas de remords à l'heure de la mort.
Celui qui a une résolution unique et fixe
N'a pas de pensées désordonnées.
Le sage surveille avec zèle son cœur,
A l'heure de la fin son esprit ne s'affaisse pas,
Dans l'univers il déploie une énergie qui n'a qu'un seul but.
Celui dont la résolution n'est pas unique et fixe,
Celui-là s'affaissera et se troublera à l'approche de la mort.
Un cœur affaissé et troublé
Ressemble à des chevaux domptés qu'on emploie pour moudre ;
A l'heure de la bataille
Ils tournent en rond et ne marchent pas droit.

Celui qui ne sait pas réfléchir et retenir ses cinq sens,

le cœur de celui-là pourra difficilement être gouverné à l'heure de la mort. De même quand les armures ont pourri dans le trésor, les armes et les armures tomberont en miettes quand l'ennemi s'approchera pour livrer bataille. Il en est de même au trépas de celui qui a négligé de surveiller son cœur.

50. Le roi Induvarman et le religieux de basse extraction.

Et ensuite : Celui qui a des intérêts réels est digne qu'on l'honore. Les sages doivent honorer les vertueux.

Voici ce que j'ai entendu dire : Dans le royaume d'*O-yue-t'i* (Ava[ṃ]ti) régnait un roi du nom d'Induvarman ; il avait un frère cadet du nom de Sûryavarman. Comme ils se disputaient le royaume, les deux frères se livrèrent bataille. Sûryavarman jeta son filet, il y prit la tête d'Induvarman. Quand il l'eut pris dans le filet, il le tira avec force vers lui. Effrayé à l'extrême, Induvarman prononça ce vœu : « Si je réussis à me dégager, je préparerai à l'égard de la Loi du Buddha une *Pañcapariṣad.* » Quand il eut prononcé ce vœu, les cordes du filet se rompirent en effet. Il fut rempli de foi et d'admiration pour le Buddha, la Loi et la Communauté. Il donna cet ordre à son ministre, qui s'appelait Baudhâyanamitra (*Feou-tche-yen-mi-to*) : « Prépare une Pañcavarṣapariṣad ! » Aussitôt qu'il eut reçu l'injonction du roi, le ministre prépara la Pañcapariṣad et fit donner aux hommes de la nourriture en abondance. En ce moment le ministre était assis sur la place la plus élevée, et tandis qu'il y était assis, il vit un bhikṣu sthavira qui gardait moitié de sa nourriture; puis ce bhikṣu, ayant prononcé des formules (sur elle), mit ces restes de nourriture en entier dans son pot à aumônes, se leva de son siège et s'en alla. Cela se passa ainsi à trois reprises. Quand le ministre s'en fut aperçu, il n'eut pas confiance et pensa ainsi : « Ce bhikṣu est certainement un impur ». Quand il eut ainsi pensé, il

rapporta la chose au roi. Le roi demanda au ministre : « Le ministre a-t-il pleine confiance (en ce bhikṣu)? » Le ministre répondit au roi : « Je n'ai pas confiance. Comment se fait-il que ce bhikṣu sthavira garde moitié de sa nourriture, se lève de son siège et s'en aille? Il apporte certainement cette nourriture à sa femme. Je suis rempli de soupçons. » Quand le roi entendit ces paroles, il boucha de ses deux mains ses oreilles et dit au ministre : « Ne parle pas ainsi; ne juge pas faussement les gens. Tu ne possèdes pas la puissance de l'intelligence, comment pourrais-tu apprécier les gens qui se trouvent devant toi? Le Buddha a dit : Si quelqu'un juge faussement des êtres, cela tournera à son propre dommage. Ne te livre pas à de pareilles vues erronées et mauvaises! » Puis il dit ces stances :

Ceux qui possèdent les Défenses, le *Samâdhi* et le Nirvâṇa,
Ceux qui possèdent l'intelligence par le fait d'avoir beaucoup entendu,
Ces disciples du Sugata
Cachent en eux toutes les vertus,
Comme les cendres cachent le feu ;
Depuis longtemps ils possèdent l'intelligence et pratiquent les Défenses.
Le Sublime a dit :
Vous autres qui ne demeurez pas avec eux,
Comment pourriez-vous connaître leur conduite?
Le Buddha a parlé du fruit *âmra* (la mangue),
Et l'a comparée aux hommes des quatre castes.
Lui seul, le bon Héros,
Est capable de bien distinguer.
Le Buddha, le Sublime, a dit :
Quand on atteint le rang de Buddha,
Alors on peut juger les gens.
Voilà pourquoi tu ne dois pas
Mépriser les disciples du Buddha,
Et vouloir les apprécier à tort et à travers.
De même quand un trésor

Est recouvert par la terre,
Qui saurait qu'au fond se trouvent des richesses ?
Reste ici ! Ne t'éloigne pas !
Je vais aller m'informer moi-même.
A partir de ce jour
J'honorerai moi-même les religieux.
Un bon remède, quand il est avalé par un homme stupide,
Se change (pour lui) en poison.

Ensuite le grand roi se rendit en personne chez les religieux. Il honora les religieux et leur versa de sa propre main à boire. En ce moment le sthavira, comme auparavant, garda sa nourriture, et après avoir prononcé des formules (sur elle), il l'emporta. Alors le roi se mit à suivre le sthavira. Il appela de par derrière le sthavira et dit : « Le sthavira est âgé ; qu'il me donne son pot à aumônes pour que je le porte. » Mais le sthavira fit des difficultés et ne donna pas son pot à aumônes. (Le roi) l'accompagna malgré lui et lui demanda le pot à aumônes ; ils arrivèrent jusqu'à un village de Caṇḍâlas sans qu'il l'eût donné. Alors ce sthavira prononça ces stances :

Je connais ta foi pure.
Tu es miséricordieux et tu sauves (les hommes) ;
Bien que le roi soit né dans ce monde fangeux,
Son extérieur est parfait.
Même les rois excellents des âges passés
Ne peuvent pas l'égaler.
Sans savoir si ma conduite est conforme aux Défenses,
Il lui suffit de voir que je suis un religieux ;
Sans que jamais il m'ait fréquenté,
Sans qu'il me doive aucun bienfait,
Il me montre un respect et une vénération profonde ;
Son affection dépasse celle d'un tendre père.
Bien que je n'aie pas examiné ton cœur
(Je sais que) tes sens sont en harmonie.
Quand le soleil se lève dans l'espace

Et que d'épais nuages le couvrent, de sorte qu'on ne l'aperçoit pas,
Malgré ces entraves,
Les fleurs ouvrent leurs calices; elles savent que le soleil s'est levé.
Je sais que le roi a une foi profonde,
Incomparable et étonnante.
Il lui est donné de s'humilier et de s'abaisser,
Il veut à ma place porter le pot à aumônes.
Il possède en entier la gloire et les avantages heureux,
Et il sait ne pas s'enorgueillir.
Les rois, maîtres absolus,
Ont leurs yeux aveuglés par l'orgueil;
Par lui ils accomplissent de mauvais karmans,
Ils tombent dans de nombreux désavantages.
Tu es fort et tu possèdes la puissance de l'intelligence,
Tu sais bien employer les richesses pour faire l'aumône,
Tu regardes ce corps comme une illusion,
Tu gardes la Loi inébranlable et vraie.
Je dirai en abrégé ceci :
Tout contribue à faire prospérer
Un homme comme toi qui sait se dompter soi-même;
Parmi les hommes de religion tu es le plus excellent.
A la Voie que pratiquent les hommes bien-nés et excellents
Tu te conformes avec eux tous.

Je viens aujourd'hui d'être honoré par le roi. Le roi, pour s'humilier, m'a demandé mon pot à aumônes; il m'a suffisamment honoré, il ne doit pas prendre mon pot à aumônes! » Alors le roi lui demanda de nouveau avec instances son pot à aumônes. Le bhikṣu songea et dit: « Pourquoi le roi veut-il obtenir mon pot à aumônes? » Puis il entra dans le *Samâdhi* et il sut que c'était parce que le roi voulait corriger son ministre, qu'il demandait le pot à aumônes. Puis il dit ces stances :

Des hommes vulgaires et d'une ignorance obscure
Voudraient ébranler le mont Sumeru.
Je dois maintenant lui donner mon pot à aumônes,
Pour qu'il obtienne ce qu'il souhaite.
Qu'on désire me blâmer ou m'exalter,
Mon cœur reste le même,
Mais en n'ayant pas de foi en moi
(Le ministre) a causé du préjudice à nombre de gens.

Quand il eut prononcé ces stances, il abandonna son pot à aumônes au roi. Le roi prit le pot à aumônes, comme un éléphant prend de sa trompe un lotus bleu. Le bhikṣu arriva peu à peu à une maison de Caṇḍâlas. Alors ce bhikṣu dit au roi d'entrer dans la maison. Le roi ne voulut pas entrer et resta devant la porte. La vieille mère du bhikṣu (qui habitait là), avait auparavant obtenu le fruit des *anâgâmins* ; elle possédait parfaitement la vue divine et pénétrait le cœur des autres ; elle savait les bonnes dispositions des autres et les Causes et les Effets. En ce moment cette vieille mère s'adressa au roi et dit : « Ne crains rien et ne sois pas faible, ô roi ; viens et entre dans notre maison ! » Puis elle dit ces stances :

N'hésite pas !
Ceci est l'habitation des Çûdras[1]
Ce n'est pas une maison de Caṇḍâlas ;
Mon fils aîné est devenu Arhat,
Mon troisième fils est Srotâpanna ;
Moi, je suis omnisciente,
Upâsikâ du Buddha,
Devenue *anâgâminî*.
Ne regarde que notre conduite conforme aux Défenses,
Ne demande pas notre origine
Contente-toi de ce que nous possédons les vertus de la Voie.
Ne regarde pas le clan auquel appartient notre famille.

1. Cheou-t'o; peut-être cheou-t'o est-il ici la transcription de *çuddha*, pur, ce qui donnerait un meilleur sens : « une habitation pure ».

Pour la dernière fois je suis née en ce lieu.
Mes vertus surpassent tout.
De même que des sables et des pierres
On peut extraire l'or pur,
Que l'*eraṇḍa* peut faire jaillir le feu,
Que dans la boue naissent les lotus,
(De même) on regarde si un homme possède les vertus de la Voie ;
A quoi bon (s'occuper de) sa caste ?
L'eraṇḍa et le santal
Produisent le feu et font cuire les choses.
Tous les deux ont leurs qualités,
Leurs vertus sont les mêmes.

Quand le roi eut entendu ces stances prononcées par la vieille mère, (il songea) : « Oh ! c'est un grand personnage dans la Loi ! Le Buddha, dans sa compassion et sa grande miséricorde, sans s'occuper de la caste, a procuré aux Caṇḍâlas la demeure de l'immortalité. La Loi, proclamée par le Buddha, a fait entendre sa voix de lion parmi les Caṇḍâlas. » Le roi songea encore : « Si l'on honore (seulement certaines) castes, on perd ses mérites ; si l'on honore les vertueux, on ne distingue pas les Caṇḍalâs (des autres). » Le roi dit encore ces stances :

Il ne faut honorer que la vertu,
Il ne faut pas s'occuper du lieu de naissance ;
Les Brahmanes ont cette parabole :
C'est dans la boue que naissent les lotus,
Que les dieux et les Asuras
Portent avec respect sur le sommet de leur tête.
Quand un brahmane commet des excès,
Les sages le renient tous ;
Si quelqu'un commet des méfaits,
Peut-on l'appeler un homme sans péchés ?
Il est en réalité un coupable.
Ces Caṇḍâlas vertueux,
Pourquoi ne les agréerait-on pas ?
En vérité, ils sont pleins de mérites !

Ces Caṇḍâlas,
Je dois les honorer.
Ces Caṇḍâlas,
Ils pratiquent des macérations dans les montagnes et les forêts;
On doit les appeler des *ṛṣis* et des saints;
Ce ne sont pas des Caṇḍâlas.
Des daims, tués par les Caṇḍâlas,
Le roi mange la viande;
Les flèches qu'ils préparent,
Il s'en sert pour tirer à l'arc.
Voilà pourquoi
Je dois suivre leur conduite.
Un Caṇḍâla vertueux,
Pourquoi ne l'accueillerait-on pas?

Quand il eut prononcé ces stances, le roi entra dans la maison. Il fit une longue génuflexion, joignit les paumes de ses mains et réfléchit ainsi : « Dois-je d'abord adorer la vieille mère ou dois-je d'abord adorer le Buddha? Le Parfait, le Sublime, il a indiqué aux Caṇḍâlas cette voie excellente; il a été capable d'indiquer à tous les êtres la Voie excellente et sûre. Je dois d'abord adorer le Buddha. » Puis il dit ces stances :

Honneur au *ṛṣi* ascète,
Au plus haut parmi les rois des médecins.
C'est à cause du Buddha qu'aujourd'hui.
Je m'incline respectueusement devant ces gens de basse caste.
En touchant au mont Sumeru
Les oiseaux et les daims prennent tous la couleur d'or;
J'ai entendu dire ceci par les autres,
Et je le sais maintenant par un témoignage manifeste :
En touchant au Buddha, à ce Sumeru,
Les hommes vils deviennent tous des hommes nobles.
Sur la mer de l'omniscience,
D'une intention pure il est parvenu à l'autre rive.

Le Buddha seul sait sauver le monde,
Il est compatissant et équitable, sans mauvaises intentions.
Pour tous les êtres
Il est le meilleur des parents.
Pour atteindre la Délivrance unique
Il a enseigné en détail de nombreux (moyens).
Les hérétiques dans leur folie et dans leur perversité
Font par erreur des distinctions entre les castes.

Quand le roi eut prononcé ces stances, il fit son adoration et s'en alla.

CHAPITRE ~~VIII~~ IX

51. — Les querelles des moines de Kauçambi.

Et ensuite : Quand la colère est déchaînée, même les remontrances du Buddha restent sans effet. Voilà pourquoi il convient de s'affranchir de la colère.

Voici ce que j'ai entendu dire : Les bhikṣus de Kauçâmbî (*Kiu-chen-mi*) eurent une querelle et se divisèrent en deux partis. Dans leurs querelles ils se disputèrent sur les principes pendant un long temps. En ce temps le Sublime, que personne ne surpasse en miséricorde, retint avec sa main, ornée du signe de la roue, les bhikṣus et prononça ces stances :

Bhikṣus ! Ne vous querellez pas !
Les querelles amènent de nombreux désavantages ;
Dans les disputes, le vainqueur et le vaincu ne trouvent pas le calme ;
Les litiges continuent et ne s'interrompent pas.
On est blâmé par le monde,
Et on trouve de moins en moins des avantages.

Le bhikṣu qui cherche des avantages excellents
Doit fuir de loin les désirs et l'amour ;
Il doit abandonner sa famille, sa femme et ses enfants,
Son esprit doit chercher la Délivrance ;
Il convient qu'il ait recours à la Loi qui règle la vie
religieuse,
Qu'il ne fasse pas ce qui ne doit pas être fait.
Il doit, avec le croc de l'intelligence,
Se retenir de l'orgueil.
Il ne convient pas qu'on excite des troubles
Qui sont la racine des inimitiés.
Ceux qui ont recours à la Loi du Buddha
Ne doivent pas se laisser aller à ce qui ne convient pas ;
Telle une eau limpide et froide
Dont un feu ardent jaillirait.
Ceux qui ont revêtu la robe de couleurs usées
Doivent pratiquer la bonne Loi ;
Ceux qui portent ce vêtement doivent bien se calmer
Et toujours songer à se dompter eux-mêmes.
Comment voudraient-ils, ceux qui ont revêtu cette robe,
Avoir leurs yeux implacables, allonger leurs yeux,
Contracter leurs sourcils, serrer leur front,
Et se livrer à la colère ?
Il faut se souvenir de cette robe (religieuse)
Et de cette marque caractéristique qu'est la tête rasée.
Ceux qui ont rejeté tout,
Comment voudraient-ils encore se quereller ?
Ceux qui portent ces marques caractéristiques
Doivent renoncer aux querelles.

En ce moment ces bhikṣus se tournèrent les mains jointes vers le Buddha et lui dirent : « Sublime ! Daigne nous pardonner ! Mais ces autres bhikṣus nous méprisent ; pourquoi ne le leur rendrions-nous pas ? » Puis ils dirent ces stances :

Ils sont des gens difficiles à se concilier ;
Si nous le supportions, ils nous mépriseraient encore
plus.

Si nous le supportions et si nous cédions,
Leur colère redoublerait encore de violence.
Pour leur tort, nous voulons leur faire du mal,
De même qu'avec une hache on fend la pierre.
Ces hommes nous ont fait du mal,
Nous le leur rendrons de notre côté.

Alors le Sublime, tel un père affectueux, prononça ces paroles : « Les gens qui sont entrés dans la vie religieuse doivent chercher avec zèle des moyens pour s'affranchir de la colère. Si l'on se laisse aller à la colère, on viole gravement les principes. La colère entraîne de nombreux péchés. » Puis il dit ces stances :

La colère est pareille à un couteau tranchant
Qui nous détache de nos amis.
La colère est capable d'anéantir
Une conduite conforme au Vinaya de la Loi.
Celui qui est affligé par la colère doit renoncer à la vie religieuse,
Il ne faut pas qu'il y reste.
Elle doit inspirer l'aversion comme un étal de boucher,
Tellement la colère est à craindre !
Elle est la maison du mépris,
La semence de la laideur,
L'amie des paroles grossières et mauvaises,
Le feu violent qui détruit la forêt de l'esprit,
Le guide qui mène dans les mauvaises voies ;
Les querelles sont la porte de l'inimitié,
Le lit et la couverture de la mauvaise renommée,
L'origine des crimes accomplis avec précipitation.

« Les coléreux sont l'objet de l'aversion et du blâme des autres. Examinez maintenant bien cette faute. » Puis il prononça ces stances :

La colère est pire qu'un tigre féroce ;
On touche difficilement une plaie mauvaise;

A la vue d'un serpent venimeux on se réjouit difficilement ;
Il en est de même de la colère.
Possédé par la colère on s'endort difficilement ;
(La colère) détruit le bon renom ;
Celui qui est possédé par une colère violente
Ne sait pas ce qu'il fait,
Ni ce que font les autres ;
Si par occasion (des gens) partagent des richesses,
Il ne doit pas se mêler à leur nombre ;
Là où l'on s'amuse,
Les hommes ne le souffrent pas.
A tous ces avantages
Il ne participe pas, à cause de sa colère.
Les désappointements de celui qui est dominé par la colère
Sont extrêmement nombreux ;
Il éprouve constamment de la honte et de la haine.
Même si on avait cent langues,
On ne pourrait pas complètement énoncer (les misères qu'apporte la haine) ;
Je dirai donc en abrégé ceci :
(Les coléreux) souffrent dans l'enfer des douleurs
Qu'il est impossible d'énumérer toutes ;
Ceux qui dans la colère ont commis des crimes,
Le corps et le cœur de ceux-là seront brûlés par le repentir.
Voilà pourquoi le sage
Doit s'affranchir de la colère et des querelles.

En ce temps le Parfait expliqua aux bhikṣus les différentes parties de la Loi ; mais leur colère ne s'arrêta néanmoins pas. Pour cette raison les dieux et les bons esprits s'excitèrent et prononcèrent ces stances :

Quand dans une eau bourbeuse
On place une perle *maṇi*,
L'eau devient limpide,
Libre de limon et d'impuretés.

Le Parfait, le joyau des hommes,
A expliqué à ces bhikṣus.
Les moyens pour se conformer (à la Loi);
Il leur a expliqué les différentes parties de la Loi excellente.
Mais ces bhikṣus ne cessent pas d'avoir le cœur bourbeux et impur.
On parvient à faire qu'une eau impure
Devienne pure par l'influence d'une perle,
On ne parvient pas à faire que ces bhikṣus
Ecoutent la Loi expliquée par le Buddha.
L'intérieur de leur cœur et de leur esprit
Est comme auparavant bourbeux et impur.
Quand le Soleil illumine le monde,
Il chasse et anéantit toutes les ténèbres;
Le Soleil du Buddha s'est levé pour vous,
Mais les ténèbres de vos cœurs restent excessives.

Ainsi le Parfait, le Sublime, réprimanda les bhikṣus en s'adressant à eux à différentes reprises. Dans sa miséricorde et dans sa compassion, il leur enseigna encore la parabole du roi qui possédait la longévité[1]. Mais néanmoins ces bhikṣus, les sourcils contractés et le front serré, ne s'apaisèrent pas. Ils dirent : « Le Buddha est le maître de la Loi; mais attendez un peu et nous saurons (tout) par nous-mêmes. » Quand le Buddha eut entendu ces paroles, il quitta cet endroit. Il se retira à une distance de douze yojanas dans une forêt de sâlas et s'assit sous un arbre. Il songea ainsi : « J'ai maintenant quitté les bhikṣus de Kauçâmbî, qui se querellaient. » En ce moment un roi des éléphants, ayant abandonné son troupeau, vint sous ces arbres. Il se tint non loin du Buddha, les yeux fermés. Lui aussi songea ainsi : « J'ai abandonné mon troupeau et je vis dans la pureté. » Le Buddha connut la pensée que cet éléphant avait dans son cœur et il prononça ces stances :

1. C'est le Dîghitikosala-jâtaka (nº 37 du Jâtaka pâli, où le récit est rattaché en effet à la querelle des moines de Kauçâmbî, de même que Mahâvagga X, 2). Pour l'ensemble du récit, cf. comm. sur Dhammapada, v. 6.

(Ils se querellaient) : « Les défenses de cet éléphant-ci, de cet éléphant-là sont plus longues. »
Il a abandonné au loin son troupeau et il se réjouit du calme ;
Il se réjouit de la solitude, ainsi que moi ;
Il a abandonné au loin l'endroit où le troupeau se querellait.

Quand il eut prononcé ces stances, il entra dans le dhyâna profond. En ce temps les bhikṣus se repentirent de ne pas avoir obéi aux paroles du Buddha. Les Devas et les Esprits étaient excités. Dans tout le pays, tous ceux qui apprirent (ce qui s'était passé) entrèrent en colère et s'écrièrent : « Fi donc ! Fi donc ! » En ce temps les bhikṣus se dirent les uns aux autres : « Comment nous sera-t-il encore donné de voir le Buddha ? Nous devons aller, les paumes de nos mains jointes, pour prier le Buddha. » Puis ils dirent ces stances :

Nous avons violé l'enseignement du Buddha
Et les paroles du Sublime des trois mondes.
Les fautes détestables, commises sous l'empire de la colère,
Demeurent dans notre cœur.
Le feu violent du repentir
Brûle la forêt de notre esprit.
O Miséricordieux !
Daigne de nouveau nous parler !
Nous faisons maintenant ce vœu solennel :
Désormais nous chercherons la délivrance !
A partir de ce jour
Nous aimerons mieux renoncer à notre corps et à notre chair,
Que de jamais violer l'enseignement du Buddha !

Le Buddha connut les pensées des bhikṣus et il prononça ces stances :

Ceux qui sont dominés par la colère
Vivent dans les troubles et ne s'apaisent pas ;

Je dois avoir de la compassion
Et de nouveau les sauver de leur misère ;
Quand les ignorants tombent dans les fautes,
Les sages doivent le supporter avec patience.
Quand un homme porte dans ses bras un enfant
Il en souffre des impuretés de toutes sortes;
Mais il ne voudra pas, à cause de ses ordures,
Rejeter l'enfant.

Quand il eut prononcé ces stances, il se leva de son siège d'herbes pour se rendre à la demeure des religieux. En ce moment les Devas, les Nâgas, les Yakṣas, les Asuras et les autres se tournèrent, les paumes de leurs mains jointes, vers le Buddha et prononcèrent ces stances :

Oh! grande est sa miséricorde!
Le grand *ṛṣi* est le vrai guide!
Ces bhikṣus-là
Etaient aveuglés par l'indifférence ;
Ils se querellaient, se mettaient en colère et perdaient le calme de leur cœur,
Ils attristaient le Sublime.
Mais le Parfait, dont le cœur est rempli d'une grande miséricorde,
Ne les rejette pas néanmoins.
Lui, qui a de la compassion et ne connaît pas la colère et le ressentiment,
Il a le dessein de les dompter;
Ainsi qu'un cheval vigoureux et vicieux,
On le dompte en le frappant avec le fouet.

Quand le Buddha arriva à la demeure des religieux, elle fut illuminée par sa splendeur. Les bhikṣus connurent que le Buddha était de retour et ils allèrent à sa rencontre. Ils l'adorèrent avec le sommet de leur crâne et ils dirent au Buddha : « En nous querellant nous avons excité la haine dans le cœur de tous. Tous les hommes nous méprisent extrêmement. Nous sommes maintenant tous déchus de la communauté. Que le Sublime daigne de

nouveau nous expliquer la Loi et rétablir la concorde. » Alors le Parfait expliqua aux bhikṣus les six moyens de concorde. Il rétablit de nouveau la concorde parmi les bhikṣus. Voilà pourquoi le Buddha a dit : « Affranchissez-vous de la colère ! »

52. — Le Moine gourmand.

Et ensuite : Il faut diriger son attention sur la manière de manger. Le Sublime aussi a dit : Dirigez votre attention sur la manière de manger !

Voici ce que j'ai entendu dire : A la suite de l'histoire concernant la manière dont Kâlodâyin (*Kia-leou-t'o-yi*)[1] se procurait de la nourriture, le Buddha raconta toutes sortes de paraboles, en faisant l'éloge des Défenses et de ceux qui gardent les Défenses ; (il recommanda) d'avoir peu de désirs, de savoir se contenter et de pratiquer les *dhûtaguṇas*. Le Buddha rassembla les bhikṣus et leur fit l'éloge de la loi qui exige un seul repas par jour, et il alla instituer la défense qui exige un seul repas par jour. Alors la communauté des bhikṣus se tint en silence, pareille à l'Océan quand il est calme et ne fait pas entendre son bruit. En ce temps il y avait parmi les religieux un bhikṣu du nom de *Po-to-li*. Il dit au Buddha : « Sublime ! N'institue pas cette défense ! Je ne puis pas l'observer. » Le Buddha dit au bhikṣu : « Dans les existences passées, tu as souffert dans le Saṃsâra des souffrances sans nombre à cause du manger et du boire, et cela sans cesse jusqu'à présent. Dans les âges passés sans nombre il y avait quatre *ṛṣis* (nés sous la forme) d'oiseaux et de quadrupèdes. Il y en avait un cinquième, qui était un corbeau et qui disait : « Parmi toutes les misères, la faim et la soif sont les plus douloureuses. » Au commencement des Kalpas il y eut parmi les devas Âbhâsvaras un deva qui pour la

1. Le texte ajoute encore par tautologie : « le noir ». Il est probablement fait allusion à l'histoire du corbeau, Mahâvastu, II, p. 125 l. 10, où il est raconté comment Kâlodâyin, né alors comme corbeau, dérobe les plats de la cuisine royale et les apporte à la reine des corbeaux.

première fois goûta avec son doigt le « goût de la terre »[1]. Quand il l'eut goûté, il en mangea. Le deva de ce temps-là, c'est maintenant Po-to-li. Po-to-li, dans ce temps-là, a goûté le « goût de la terre » et maintenant il agit de même : il ne songe qu'à boire et qu'à manger. » Comme Po-to-li ne voulait pas accepter la loi, il se leva de son siège, ajusta sa robe et dit au Buddha : « Sublime ! N'institue pas la loi qui exige un seul repas par jour ! » Puis il dit ces stances :

> Je ne puis pas observer
> La défense du Sublime qui exige un seul repas par jour ;
> N'y eût-il qu'un seul homme qui ne sût pas bien (l'observer),
> Il ne faudrait pas instituer cette défense.

Quand les bhikṣus entendirent ces stances, ils baissèrent tous la tête et, après avoir longuement réfléchi, ils parlèrent ainsi : « Fi donc ! Il ne voit pas les calamités qu'entraîne la gourmandise ; à cause de sa gourmandise il tombe en déshonneur parmi la grande communauté. » Puis ils dirent ces stances :

> Nous aimerions mieux brouter l'herbe avec des daims
> Ou nous nourrir de vent comme les serpents,
> Qu'en présence de la communauté du Buddha,
> Et par amour pour le manger et le boire,
> Violer ce qu'a prescrit le Buddha.

Le Buddha dit à Po-to-li : « Je te permets de manger une moitié de ta nourriture dans la maison du dânapati et d'apporter le reste dans le Vihâra pour le manger là. » Mais Po-to-li ne fut pas encore satisfait. Sur ces entrefaites le Buddha institua la défense qui exige un seul repas. (Po-to-li) pria ainsi le Buddha pour la seconde et pour la troisième fois. Mais le Buddha n'y consentit pas et institua cette défense. Alors Po-to-li quitta le Buddha et s'en

1. Pṛthivîrasa. Voyez Mahâvastu, I, p. 338.

alla. Il fut pris de remords véhéments et il prononça ces stances :

J'ai violé les préceptes du Buddha :
Pourquoi ma langue n'a-t-elle pas été coupée?
Pourquoi la terre ne m'a-t-elle pas englouti?
Pourquoi me porte-t-elle encore?
Les Râkṣasas et les Piçâcas,
Les Nâgas mauvais et même les brigands
N'osent pas s'opposer aux paroles du Buddha ;
Moi, par amour du manger et du boire,
Je me suis stupidement opposé aux paroles du Buddha.
J'aurais mieux fait d'ouvrir mon ventre avec une épée,
D'avaler des vers,
Ou de remplir mon ventre avec de la terre.
Pourquoi, par amour du manger,
Me suis-je opposé aux préceptes du Daçabala?
Maintenant je suis pris de remords et je me fais des reproches;
Je ressemble à un homme qui n'a pas de cœur.

Quand Po-to-li eut prononcé ces stances, rempli de honte il se fit des reproches. Pendant trois mois, honteux, il ne vit pas le Buddha. Quand l'époque du Pravâraṇa s'approcha, jour et nuit, il fut brûlé par le chagrin ; amaigri, décrépit, il perdit sa belle mine. Alors tous les bhikṣus furent remplis de compassion; ils éprouvèrent une profonde pitié pour lui et prononcèrent ces stances :

Maintenant tous les bhikṣus
Raccommodent leurs robes et en lavent les taches;
Bientôt ils se disperseront.
Ne te livre pas aux remords !
Va vite vers le Buddha!
Adore les lotus de ses pieds!
Tu dois te rendre auprès du Vénérable
Et l'implorer de toutes tes forces ;
Tu dois avoir recours à la force de tes mérites
Et tu obtiendras le pardon.

Quand Po-to-li eut entendu ces stances, il pleura en sanglotant et il prononça ces stances :

Aux paroles du Buddha
Personne dans le monde ne s'oppose ;
Dans ma stupidité
J'ai osé m'opposer aux paroles du Buddha.
Dans ma frivolité extrême
J'ai agi sans honte au milieu de la communauté.
Je ne voyais pas que plus tard on se moquerait de moi,
Et que je serais l'objet du mépris de tous.
Je n'ai pas songé à la faute que je commettais ;
Brusquement j'ai ainsi parlé.
Un religieux devait se conformer à ce précepte,
Il ne m'appartenait pas de demander (d'en être exempt).
A cause de l'instabilité de mon cœur
J'ai avec précipitation proféré de telles paroles.

Quand les brahmacârins, ses collègues, eurent entendu ces stances, ils résolurent de prier le Buddha d'avoir pitié de son repentir.

Po-to-li prononça encore ces stances :

De tout mon cœur
Je fais appel à sa compassion ; je désire obtenir le pardon.
Dans ma honte que deviendrai-je ?
Je lève mes yeux vers le Buddha.

Les bhikṣus dirent à Po-to-li : « Viens donc avec nous auprès du Sublime ! » Ils l'exhortèrent à aller voir avec eux le Buddha et à confesser au Buddha ses fautes. Les bhikṣus lui demandèrent encore : « Te repens-tu maintenant sûrement ? » Alors Po-to-li prononça ces stances :

Quand aujourd'hui je me prosternerai devant le Buddha,
Il vaudrait mieux que mon corps éclatât (s'il ne me pardonne pas).

Si le Buddha ne me dit pas de me lever,
Jamais je ne me lèverai.
Mais si le Buddha me parle,
Mon corps et mon cœur seront à leur aise.

Alors Po-to-li se rendit avec les bhikṣus auprès du Buddha. En ce temps le Buddha, le Sublime, se trouvait au milieu de la grande communauté. Po-to-li se jeta devant le Buddha avec tout son corps par terre et prononça ces stances :

Écoute la confession de mes fautes,
O dompteur et maître des hommes,
Compatissant, Miséricordieux !
Pareil à un cheval vigoureux et rebelle,
J'ai transgressé la voie de la soumission.
Dussè-je ne jamais obtenir à manger,
Dussent mes yeux se renfoncer et les os de mes joues apparaître,
Dût mon épuisement me mener à la mort !
J'aimerais mieux endurer ces souffrances,
Que de violer les saints préceptes,
Indra, Brahmâ et les (autres) dieux vénérables et éminents
Reçoivent avec respect ses paroles sur leur tête,
Mais moi, dans ma stupidité,
Je ne me suis pas conformé aux paroles du Buddha.

Le Parfait savait bien quand il est temps et quand il n'est pas temps ; il pénétrait le montant de la dette en douleurs. Le Buddha dit donc à Po-to-li : « Si un Arhat était couché dans le fumier et dans la boue et si je marchais sur son dos, que penses-tu, cet Arhat serait-il agacé ? » Po-to-li dit : « Non, O Sublime ! » (Le Buddha dit) : « Si tu avais été Arhat, Anâgâmin, Sakṛdâgâmin, Srotâpanna, tu n'aurais jamais violé les préceptes. Mais à cause de ton ignorance vulgaire, tu es vide, tu ne contiens rien ; telle une banane, qui n'a pas de noyau. » Et il parla ainsi longuement comme il est relaté dans le Sûtra. Alors les hommes

qui avaient cru que Po-to-li était un Arhat, quand ils eurent entendu les paroles du Buddha, surent que Po-to-li était un homme vulgaire, enchaîné par tous les Liens. Les bhikṣus ne voulaient pas le croire. Quand ils entendirent qu'il n'avait pas réussi à devenir Arhat, (ils dirent) : « Si cet homme de noble caste, en entrant dans la vie religieuse, n'est pas devenu Arhat, comment alors *Ni-t'i*[1], cet homme de basse caste, a-t-il pu devenir Arhat, en entrant dans la vie religieuse? Quand le Buddha veut donner à quelqu'un l'*âçravakṣaya*, il obtient l'*âçravakṣaya*; mais quand il ne veut pas lui donner l'*âçravakṣaya*, il n'obtient pas l'*âçravakṣaya* ». Le Buddha connut la pensée des bhikṣus et il dit aux bhikṣus : « Quand on pratique le *çamatha* (*che-mo-t'a*) et la *vipaçyanâ* (*pi-po-chö-na*)[2], on obtient l'*âcravakṣaya* ; si on ne les pratique pas, on n'obtient pas l'*âçravakṣaya*. Si l'on sait (bien) reconnaître et voir, on obtient le fruit d'Arhat, bien qu'on soit de basse extraction. Po-to-li ne sait pas reconnaître, ne sait pas voir ; bien qu'il soit né dans une caste élevée, il ne devient pas Arhat. » Voilà comment (on peut voir que) le Buddha expliquait la Loi d'une manière égale et sans partialité.

53. — Le roi, le cornac et l'éléphant furieux.

Et ensuite : Parmi les folies les plus grandes, aucune ne dépasse le Désir. Voilà pourquoi il faut s'efforcer de s'affranchir du Désir.

Voici ce que j'ai entendu : Dans le temps passé le Sublime pratiquait la voie d'un Bodhisattva. En ce temps le monde était vide ; aucun Buddha saint n'apparaissait dans le monde. En ce temps il y avait un roi du nom de *Kouang-ming* (splendeur), qui monta sur un éléphant dompté et s'en alla à la promenade. Des chanteuses qui chantaient et dansaient le précédaient et le suivaient. Arrivé à un endroit abrupt dans la montagne, l'éléphant monté par le roi

1. Voy. le conte 43.
2. Ces deux expressions signfient : le calme et la vue intérieure.

vit de loin un éléphant femelle. Son désir s'enflamma et il barrit furieusement; tel le vent quand de son souffle il chasse les nuages. Il se mit à s'élancer sans prendre garde aux endroits dangereux. En ce temps le cornac lui enfonça son croc de différentes manières, mais il ne le put pas arrêter. Le roi *Kouang-ming* fut saisi d'un grand effroi. Il s'adressa (au cornac) pour lui dire d'enfoncer le croc, mais il ne pouvait pas retenir l'éléphant; de même des disciples mauvais n'obéissent pas au maître. L'éléphant courut de plus en plus vite. Le roi était dans une grande consternation; il s'affligea et il pensa qu'il allait certainement mourir. Ces stances furent prononcées :

On dirait que l'espace s'ébranle
Et que les points cardinaux fuyant avec hâte
Viennent tous s'amonceler ici.
Tout semble se mouvoir comme une roue;
La grande terre tourne tout entière.
Cet éléphant court de plus en plus vite;
C'est comme si la montagne courait avec vitesse,
Suivie de toutes les montagnes,
Avec les vallées sombres et les fleuves qui roulent dans les précipices.
Les arbres blessent son corps.
Le roi, dans son effroi et dans son affliction,
Fait des vœux et invoque les esprits des montagnes :
Accordez-moi la vie sauve !
Le croc s'enfonçant dans son corps le blesse,
Mais ses désirs sont enflammés, il ne sent pas la douleur.
L'éléphant précipite encore sa course,
Tel un ouragan.
Les épines le piquent, le croc s'abat sur lui.
Les rochers le blessent,
Sur la tête (du roi) les guirlandes sont en désordre;
Ses vêtements se dispersent,
Les colliers et les bracelets
Se brisent et tombent par terre.

En ce moment le mahârâja dit au cornac : « Maintenant je crains que ma vie n'arrive pas à son terme normal. » Il dit de nouveau en stances :

Emploie bien tous les moyens,
Retiens-le, arrête-le !
On dirait que je suis dans une balance,
Qui après s'être abaissée et levée, tombe dans l'endroit de la mort.

Alors le cornac enfonça son croc de toute sa vigueur, mais il ne put le maîtriser. Il poussa de nombreux soupirs, la honte s'exprimait sur son visage et les larmes remplissaient ses yeux. Il baissa son visage pour éviter le (regard du roi); il n'osait pas le regarder. Il dit encore au roi : « Mahârâja ! Quel stratagème dois-je employer? » Puis il dit ces stances :

J'ai récité de toutes mes forces les formules magiques des éléphants
Que les Ṛṣis de l'antiquité ont enseignées.
J'ai épuisé mes forces à lui enfoncer le croc,
Mais je ne puis le maîtriser aucunement.
Quand un homme est sur le point de mourir,
On emploie les formules magiques et les remèdes excellents ;
Mais il trépassera et il mourra certainement,
Sans que les meilleurs remèdes puissent le sauver.

En ce moment le Mahârâja dit au cornac : « Nous tomberons sûrement en cet endroit; à quel stratagème avoir recours? » Le cornac dit au roi : « Il n'y a pas d'autre moyen que de s'accrocher avec les mains à un arbre. » Quand le roi eut entendu ces paroles, il s'accrocha avec les mains à un arbre. L'éléphant poursuivit sa course après l'éléphant femelle. L'éléphant était déjà loin, quand la suite (du roi) finit par rejoindre le roi. Le roi retourna alors lentement à son armée. Mais le cornac suivit les traces de l'éléphant; après plusieurs jours il trouva l'éléphant et le ramena à l'armée. En ce moment le roi se

trouvait au milieu d'un grand entourage. Le cornac, monté sur l'éléphant, se dirigea vers le roi. Alors le roi entra en colère et parla ainsi : « Précédemment tu disais que cet éléphant était apprivoisé et qu'on pouvait le monter. Pourquoi m'as-tu trompé avec cet éléphant en folie ? » Le cornac joignit les paumes de ses mains et dit au roi : « Il est réellement apprivoisé. Si le roi ne veut pas le croire, je veux montrer que l'éléphant est apprivoisé, afin que le roi le sache ». A ce moment le cornac chauffa une boule de fer et la plaça devant l'animal; alors l'homme commanda à l'éléphant de l'avaler. Mais le roi ne l'écoutait pas et dit à cet homme : « Tu dis qu'il est apprivoisé; mais pourquoi a-t-il été pris de folie ? » Le cornac fit une longue génuflexion, joignit les paumes de ses mains et s'adressa ainsi au roi : « C'est une folie que je suis incapable de maîtriser. » Le roi lui dit : « A qui est la faute, si tu ne peux pas le maîtriser? » Il dit au roi : « Le désir a rendu malade le cœur de l'éléphant ; je suis incapable de le guérir. Que le Mahârâja le sache; on ne peut guérir une pareille maladie ni par des coups de bâton ni en enfonçant le croc ; ainsi en est-il quand le Désir gâte le cœur. » Puis il prononça ces stances :

Le Désir est une flèche empoisonnée pour le cœur ;
On ne sait ni à quelle occasion il naît,
Ni ce qui contribue à l'augmenter :
Comment pourrait-on l'anéantir?

Quand le roi entendit dire que le Désir est incurable, il dit au cornac : « Cette maladie du Désir est donc incurable ? » Le cornac répondit : « Cette maladie du Désir ne peut pas être soignée ; elle est incurable ». Puis il dit ces stances :

Il faut employer tous les moyens,
Il faut chercher avec zèle à s'affranchir du Désir,
On ne sait pas où il nous mène ;
Il faut s'armer d'énergie et s'efforcer de le rejeter ;
Il faut abandonner les cinq Désirs,

Entrer dans la vie religieuse et se modifier.
Pour s'affranchir des liens du Désir
Il faut pratiquer avec énergie la Voie.
Celui qui s'abandonne aux cinq Désirs,
Pour celui-là la Voie annoncée s'évanouira d'elle-même.
Les pratiques (religieuses) autant qu'il y en a,
Ont pour but d'abandonner au loin le Désir;
Toutes ces conditions, une à une,
Ont pour but d'arracher la racine du Désir.
La forêt du Désir est difficile à arracher;
Les hommes, les Devas, les Asuras,
Les Yakṣas et les Kumbhâṇḍas,
Toutes les espèces d'êtres,
Doivent faire attention au filet du Désir.
Les êtres, enchaînés,
Tournent dans la forêt de l'existence,
Aucun d'eux ne peut s'en arracher.

Quand le roi eut entendu dire qu'on ne pouvait pas s'affranchir du Désir, il s'en étonna, et il dit ces stances:

Il n'y a donc personne qui puisse anéantir
Cet ennemi qui est le Désir!
N'y a-t-il pas un seul homme
Qui sache détruire le Désir?
Parmi les hommes et les dieux n'y a-t-il personne
Qui sache détruire ce Désir?

En ce moment le cornac répondit au roi: « J'ai entendu ceci des autres: un Buddha, un Sublime, grand maître de l'univers, est le seul qui ait un cœur rempli d'une grande miséricorde. Tous les êtres, il les regarde comme ses fils. Son corps ressemble à de l'or pur; les signes d'un *mahâpuruṣa* l'ornent. Par son intelligence innée il connaît l'origine du Désir et comment on détruit le Désir. Rien n'est impénétrable pour son esprit, il a de la compassion pour tous. » Quand le roi eut entendu parler du (futur) Buddha, du *mahâpuruṣa*, il se leva, joignit les paumes de

ses mains (de sorte qu'elles devinrent) pareilles à une fleur non éclose, et en présence d'une grande assemblée il émit ce grand vœu : « Par la bonne Loi je protégerai mon royaume et je donnerai en aumônes mes richesses. Puissé-je pour ces mérites devenir dans l'avenir un Buddha, pour éloigner des êtres les calamités qu'entraîne le Désir! ».

Pourquoi ai-je raconté ce cas? Nous avons raconté ce sûtra (pour montrer que) les êtres ne connaissent pas les causes et l'effet du Désir et ne savent pas s'en guérir.

54. — Mara et Upagupta[1].

Et ensuite : le Buddha a prévu l'avenir; on doit avoir foi et on ne doit pas agir avec précipitation.

Voici ce que j'ai entendu : Le vénérable Upagupta (*Yu-po-kiu-to*) était assis dans une forêt, plongé dans le dhyâna. En ce temps Mâra, le Malin, lui plaça des guirlandes de fleurs sur la tête. Alors le Vénérable se leva du dhyâna et il vit les guirlandes de fleurs sur sa tête. En conséquence il entra dans la méditation (pour savoir) qui l'avait fait. Et il sut que Mâra, le Malin, l'avait fait. Alors il eut recours à son pouvoir surnaturel et il attacha trois cadavres différents au cou du roi Mâra. Quand le roi Mâra sentit les cadavres à son cou, il aperçut de loin le Vénérable, et il sut que c'était lui qui l'avait fait. En ce moment le Vénérable prononça ces stances :

Aux guirlandes de fleurs et aux parures
Les bhikṣus renoncent.
Un cadavre très puant
Dégoûte ceux qui sont livrés au Désir.
Quand les fils du Buddha ont recours à leur force,
Qui pourrait les vaincre dans la bataille?
Maintenant je suis un fils du Buddha,
Je rejette tes guirlandes de fleurs.

1. Ce conte a passé dans le Divyâvadâna (pp 357-363). Cf. *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, IV (1904), p. 713.

Si tu as de la force,
Ote de toi ces cadavres!
Aux vagues et aux courants de l'océan.
Rien ne peut opposer des bornes;
A la seule montagne « Cercle de fer »
Ses flots se heurtent et tournent en arrière.

Quand le roi Mâra eut entendu ces paroles, il voulut ôter les cadavres; mais il épuisa sa puissance surnaturelle, sans pouvoir les ôter. De même, quand un moustique ou une fourmi veut ébranler le Sumeru, le roi des montagnes, bien qu'ils épuisent leurs forces, ils ne peuvent pas l'ébranler. En ce moment, Mâra, le Malin, ne pouvant pas ôter les cadavres, s'envola en prononçant ces stances:

Si je ne puis pas m'en débarrasser,
Je ferai agir les autres devas éminents.
Ces souverains majestueux
Pourront sûrement me débarrasser.

En ce moment le Vénérable prononça de nouveau des stances :

Indra et Brahmâ
Ne pourront pas te débarrasser de cela;
Que tu entres dans le feu flambant
Ou bien dans l'Océan,
Ils ne se consumeront ni ne pourriront,
Ces cadavres qui pendent après toi;
Ils ne se dessécheront ni ne se décomposeront,
Où que tu te trouves, ils seront après toi;
Personne ne peut t'en dégager :
Le deva Maheçvara,
Et les rois des (trente) trois dieux
Vaiçramaṇa, le roi des dieux,
Et même le roi Brahmâ,
Tous ces dieux
Avec toute leur puissance surnaturelle
Ne pourront pas t'en débarrasser.

En ce temps, Brahmâ, le roi des dieux, vit comme Mâra avec toutes ses forces ne pouvait pas ôter les cadavres; et il lui dit : « Ne sois pas orgueilleux! » Puis il prononça ces stances :

Le disciple du Daçabala
Se servant de sa puissance surnaturelle,
Parce que tu l'avais tenté,
T'a déshonoré.
Qui serait assez puissant
Pour te dégager ?
De même que quand la marée de l'océan monte,
Personne ne peut s'opposer à ses flots ;
De même que si à une fibre de lotus
On voulait suspendre la montagne neigeuse;
De même j'aurais beau me servir de ma puissance surnaturelle,
Je ne pourrais pas te dégager.
Bien que je possède une grande puissance,
Je n'égale pas ce çramaṇa;
De même que la lumière d'une lampe
N'égale pas un grand amas de feu,
Et qu'un amas de feu, bien qu'il soit éclatant,
N'égale pas la splendeur du soleil.

Quand le roi Mâra eut entendu ces stances, il dit au dieu Brahmâ : « En qui dois-je avoir recours pour me délivrer de cette calamité? » Le dieu Brahmâ répondit au roi Mâra par ces stances :

Dirige-toi promptement vers lui,
Implore sa compassion et prends ton refuge en lui!
La puissance surnaturelle, le bonheur, la gloire.
Tu les a complètement perdus,
Fais comme un homme qui, après avoir trébuché
S'appuie sur la terre pour se relever!

Mâra fit cette réflexion : « La puissance de Brahmâ et des autres dieux excellents n'égale pas celle du disciple

du Buddha ; et il est vénéré par tous les (dieux du ciel de) Brahmâ. » Mâra prononça ces stances :

Les disciples du Buddha
Sont vénérés par le roi Brahmâ;
Combien plus les vertus du Parfait!
Comment pourrait-on les mesurer?
Je l'ai harrassé à l'extrême,
Mais néanmoins il le supportait et il me prenait en pitié;
Malgré tout il ne me faisait
Aucun mal,
Il me supportait et me ménageait;
Comment appeler (sa conduite)?
Aujourd'hui je commence à savoir
Que grande était vraiment la compassion du Buddha affectueux et très compatissant!
Il ne connaissait ni l'inimitié ni la haine.
Son corps était pareil au roi des montagnes d'or,
Son éclat surpassait celui du soleil.
La stupidité obscurcissait mon cœur,
Et je l'ai vexé de toutes manières.
Mais lui, énergique et ferme,
Jamais il ne m'adressait une parole rude;
Toujours il me montra de la compassion :
J'en éprouve aujourd'hui de la tristesse.

En ce moment le souverain de la région du Désir, le roi Mâra, parla ainsi : « Je tourne mes regards partout dans les trois mondes; il n'y a personne qui puisse me dégager. Il ne me reste qu'à prendre mon refuge dans le Vénérable; c'est lui qui pourra me dégager. » Après avoir ainsi parlé, il se rendit auprès du Vénérable, se prosterna avec ses cinq membres par terre et lui adora les pieds avec le sommet de son crâne; il parla ainsi : « Bhadanta! Sous l'arbre de l'Intelligence et après, j'ai créé au Buddha des vexations de cent manières différentes pour le troubler; mais il ne me faisait pas de mal. » Puis il prononça ces stances;

Dans le bourg de Çâlâ (*So-lo*)
Et dans le village des brahmanes,
Gautama vint mendier sa nourriture;
J'ai fait en sorte qu'il dut s'en aller avec son pot à aumônes vide
Et que ce jour là il ne mangea pas;
Mais il ne me causa aucun dommage.
Je me transformai en un bœuf féroce,
En un serpent venimeux,
Je troublai l'eau avec cinq cents chars[1],
De sorte que le Buddha ne put pas boire.
Il savait que tout était causé par moi,
Mais il ne m'adressa aucune parole mauvaise.
Ce que je t'ai fait est bien peu,
(En revanche) tu m'as déshonoré à l'extrême;
Les hommes, les Devas et les Asuras
Me mépriseront tous.
Tu m'as perdu, tu as ruiné ma réputation,
Tu m'as affligé avec des cadavres.

En ce moment le Vénérable dit au roi Mâra : « Tu es un être détestable, mauvais : pourquoi compares-tu les çrâvakas au Sublime? » Puis il dit ces stances :

Comment pourrait-on comparer un grain de *t'ing-li*[2]
Au Sumeru,
La faible lumière du ver luisant
A l'éclat du soleil,
Le peu d'eau contenu dans le creux de la main
A l'Océan?
Le cœur du Buddha était rempli d'une grande miséricorde,
Les çrâvakas ne possèdent pas la grande miséricorde;
Le Parfait, dans sa grande miséricorde,

1. Cet événement se passa peu de temps avant le Nirvâṇa. V. *The Life of Buddha* de Rockhill, p. 134. La rivière troublée par les cinq cents chars y est appelée Kakustana.

2. Les grains d'une espèce de moutarde.

T'a pardonné tes nombreux méfaits :
Pour me conformer aux intentions du Buddha
Je veux faire éclore tes bonnes dispositions.

Quand le roi Mâra eut entendu ces paroles, il prononça de nouveau des stances :

Fais-moi entendre, proclame-moi les vertus du Buddha,
Ses avantages heureux et l'éclat de sa majesté,
Conforme à son devoir.
Il avait renoncé à l'amour et au Désir.
Il était patient et ne s'excitait pas.
Dans ma stupidité
Je le vexais journellement :
Il se conduisait comme une mère à l'égard de son fils aimé.

Upagupta dit au Malin : « Écoute ce que je vais te dire : Tu as fait souvent du mal au Parfait; pour t'en laver et pour faire naître de bonnes dispositions, rien n'est aussi bon que de se rappeler le Buddha, le Sublime, le Très-haut. » Puis il dit ces stances :

Voilà pourquoi
Je sais que le Buddha voyait loin;
Jamais envers toi
Il n'a montré de désaffection.
Le vénérable, le premier des sages,
A voulu faire naître en toi la foi,
Il t'a toujours adressé des paroles amicales.
Les sages, même pour un peu de foi,
Obtiennent les joies du Nirvâṇa.
Maintenant je vais en abrégé
Te renseigner sur la Loi : ce que, dans les ténèbres de l'ignorance
Et dans l'obscurcissement, tu as commis de mal,
Par ta foi naissante
Cela a été lavé et anéanti.

En ce moment les poils du corps du roi Mâra se hérissèrent tous, comme une fleur *Po-tan.* (Et il dit) : « Je l'ai vexé de toute manière; mais de même que, quand le fils a commis des fautes, le père lui garde une affection qui supporte plus que la grande terre, de même agissait le plus excellent des ṛṣis. Si on a un peu de foi pour le Buddha, on lave par là les fautes du passé. »

En ce moment, le roi Mâra songea devant le Vénérable aux mérites du Buddha et fit la révérence aux pieds du Vénérable. Il parla ainsi : « Le Vénérable m'a sauvé en inspirant dans mon cœur le respect (pour le Buddha)! Décide-toi à enlever ce qui pend à mon cou. Bien que je t'aie vexé, veuille avoir pitié et enlever cela. » Le Vénérable répondit : « Je vais faire un pacte avec toi, après quoi je te délivrerai. » Mâra dit : « De quelle sorte est ce pacte? » Le Vénérable lui répondit : « A partir d'aujourd'hui tu ne dois plus affliger les bhikṣus! » Mâra lui dit : « Je ne les vexerai plus. » Le Vénérable lui dit : « Comme tu sais, je suis devenu religieux cent ans après que le Buddha a disparu. » Puis il dit ces stances :

Du vrai Sauveur des trois mondes,
J'ai vu le corps de la Loi (Dharmakâya),
Je n'ai pas vu son corps couleur d'or.
O toi, à qui cela ne causera pas d'ennui, fais moi voir
Et montre moi la forme du Buddha!
Car je désire extrêmement le voir,
Je suis épris de la forme du Buddha.

Alors le roi Mâra dit au Vénérable : « Je consens à ce pacte; mais jure-moi qu'en apercevant sa forme, tu ne tomberas pas en adoration. Garde-toi de m'adorer sous la forme de l'Omniscient. Quand je prendrai l'aspect du Buddha, garde-toi de m'adorer. » Puis il dit ces stances :

Si, pensant respectueusement au Buddha,
Tu m'adores,
Tu me brûleras.
Je n'aurais pas la force

De supporter le témoignage de respect de celui qui
a quitté le Désir.
Ainsi qu'un bourgeon d'eraṇḍa,
Foulé par la trompe de l'éléphant,
Ne peut pas le supporter et est anéanti ;
Si je recevais tes témoignages de respect,
Il en serait de même.

Le Vénérable lui répondit : « Je ne prendrai pas mon refuge (en toi). Toi aussi, tu ne devras pas manquer à notre convention. » Mâra répliqua au Vénérable : « Attends-moi un instant, pendant que j'entre dans la forêt profonde. » Il prononça ces stances :

Jadis, pour tromper un Çûdra[1],
J'assumais un corps éclatant comme l'or.
Le corps du Buddha ne comportait pas le blâme,
Sous de telles formes je vais me montrer.
De son corps rayonnait une lumière brillante,
Surpassant celle du soleil et de la lune.
Les yeux des hommes en étaient remplis d'une joie
Pure comme celle qu'on a quand on boit l'*amṛta*.

Le Vénérable lui répondit : « Montre toi maintenant comme il était auparavant dans sa beauté ! » Mâra répondit : « Oui, je vais le faire ! » Après quoi il lui ôta les cadavres. Ensuite Mâra entra dans la forêt profonde et, tel un acteur, prit la forme du Buddha. Il s'orna de différentes sortes, imitant l'extérieur du Parfait. Il assuma les signes du *Mahâpuruṣa*; il calma les yeux (de ceux qui le voyaient); telle une image fraîchement peinte qu'on est sur le point de voiler, il ornait cette forêt. On le contemplait sans se lasser. Il possédait l'auréole large d'un pouce. Il avait assumé la forme du Buddha. Il était flanqué de Çâriputra à droite, de Maudgalyâyana à gauche. Ânanda suivait,

1. *Cheou-lo*. Il est fait allusion à l'histoire de Mâra et du Çûdra, conte 48. Le Divyâvadâna a par erreur *Çûraṃ vañcayitum* au lieu de *Çûdraṃ vañcayitum*.

tenant le pot à aumônes du Buddha. Les vénérables Mahâkâçyapa, Aniruddha, Subhûti et les autres grands Çrâvakas au nombre de douze-cent-cinquante se tenaient à sa gauche et à sa droite, comme la demi-lune; ainsi il avait assumé l'extérieur du Buddha. Ainsi il se dirigea vers le vénérable Upagupta. Quand le Vénérable vit la forme du Buddha, il en conçut une joie extrême. Il se leva de son siège, contempla les signes de la forme du Buddha (et s'écria) : « Hélas ! La féroce Non-Éternité est sans miséricorde. Pourquoi le roi des montagnes d'or, d'une beauté merveilleuse, pourquoi le corps du *Muni* a-t-il dû périr? Quelque chose de pareil a été anéanti, la non-éternité! » En ce moment le cœur du Vénérable était plongé dans la contemplation et son esprit était troublé : « J'aperçois maintenant en vérité le Buddha. » En joignant ses paumes pareilles à des lotus, il s'écria : « O beauté admirable! Il ne faut pas de longs détails! » Et il prononça ces stances :

Par son visage il surpasse le lotus épanoui;
Ses yeux sont pareils aux feuilles du lotus bleu;
Par son corps il surpasse une forêt de fleurs,
Par son amabilité il surpasse la lune.
Par sa profondeur il ressemble à la mer,
Il est inébranlable comme le Sumeru.
Par sa majesté il surpasse le Soleil,
Par sa démarche il surpasse un roi des lions;
Par son regard il est pareil à un roi des bœufs,
Par sa couleur il surpasse l'or pur.

En ce moment la joie et le respect du Vénérable redoublèrent. Une grande joie le remplit, de plus en plus grande devint sa joie. Et il prononça ces stances :

Hélas! Combien purs étaient ses karmans
Pour qu'il ait obtenu cette rétribution admirable !
Il l'a obtenue par ses karmans (passés),
Non par ses karmans actuels.
Pendant des centaines, des milliers et des *koṭis* de *kalpas*

Il avait une conduite pure par sa bouche et par son corps,
Il exerçait la charité et la patience,
Le Dhyâna et l'intelligence.
Il avait une conduite fixe et droite;
Elle était son ornement.
Les yeux de tous s'attachaient avec amour sur lui,
Il était pur et sans tache.
Quand il apparaissait sous cette forme,
Même ses ennemis étaient remplis de joie;
A plus forte raison dois-je, moi, au jour présent,
L'aimer et le respecter.

Plongé dans ces souvenirs, il ne pensa qu'au Buddha et ne songea pas à Mâra. Il se leva donc de son siège, se prosterna de ses cinq membres par terre et adora. Alors Mâra, effrayé, parla ainsi : « Bhadanta! Pourquoi violes-tu l'engagement? » Le Vénérable dit : « Quel engagement ai-je pris? » Mâra dit : « Précédemment tu t'es engagé à ne pas tomber en adoration. Pourquoi tombes-tu maintenant en adoration? » Le Vénérable se leva de terre et prononça ces stances :

Mes yeux le contemplaient avec amour,
Dans mon cœur j'adorais le Buddha;
Ce ne sont certes pas tes pieds
Que respectueusement j'ai adorés.

Le roi Mâra dit alors : « Tu t'es prosterné de tes cinq membres par terre et tu m'as adoré. Pourquoi m'avais-tu fait cette promesse : Je ne te ferai pas la révérence? » Le Vénérable dit à Mâra : « Je ne t'ai pas adoré; toi aussi, tu ne dois pas violer ton serment. De même, quand on fait de terre et de bois une statue du Buddha, que dans le monde les hommes et les devas adorent tous; ce n'est pas la terre et le bois qui sont révérés, mais c'est au Buddha que l'adoration est destinée. J'ai adoré de même l'extérieur du Buddha, je n'ai pas adoré la forme de Mâra. » Quand (Mâra) eut entendu cela il prit sa forme naturelle et,

après avoir adoré les pieds du Vénérable, il retourna au ciel.

Dansquel but ai-je raconté ce cas? Siles grands Çrâvakas veulent obtenir que les dânapatis fassent, sans se fatiguer, de grandes offrandes aux religieux et que les bhikṣus, en entendant la Loi, y conforment leur conduite, ils doivent expliquer la Loi à la quadruple assemblée, et s'ils veulent faire l'éloge du Buddha, ils doivent raconter cette histoire. Car on a beau être affranchi des liens du Désir, on ne sait pas encore à qui rendre hommage.

CHAPITRE IX

55. — Le roi Açoka et le bhikṣu qui exhalait un parfum suave.

Et encore :

Celui qui récite les louanges du Buddha[1], en obtiendra une grande récompense ; tous les hommes le révèreront. Voilà pourquoi il convient de réciter de tout son cœur les louanges (du Buddha).

Voici ce que j'ai ouï dire : Dans le temps du Buddha Kâçyapa il y avait un maître de la Loi qui expliquait la Loi à tous ; au milieu d'une grande assemblée, il récitait les louanges du Buddha Kâçyapa. Pour cette cause il renaquit dans le ciel après sa mort et partagea des joies sans fin au milieu des devas. Cent ans après le Parinirvâṇa du Buddha Çâkyamuni, sous le règne du roi Açoka, il redevint un grand maître de la Loi et obtint le fruit d'Arhat. Il possédait les trois Sciences, les six Pénétrations et les huit moyens de Délivrance. Sa bouche ne cessait d'exhaler un parfum admirable. Une fois, ce maître de la

1. Nous savons par Yi-tsing qu'Açvaghoṣa était particulièrement fameux par les hymnes qu'il avait composés en l'honneur du Buddha.

Loi expliquait à une assemblée la Loi, non loin de l'endroit où se tenait le roi Açoka. Le parfum sortant de sa bouche pénétra jusqu'au roi. En sentant cette odeur, le roi s'étonna beaucoup, et il se dit : « Ce bhikṣu a pris du parfum dans sa bouche ; de là vient cette bonne odeur. » Ayant pensé cela, il dit au bhikṣu : « Ouvre la bouche! » Le bhikṣu ouvrit la bouche, mais il ne s'y trouvait rien. Alors le roi lui ordonna de se rincer la bouche. Il se rinça la bouche, mais le parfum restait. Le bhikṣu dit au roi : « Pourquoi m'as-tu ordonné d'ouvrir la bouche et de la rincer? » Alors le roi lui répondit : « En sentant cette odeur, je me suis étonné ; je t'ai ordonné d'ouvrir la bouche et de la rincer ; mais le parfum n'en devint que plus intense. Ce parfum t'est donc inhérent et ce n'est pas que tu en aies mis dans ta bouche. » Le roi dit au bhikṣu : « Daigne m'expliquer cela. » Le bhikṣu, en souriant, dit ces stances :

Souverain de la grande terre !
Je vais te le dire maintenant :
Ce n'est pas de l'eau parfumée,
Ce n'est pas du parfum tiré des feuilles ou des tiges de fleurs :
Le santal avec tous les autres parfums
Ne pourrait guère produire cet effet ;
C'est à cause de mes sentiments rares,
Et parce que je disais de telles paroles d'éloge.
Pour avoir récité autrefois les louanges du Buddha Kâçyapa
J'ai obtenu d'exhaler ce parfum.
Le parfum que j'ai obtenu dans le temps de ce Buddha,
C'est bien le même que je possède maintenant.
Jour et nuit ce parfum m'est inhérent.
Jamais il ne cesse de s'exhaler.

Le roi dit : « Bhadanta ! depuis quand possèdes-tu ce parfum ? » Le bhikṣu lui répondit et dit : « Je le possède

depuis longtemps déjà. Ecoute bien, ô roi! Dans l'antiquité lointaine il y avait un Buddha, appelé Kâçyapa. De son temps, en m'attachant avec zèle à pratiquer les vertus, j'ai obtenu ce parfum. » Quand le roi eut entendu cela, il s'étonna et demanda au bhikṣu : « Cela ne m'est pas encore clair; daigne me l'expliquer (encore une fois). » Alors le bhikṣu s'adressa au roi et dit : « Grand roi ! prête-moi attention de tout ton cœur. Dans le temps du Buddha Kâçyapa j'étais un bhikṣu et j'expliquais la Loi devant la foule. D'un cœur plein de joie je récitais les louanges de ce Buddha. » Puis il dit ces stances :

Son corps avait l'éclat et la splendeur de l'or,
Pénétré de joie je chantais ses louanges ;
En vertu de ce mérite,
Toutes les fois que je renaissais,
Et dans tous mes corps successifs, j'en fus récompensé :
Constamment j'exhalais ce parfum
Que la fleur du lotus bleu n'a pas,
Que ne possède point le *càmpaka*.
Ce parfum se répand de toutes parts.
Quiconque le sent, s'en réjouit :
Ainsi que du parfum de l'ambroisie,
On ne peut se rassasier de son odeur.

Quand le roi eut entendu ces stances, les poils de son corps se dressèrent et il dit : « Oh! c'est donc une telle récompense que l'on gagne en chantant les louanges du Buddha ! » Le bhikṣu répondit : « Grand roi ! ne pense pas que cela soit la (seule) récompense d'un tel mérite. » Puis il dit ces vers :

Il possède la gloire et le bonheur,
Il jouit de la vigueur et de la santé,
Celui qui a ce mérite ;
Les hommes ne le tiennent guère en déshonneur,
On se réjouit de l'éclat de sa majesté,
Son intelligence s'approfondit et se répand au large,

Il triomphe de tous les maux.
Tous ceux qui chantent les louanges du Buddha
Obtiennent cette récompense heureuse.
On obtient la sagesse et l'éloquence ;
Et, la série des renaissances finie,
On obtient les Vestiges d'ambroisie (le Nirvâṇa).

Alors le roi demanda de nouveau au bhikṣu : « Comment en est-il du mérite qu'on obtient en chantant les louanges du Buddha ? » Le bhikṣu lui répondit par ces stances :

Devant une grande assemblée
J'ai expliqué la vraie vertu du Buddha ;
C'est pour cette cause
Que mon renom s'est répandu dans les dix directions :
Quand je parlais des bonnes actions du Buddha,
La foule m'écoutait avec joie,
Et sur leurs visages se reflétait le bonheur.
C'est pour avoir exalté le Buddha,
Que sur ma face réside la majesté.
Quiconque explique la Loi obtiendra la fin de ses maux ;
Ce sont les paroles du Parfait même.
Parmi tous ceux qui pratiquent le bien,
J'ai excité la joie ;
Et de cette joie j'ai été récompensé.
Pourquoi en appelant le Buddha
Se sert-on du nom de Daçabala ?
Parce que tous ceux qui adhèrent à sa Loi
Ne peuvent encourir le mépris d'autrui ;
D'autant plus ceux qui proclament sa Loi
Montent-ils au dessus de tous sur le siège de la Loi.
En exaltant les vertus du Buddha
J'ai terrassé les hérétiques ;
En exaltant les vertus du Buddha
J'ai obtenu un corps sublime.
Devant tous les hommes

J'ai expliqué la vraie Voie, dont tous se réjouissent.
Voilà pour quelle cause,
Comme de la pleine lune d'automne,
Tous se réjouissent de moi.
Pour exalter toutes les vertus du Buddha,
Tous les kalpas ne suffiraient point;
Mais jusqu'à ce que ma langue se dessèche,
Je ne cesserai point de le faire.
Constamment j'étais plein de cette résolution,
Et dans toutes mes incarnations successives
J'ai eu le don de l'éloquence.
En parlant du Buddha j'ai obtenu pour moi la sagesse
Et j'ai développé l'intelligence de la foule;
Pour cette même cause,
Dans toutes mes renaissances j'étais pourvu d'une intelligence supérieure.
Il est dit que dans l'univers entier,
Tout est né de l'enchaînement des Karmans :
Celui qui écoute bien cela en retirera du bien.
Parce que je m'abstenais de tous les péchés,
Je restais libre de passions dans mes incarnations successives;
La convoitise, la haine et la passion du Moi,
Telle de l'huile versée sur du fer chauffé,
Furent dissipées entièrement.
A l'égard de toutes ces passions
Je n'oubliais jamais de penser ceci :
A l'aide des flèches Nidâna
J'ai détruit vos lacets et vos arcs;
Car l'art de bien dire est mon père
Et je considère l'éloquence comme ma mère.

Quand le grand roi eut entendu ces stances, il se leva, joignit ses mains en signe de respect et dit : « Tes paroles sublimes sont profondément entrées dans mon cœur. » Puis le roi dit ces stances :

En l'écoutant j'ai été éclairé
Sur le mérite qu'il y a à exalter le Buddha.

Je ne dirai donc que ceci :
Chantez constamment les louanges du Buddha!

Pourquoi ai-je raconté cela? Pour montrer le fruit qui attend ceux qui expliquent la Loi. Que ceux qui expliquent la Loi se réjouissent.

56. — Mahakaçyapa, Indra et Çaci.

Et encore : Même celui qui possède de grands mérites doit pratiquer les vertus sans cesse. Comment celui qui n'a point de mérites pourrait-il laisser refroidir son zèle?

Voici ce que j'ai entendu dire : Le vénérable Mahâkâçyapa pratiquait le Dhyâna et le Samâdhi qui conduit à la Délivrance. Il avait le désir de faire acquérir des mérites à tous les hommes, et en leur transmettant la semence du bien, il voulait leur procurer un bonheur sans bornes. Un matin il se vêtit de la *saṃghâti* que lui avait donnée le Buddha et s'en alla mendier sa nourriture. Quelqu'un en le voyant dit ces stances ;

Exaltons cet homme noble,
Qui s'est revêtu du vêtement du Sublime.
En présence des huit classes des Devas
Le Buddha le fait asseoir sur le siège d'honneur.

En ce moment le Buddha lui-même exalta Kâçyapa et il prononça ces stances :

Les vertus que tu cultives,
Se sont accrues peu à peu, comme le fait la lune;
Comme une main qui s'agite dans le vide,
Tu ne rencontres plus d'obstacle;
Ton corps ressemble à de l'eau pure
Qu'aucune souillure ne contamine.
Les Buddhas (passés) en présence de la Communauté,
Ont toujours exalté les vertus de Kâçyapa;
Et dans un temps qui n'est pas encore,

Quand sera arrivé le Buddha Maitreya,
Lui aussi l'exaltera
Et dira devant la Communauté :
« Celui-ci fut le disciple
Du Muni, du Pénitent.
Parmi ceux qui pratiquent les douze Dhûtâṅgas,
Qui modèrent les passions et atteignent l'intelligence,
On le reconnaissait comme le premier;
C'est lui qu'on appelait Kâçyapa.
Et devant les huit classes des Devas
Il exaltera ses vertus. »

En ce moment Indra aperçut l'extérieur de Kâçyapa. De loin dans son palais il joignit ses mains et lui fit une révérence. Son épouse la déesse Çacî (*Chö-tche*) lui demanda : « Qui est-ce que tu aperçois pour lui faire cette révérence? » Alors Indra lui répondit et dit ces stances :

Au milieu du feu des passions
Ne pas laisser ébranler sa pensée;
Demeurer avec une femme à l'éclat d'or
Dans la même maison sans s'attacher à elle;
Se plonger dans le Dhyâna
D'un cœur plein de joie;
Entrer dans les villes et les villages
Pour mendier sa nourriture;
Labourer le monde par son intelligence,
Détruire la mauvaise herbe des passions;
Cela s'appelle cultiver le champ du mérite,
Les fruits qu'on y plante ne sont pas vains.

Alors la déesse Çacî, pleine de révérence, regarda Indra et lui adressa ces paroles : « Seigneur! Et toi, tu demeures dans l'indolence! A ton tour prends une bonne résolution et cultive le champ du mérite! » Indra lui répondit par ces stances :

C'est par les aumônes que j'ai données
Que je suis devenu le suprême souverain,

Les Devas, les hommes et les Asuras
Me témoignent de l'amour et du respect.
Jour et nuit je ne pensais qu'à faire des aumônes;
Voilà pourquoi j'ai obtenu ce pouvoir,
Comme on trouve un trésor caché
Qui abonde en pierres précieuses.

Le vénérable Kâçyapa était arrivé dans un village misérable où il se plaisait à recueillir l'aumône des pauvres. Alors Indra se transforma en un vieux et pauvre tisserand et Çacî se changea en une vieille femme vêtue de haillons. L'époux et l'épouse s'assirent au bord de le rue, l'un à côté de l'autre. En ce moment le Vénérable vit les époux avec leurs habits déchirés et abjects et il se dit : « Dans le monde on ne saurait trouver des gens plus pauvres que ceux-ci. » Puis il se rendit auprès d'eux pour les consoler. Le tisserand se leva vite; il prit le vase à aumônes du Vénérable, le remplit de nectar divin (*siu-t'o* = sudhâ) et le lui rendit. Quand le Vénérable eut reçu le breuvage, il s'étonna dans son cœur et dit ces stances :

Cet homme est au comble de la misère,
Pourtant il me présente un breuvage sublime;
C'est une chose bien étonnante,
C'est en vérité un paradoxe.

Quand il eut dit ces stances il pensa : « Chez qui pourrais-je m'informer? Il faut que j'examine moi-même cela. » Puis il prononça ces stances :

Je suis celui qui sème le bien,
Et qui chasse les doutes de tout le monde;
Tout ce qui est l'œuvre d'un dieu ou d'un homme,
Je dois le pénétrer par mon intelligence;
Quand une fois je reste moi-même dans le doute,
Convient-il que je demande conseil à autrui ?

Quand il eut prononcé ces stances, à l'aide de l'œil de son intelligence, il reconnut Indra, et il dit : « Oh! tu te

réjouis de pratiquer le champ du mérite ; tu cherches un degré plus haut ! » Puis il dit ces stances :

Il a déposé les marques de sa majesté,
Il apparaît en homme pauvre et misérable ;
Émacié, vieux et décrépit,
Son habit tombe en haillons.
Il a quitté le palais Vaijayanta (*Pi-che-yen*),
Et transformé, il se repose au bord de la rue.

Quand il eut dit ces stances, le Vénérable eut un léger sourire et il dit encore ces stances :

Mon désir est de procurer à ceux qui sont dépourvus de mérites,
Des Karmans dont sorte le suprême bonheur.
Mais toi qui as déjà réalisé ton bonheur,
Pourquoi te donnes-tu encore du trouble ?
En me donnant de la nourriture en aumône
Tu as rempli les « cinq nobles souhaits [1] ».
Pour toi le Sublime a depuis longtemps
Anéanti les trois mauvaises voies ;
Tu ne t'en contentes donc pas,
Tu cherches encore à te procurer d'autres mérites ?

Alors Indra reprit sa forme divine ; en présence de tous, il se prosterna aux pieds du Vénérable en disant : « Vénérable Kâçyapa ! pourquoi parles-tu ainsi ? » Puis il prononça ces stances :

Je connais la récompense qu'obtiennent ceux qui pratiquent l'aumône :
Un profit sublime les attend.
Bien que j'eusse déjà amassé de vastes mérites,
J'ai voulu redoubler la foi de mon cœur :
Dis, Bhadanta !
Pourquoi veux-tu m'en empêcher ?

1. Pañcavrata = pañcaveramaṇî.

Puis Indra dit encore ces stances :

Les hommes, quand ils n'ont qu'entendu le mot « aumône »,
Se livrent déjà à sa pratique,
D'autant plus moi, qui sais quelle est sa récompense.
Souvent j'ai vu de mes propres yeux
Comme le père, la mère ou l'ami
Ne viennent au secours (de leur enfant ou ami) que dans l'espoir d'un gain.
Ils ne savaient pas pratiquer l'aumône
Qui nous délivre des maux de l'existence.
La récompense suit l'aumône, ainsi que l'ombre suit les objets.
Elle nous procure partout le repos ;
Dans les dangers de l'existence
Elle seule ne nous abandonne pas.
Dans la pluie, dans le vent, dans le froid et dans la neige,
L'aumône seule nous donne le calme ;
En voyageant par des routes difficiles,
L'aumône est le meilleur bagage ;
Dans la fatigue l'aumône est le véhicule
Qui apporte le soulagement ;
Dans les endroits périlleux et remplis de bandits,
L'aumône est le meilleur compagnon.
L'aumône est dans tous les dangers
Le sauveur le plus efficace.
Quand on tombe au milieu des ennemis ou des bandits,
L'aumône est une épée tranchante.
L'aumône est la meilleure médecine,
Qui brise les maladies les plus graves ;
Quand on marche sur un terrain inégal,
L'aumône est un bâton sur lequel on peut s'appuyer.

Quand Indra eut prononcé ces stances, il témoigna son respect au Vénérable et remonta dans son palais céleste.

Pourquoi ai-je raconté cela? Pour que les hommes intelligents s'y conforment et pratiquent l'aumône, pour que les hommes pratiquent avec zèle le champ du mérite. Indra, si haut qu'il soit placé, n'en pratique pas moins le champ du mérite. Comment alors un simple homme pourrait-il négliger de pratiquer l'aumône? Indra a témoigné son respect à un Çrâvaka; combien plus devait-il vénérer le Sublime!

57. — Le Buddha désavoue Çariputra.

Et encore : Même si on ne possède qu'un petit grain de vertu, on doit chercher son salut auprès du Buddha. Un homme, quoiqu'il n'ait que peu de vertu, s'il s'adresse au Buddha, reçoit de lui l'ambroisie. Voilà pourquoi on doit de tout son cœur chercher son refuge auprès du Buddha.

Voici ce que j'ai entendu :

Il y avait un homme qui, par l'effet des Nidânas, émit le vœu de sortir du monde. Il désira chercher la délivrance finale et se rendit dans la salle du Saṃgha. Par hasard le Buddha, étant sorti pour prêcher, ne s'y trouvait pas. Cet homme pensa : « Bien que le Sublime ne soit pas ici, je vais m'adresser au Chef de la Loi, à Çâriputra. » Alors Çâriputra examina si, dans ses existences passées, cet homme avait haï le mal et pratiqué le bien ou non. Dans cet examen il trouva qu'il n'avait pas eu les moindres bonnes dispositions. Il n'en trouva ni dans sa première existence, ni dans ses centaines et milliers d'existences successives. Il l'examina à travers un kalpa, à travers des centaines et des milliers de kalpas, sans trouver en lui de bonnes dispositions. Le vénérable Çâriputra dit à cet homme : « Je ne puis te sauver. » Alors cet homme s'adressa aux autres bhikṣus. Les bhikṣus lui demandèrent : « A qui t'es-tu adressé pour te faire entrer dans la vie religieuse ? » L'homme répondit : « Je me suis rendu auprès de Çâriputra, mais il n'a pas voulu m'accorder le salut. » Les

bhikṣus dirent : « Si Çâriputra n'a pas voulu t'accorder le salut, tu dois être rempli de péchés. Comment pourrions-nous te sauver ? » Ainsi il s'adressa successivement à tous les bhikṣus, sans qu'aucun voulût lui accorder le salut. De même si un médecin célèbre ne peut pas guérir un malade, les médecins ordinaires ne peuvent le guérir. N'ayant pu remplir son vœu, cet homme se tint pleurant devant la porte de la salle du Saṃgha et dit : « Quel misérable dois-je être pour que personne ne veuille me sauver ! Tous les individus des quatre castes sont admis à entrer dans la vie religieuse. Quel crime ai-je commis pour qu'on me refuse le salut ? Si je n'obtiens pas le salut, je mourrai. » Puis il prononça ces stances :

Ainsi que l'eau pure
Est donnée à tous les êtres,
Ainsi, jusqu'aux Caṇḍâlas
Tous sont admis à entrer dans la vie religieuse ;
Si donc la Loi du Buddha
N'a point de place pour moi,
Moi, dont les passions ne sont pas domptées,
Quel profit ai-je à vivre encore ?

Quand il eut prononcé ces stances, le Sublime, le cœur plein de compassion, eut le désir de convertir cet homme : telle une mère qui chérit son fils. Pareil à une montagne d'or en marche, faisant pâlir le soleil par son éclat, il arriva à la porte de la salle du Saṃgha. Voici des stances :

Lui qui est l'omniscience personnifiée,
Lui qui est compatissant et affectueux,
Lui, le Buddha traverse les trois mondes
Pour chercher qui il puisse convertir ;
Telle une vache qui cherche son veau ;
Son amour ne s'épuise jamais.

Là se tint le Sublime, pur et immaculé comme une fleur nouvellement éclose ; de ses mains sortit une splendeur ; leurs paumes étaient marquées du signe de la roue et

leurs doigts étaient palmés. Il posa sa main sublime sur la tête de cet homme et lui adressa ces paroles : « Pourquoi pleures-tu ? » L'homme, accablé de douleur, dit au Sublime : « J'ai voulu entrer dans la vie religieuse, mais aucun des bhikṣus ne voulut me recevoir ; c'est pour cela que je pleure. » Le Sublime lui demanda : « Si aucun des bhikṣus n'a voulu le faire, qui les a empêchés de te faire entrer dans la vie religieuse ? » Et il prononça ces stances :

Où est celui qui possède l'omniscience,
Qui veut pénétrer tout de son intelligence ?
Le principe des karmans est bien subtil ;
Qui pourrait sonder sa profondeur ?

Quand cet homme eut entendu ces stances, il dit au Sublime : « Le grand chef de la Loi du Buddha, le bhikṣu Çâriputra, qui surpasse tous de son intelligence, m'a refusé l'entrée dans la vie religieuse. » Alors le Sublime, d'une voix pareille au son du tonnerre lointain, consola cet homme et lui dit : « Le pouvoir de l'intelligence de Çâriputra ne va pas jusque-là. Dans des kalpas sans nombre j'ai pratiqué la pénitence et l'ascétisme et j'ai cultivé l'intelligence ; je puis t'aider. » Alors il dit ces stances :

Mon disciple Çâriputra
Ne possède guère l'omniscience ;
Il ne pénètre pas la nature des choses,
Il ne connaît pas à fond ce qui est au milieu et ce qui est en bas.
Son intelligence a des limites ;
Il ne pénètre pas à fond (ton cas),
Il ne sait pas assez pour résoudre
Le principe subtil des Karmans.

Puis le Sublime dit à cet homme : « Je te donne maintenant la permission de quitter le monde pour la Loi du Buddha. J'ai le désir d'acheter sur le bazar de la Loi un homme plein de foi comme toi. Au moyen de la Loi, je vais te

donner le salut sans perdre du temps. » En conséquence le Buddha posa sa douce main, marquée du signe de la roue, sur l'épaule de cet homme et le conduisit dans la salle du Saṃgha. En présence du Saṃgha le Buddha dit à Çâriputra : « Pour quelle raison n'as-tu pas accepté que ce disciple entrât dans la vie religieuse ? » Çâriputra dit au Buddha : « Sublime ! je ne lui voyais pas de bonnes dispositions. » Alors le Buddha dit à Çâriputra : « Ne parle pas ainsi ! » Puis il dit ces stances :

Quant aux bonnes dispositions, je les considère
Comme étant une chose bien subtile;
Les sables des rochers de la montagne,
Quand ils sont fondus, donnent de l'or :
Ainsi je me servirai du Dhyâna et de l'intelligence,
En guise d'un soufflet,
Je le remplirai du souffle « Mérite spirituel »
Et je ferai sortir de l'or pur;
Ainsi en est-il de cet homme
Dont la vertu cachée ressemble à cet or.

Alors le vénérable Çâriputra ramassa son uttarasaṃghâti et la rajusta sur son épaule droite ; il fit une longue génuflexion, joignit ses mains, s'adressa au Buddha, au Sublime, et dit ces stances :

Toi qui es versé dans tous les çâstras,
Daigne m'instruire;
Toi qui es le phare de l'intelligence,
Chasse ces ténèbres :
Quand cet homme
A-t-il planté le germe du bien,
Quel champ de mérite a-t-il obtenu,
Dont la semence poussât si vite ?

Le Buddha dit à Çâriputra : « Écoute bien, je vais te le dire. La cause en est si subtile qu'elle échappe à la vue d'un Pratyekabuddha. Dans le passé il était un pauvre qui entra dans une montagne couverte de forêts pour

ramasser du bois, quand un tigre le poursuivit. Plein de terreur, il s'écria : « Adoration au Buddha ! » Par ce fait il s'est assuré la délivrance finale. » Puis il dit ces stances :

Cette seule invocation du Buddha
Contient une chose bien subtile :
Par cela il a brisé la barrière de ses maux,
Par cela il a montré sa vertu.
Parce qu'il a de tout cœur pris son refuge dans le
Buddha,
Il doit obtenir la délivrance finale.
Obtenir un fruit pareil,
C'est ce qui n'est pas encore arrivé.

En conséquence le *Po-kia-po* (Bhagavat) sauva cet homme et le reçut dans la vie religieuse ; le Buddha lui-même lui donna l'enseignement. Ce bhikṣu obtint l'Illumination et le fruit d'Arhat. On voit donc que pour les moindres bonnes intentions qu'on montre envers le Sublime, on reçoit une récompense immense ; d'autant plus si l'on dresse des images et si l'on bâtit des stûpas.

58. — Le sermon de Bénarès.

Et encore : Quand le germe du bien vient à éclore, on obtient son fruit, la délivrance. Pour cette cause il faut pratiquer les vertus.

Voici ce que j'ai entendu : Dans le temps où le Sublime méditait sur la Voie, quand il était encore Bodhisattva, il pratiqua l'ascétisme pendant six ans. Il ne mangea par jour qu'un grain de sésame et un grain de riz ; mais il n'arriva à aucun résultat et n'en eut aucun avantage. Quand le Bodhisattva vit que cela ne le menait à rien, il mangea de la bouillie de riz au lait très savoureuse. Alors les Cinq demandèrent au Buddha : « Précédemment tu pratiquais l'ascétisme sans arriver à aucun résultat ; combien moins obtiendras-tu l'Illumination en mangeant de la bouillie de riz au lait ! » Disant cela, ils l'abandonnèrent

et se rendirent à Bénarès. Quand le Sublime fut devenu Buddha, il fit cette réflexion : « A qui dois-je en premier lieu transmettre le salut ? » Puis il se dit : « Ce sont les Cinq qui méritent d'avoir une part de l'Illumination ; je leur dois ce bienfait. » Cette réflexion faite, il se rendit à Bénarès auprès des Cinq. Voici des stances :

Il répand un éclat merveilleux,
Tout son corps resplendit de majesté;
Sa seule démarche réjouit tous les êtres,
Sa large poitrine brille de splendeur.
Un nimbe étincelant l'entoure,
Son œil est plus beau que celui du roi des bœufs;
Sa figure est noble et droite,
Par sa démarche il ressemble au roi des éléphants.
Il n'a qu'à faire un seul pas
Pour voir ses intentions réalisées.
Il a atteint le but de ses études,
Il porte la couronne « Savoir profond »,
La bandelette « Délivrance finale » entoure sa tête;
Il est le plus vénérable des bipèdes,
Il est le suprême des rois *cakravartins*.
Les Devas font retentir les sons de leur musique,
Ils l'entourent de toutes parts.
Même un roi victorieux
Qu'entourent les quatre corps de troupes (*caturaṅga*),
Au milieu de son appareil somptueux n'égale point le Buddha.
Bien que marchant seul sur la terre,
Il est pareil à un roi cakravartin,
Au milieu de ses éléphants, de ses chevaux, de ses chars et de ses fantassins,
Portant un diadème étincelant,
Et couvert de riches étoffes.
Bien plus, un grand roi cakravartin
Orné de tout l'appareil de son pouvoir
N'égale point la majesté du Buddha;
Le Buddha le surpasse de beaucoup,

Il est le premier de tous, il n'a pas de pareil.
Aucun des saints ne l'égale en splendeur,
Toùs les êtres contemplent sa face.
Il surpasse l'éclat du soleil.
Les hommes, les quadrupèdes et les oiseaux ailés
Admirent tous les signes que porte le corps du Buddha
Et s'arrêtent dans leur marche.

En ce moment les Cinq aperçurent la figure éclatante et pleine de majesté du Buddha. Son intelligence et sa vertu étaient maintenant parfaites et il n'était plus le même qu'autrefois. Les Cinq ne le reconnurent pas. Alors l'un deux s'adressa aux quatre autres et dit ces stances :

Qui est celui qui répand cette clarté merveilleuse,
Dont l'éclat remplit les forêts, les montagnes et les vallées ?
On dirait qu'une foule de soleils
Est sortie de la terre.
Un filet de rayons répand partout sa lumière
Et enveloppe tout de sa clarté.
Il est pareil à une tour d'or,
Et le kaṣâya qui le couvre
Est comme de l'or pur fondu,
Qui coule et se répand sur la terre.
Tous les animaux qui peuplent la terre ferme,
Même les rois des bœufs,
Les daims, les cerfs, les faisans et les lièvres
S'arrêtent en apercevant le Buddha ;
Ceux qui sont en train de brouter l'herbe la laissent tomber de leur bouche
Et ne cessent de le contempler.
Les paons agitent leurs ailes
Comme des guirlandes de lotus bleus ;
Ils sortent de leur apathie,
Se mettent à danser de joie,
Et dans leur délice poussent des cris merveilleux.
Partout où va le Buddha,

La foule des gens
Se réjouit à tourner leurs cœurs et leurs yeux vers lui.
Même en détachant de force les deux yeux de lui,
Spontanément le regard se retourne vers lui.
Sur la route où va le Buddha
Tout ce qui vient en contact avec ses pieds
En ressent la volupté pendant sept jours et sept nuits.
Le Suprême, quand il marche sur la route,
Est calme et ne montre pas de hâte;
Son corps est doux et tendre,
Il va par le vide sans fouler le sol,
La lassitude n'attarde point ses pas.

De nouveau l'un d'eux s'adressa aux quatre autres et dit ces stances :

En voyant sa figure
Je suis rempli d'étonnement,
Qui est celui qui répand cet éclat majesteux,
Dont la splendeur surpasse celle du soleil?
Par les rayons qui sortent de lui
Les arbres des forêts apparaissent changés en or.

Alors, apercevant le Buddha qui s'était rapproché, ils se dirent : « C'est le fils des Çâkyas! C'est celui qui a rompu son vœu d'ascétisme, qui est retourné vers les plaisirs sensuels et qui suivant son plaisir nourrit son corps; il a renoncé à l'ascétisme et vient vers nous. » Puis ils prononcèrent ces stances :

Ne nous levons pas devant lui!
Gardons-nous de lui faire la révérence!
Contentons-nous de lui faire signe de loin
Et de lui indiquer une place où s'asseoir!

Mais quand le Buddha fut arrivé, spontanément ils se levèrent et dirent ces stances :

Son visage est pareil à la pure pleine lune,
En le voyant, spontanément on se lève.
Telles les vagues de l'océan
Montent en marée quand la pleine lune apparaît
Spontanément nous nous sommes levés
Comme si quelqu'un nous eût tirés par la main.
C'est entièrement la majesté du Buddha
Qui a eu cet effet spontané.
Ainsi le drapeau d'Indra
Ne peut être ébranlé par aucun des Devas;
Mais quand Indra en personne s'approche,
Il se dresse de lui-même.
Ainsi en était-il de nous :
A l'approche du Buddha nous nous sommes levés de nous-mêmes.
Quand on verse du beurre sur le feu,
Soudain le feu se lève en flammes :
En apercevant la majesté du Buddha
Nous nous sommes levés plus vite que ces flammes.
Depuis des kalpas sans nombre,
Il a détruit les passions.
Parmi tous ceux qui méritent du respect il est le plus vénérable,
(Il est plus vénérable que) le maître et les parents.
Aucun des devas et des mortels,
Des démons, des Nâgas et des Yakṣas,
Aucun de ceux qui aperçoivent le Buddha
N'oserait ne pas le vénérer.
Comment un homme sage aurait-il encore des doutes?
Il convient qu'on refléchisse bien sur cela!
Quand, en marchant, le Buddha lève ou baisse le pied,
La terre aussi se lève ou se baisse.
Les montagnes elles-mêmes, ainsi que des brins d'herbe,
Se mettent en branle et s'inclinent à sa vue.

En conséquence les cinq hommes, s'étant levés à la vue

du Buddha, allèrent tous au devant de lui. L'un prit le pot à aumônes du Buddha, un autre lui prépara un siège, un autre apporta de l'eau. L'un d'eux se mit à laver les pieds du Buddha et prononça ces stances :

Les Cinq à la vue du Sugata
Contemplent le Buddha enveloppé de majesté.
Leur cœur se remplit de joie.
Tous renoncent à leur résolution première;
A la vue de sa Saṃkakṣikâ et de son pot à eau,
Leurs soupçons retombent dans le néant.
Avant qu'il leur eût prêché sa Loi.
Ils l'avaient déjà acceptée à moitié.

Quand le Sublime eut entendu ces stances, il eut un léger sourire et leur dit : « O hommes stupides, pourquoi avez-vous renoncé à votre résolution? » Quand le Buddha se fut assis, ils lui firent la révérence et se tinrent (auprès de lui) pour le servir en disant : « Âyuṣmat Gautama! ». Le Buddha, sans haine et sans amour, mais plein de compassion, prononça ces stances :

Maintenant j'ai atteint l'illumination,
J'ai rejeté loin de moi toutes les impuretés.
Il ne convient plus que vous me rendiez
Les mêmes marques de respect qu'autrefois.
Telle une pièce de vil bois,
Dont on sculpte une statue du Buddha;
Quand elle n'est pas encore faite,
On foule aux pieds et l'on coupe ce bois;
Mais dès qu'on en a fait une statue,
On lui offre respectueusement des fleurs odorantes;
Ainsi il faut que vous cessiez
De me traiter en ami;
Vous devez me témoigner de la vénération
Et ne pas me manquer de respect.
Quand on m'exalte, je ne ressens pas de joie;
Quand on m'injurie, je ne me mets pas en colère;
Mais puisque j'ai de la compassion pour vous,

Je veux vous faire participer à la Délivrance
Et aux joies du Nirvâṇa,
Je vous procurerai tous les avantages.
L'ignorance, l'amour, la colère et la haine
Sortent de la (croyance dans la) réalité des choses;
Répondre aux paroles irrespectueuses par des injures,
C'est entasser des cendres brûlantes sur une plaie.
A présent j'ai atteint la Bodhi,
Ne m'appelez plus Gautama.
Bien que je sois exempt d'amour et de haine,
Vous devez me témoigner du respect.
Ne vous servez plus de ce nom
Et ne manquez jamais de respect à autrui!

Quoique les cinq hommes eussent entendu ces paroles, ils ne croyaient pas que le Sublime eût atteint la Bodhi et ils dirent ces stances :

Précédemment tu t'adonnais aux macérations,
Sans cependant pouvoir atteindre la Bodhi;
En te replongeant dans la fange,
Comment pourrais-tu gagner l'illumination?
De même si l'on abandonnait un bateau
Pour se mettre sur une pierre,
Espérant traverser ainsi un fleuve dangereux,
Comment pourrait-on réussir?

Maintenant le Sublime savait que ces cinq hommes s'attachaient de cœur aux macérations qu'ils croyaient être la vraie Voie. Alors le Buddha déclara que le renoncement aux cinq désirs est la vraie Voie; il dit que la vraie Voie s'écarte également des passions et des macérations, et parce qu'elle s'écarte de ces deux extrêmes, elle s'appelle la Voie du milieu. Puis le Buddha, dont la première qualité est la compassion, prononça ces stances :

L'homme intelligent seul peut briser
Les barrières de l'ignorance et de la stupidité.
Pour cela l'homme avisé

Doit soigner son corps et sa vie.
C'est durant sa vie qu'on gagne l'intelligence :
Les lits, les matelas, les habits et les robes,
Le boire, le manger et les médecines
Servent à conserver notre vie.
Si l'on manque de ces objets
On perd son corps et sa vie.
Il convient donc de soigner sa vie
En observant fermement les Défenses;
C'est en observant les Défenses qu'on obtient la suprême Intelligence,
Et non en pratiquant les macérations.
Certes, le jeûne et l'interruption des repas
Ne conduisent point à l'Illumination;
En ruinant son corps on perd sa vie,
On détruit son existence avec son corps;
En violant les défenses on n'obtient point le Samâdhi,
Et sans Samâdhi il n'y a point d'Intelligence.
Voilà pourquoi il convient de soigner sa vie,
Tout en observant les Défenses.
C'est en observant les Défenses
Qu'on obtient le Samâdhi et l'Intelligence.
Il convient donc de renoncer entièrement
A la pratique des macérations qui ruinent le corps.
Mais aussi on doit renoncer aux cinq désirs;
Il ne convient pas de s'attacher aux passions.
En s'attachant à la convoitise et aux désirs
On viole les Défenses.
Aussi ceux qui se plongent longtemps dans les passions
[1] . . . .
Les ignorants s'adonnent aux macérations,
Ils trouvent leur plaisir à interrompre leurs repas;
Ils vivent d'herbes et de feuilles,

1. Il manque ici évidemment un hémistiche pour compléter le sens du précédent. Ces vers prononcés par le Buddha comptent 51 hémistiches, c'est-à-dire un nombre impair, ce qui est contre l'habitude du traducteur chinois.

Ils couchent dans les cendres ou sur des épines.
En ruinant ainsi leurs corps et leur vie
Ils ne peuvent pas obtenir l'Intelligence suprême.
Pour cette raison la Voie du milieu
Consiste dans cette loi qu'il faut observer :
Ne pas se plonger dans la fange des passions
Et ne pas livrer le corps aux macérations.
Que l'homme avisé sache bien distinguer
Ces deux mauvais extrêmes !
Telle que la lune fait la joie de tous,
Ainsi en est-il de la Voie du milieu.
En se plongeant dans la fange profonde des passions,
Les hommes s'y noyent et se perdent ;
En brûlant le corps et le cœur par le feu des macérations,
On n'échappe pas à la Douleur.
Renoncez à ces deux extrêmes !
C'est la Voie du milieu qui conduit au Nirvâṇa.

En ce moment l'Âyuṣmat Kauṇḍinya et les autres comprirent clairement les paroles du Buddha et ils eurent le désir de briser les Kleças et les Liens. Ils exaltèrent la bonne et droite Loi que venait de prêcher le Buddha et dirent ces stances :

C'est par le moyen de l'Intelligence
Que les liens de l'ignorance se brisent ;
Voilà pourquoi il n'y a pas d'intérêt
A s'adonner aux macérations.
C'est par l'observance des Défenses et par le Samâdhi
Qu'on arrive à l'Illumination :
Donc, si tandis qu'on est en vie,
On veut se délivrer de tous les maux,
Il faut diriger constamment ses pensées vers ce but.
Il ne convient pas de renoncer aux vêtements,
Au boire, au manger et au lit ;
Il ne faut pas non plus que ces choses
Deviennent des objets d'attachement pour notre cœur.
Du feu brûlant et de l'amas de neige

Vous devez vous écarter également :
Se tenir au milieu d'un feu brûlant
Ou demeurer près d'un amas de neige :
Ces deux choses ne conviennent pas au repos,
Il faut s'en tenir éloigné.

En ce moment Kauṇḍinya comprit clairement cela. Le Buddha s'en aperçut et s'écria : « Bien! » Puis il dit ces stances :

Le boire, le manger et les médecines,
Le logement et le lit
(Sont nécessaires) pour celui qui veut conserver sa vie ;
Mais il faut s'en servir avec modération et selon les exigences du temps.
Pour les mets agréables
Il ne faut pas avoir un attachement impur,
Mais on ne doit pas non plus y renoncer complètement.
Il en est tout comme d'un grand feu
Qui par sa nature est brûlant :
L'homme intelligent qui s'en sert dans la bonne occasion
En retire toutes sortes d'avantages
Il se sert de la flamme sans être brûlé.

En ce moment le vénérable Kauṇḍinya obtint l'Intelligence par la çruti et il désira acquérir l'Intelligence par la réflexion[1]. Après avoir longtemps réfléchi il s'adressa au Buddha et dit : « Sublime! Ce n'est donc pas la vraie voie que de renoncer au boire, au manger et à tous les plaisirs? » Alors le Sublime prononça ces stances :

Ainsi parle le Buddha à Kauṇḍinya :
Tu dois m'accorder une foi entière.

1. Il y a trois sortes d'intelligence (Trijñâna) : l'intelligence par la çruti, l'intelligence par la réflexion et l'intelligence active.

Si sur quelque chose tu as un doute,
Il convient que tu m'interroges;
Si tu es retenu dans le filet et dans la forêt du doute,
Je les incendierai par le feu de mon intelligence.

Quand Kauṇḍinya eut entendu ces paroles, il fut plein de joie et son visage exprima le bonheur. Puis il s'adressa au Buddha et dit: « Daigne me donner la permission d'émettre mes doutes ! » Il prononça ces stances:

J'ai de l'aversion et du dégoût pour elles,
Je considère les macérations comme indignes;
Mais si l'on renonce à ces macérations,
On tombe dans l'attachement aux cinq désirs.
Que doit faire un bhikṣu
Pour s'affranchir des désirs?

Alors le Sublime dit à Kauṇḍinya: « En examinant la vérité sainte sur la Douleur on est délivré (des maux) de l'existence. » Alors Kauṇḍinya se leva de son siège, joignit les mains et s'adressant au Buddha il lui dit: « Sublime ! je n'ai pas encore compris, que le Buddha daigne me l'expliquer encore une fois. Pourquoi faut-il examiner la vérité sainte sur la Douleur, si l'on désire obtenir la Délivrance? » Le Buddha vit que Kauṇḍinya était déjà en possession de l'Intelligence par la çruti et de l'Intelligence par la réflexion ; il jugea que le temps, était venu de lui communiquer l'intelligence active. En conséquence le Buddha se mit à prêcher le Dharmacakrapravartanasûtra et il dit au bhikṣu: « Cette vérité sainte sur la Douleur n'a jamais été entendue (avant moi) ; je possède l'œil de la vue correcte (Samyagdṛṣṭi), et l'Intelligence claire. Ainsi il prêchait comme il est dit dans le Dharmacakrapravartanasûtra.

Question : Pourquoi la Loi qui fut prêchée à Kauṇḍinya, est-elle appelée la Loi qu'a trouvée le Buddha ?

Réponse : Pour montrer que c'est la Loi qu'il a trouvée sans l'aide d'un maître et par sa seule Illumination.

Question : Pourquoi a-t-il encore dit : La loi qui n'a jamais été entendue avant moi » ?

Réponse : Pour prévenir le soupçon qui consisterait à dire : En entendant cette Loi auprès d'Ârâḍa Kalâma et auprès d'Udra Râmaputra il a obtenu la Délivrance. Pour prévenir un soupçon pareil il a dit : « La loi qui n'a jamais été entendue avant moi ». Il est donc manifeste qu'il a voulu dire qu'il a obtenu la Voie du milieu par sa propre force. Si un homme est capable de pratiquer la Voie du milieu, il peut comprendre le sens des Vérités saintes sans l'aide d'un maître.

Quand le Buddha eut déclaré les quatre Vérités saintes, Âjñâta Kauṇḍinya vit face à face la vérité. Il trouva la Voie du milieu et contempla les quatre Vérités saintes. Aussitôt qu'il eut obtenu l'Illumination, rempli de joie et pleurant, il se leva de son siège, se prosterna aux pieds du Buddha et dit ces stances :

Je suis pareil à un chien qui souffre d'un ulcère à la tête :
Les vers et les mouches le piquent et le rongent;
Un médecin habile le guérit en l'enduisant d'huile ;
Mais le chien ne connaît pas la reconnaissance,
Bien plus, il aboie contre le médecin ;
Ainsi le Buddha a employé le baume du Dhyâna
Et le cautère de son intelligence glorieuse,
Pour chasser les insectes Kleças et Liens qui me harassaient.
Mais, aveuglé comme j'étais,
Je ne compris pas que c'était pour mon bien
Que le Miséricordieux s'approchait de moi.
Bien plus, je le pris en haine et je l'offensai,
Tandis que tous, jusqu'aux Devas,
Doivent témoigner leur révérence
Au Souverain de la Loi.
Qu'il daigne à présent agréer mon repentir !
Précédemment je croyais par les macérations
Obtenir l'Intelligence suprême.

Parce que j'étais aveuglé par l'ignorance
Et privé de la vue, j'ai ainsi pensé ;
Après avoir entendu sa prédication,
Le voile de l'ignorance s'est écarté de moi.
A présent je commence à savoir clairement
Que la vraie Loi ne consiste pas à s'exposer à la faim.
Le Sublime a indiqué au monde entier
La voie qui mène à la Délivrance.
Les hérétiques ont des çâstras dépourvus de sens,
Mais que surchargent les ornements de la rhétorique ;
Ils sont pleins de belles paroles,
Et aussi de tromperies et de mensonges,
Qui induisent en erreur le monde,
Et qui le garrottent par l'ignorance.
Les paroles du Sugata sont belles et larges,
Et si limpides que personne ne les méconnaît.

Pourquoi ai-je fait ce récit ? Pour montrer comment les cinq bhikṣus, s'écartant des deux extrêmes et pratiquant la voie du milieu, ont vu la vérité et trouvé l'Illumination.

59. — L'homme pauvre qui demande a un deva de l'enrichir.

Et ensuite : Tous les hommes reçoivent la remunération de chacune de leurs actions.

Voici ce que j'ai entendu : Il y avait un homme pauvre qui se dit : « Je vais me rendre dans le temple d'un deva pour lui demander des richesses en abondance dans ce monde. » Ayant fait cette réflexion il dit à son frère cadet : « Tu sais travailler et labourer les champs ; tu es bien capable de pourvoir à notre soutien ; fais que rien ne manque à notre famille ! » Puis il mena son frère cadet dans les champs (et lui dit) : « Ici tu sèmeras du lin, ici tu sèmeras du blé et de l'orge, ici tu sèmeras du riz et des fèves grandes et petites. » Quand il lui eut montré les différentes places pour la semence, il se rendit dans le temple du deva. Il se fit prêtre dans le temple du deva ; il

pratiqua de longs jeûnes, offrit des fleurs odorantes et enduisit le sol de parfum. Adorant jour et nuit le deva, il demanda des bienfaits et sollicita le bonheur, dans l'espoir d'augmenter sa fortune ici-bas. En ce temps le deva fit cette réflexion : « Je vais examiner si cet homme pauvre en pratiquant l'aumône a acquis du mérite dans une incarnation antérieure ou non. S'il en a le moindre, je ferai en sorte qu'il vive dans l'abondance! » Quand il eut examiné cet homme, il vit qu'il n'avait pas pratiqué l'aumône et qu'il n'avait pas le moindre mérite. Alors il se dit de nouveau : « Cet homme est dépourvu de mérite ; néanmoins il me demande des faveurs avec assiduité. Sa peine restera vaine, il n'en aura aucun profit ; il ne fait que m'importuner. » Il prit la forme de son frère cadet et vint dans le temple ; alors l'aîné dit : « Qu'as-tu semé et pourquoi reviens-tu? » Le deva sous la forme de son cadet lui dit : « Moi aussi j'ai voulu venir pour solliciter les faveurs du deva ; je gagnerai la bienveillance du deva et je lui demanderai des habits et de la nourriture ; bien que je n'aie rien semé, par la puissance du deva et sans faire d'efforts, je moissonnerai dans les champs du blé en abondance. » L'aîné blâma son frère et dit : « Est ce qu'on peut attendre une moisson dans un champ où l'on n'a pas semé ? Jamais cela n'arrive! » Puis il dit ces stances :

Dans l'intérieur des quatre mers
Et dans tous les lieux de la grande terre,
Est-il déjà arrivé que celui qui ne semait pas,
Ait obtenu une moisson ?

En ce moment le deva sous la forme du cadet demanda à l'aîné : « En est-il vraiment ainsi dans le monde, que celui qui n'a pas semé ne moissonne pas ? » L'aîné répondit au cadet : « Certainement, qui n'a pas semé ne moissonne pas. » Alors le deva reprit sa vraie forme et prononça ces stances :

Tu viens de le dire toi-même :
Qui n'a pas semé ne moissonne pas.

Dans tes vies antérieures tu ne faisais pas d'aumônes;
Comment pourrais-tu maintenant trouver une récompense ?
Tu as beau te donner de la peine,
En jeûnant et en m'adorant :
Tu te donnes une peine vaine
Et en outre tu ne fais que m'importuner.
Comment pourrais-je te procurer
L'abondance dans ce monde ?
Si tu veux obtenir des richesses,
Une femme, des fils et des parents,
Il faut que tu tiennes purs ton corps et ta bouche,
Il faut qu'en pratiquant l'aumône tu gagnes des mérites.
Avant qu'on obtienne le bonheur sans avoir planté (le bien),
Le soleil, la lune et les constellations des étoiles
Auront cessé d'éclairer le monde.
Mais tant qu'ils éclaireront l'univers
On saura que la loi des rémunérations dure.
Parmi les devas qui habitent le ciel,
Chacun a son rang distinct :
S'il a beaucoup de mérites, sa puissance est grande,
S'il en a peu, sa puissance est petite.
Sache donc que dans le monde
Tous sont sujets à la loi des rémunérations.
Par l'aumône on arrive à la richesse,
En observant les Défenses on renaît dans le ciel;
Sans le mérite que donnent les aumônes
Notre bonheur périt entièrement;
Par l'Intelligence suprême on obtient la Délivrance :
La récompense que procurent ces trois choses
A été montrée par le Daçabala.
Tout (ce que tu me demandes) ne s'obtient que par des mérites,
Cesse donc de m'importuner!
Il convient que tu gagnes des mérites
Si tu cherches le fruit du bonheur.

60. — Le moine et l'homme adonné aux pratiques superstitieuses.

Et ensuite : C'est en semant qu'on obtient un fruit et non par bonne fortune. Il convient donc de ne pas s'attacher vainement aux pratiques de bon augure (*mangala*).

Voici ce que j'ai entendu : Il y avait un bhikṣu qui se rendit dans la maison d'un dânapati. Celui-ci était en train de mâcher une branche d'osier pour s'en rincer la bouche. Ensuite il prit du bézoard de bœuf et s'en enduisit le front; puis il prit une conque qu'il plaça sur sa tête; enfin il prit un fruit bilva dans sa main, le leva et le plaça sur son front en signe de respect. Quand le bhikṣu eut vu cela, il lui demanda : « Pourquoi fais-tu ces pratiques? » Le dânapati lui répondit : « Je pratique les signes de bon augure. » Le bhikṣu lui demanda : « Si tu pratiques les signes de bon augure, quel profit en retireras-tu? » Le dânapati lui répondit : « Ils renferment de grands mérites, comme tu vas voir; ce qu'on appelle les signes de bon augure a le pouvoir de faire que celui qui est sur le point de mourir, ne meure pas, et que celui qui doit être fouetté et garrotté soit mis en liberté ». Le bhikṣu eut un léger sourire et dit : « C'est une très bonne chose que ces signes de bon augure. D'où viennent-ils? D'où sortent-ils? » Le dânapati lui répondit et dit : « Ce bézoard de bœuf naît entre les poumons et le cœur du bœuf ». Le bhikṣu demanda : « Si le bézoard de bœuf attire la bonne fortune, pourquoi alors les bœufs doivent-ils souffrir que l'homme leur passe une corde dans les naseaux, qu'il les fasse labourer et se serve d'eux comme monture? Pourquoi sont-ils fouettés et piqués par un aiguillon de fer et maltraités de toutes les façons? Pourquoi souffrent-ils la faim, la soif et la fatigue en labourant sans repos? » Le dânapati répondit : « Oui, c'est vrai! » Le bhikṣu lui demanda : « Les bœufs possèdent du bézoard sans qu'il les sauve de si mauvais traitements; comment pourrait-il attirer la bonne fortune sur toi? » Puis il prononça ces stances :

Les bœufs ont un bézoard entier dans le cœur,
Mais il ne les sauve pas.
Toi, qui n'en as broyé qu'un peu
Pour en enduire ton front,
Combien moins peux-tu t'assurer le bonheur par ce moyen !
Il convient que tu réfléchisses bien sur cela.

Alors le dânapati, réfléchissant longtemps, garda le silence sans donner de réponse. Le bhikṣu lui demanda de nouveau : « Comment s'appelle cette chose blanche comme une boule de neige ? D'où sort-elle ? Lavée par de l'eau elle rend des sons quand on y souffle. » Le dânapati répondit : « Elle s'appelle une conque et naît dans la mer. » Le bhikṣu lui demanda : « Tu dis qu'elle naît dans la mer. On la met par terre, où le soleil la grille et la vexe, jusqu'à ce que finalement elle meure. » Le dânapati répondit : « Oui, c'est vrai. » Le bhikṣu dit : « Mais ceci n'est pas de la bonne fortune. » Ensuite il prononça ces stances :

Un mollusque est né dans cette conque,
Jour et nuit il y demeurait;
Mais quand le mollusque a dû mourir,
La conque n'a pas pu le sauver.
Combien moins toi, qui la tiens pour un moment,
Pourrais-tu t'attirer la bonne fortune par ce moyen !
Oh oui ! cette affaire,
Tu dois bien l'examiner.
Pourquoi marches-tu ainsi
Dans la voie de l'erreur ?

Alors le dânapati, baissant la tête, réfléchit silencieusement et ne put répondre. Le bhikṣu se dit : « Le dânapati semble être sur le point de comprendre. Je vais continuer de l'interroger. » Il dit au dânapati : « Comment est-ce qu'on appelle cette boule d'agréable vue ? » Le dânapati dit : « On l'appelle le fruit bilva. » Le bhikṣu lui dit : « Le fruit bilva pousse sur un arbre. Quand les hommes

le cueillent, ils le frappent avec des pierres; il tombe avec sa branche. A cause de ce fruit, l'arbre entier avec ses branches et ses feuilles est ruiné, n'est-ce pas ? » Le dânapati répondit : « Oui, c'est vrai. » Le bhikṣu dit : « S'il en est ainsi, pourquoi en le prenant espères-tu t'attirer la bonne fortune ? » Puis il prononça ces stances :

Ce fruit naît sur un arbre,
Sans pouvoir lui être utile.
Quand les hommes cueillent ce fruit,
Les branches et les feuilles de l'arbre sont gâtées et tombent ;
Elles sont ramassées, et employées comme combustible :
Sèches, elles servent à faire du feu.
Puisque ce fruit ne peut pas sauver l'arbre,
Comment pourrait-il te protéger?

Le dânapati écouta la question du bhikṣu sans pouvoir y répondre. Il s'adressa au bhikṣu et dit : « Bhadanta! En vérité, les objets au sujet desquels tu viens de me poser des questions, ne sont pas des signes de bon augure. Mais daigne m'expliquer les doutes que j'ai à leur égard. » Le bhikṣu répondit : « Interroge-moi, et je te répondrai. » Alors le dânapati l'interrogea par ces stances :

Tous les hommes éminents de l'antiquité lointaine
Ont été unanimes à affirmer l'existence des signes de bon augure.
Au moment où on les vérifie,
On trouve qu'il n'y a pas de signes de bon augure.
Pourquoi la tradition
Affirme-t-elle l'existence des signes de bon augure?
Quelle en est la raison ?
Daigne me l'expliquer !

Le bhikṣu répondit à cet homme et dit : « Tout ce qui nous arrive dans la vie a son commencement et sa fin dans les Karmans. » Puis il dit ces stances :

Dans l'antiquité lointaine, au commencement des kalpas,
Tous les êtres étaient exempts du Désir.
Dans la suite, quand naquit le Désir,
On se retira dans la forêt pour lui échapper.
Mais tout en demeurant dans la forêt on s'attachait au Désir.
On revenait de nouveau dans le monde,
En proférant de telles paroles :
« Sans le Désir on n'obtient ni femme ni fils,
Et ainsi on ne renaîtra point dans le ciel. »
Des hommes nombreux parlaient ainsi,
On croyait vraies ces paroles;
Et parce qu'on ajoutait foi à ces paroles,
On se mit à la recherche d'une épouse.
L'empire du Désir alla en s'étendant;
On se parait mutuellement,
Et on se trompait les uns les autres.
Incessamment naquit la licence.
Des hommes licencieux et orgueilleux,
Poussés, sous l'empire du Désir, à s'orner de parures,
Ont rédigé ce livre sur les signes de bon augure.
Ils trompèrent les autres et leur dirent :
« Pourquoi, pareils à des femmes,
Vous ornez-vous ainsi de parures? »
Ces hommes dirent encore fallacieusement :
« Si nous nous adonnons aux pratiques de bon augure,
Ce n'est pas parce que nous voulons nous orner de parures.
Comme si le bézoard de bœuf, la conque et les fruits
N'étaient pas des appareils de pauvre! »
C'est pour ces causes
Que la pratique des signes de bon augure se répandit;
Et toutes ces causes, l'une après l'autre,
Se rattachent finalement au luxe des femmes.
Les hommes stupides et licencieux
Croient à la vérité des signes de bon augure.

Quand le dânapati eut entendu ces vers, les poils de ses vêtements se hérissèrent et il prononça ces stances :

Que les hommes fréquentent des amis vertueux!
Exaltons les hommes supérieurs !
Grâce à cet homme supérieur
J'ai pu distinguer entre le bien et le mal.
Il convient donc qu'on se conforme
Dans le monde entier
Aux paroles du Buddha, pleines de vérité!
Qu'on ne cherche pas si elles sont exactes ou non[1],
Qu'on n'examine pas si elles sont justes ou non[2].
Tout ce qu'il a dit a une raison,
Tout ce qu'il a fait a une cause.
Maintenant je comprends bien ceci :
Les bons Karmans, voilà les signes de bon augure,
Les signes de mauvais augure, ce sont les mauvais Karmans.
Les signes de bon ou de mauvais augure
Sortent tous de nos Karmans.

En ce moment le bhikṣu dit au dânapati : « Bien, bien! Tu es un homme vertueux et tu as reconnu la bonne voie. » Puis il dit ces stances :

Tout ce qui se trouve dans le monde
A pour cause les bons ou les mauvais Karmans.
Les bons et les mauvais Karmans produisent les cinq voies.
Sur les Karmans repose la vie de tous les êtres.
Les Karmans ont produit le soleil et la lune,
Les quinze jours de la lune claire
Et les quinze jours de la lune noire.
Les mauvais Karmans, quand ils sont encore petits,
S'appellent le commencement de la quinzaine noire.
Les bons Karmans s'appellent la quinzaine blanche;

1. Mot à mot : qu'on ne cherche pas leur large et leur étroit.
2. Mot à mot : qu'on ne cherche pas si elles ont le dessus ou le dessous.

A cause des Karmans elle s'appelle quinzaine claire :
Parce qu'il y a une distinction entre les Karmans,
Il y a une quinzaine noire et une quinzaine claire;
Pour ceux qui possèdent de bons Karmans,
Même les mauvais augures deviennent de bons augures :
Ainsi sur le mont Sumeru
Le noir et le blanc deviennent couleur d'or.
Pour ceux qui sont dépourvus de bons Karmans,
Même les bons augures deviennent de mauvais augures :
Telles les eaux qui se jettent dans l'océan,
Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, elles prennent un goût salé.
Tout ce qui se trouve dans l'univers
A sa cause dans les Karmans;
Voilà pourquoi le sage
Fuit toujours les mauvais Karmans;
S'écarter du mal, voilà les vrais signes de bon augure.
Qui pratique avec zèle les bons Karmans
Est pareil à celui qui ensemence un champ.
Mais se reposer dans l'aire du bon augure,
Et, sans avoir semé,
Obtenir néanmoins une moisson :
Vraiment, cela pourrait s'appeler une bonne chance.

Pourquoi ai-je raconté cela? (Pour montrer que :) Il faut avec zèle écouter la Loi. En écoutant la Loi on devient capable de chasser l'ignorance, et notre cœur arrive à distinguer entre le bien et le mal.

CHAPITRE XI[1]

61. — Le Buddha et les bouviers.

Et ensuite :

Même des hommes de peu d'intelligence, quand ils aperçurent la majesté du Buddha, furent remplis d'admiration. Combien plus les hommes intelligents et d'une grande vertu doivent-ils l'admirer !

Voici ce que j'ai entendu dire : Quand le Buddha était à Çrâvastî, le roi Prasenajit invita le Buddha et le Saṃgha à y demeurer pendant les quatre-vingt-dix jours de la retraite d'été. Il fit rassembler un troupeau de vaches devant le vihâra du Buddha et offrit leur lait au Buddha. En ce temps un millier de brahmanes friands de lait suivirent les bouviers à chaque pas. Les bouviers entendirent les brahmanes expliquer les Védas et les Traités supérieurs, et tous les saisirent et les comprirent sans peine. Il y avait des brahmânes qui n'avaient qu'un vain renom et qui en réalité étaient dépourvus d'intelligence ; il y en avait d'autres qui savaient bien les Mantras, mais qui ignoraient les Védas ; d'autres connaissaient les Védas sans savoir les Mantras. En ce temps, au quatrième mois de l'été, le Sublime avait terminé sa retraite. Quand fut arrivé le temps du Pravâraṇa, le roi ordonna aux bouviers : « Maintenant le lait n'est plus nécessaire. Laissez vos vaches en liberté chercher de l'eau et des herbes. » Et il leur ordonna encore : « Avant de partir vous devez aller prendre congé du Buddha. Si le Buddha explique la Loi, prêtez bien attention ! » Alors les bouviers pensèrent ainsi : « Est-ce bien la vérité que le Buddha, le Sublime possède l'omnis-

1. Les chapitres V et VI ont été par erreur réunis en un seul. Le chapitre VI commence en réalité avec le conte 31. Prière de rectifier les chiffres des chapitres jusqu'à celui-ci, avec lequel la numérotation redevient exacte.

cience? » Ayant ainsi pensé, ils se dirigèrent vers le Jetavana où se trouvait le Buddha. En ce temps le Sublime était assis sous un arbre et une grande foule l'entourait. Quand il sut que les bouviers étaient arrivés dans la forêt, il fit jaillir pour les bouviers des rayons de lumière des pores de son corps. Ces rayons illuminaient et enveloppaient la forêt et la plaine, pareils à une masse d'or liquide ou à une pluie de beurre fondu qu'on verse dans le feu. Les bouviers contemplèrent sans se lasser, émerveillés et pleins d'admiration. Ils se dirent : « La forêt resplendit comme si elle était remplie de fleurs de *campaka*. Quelle est cette splendeur? » Puis ils dirent ces stances :

La forêt éclate de splendeur,
Ces rayons lumineux changent son aspect ordinaire.
N'est-ce pas une forêt divine, remplie de joyaux,
Qu'on a placée dans ce jardin?
Elle est éblouissante comme un papillon d'or,
Et comme le drapeau d'Indra.
Son éclat surpasse l'éclat de la foudre,
Sa splendeur est plus grande que celle du beurre
versé dans le feu,
Est-ce que les devas Sûrya et Candra
Sont descendus dans cette forêt pour s'y promener?

Quand les bouviers eurent dit ces stances, ils allèrent au Jetavana vers l'endroit où se tenait le Sublime. Ils aperçurent la splendeur du Buddha, pareille à des centaines et des milliers de soleils. Les trente-deux signes du *mahâpuruṣa* répandaient leur éclat. Joyeux, tous le regardèrent émerveillés. Tous l'exaltèrent et dirent ces stances :

Le corps du fils royal des Çâkyas
Est merveilleux et brillant;
Éblouissant est l'éclat de sa majesté;
En le contemplant l'on se réjouit,
Le corps et le cœur sont pénétrés de joie.
Oh! que son maintien est calme,
Qu'il est tranquille et exempt de peur!

Bref, son apparence merveilleuse
Le rend bien digne d'être appelé l'Omniscient.
Ce que tout le monde dit de lui
Est bien vrai et non pas un mensonge.
Tous le reconnaissent comme étant le Buddha,
Personne ne lui refuse ce nom ;
Cette conviction est ancrée dans notre cœur
Et notre bouche ne peut pas parler autrement.
Résumons ses qualités
Qu'on ne peut énumérer toutes,
Disons en abrégé ce qu'il y a de plus important :
Il est le soleil de la race des Çâkyas,
Les *lakṣaṇas* et les *anuvyañjanas*
Brillent sur son corps
Comme s'il était orné de pierres précieuses,
Bien rangées et éclatantes.
Sa majesté répand une vive splendeur.
Un nimbe large d'un pouce l'entoure.
Pareille à une montagne d'or pur
Il éblouit les yeux de tous.
Sans cesse on le regarde,
Lui, qui possède l'affection de tous,
Et qui en vérité est omniscient,
Les hommes élèvent leur voix
Et chantent ces paroles :
Un être omniscient
Habite maintenant ce corps.
Si dans le monde il y a un être omniscient
C'est ce corps-ci qu'il doit habiter.
Quel homme, rempli de vertu et d'intelligence
N'admirerait point un tel sage?
Le vase merveilleux d'un tel corps
En est vraiment digne!
Jamais artisan ni peintre
N'a vu une image pareille.
Il ne convient pas d'avoir des doutes
Et de dire : « Il n'est pas omniscient ».
Un homme d'un aspect le plus merveilleux

Ne peut pas être d'une vaine vertu.
Il convient qu'on s'en assure soi-même
Et qu'on ne s'en rapporte pas aux simples bruits.

Alors les bouviers parlèrent ainsi : « Il convient que nous nous en assurions. » Puis il se dirent encore : « Nous, de simples bouviers, avons-nous la force de l'intelligence pour nous en assurer? Oui, nous pouvons nous en assurer et le savoir. Comment pouvons-nous le savoir? » Et ils dirent : « Quoiqu'étant de simples bouviers nous pouvons le distinguer et le savoir. Celui-là (le Buddha) est né dans son palais royal; il connaît les arts et toutes les branches du savoir. Mais ce qu'il ne doit pas savoir, c'est l'art des bouviers. Allons l'interroger sur ce qui concerne la science des bouviers. Certes, il ne le saura pas! » Puis ils dirent ces stances :

Il connaît le Véda et l'art du tir,
La médecine et les sacrifices,
L'astronomie et la grammaire[1],
Le traité sur l'origine de l'écriture,
Le traité enseignant à célébrer les sacrifices,
Qui est la base de tous les traités,
Le traité sur l'éloquence et le beau langage,
Le traité qui enseigne l'art de la volupté[2],
Le traité pour chercher la fortune,
Le traité sur les familles pures (les brahmanes),
Le traité sur tous les objets,
Le traité des Dix Noms,
Le traité sur les nombres et le calcul,
Le traité sur le jeu d'échecs et le jeu des dés,
Le traité sur « l'Étude de l'origine »,
Le traité sur la musique et le chant,
Le traité qui enseigne à jouer de la conque,
Le traité sur la danse et sur le rire,

1. *Çabdaçâstrâ.*
2. *Kâmasûtra.*

Le traité sur la prestidigitation[1] et sur l'éducation[2],
Le traité qui enseigne à agiter les guirlandes de fleurs :
Tous ces traités
Il les a étudiés et pénétrés,
Il sait chasser la fatigue par le massage,
Il connaît le prix des pierres précieuses,
Il sait bien distinguer les étoffes précieuses,
Les tissus de soie et les cachets de cire,
Les métiers à tisser et les ouvrages de cire ;
Il connaît l'art du tir et l'emploi précis des stratagèmes,
Il connaît bien la couture,
Et sait sculpter la pierre pour en faire une image;
La composition littéraire et les arts du pinceau
Il n'en est pas qu'il ne connaisse à fond.
Il sait grouper des parfums et arranger des guirlandes de fleurs,
Il connaît bien l'art d'interpréter les songes,
Il connaît le langage des oiseaux ailés,
Il sait tirer l'horoscope des garçons et des filles
Il connaît l'art de conduire les éléphants et les animaux,
Il distingue bien les sons du tambour,
Il connaît l'art de battre le tambour.
Il sait bien l'art de livrer bataille,
Et l'art d'éviter la bataille,
Il sait dompter les chevaux et manier la lance,
Il connaît bien l'art de sauter,
Il connaît bien l'art de courir,
Il connaît bien l'art de passer un gué.
Parmi tous ces arts,
Il n'y en a pas un dans lequel il ne soit exercé.

Ainsi il connaît tout ce par quoi l'on excelle et toutes les sciences; car un fils de roi les étudie toutes; s'il les sait,

1. Tromper, illusionner.
2. Collège, école.

c'est qu'il les a étudiées et il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Mais s'il sait ce qui est facile à comprendre et ce que le vulgaire seul étudie, s'il sait l'art des bouviers, nous reconnaîtrons qu'en vérité il est omniscient. Alors les bouviers interrogèrent le Buddha et dirent : « L'art des bouviers a combien de règles pour faire prospérer les vaches? » Le Buddha leur dit : « Il y a onze règles pour faire prospérer les troupeaux et pour empêcher leur diminution : Si on ne connait pas la couleur des vaches, si on ne connaît pas leurs signes caractéristiques, si on ne sait pas se lever de bon matin pour les panser, si l'on ne sait pas examiner leurs ulcères, si l'on ne sait pas faire de la fumée, si l'on ne connaît pas la règle pour suivre la grande route, si l'on ne connaît pas la règle qui enseigne à faire aller et venir les vaches en rut, si l'on ne connaît pas les endroits où il y a des gués, si l'on ne connaît pas les endroits propres au pâturage, si en trayant les vaches on ne sait pas bien combien de lait il faut leur laisser, si l'on ne sait pas comment il faut prendre soin pour préserver des voleurs le chef du troupeau : si l'on ne connait pas bien toutes ces règles, on ne peut pas passer comme sachant l'art des bouviers; mais si on connaît ces règles, on passe pour bien le savoir. » Quand les bouviers eurent entendu ces paroles, ils se réjouirent tous et parlèrent ainsi : « Même les plus vieux bouviers parmi nous ont encore à apprendre ; combien moins nous autres savons-nous les onze règles. Par là on connaît que le Parfait, le Sublime est omniscient ». Le cœur des bouviers fut rempli de foi et ils demandèrent au Buddha d'entrer dans la vie religieuse. Après le Buddha leur expliqua les onze règles qu'un bhikṣu doit étudier, ainsi qu'il est raconté dans le Sutra.

62. — Le Buddha et la servante d'Anathapindada.

Et ensuite : Il ne cherche pas les offrandes, il ne cherche que les marques de respect; le grand homme ne demande qu'une conduite ferme.

Voici ce que j'ai entendu dire : Le Parfait demeurait à Çrâvastî dans le Jetavana d'Anâthapiṇḍada. Le quatre-vingt-dixième jour il avait terminé sa retraite d'été et le Sublime désirait se mettre en route. Sudatta (Anâthapiṇḍada) pria le Sublime de rester encore, mais le Parfait n'accepta pas son invitation. Alors Viçâkhâ[1] avec toutes les upâsikas adressa la même prière au Buddha, mais le Parfait refusa. Les upâsakas de Çrâvastî et les vieux ministres et serviteurs de l'État adressèrent la même prière au Buddha. Les frères du roi de Kapilavastu[2], Jeta et tous les autres princes avec le roi Prasenajit adressèrent la même prière au Buddha. Mais le Sublime refusa à tous. Quand Sudatta vit qu'il ne pouvait pas satisfaire son désir à cause du refus du Buddha, il se retourna à sa maison et s'abandonna aux lamentations et aux pleurs. Dans le temps où le Parfait était encore Bodhisattva, il s'était rendu auprès d'Arata Kâlâma et d'Udrarâmaputra. Même ceux-là, au moment du départ du Buddha, tentèrent en vain de maîtriser leur douleur. Combien plus Sudatta, qui avait vu face à face les Vérités Saintes et qui depuis longtemps avait servi le Buddha en upâsaka? Comment ne se serait-il pas lamenté au moment du départ du Buddha, comme le raconte la Vie (*pen-hing*) du Buddha! En ce moment la servante de Sudatta, appelée *Fou li-kia* (Pûrikâ?) rentra dans la maison de Sudatta, portant de l'eau. Elle prit cette eau et la versa dans un grand vase. Elle n'avait pas encore versé toute son eau quand elle vit le Çreṣṭhin pleurer. Elle posa sa cruche par terre, s'adressa au Çreṣṭhin et dit : « Pourquoi pleures-tu ? » Le Çreṣṭhin Sudatta répondit à sa servante : « Le Sublime veut se rendre dans un autre endroit. Malgré les prières des grands Çreṣṭhins, du roi et des ministres, il a refusé de rester ici, voilà pourquoi je pleure ». La servante dit au Çreṣṭhin : « Tu n'as donc pas pu décider le Buddha à rester dans ce royaume? » Le Çreṣṭhin dit : « Nous avons prié le Buddha de toutes nos

1. La femme d'Anâthapiṇḍada. Le texte chinois correspond littéralement à Viçâkhâmṛgamâtṛ (en pâli : Visâkha, mère de Migâra.

2. Faute pour Kosala.

forces; tous les hommes de la ville, tous les grands brahmanes ont insisté. Il a refusé à tous. Tous les grands ministres du roi ont insisté auprès du Parfait; malgré leurs efforts ils n'ont pas pu le décider à rester. Le vrai sauveur du monde veut s'en aller; à cause de mon affection profonde pour lui je suis triste et abattu ». Le Çreṣṭhin dit (encore) à Pûrikâ : Je ne suis pas le seul que la tristesse envahit; tous les habitants du royaume de Çrâvastî sont également abattus. Puis il dit ces stances :

Les habitants du royaume de Çrâvastî,
Les vieux et les jeunes, les hommes et les femmes,
Tous sont attristés,
Comme à l'époque où a lieu une éclipse de lune;
Tous sont pleins de tristesse et de peur,
Tous se joignent pour le prier (de rester).

Quand Pûrikâ eut entendu ces stances, son visage se rasséréna et elle devint joyeuse. Elle s'adressa au Çreṣṭhin et lui dit : « Réjouis-toi et cesse d'être triste; je saurai décider le Buddha à rester dans ce royaume ». Alors Sudatta dit à sa servante : « Le roi de ce royaume et tous les habitants ont insisté auprès du Parfait sans pouvoir le décider à rester. Et toi, tu dis : je puis décider le Buddha à rester dans le royaume. Je ne crois pas ce que tu dis ». Alors Pûrikâ lui répondit : « Si, je le puis! » Quand Sudatta eut entendu Pûrikâ parler ainsi, son cœur exulta de joie et il demanda à sa servante : « Quel pouvoir as-tu ? » Pûrikâ dit : « Je n'ai pas d'autre pouvoir que le cœur rempli de miséricorde du Sublime. » Puis elle dit ces stances :

J'ai confiance que l'Omniscient restera,
Car il est miséricordieux comme l'est envers son enfant une mère,
Qui cherche son fils perdu
Sans se lasser.
Les êtres profondément embourbés dans l'existence,
Le Parfait a le désir constant de les sauver,

Pareil à une mère qui a perdu son fils
Et qui reste (à l'endroit où elle l'a perdu) pour le chercher.
Je retiendrai le Miséricordieux par sa robe,
Certes, je le déciderai à revenir.
Le Buddha ne distingue pas entre les castes,
Entre les nobles et les gens de belle apparence,
Entre les riches et les hommes beaux ou laids.
Il ne regarde que si la foi est grande
Et si le germe du bien est arrivé à sa maturité.
Quand il voit la foule des êtres,
Pénétré de miséricorde il désire les sauver.
Si maintenant je puis retenir le Buddha,
Les habitants du royaume
Se réjouiront tous.

Le vêtement de Pûrikâ, mouillé de l'eau qu'elle venait de porter, n'était pas encore sec quand déjà avec d'autres compagnes elle se dirigeait vers le Jetavana. En ce moment le roi avec une grande foule se trouvait dans le Jetavana. La foule s'écarta du chemin pour permettre à Pûrikâ de parvenir auprès du Buddha. Ses germes du bien étaient tous éclos; élevant sa voix elle pria le Buddha et prononça ces stances :

Le roi et ses grands ministres,
Les kṣatriyas et les brahmanes,
Tous les hommes notables
Ont fait des offrandes au Buddha.
Moi aussi, d'un cœur joyeux,
Je veux lui présenter mon offrande.
Je désire adresser une prière au Buddha.
Puisse le Sublime me prêter son oreille!
Je sais bien que tous les hommes éminents
Ont déjà insisté auprès de lui,
Mais le Parfait, le Miséricordieux
Doit m'accorder ma demande.
Le cœur du Sublime est exempt de partialité,

Il ne distingue guère entre les notables et les vils.
Entre l'homme le plus misérable
Et Indra, l'être le plus éminent.
Je suis tombé dans la mer de la misère,
Ses vagues me jettent dans tous les maux,
Elles me submergent sans cesse
Je n'entends que des cris de détresse.
Que le Sublime ait pitié de moi!
Qu'il me sauve des flammes de la misère!
Je suis remplie d'une foi profonde
En celui qui est le meilleur des êtres.
Certes, le Miséricordieux a pénétré
Tout ce qui se trouve dans l'univers;
Il le connaît pour l'avoir vu,
Il n'y a rien qu'il n'ait approfondi;
L'œil du Buddha seul embrasse tout,
Son intelligence pénètre tout.
Bien que je ne puisse pas leur en faire des offrandes
J'adresse une prière au Buddha et à la communauté;
Par la foi seule je suis libre,
Car mon corps n'appartient pas à moi,
Il est à autrui, il n'est pas libre,
Il ne peut pas suivre le Buddha partout où il va.
Puisse-t-il donc exaucer ma prière!
Si le Buddha s'en va au loin,
Je deviendrai pareille à une folle,
Mon corps s'attachera aux plaisirs du monde et à l'adoration du Moi;
Mais si le Buddha demeure ici,
Je resterai pénétrée de respect pour la Loi;
A la Loi qu'enseigne le Buddha,
Je pourrai conformer toute ma conduite.
Oh! qu'il se décide à rester ici
Et à m'enseigner sans retard la Loi!
Les nobles et les misérables sont égaux
Pour lui, le plus constant et le plus véridique des êtres.
Il n'y a personne dans le monde entier
Qu'il ne regarde comme son ami.

Une membrane unit ses doigts,
Ses pieds sont ornés du signe de la roue,
Les êtres remplis de peur et de crainte,
Le Buddha les console en leur imposant sa main.
Seul le Miséricordieux
Remplit de sa clémence l'univers;
Tous l'appellent le vrai sauveur.
Les six maîtres (hérétiques) qui se prétendaient omniscients
Il les a vaincus précédemment.
Où est celui qui comme lui devant l'assemblée
Pourrait élever une voix de lion, exempt de crainte?
Sa gloire remplit les trois mondes,
Qu'ils se meuvent, qu'ils marchent ou qu'ils restent tranquilles.
Il a connaissance de tous les êtres de l'univers.
Qui est libre de toute imperfection ?
Le Buddha seul en est capable.
Oh ! que mon esprit est serein et joyeux!
Mon cœur prend son refuge vers les Trois Joyaux,
Tel un enfant qui chérit sa mère.
Pour le salut de tous les êtres
Il s'adonnait aux plus pénibles macérations ;
Il s'est donné la peine de venir ici,
Pour expliquer l'octuple Voie,
Pour ouvrir et pour montrer la route d'ambroisie,
Lui, le héros des hommes, le plus digne parmi eux.

En ce temps les germes de bien de Pûrikâ étaient mûrs. Le Buddha Bhagavat fit entendre sa voix de Brahma et adressa à Pûrikâ ces stances :

Tu es bien habile
Pour pouvoir me retenir ici !
Avec le crochet de ton éloquence
Tu pourrais dompter les Nâgas et les éléphants.
Tes intentions sont fermes,
Immense est la portée de ton intelligence.

Ton cœur rempli de zèle
A pu me décider à rester.
Comment aurais-je pu
Repousser ta demande ?
En sondant de loin ton cœur,
J'ai été forcé de revenir;
D'autant plus, en te voyant en personne,
J'ai renoncé à mon départ.
Je ne considère pas si quelqu'un est riche,
S'il est noble et de renom :
C'est à cause de ton cœur ferme et fidèle
Que je me suis décidé à rester plus longtemps ici.
J'ai examiné ton cœur pur
Qui est pareil à un noble cheval
Orné d'une selle magnifique:
Qui ne voudrait pas se faire porter par lui ?
C'est pour le profit de tous les êtres
Que j'ai cherché la Délivrance;
Pour cette cause j'ai quitté le monde.
Les offrandes ne peuvent pas me lier ;
Tel un grand Nâga ou un éléphant
Qu'on voudrait enchaîner avec un fil ;
Ainsi suis-je envers les offrandes,
Elles ne peuvent pas me retenir.
Au commencement, quand je demeurais encore dans le sein de ma mère,
Au milieu des ténèbres,
Je ne songeais déjà qu'au salut des êtres;
D'autant plus maintenant que j'ai atteint la Bodhi.
J'ai accompli des pénitences sans nombre,
Constamment je me suis adonné aux macérations.
Si je ne songeais pas au salut des êtres,
Je serais déjà entré dans le Nirvâṇa;
Parce que j'ai le désir de sauver les êtres
Je reste encore dans ce monde.
Pour le profit des êtres
Je me jetterais des montagnes, je me précipiterais dans le feu,

Pour les sauver,
J'endurerais toutes les souffrances,
Et je ne fuirais point les fatigues.
Pour satisfaire le vœu de Pûrikâ
Je reviens et je reste ici.
Mais que Pûrikâ le sache :
J'ai exaucé la demande d'une femme,
Mais c'était pour le salut des êtres
Que j'ai chargé sur mes épaules un tas de serpents venimeux.
C'est à cause de Pûrikâ que je reste. »
Les habitants de la ville de Çrâvastî
Furent saisis d'étonnement,
Et tous s'écrièrent ainsi :
O combien merveilleux est le Buddha!
Il n'a pas cédé aux instances du roi,
Il ne l'a pas fait pour l'amour des grands ministres,
Il ne l'a pas fait pour l'amour des gens de la ville et du royaume,
Et non plus parce qu'une femme
Lui a adressé des paroles douces et gentilles :
Le Buddha l'a fait pour propager son enseignement.
Quand le Buddha a découvert ce cœur excellent,
Il s'est aussitôt résolu à rester.
Que le[1] monde entier le sache
Que le Buddha l'a fait pour Pûrikâ,
Que c'est à cause d'elle qu'il reste ici.
Ce n'est pas pour recueillir des offrandes,
Ce n'est pas pour l'amour de la gloire et des richesses.
Le Buddha, délivré des Liens et des Kleças,
Ne se soucie que de propager son enseignement.
Qu'il marche ou qu'il s'arrête, qu'il soit assis ou couché,
Il ne songe qu'au salut des êtres;

1. Mot à mot : les objets mobiles et immobiles, traduction du terme « *carâcara* »

Si le salut des êtres l'exige,
Il se met en route quand il faut se mettre en route,
Et il s'arrête quand il faut s'arrêter.

63. — Le moine mendiant, le joaillier et l'oie.

Et ensuite : Qu'on observe strictement les Défenses ! Il vaut mieux renoncer à sa vie que de les violer.

Voici ce que j'ai entendu : Un bhikṣu mendiait de porte en porte. Il arriva à la maison d'un joaillier et se tint devant la porte. En ce moment le joaillier était en train de perforer une perle pour le roi. La couleur de l'habit du bhikṣu se refléta sur la perle, qui prit ainsi une couleur rouge. Le joaillier entra dans sa maison pour chercher de la nourriture pour le bhikṣu. En ce moment une oie vit cette perle de couleur rouge et qui paraissait être un morceau de viande ; aussitôt elle l'avala. Alors le joaillier revint avec de la nourriture et la donna au bhikṣu. Quand il chercha la perle, il ne la trouva plus nulle part. Cette perle était d'une grande valeur et appartenait au roi. Le joaillier, qui était pauvre et qui venait de perdre la perle précieuse du roi, s'adressa excité au bhikṣu et lui dit : « Rends-moi la perle ! » Alors le bhikṣu réfléchit ainsi : « Cette perle vient d'être avalée par une oie. Si je dis cela à cet homme, il tuera l'oie pour avoir la perle. Je suis dans une situation extrêmement pénible. Que dois-je faire pour éviter ce malheur ? » Puis il dit ces stances :

Si je respecte la vie de cet être,
Mon corps endurera des souffrances ;
Mais je n'ai pas d'autre moyen,
Ma vie seule peut racheter la sienne.
Si je dis à cet homme
Que l'oie a avalé (la perle),
Il ne me croira pas,
Et il tuera cette oie.
Pourquoi userais-je de ce moyen ?
Je vais donner mon propre corps pour la sauver,

Et pour empêcher qu'on ne tue cette oie.
Dirai-je que quelqu'un l'a prise et emportée ?
Ceci non plus ne peut pas se dire;
Car si l'on veut se garder pur de péchés
Il faut s'abstenir de paroles mensongères.
J'ai bien entendu les brahmanes dire :
On ne recule pas devant le mensonge pour sauver sa vie,
Mais j'ai aussi entendu cette parole d'un ancien sage :
Mieux vaut abandonner sa vie
Que de jamais faire un mensonge.
Le Buddha a raconté l'histoire d'un voleur :
On lui mutilait le corps avec une scie ;
Mais même au milieu de ses souffrances
Il ne voulait point violer la Loi.
Bien que par un mensonge on puisse se sauver,
Il ne convient pas de le faire.
Mieux vaut rester fidèle aux Défenses
Et renoncer à sa propre vie.
Si je me rendais coupable d'un mensonge,
Tous les Brahmacârins
Pourraient m'accuser d'avoir violé les Défenses.
Une telle accusation et leur mépris
Serait bien capable de me brûler le cœur.
C'est pour cette cause
Qu'il ne me convient pas de violer les Défenses.
Au milieu de ma situation douloureuse
Je dois imiter
Les oies, buvant un mélange d'eau et de lait :
Elles peuvent boire complètement le lait
Et ne laisser que l'eau ;
C'est ainsi que je dois agir :
Fuir le mal et ne prendre que le bien.
Voici ce que dit un sûtra :
« Quand un sage et un fou
Se trouvent dans une même difficulté,
(Le sage) n'imite pas la mauvaise manière d'agir de l'autre. »

L'homme de bien sait laisser de côté le mal :
Telle une oie qui boit un mélange d'eau et de lait.
Je suis prêt à sacrifier mon corps et ma vie.
Pour conserver la vie de cette oie.
Cette observance fidèle des Défenses
Me conduira à la délivrance.

Quand le joaillier eut entendu ces stances, il dit au bhikṣu : « Rends-moi ma perle ! Si tu ne la rends pas, je te ferai endurer sans aucune pitié de nombreuses souffrances ». Le bhikṣu lui répondit : « Me tiendrais-je ici en silence, si j'avais dérobé ta perle ? » Le joaillier lui dit : « Il n'y avait pourtant aucune autre personne ; qui aurait pu me dérober cette perle ? » Et aussitôt le joaillier ferma sa porte et dit au bhikṣu : « Tu es bien obstiné ! » Alors le bhikṣu tourna son regard des quatre côtés sans trouver nulle part un refuge, pareil à un cerf pris dans un enclos et qui ne sait pas par où fuir ; ainsi était le bhikṣu, privé de secours. Alors le bhikṣu serra et ajusta ses vêtements. Cet homme dit au bhikṣu : « Est-ce que tu te prépares à lutter avec moi ? » Le bhikṣu lui répondit : « Je ne lutterai pas avec toi. Je ne lutte qu'avec les Kleças et les Liens ; ce que je viens de faire a une autre cause : Je crains que mon corps ne soit mis à nu quand tu me frapperas. Car nous autres bhikṣus, quand nous allons subir des souffrances et quand notre fin est imminente, nous nous couvrons de nos vêtements pour empêcher la nudité de notre corps ! » Et le bhikṣu dit encore ces stances :

Le Sublime était plein de pudeur ;
J'obéis à son enseignement.
Comme je suis arrivé au terme de ma vie,
Je ne veux pas que mon corps reste nu (après ma mort).

Alors le joaillier dit au bhikṣu : « Tu ne fais donc pas le moindre cas de ta vie ? » Le bhikṣu lui répondit : « La Loi de nous autres religieux veut que nous ménagions notre vie jusqu'à ce que nous ayons atteint la Délivrance. Même

au milieu des plus grands dangers il faut protéger sa propre vie. Mais maintenant je sais d'avance que je dois abandonner ce corps ; et pour ce fait la communauté de ceux qui sont sortis du monde glorifiera mon nom. » Puis il dit ces stances :

Quand je quitterai la vie,
Je tomberai comme tombe une branche sèche ;
Mais cela aura pour cause qu'on me glorifiera
D'avoir donné ma vie pour sauver une oie.
Et cela fera que ceux qui viendront après moi
Seront pris tous de dégoût (pour le monde)
Et seront prêts à sacrifier leur corps.
Ceux qui en entendront parler redoubleront de zèle ;
Ils pratiqueront la vraie Voie,
Ils observeront fidèlement les Défenses,
Et ceux qui violent les Défenses
Prendront la résolution de les observer de cœur.

Aors le joaillier dit au bhikṣu : « Ce que tu viens de dire n'est que feinte et mensonge. Tu veux simplement gagner les éloges des hommes ». Le bhikṣu lui répondit : « Tu me crois donc capable de me souiller d'un mensonge ? Et à quoi me serviraient ces éloges ? Ce n'est pas par feinte que je suis joyeux. Je ne tiens pas à ce que les hommes glorifient mon nom, mais je veux que le Sublime connaisse mon cœur dévoué. » Puis il dit ces stances :

Les disciples du grand sage
Pour rester fidèles aux Défenses,
Abandonnent la vie qu'on abandonne difficilement :
C'est pour que les hommes du monde entier
Et tous ceux qui ont renoncé au monde
Prennent de hautes résolutions.
Bien qu'ils ne les aient pas prises
Ils les prendront sûrement à l'avenir.

Alors le joaillier lia le bhikṣu et le frappa avec un bâton. Il demanda au bhikṣu : « Où est la perle ? Rends-moi ma perle ! » Le bhikṣu lui répondit : « Je n'ai pas la perle ».

Le joaillier se mit à pleurer et son cœur était plein de remords ; et le fait que la perle appartenait au roi ajoutait encore à son désespoir. Il dit ces stances[1] :

Hélas ! Combien pauvre est celui-ci !
Je connais les actions bonnes et mauvaises.
Son cœur est rempli de remords.
Hélas ! Cet homme pauvre
Fait le mal parce qu'il est pauvre.

Alors le joaillier versant des larmes prosterna son front devant les pieds du bhikṣu et lui dit : « Fais-moi la joie et rends-moi ma perle. Alors tu cesseras de souffrir et tu ne me feras plus souffrir. » Le bhikṣu répondit : : « Je ne l'ai réellement pas prise. » Alors le joaillier dit ; « Ce bhikṣu est très obstiné ; malgré ses souffrances il nie avoir (la perle). » Le joaillier, qui était très pauvre et qui ne pouvait pas trouver sa perle, recommença, fou de colère, à frapper. Le bhikṣu qui avait ses deux mains et son cou liés, promena son regard des quatre côtés ; il ne vit personne qu'il pût appeler ; sa mort était inévitable. Alors le bhikṣu se dit : « Dans l'existence on est toujours exposé à de pareilles souffrances. Il faut fermement refuser de violer les Défenses. Car si l'on viole les Défenses, on est frappé des punitions de l'enfer, qui sont bien plus terribles que mes maux présents. » Et il prononça ces stances :

Constamment je me rappelle l'Omniscient,
Le Miséricordieux, le Compatissant,
Mon maître vénéré,
Je me souviens de son enseignement,
Et des paroles de Fou-na-kia,
Et je me rappelle
De Kṣântirṣi qui habitait la forêt :
On lui mutilait les pieds et les mains,
On lui coupait les oreilles et le nez
Sans qu'il se mît en colère.

1. Ici le texte est corrompu. Les stances sont incomplètes et de plus elles semblent être prononcées par le bhikṣu et non par le joaillier.

Un bhikṣu doit aussi se rappeler
Ce qui est dit dans le Sûtra :
Ainsi ordonne le Buddha aux bhikṣus :
Si avec une scie l'on vous mutile
Tous les membres, les mains et les pieds,
Vous ne devez pas vous mettre en colère.
Vous devez songer uniquement au Buddha.
Vous devez vous rappeler les Défenses !
Dans mes incarnations passées
J'ai été mis à mort pour adultère ou pour vol
De si nombreuses fois qu'on ne peut pas les compter.
Comme daim, comme cerf ou comme un des six animaux domestiques,
J'ai été mis à mort d'innombrables fois,
Mais dans ces occurrences j'ai souffert sans profit pour moi.
Mourir pour l'observation des Défenses
Vaut mieux que vivre et les violer.
Même si l'on veut avoir soin de sa vie,
On finira par mourir tout de même.
Bien mieux vaut observer les Défenses
Et conserver sa vie pour le profit des autres.
Renonçons à ce corps exposé aux dangers
Pour obtenir la vie dans la Délivrance;
Parmi ceux qui renoncent à la vie,
Il y en a qui en recueillent du mérite
Et il y en a qui n'en tirent pas profit :
Le sage, tout en conservant sa vie,
Recueille de la gloire et du mérite;
L'homme sans intelligence, quand il abandonne sa vie,
Souffre en vain et ne gagne aucun avantage.

En ce moment le bhikṣu dit au joaillier : « N'oublie pas les sentiments de pitié! O combien je souffre! » Alors le joaillier, pleurant et triste, prononça ces stances :

Tout en te frappant
Je souffre horriblement;

Et quand je pense au roi qui me demandera compte
de ma perle,
J'ai de nouveau envie de te torturer.
Échappe donc à ces souffrances
Et fais cesser les miennes.
Tu as renoncé au monde,
Tu dois renoncer à la convoitise ;
Bannis de ton cœur la convoitise !
Rends-moi ma perle !

Le bhikṣu eut un léger sourire et prononça ses stances :

Oui, mon cœur est plein de convoitise,
Mais jamais je n'ai eu envie de cette perle.
Écoute ce que je vais te dire :
Ce que je convoite, c'est la renommée
Et l'admiration des sages ;
Ce que je convoite, ce sont les Défenses
Et la Loi qui procure la Délivrance finale.
L'objet suprême de ma convoitise
C'est le chemin de l'ambroisie (le Nirvâṇa).
Jamais de ta perle
Mon cœur n'a eu envie.
Je me vêts d'habits de rebut,
Je vis de la mendicité,
J'ai établi ma demeure sous les arbres :
Tout cela me suffit.
Quelle raison aurais-je
De me faire voleur ?
Examine bien cela !

Le joaillier dit au bhikṣu : « A quoi bon toutes ces paroles ? » Puis il le garrota davantage, le frappa avec un bâton et le serra avec des cordes. Ses yeux, sa bouche et son nez saignaient. A ce moment l'oie revint pour boire son sang. Le joaillier furieux frappa l'oie à mort. Le bhikṣu dit : « Cette oie est-elle bien morte ? » Le joaillier lui répondit : « Pourquoi me demandes-tu si l'oie est morte ou vivante ? » Alors le bhikṣu se dirigea vers l'oie et quand il

vit qu'elle était morte, il pleura et ne ressentit aucune joie. Puis il dit ces stances :

J'ai enduré toutes les tortures
Dans l'espoir d'épargner la vie de cette oie.
Et maintenant je reste encore en vie,
Tandis que l'oie est morte avant moi.
Dans l'espoir de sauver ta vie
J'ai enduré ces horribles souffrances.
Pourquoi m'as-tu précédé dans la mort?
Je ne mérite plus de récompense.

Le joaillier demanda au bhikṣu : « Quelle affection as-tu pour cette oie, pour que tu soies tellement attristé (de sa mort)? » Le bhiksu lui répondit : « Je suis triste parce que je n'ai pas pu remplir mon vœu. J'avais pris la résolution de donner ma vie pour celle de l'oie. Maintenant que cette oie est morte, je ne puis pas remplir mon vœu. » Le joaillier demanda : « Pourquoi avait-tu émis ce vœu? » Le bhikṣu répondit : « Le Buddha, quand il était encore Bodhisattva, se laissait mutiler les mains et les pieds et ne se ménageait pas quand il s'agissait du salut des êtres. J'ai voulu l'imiter. » Puis il dit ces stances :

Dans l'antiquité, le Bodhisattva
Se sacrifia pour racheter la vie d'une colombe[1];
J'ai pris une résolution pareille,
Je sacrifiais ma vie pour une oie.
J'ai pris une noble résolution,
Je voulais sauver la vie de cette oie.
Mais puisque tu viens de tuer l'oie,
Je ne puis pas remplir mon vœu.

Le joaillier dit : « Je ne comprends pas encore tes paroles. Explique-moi bien ta raison d'agir! » Alors le bhikṣu lui répondit par ces stances :

Mon vêtement de couleur rouge
A jeté sur la perle un reflet de couleur chair.

1. Allusion au Çibijâtaka.

Cette oie l'a prise pour un morceau de viande
Et elle l'a avalée.
J'ai enduré toutes les souffrances
Pour sauver cette oie.
Au milieu des tortures et des douleurs
J'espérais lui sauver la vie.
Les êtres du monde entier,
Le Buddha les considère comme ses enfants;
Même ceux qui sont dépourvus de tout mérite,
Le Buddha les prend en pitié.
Gautama est mon maître,
Comment pourrais-je laisser souffrir un être?
Cet être est mon frère,
Comment pourrais-je le blesser?

Quand le joaillier eut entendu ces stances, il ouvrit le ventre de l'oie et retrouva sa perle. Puis il se lamenta à haute voix et dit au bhikṣu : « Pour sauver la vie de l'oie tu n'as pas ménagé la tienne! Et ainsi tu m'as fait agir contre la Loi. » Puis il dit ces stances :

Tu es un trésor de mérites,
Tel un feu que recouvrent les cendres.
Ma folie aura pour cause
Que je serai puni dans plusieurs centaines de naissances.
Tu es bien digne
De porter l'étendard du Buddha.
Aveuglé par mon ignorance
Je n'ai pas pu bien discerner.
Le feu de l'ignorance me brûle.
Veuille donc rester encore un moment
Pour recevoir l'expression de mon repentir;
Comme quelqu'un qui a trébuché,
Relève-moi de terre, mets-moi debout!
Accepte une petite réparation de moi!

Alors le joaillier joignit ses mains, s'adressa au bhikṣu et prononça à haute voix ces stances :

Gloire à celui dont la conduite est pure!
Gloire à celui qui a observé fidèlement les Défenses!
Tombé dans une situation difficile
Il n'a pas eu de défaillance.
Quand on n'est pas placé dans une situation pareillement pénible,
Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'on observe les Défenses.
Mais quand au milieu de pareilles tortures
On a le courage d'observer les Défenses,
Cela s'appelle accomplir un acte difficile.
Supporter des tortures pour sauver une oie
Et pour ne pas violer les Défenses,
Voilà ce qui est en vérité difficile à faire.

Quand le joaillier eut exprimé son repentir, il laissa le bhikṣu s'en retourner à sa demeure.

CHAPITRE XII

64. — Le Çibijataka.

Et ensuite : Il est difficile d'obtenir d'entendre la Loi du Buddha. Dans les temps passés, quand le Parfait était encore Bodhisattva, il ne ménagea pas sa vie quand il s'agissait de trouver la Loi. Qu'on écoute donc la Loi avec un cœur plein de zèle.

J'ai entendu dire la parabole du pigeon : Il y avait un maître hérétique qui expliquait à Indra sa fausse doctrine. Ce maître hérétique, dépourvu de la vraie connaissance, prétendait posséder l'Omniscience et niait l'existence (d'un être pourvu) de l'*anuttarasamyaksaṃbodhi*. Quand Indra apprit ces paroles, il éprouva du déplaisir et devint très triste. Alors Indra se mit à sonder l'univers pour voir s'il y avait un ascète arrivé à l'omniscience, au but de ses

désirs ; comme il est dit dans les stances du Sùtra des Questions d'Indra :

Mon esprit cherche
Sans pouvoir trouver le contentement,
Jour et nuit m'agitent les doutes,
Je ne sais pas distinguer le vrai du faux.
De loin je suis venu
Avec le souci constant de compléter mes informations ;
Je ne sais pas dans quel endroit
Le grand et véritable sauveur se trouve maintenant.

Viçvakarman dit à Indra : « Il ne convient pas à un habitant du ciel de se livrer à la tristesse. Dans le monde, dans le royaume de Kuçinagara se trouve un roi, appelé Çibi. Il s'adonne avec zèle aux macérations et à la recherche de la *Samyaksambodhi*. Les hommes d'intelligence qui l'ont observé, croient que ce roi atteindra bientôt la condition d'un Buddha. Allons auprès de lui ! » Indra répondit : « Est-il bien sûr qu'il ne sera pas ébranlé dans son dessein ? » Puis il dit ces stances :

Bien que les petits poissons
Soient en grand nombre, peu parmi eux grandissent ;
Et parmi les fruits du manguier,
Ceux qui atteignent la maturité sont rares.
Ainsi en est-il de la condition des Bodhisattvas.
Ceux qui émettent le vœu (de l'atteindre) sont nombreux,
Ceux qui l'atteignent sont excessivement rares ;
Ceux qui pratiquent les austérités
Sans reculer jamais
Peuvent être considérés comme de futurs Bodhisattvas.
Ceux qui veulent le devenir
Doivent montrer un cœur plein de constance.

Viçvakarman dit : « Mettons-nous en route pour nous en rendre compte. Si réellement il est d'une résolution

inébranlable, nous lui offrirons nos hommages. » Alors Indra, dans le dessein de sonder le cœur du Bodhisattva, se changea en un faucon et il dit à Viçvakarman : « Change-toi en un pigeon! » Aussitôt Viçvakarman se changea en un pigeon au corps bleu comme le firmament et aux yeux pareils à des perles rouges et se rangea auprès d'Indra. En ce moment Indra rempli de pitié, dit à Viçvakarman : « Pourquoi voulons-nous augmenter les troubles du Bodhisattva ? Nous ferons endurer des souffrances au roi des Çibis ; il souffrira, il est vrai : mais quand on choisit un excellent joyau, on l'examine à plusieurs reprises pour savoir s'il n'est pas faux. Le moyen d'examiner un joyau est de le couper, de le briser, de l'exposer au feu et de le frapper ; alors seulement on sait s'il n'est pas faux. »

Alors le pigeon, poursuivi par le faucon, manifesta une grande crainte et en présence d'une grande foule il vint se réfugier sous l'aisselle du roi des Çibis. Il avait la couleur bleue de la feuille du lotus et sa splendeur éclatait comme un arc-en-ciel au milieu d'un sombre nuage ; il brillait d'un pur éclat. Tout le monde en fut rempli d'étonnement et dit ces stances :

En vérité il doit être plein de miséricorde,
Pour que tous les êtres aient confiance entière en lui,
Ainsi (les oiseaux), quand le soleil disparaît
S'envolent vers leur nid. »
Mais en ce moment le faucon dit :
« O roi, rends-moi ma proie ! »

Le roi entendit les paroles du faucon et vit la frayeur du pigeon. Aussitôt il prononça ces stances :

Ce pigeon, pris de peur,
Est venu vers moi, les ailes déployées.
Bien que sa bouche ne puisse pas parler,
Ses yeux sont remplis de larmes.
Il convient donc
Que je lui accorde aide et protection.

Alors le grand roi, pour rassurer le pigeon, dit encore ces stances :

N'aie pas de crainte!
Jamais je ne permettrai ta mort;
Même si je devais te sauver au risque de ma vie,
Je ne te refuserai point mon aide.
Non seulement je te donnerai aide et secours,
Mais aussi je protégerai tous les êtres;
Pour le profit de tous les êtres
Je prodigue mes efforts.
Les hommes du royaume me paient bien l'impôt,
De six parties (de leurs biens) ils m'en donnent une :
Il faut qu' (en retour) envers tous les êtres
Je me montre un hôte bienveillant;
Il est juste que je les protège
Et que je n'admette point qu'on les lèse.

Alors le faucon dit de nouveau au roi : « Grand roi! Daigne lâcher le pigeon, car c'est ma nourriture! » Le roi répondit au faucon : « Depuis longtemps j'ai conçu de la pitié envers tous les êtres et je leur dois mon aide et ma protection entières. » Le faucon demanda au roi : « Pourquoi as-tu conçu depuis longtemps (de la pitié envers les êtres)? » Le roi lui répondit en prononçant ces stances :

Quand j'ai émis le vœu d'atteindre la Bodhi,
J'ai accordé ma protection
A tous les êtres;
Tous attirent ma compassion profonde.

Le faucon répliqua par ces stances :

Si tes paroles sont vraies,
Rends-moi vite le pigeon;
Car si tu me fais mourir de faim,
Tu ne fais plus preuve de compassion.

Quand le roi eut entendu cela, il réfléchit ainsi : « Je me trouve dans une situation extrêmement difficile. Quel expédient dois-je employer? » Ayant ainsi pensé il répon-

dit au faucon et dit : « Tu n'as donc pas du tout d'autre viande pour en entretenir ta vie? » Le faucon répondit au roi : « Je ne puis entretenir ma vie qu'avec de la chair fraîche et avec du sang. » Alors le roi se dit : « Quel moyen dois-je employer? » Puis il prononça ces stances :

Envers toutes les créatures
J'ai toujours montré une compassion profonde.
Du sang et de la viande fraîche
Ne peuvent s'obtenir sans qu'on commette un meurtre.

Ayant ainsi réfléchi il trouva qu'il serait très facile de donner sa propre chair pour nourrir le faucon. Et il prononça encore ces stances :

Je couperai un morceau de ma propre chair
Et je le donnerai au faucon;
Même si je dois me sacrifier moi-même,
Il convient que je protège la vie de cet être effrayé.

Quand le grand roi eut prononcé ces vers, il dit au faucon : « Ma chair te conviendra-t-elle pour te nourrir? » Le faucon dit : « Oui! Que le roi daigne découper de son corps un morceau de chair d'un poids égal à celui du pigeon! Qu'il me le donne et je le mangerai. » Quand le grand roi eut entendu ces paroles, il devint joyeux. Il ordonna à un serviteur : « Apporte vite une balance! Je vais couper un morceau de ma chair pour en racheter ce pigeon. C'est aujourd'hui un jour fortuné pour moi! Et pourquoi est-ce un jour fortuné? » Il dit ces stances :

Cette chair est le siège de la vieillesse et des maladies,
Des dangers nombreux et des substances répugnantes.
Il convient que pour le bien de la Loi
Je sacrifie cette chair vile et corrompue.

Pendant ce temps le serviteur du roi avait exécuté l'ordre et apporta une balance; quand le roi vit venir la balance il ne montra aucune émotion. Aussitôt il mit à nu la chair

blanche de sa cuisse, lisse comme une feuille de Tâla. Il appela le serviteur et lui dit ces stances :

Prends un couteau tranchant
Et coupe la chair de ma cuisse!
Exécute ce que je te dis
Sans crainte aucune!
Car sans se soumettre à des austérités sévères
On n'obtient pas l'omniscience.
Car l'omniscience
Est ce qu'il y a de plus sublime dans les trois mondes;
Jamais sans une raison suffisante
On n'obtient la Bodhi.
Voilà pourquoi
Je dois agir avec une fermeté inébranlable.

A ce moment le serviteur eut les yeux remplis de larmes, et joignant les paumes de ses mains il parla ainsi : « Aie compassion de moi! Je ne puis pas le faire. J'ai toujours reçu les bienfaits du roi; comment pourrais-je couper avec un couteau un morceau de chair de la cuisse du roi? » Il dit ces stances :

Le roi est le sauveur et le protecteur de tous;
Si je coupais la chair du roi,
Certes, moi-même avec le couteau
Je serais renversé vite et je tomberais par terre.

Alors le grand roi prit de sa propre main le couteau pour se couper la chair de sa cuisse. Les ministres et les grands dignitaires, en se lamentant et en pleurant, lui firent des remontrances sans pouvoir l'arrêter; tous les habitants de la ville insistèrent auprès de lui. Mais il ne les écouta pas et se coupa la chair de sa cuisse. Ceux qui étaient près de lui, détournèrent leurs yeux et n'osèrent pas regarder. Les brahmanes se couvrirent les yeux et n'osèrent pas regarder. Les femmes du palais poussèrent des cris et pleurèrent. Les devas, les nâgas, les yakṣas, les gandharvas, les asuras, les kinnâras et les mahoragas

se dirent entre eux dans l'espace : « Il n'est pas probable que jamais pareille chose ait été faite ». Le roi avait un corps faible et tendre. Né et élevé au palais il n'avait jamais eu à supporter aucune douleur. Maintenant son corps était torturé de douleurs et il souffrait extrêmement. Mais il s'exhorta lui-même et prononça ces stances :

O mon cœur, garde ta fermeté
Envers cette douleur minime!
Pourquoi es-tu abattu?
Vois donc comment l'univers entier
Est enlacé de centaines et de milliers de maux!
Les êtres sont privés de refuge et d'aide,
Ils n'ont pas d'abri et de protection,
Ils vivent dans une profonde dépendance.
Toi seul, ô mon cœur,
Tu es appelé à être le sauveur de tous.
N'as-tu pas honte de toi-même,
De céder ainsi à la douleur?

Alors Indra réfléchit ainsi : « Est-ce que le grand roi gardera sa constance au milieu des plus grandes souffrances? » Et dans le désir de le mettre à l'épreuve il dit : « Tu viens d'endurer des souffrances difficiles à endurer; pourquoi ne cesses-tu pas de te torturer toi-même? Tu as assez souffert ; cesse et lâche le pigeon ! » Le Bodhisattva eut un léger sourire et lui répondit : « Jamais les souffrances ne me feront manquer à ma parole. Même si je dois souffrir encore davantage, je ne reculerai pas. Ces souffrances sans importance ne peuvent pas être comparées aux souffrances de l'enfer. Il convient donc que j'élève ma pensée et qu'au milieu même de ces souffrances je redouble de compassion (pour les êtres). » Quand il eut fait cette réflexion, il prononça ces stances :

Je souffre maintenant de la blessure de mon corps;
Mais que mon cœur ne s'abatte pas!
Qu'il sache combien les indécis et les mous
Endurent de souffrances dans l'enfer,

De tortures qui ne cessent jamais,
Éternelles et sans fin.
Qui voudrait les supporter?
Parce que je suis rempli de compassion pour eux,
Il faut que je me hâte
D'atteindre vite la Bodhi;
Tous ceux qui souffrent de ces misères
Je les sauverai et je leur procurerai la Délivrance.

Alors Indra fit encore cette réflexion : « Ce que le grand roi vient de faire n'est pas encore assez douloureux; est-ce qu'il gardera sa constance si je lui fais redoubler ses souffrances ? Je vais le mettre à l'épreuve! » Ayant fait cette réflexion, il garda le silence et cessa de parler. Sur ces entrefaites le grand roi avait pris le morceau de chair qu'il s'était coupé et l'avait mis d'un côté de la balance; il plaça le pigeon de l'autre côté et il arriva que le pigeon fit pencher la balance. Alors le roi se coupa les deux *pi*[1] et mit cette chair dans la balance. Mais c'était encore plus léger que le pigeon. Alors le grand roi s'étonna beaucoup et ne sut pas ce qui en était la cause. Aussitôt il se leva pour se mettre soi-même sur la balance. A ce moment le faucon lui demanda : « Pourquoi bouges-tu? Est-ce que tu commences à avoir des regrets? » Le grand roi lui répondit : « Je ne regrette rien; je veux me mettre en entier sur la balance pour sauver ce pigeon. » Quand le grand roi fut sur le point de monter sur la balance, son visage resta serein. Les serviteurs et les assistants n'osaient plus regarder; tous les hommes de sa suite détournèrent les yeux. En ce moment le roi dit : « Regardez librement! » Il se coupa sa chair en entier, il ne restait plus que ses os et ses articulations. Il fut pareil à une statue qui, exposée à la pluie se disloque et qui est difficile à reconnaître. Alors le grand roi s'écria ainsi : « Si je sacrifie mon corps ce n'est pas pour gagner des trésors, ni pour la volupté, ni pour l'amour de ma femme, de mes enfants ou de ma parenté.

1. Expression rare et douteuse; Couvreur donne comme signification : « estomac ».

Ce que je convoite, c'est la Bodhi, pour que je puisse procurer le salut à tous les êtres. » Puis il prononça ces stances :

Les devas et les asuras,
Les gandharvas et les yakṣas
Les nâgas et les démons,
Toutes les classes d'êtres,
En me voyant dans cet état,
Seront poussées à imiter ma constance.
Parce que je convoite l'Intelligence suprême,
Je fais souffrir et je blesse mon corps ;
Si l'on veut gagner l'omniscience,
Il faut faire preuve d'une compassion inébranlable ;
Si l'on ne possède pas une constance à toute épreuve,
On doit renoncer à gagner la Bodhi.

Au moment où le grand roi, sacrifiant son corps, monta sur la balance, la grande terre trembla six fois, pareille à un brin d'herbe ou à une feuille agitée dans toutes les directions. Dans l'éther, les devas exprimèrent leur admition à cette vue extraordinaire et s'écrièrent : « Bien, Bien ! Tu mérites d'être appelé zélé et d'une résolution inébranlable. » Et il dit ces stances :

Pour sauver la vie de cet être
J'ai coupé en morceaux ma chair.
J'ai agi d'un cœur sincère et plein de compassion,
Avec une ferme et inébranlable résolution.
Toute l'assemblée des devas
En est remplie d'admiration.

En ce moment le faucon exprima son admiration à la vue de ce fait extraordinaire : « Sa résolution est ferme et sincère ; il ne tardera pas à devenir un Buddha ; tous les êtres mettront leur confiance en lui ». Alors Indra se montra au roi sous sa forme véritable en disant à Viçvakarman de reprendre aussi sa forme véritable et il ajouta : « Offrons-lui nos hommages ! Car ce Bodhisattva est plein

d'une résolution ferme et inébranlable, pareil au mont Sumeru qui repose au milieu de l'océan sans jamais s'ébranler. Tel est le cœur de ce Bodhisattva. » Puis il ajouta ces stances :

Offrons nos hommages
A cet homme valeureux et résolu.
Élevons notre voix
Et répandons ses louanges.
Que tous ceux que harassent les soucis
Se mettent à l'abri auprès de lui !
Qu'ils s'allient étroitement à lui
Qui a une conduite inébranlable.
Il a planté dans le terrain de la Compassion
L'arbre de l'Intelligence suprême.
Ses bourgeons commencent à pousser,
Et les hommes avisés chercheront un abri sous lui.

Viçvakarman s'adressa alors à Indra et dit : « Le grand roi a montré sa compassion pour tous les êtres. Il convient qu'on lui rende son corps comme il était auparavant. Puissent toutes les créatures rechercher sans défaillance la Bodhi (comme l'a fait le roi) ! » Alors Indra demanda au roi : « Tu n'as pas eu de la peine à te sacrifier pour un pigeon ? » Le roi lui répondit par ces stances :

Ce corps est destiné à périr,
Il est comme un morceau de bois ou une pierre :
Il sera jeté aux oiseaux et aux bêtes sauvages,
Il sera brûlé ou il pourrira dans la terre.
Si donc avec ce corps sans valeur
Je puis obtenir un grand profit,
Je n'ai qu'à m'en réjouir;
Il ne conviendrait pas que je m'en afflige.
Où est donc l'homme avisé,
Qui donnerait ce corps exposé à tous les risques
En échange pour la Loi stable et ferme,
Sans se réjouir ?

Indra dit au roi : « De telles paroles sont difficiles à

croire, et jamais l'on n'a vu une action pareille. Qui pourrait y ajouter foi? » Le grand roi répondit : « Je me connais moi-même et s'il y avait dans le monde un grand *ṛṣi* capable de sonder mon cœur, il verrait qu'il est pur et sans fausseté. « Indra répondit : « Tu as dit la vérité. » En ce moment le grand roi fit ce vœu : » Si je n'ai aucun regret (d'avoir fait ce que je viens de faire), que mon corps redevienne comme il était auparavant! » Et le roi contempla son corps mutilé et dit ces stances :

Quand je me suis mutilé le corps
J'ai été libre de douleur et de joie,
De colère et d'affliction ;
Je n'ai éprouvé aucune tristesse.
Si ceci est la vérité
Que mon corps soit rendu comme il était auparavant,
Et que j'atteigne bientôt la Bodhi,
Pour apporter à tous les êtres le salut!

Quand le grand roi eut prononcé ces stances, son corps mutilé se transforma et devint comme il était auparavant. Voici des stances :

Les montagnes avec la grande terre,
Furent toutes ébranlées;
Les arbres et l'océan
Se mirent en mouvement et perdirent leur calme,
Pareils à un homme peureux
Qui perd son assurance au combat.
Les devas chantèrent de joie
Et de l'éther tombait une pluie de fleurs parfumées.
On entendait les cloches et les tambours,
Qui mêlaient leurs sons ensemble.
Les devas exprimèrent leur joie
Et chantèrent tous ensemble.
Toutes les créatures étaient émues.
L'océan lui-même éleva la voix.
Du ciel tombait une poussière parfumée,
Qui couvrait toutes les voies.

L'éther était plein de fleurs
Qui tombaient, les unes lentement, les autres vite.
Des femmes divines, assemblées dans le ciel,
Couvraient la terre de fleurs,
Des vêtements de toutes couleurs,
Ornés d'or et de pierreries,
Tombaient en pluie du ciel,
Ainsi que des cassettes remplies de robes divines
Qui résonnaient en s'entrechoquant.
Dans la demeure de chacun
Des vases ornés de pierreries apparurent spontanément,
Rendant, sans qu'on les touchât, des sons
Pareils à la musique des artistes célestes.
Aucun nuage ne couvrait le ciel,
Les quatre points cardinaux brillaient.
Un vent doux exhalait des parfums,
Les rivières coulaient pures et sans bruit.
Les Yakṣas, qui ont un désir ardent d'obtenir la loi,
Redoublèrent encore de zèle :
« Bientôt il atteindra la Bodhi »,
Ainsi ils chantèrent et l'exaltèrent.
Tous les Gandharvas
Chantèrent et firent entendre leur musique ;
Leurs sons harmonieux étaient tantôt doux, tantôt graves,
Et ainsi ils chantèrent les louanges du roi :
« Bientôt il obtiendra la condition de Buddha ;
Il traversera l'océan de son vœu,
Bien vite il arrivera au lieu fortuné :
Quand il aura atteint l'objet de son désir
Il se souviendra de nous, pour nous procurer la délivrance ».

Alors Indra et Viçvakarman offrirent leurs hommages au Bodhisattva et retournèrent dans leurs palais divins.

65. — Katyayana et son disciple.

Et encore : Il convient de fréquenter les hommes sages, car en fréquentant les sages on arrive à éteindre la flamme de ses Liens et de ses Kleças.

Voici ce que j'ai entendu : Le fils aîné du roi *Sou-pi-lo* (Suvîra) s'appelait *Cha-lo-na.* Quand le roi mourut, son héritier Cha-lo-na ne voulut pas lui succéder et il céda le trône à son frère cadet. Puis il se rendit auprès de Kâtyâyana et le pria de le recevoir dans la vie religieuse. Ayant été ordonné il arriva avec le vénérable Kâtyâyana dans le royaume du roi *Pa-chou-t'i* où l'on s'arrêta dans une forêt. En ce temps le roi Pa-chou-t'i, accompagné de toutes ses femmes, s'était rendu dans cette forêt et dormait sous un arbre. Le vénérable Cha-lo-na, qui était allé mendier de la nourriture, était de retour et se reposait sous un arbre. En ce moment les femmes du roi, qui aimaient beaucoup les fleurs et les fruits, se mirent à se promener dans la forêt pour en chercher. Le bhikṣu Cha-lo-na était dans la fleur de l'âge, quand il sortit du monde ; il avait une figure très belle. Quand les femmes virent ce jeune bhikṣu d'un corps si bien fait, d'une figure si belle, toutes furent remplies d'étonnement et elles parlèrent ainsi : « (Il est étonnant que) dans la communauté du Buddha il y ait un homme pareil qui a renoncé au monde pour chercher la voie. » Et elles l'entourèrent et s'assirent auprès de lui. Quand le roi Pa-chou-t'i s'éveilla, il chercha du regard ses femmes et ses serviteurs ; mais tout le monde s'était dispersé dans les quatre directions et il ne put trouver personne. Alors le roi se mit lui-même à leur recherche et il trouva ses femmes assises autour d'un bhikṣu et l'écoutant prêcher la Loi. Aussitôt il prononça ces stances :

Porter un vêtement neuf et brillant
Ne vaut pas le talent de l'éloquence :
Mille femmes sont assises autour de celui-ci,
Remplies d'amour et de respect pour sa figure.

Le roi, mis en colère, demanda au bhikṣu : « Es-tu Arhat? » Le bhikṣu répondit : « Non! » « Es-tu Anâgâmin? » Il répondit : « Non ». « Es-tu Srotâpanna? » Il répondit : « Non ». « As-tu atteint le premier, le second, le quatrième degré du Samâdhi? » Il répondit : « Non ». Quand le roi eut appris cela, il se mit dans une grande colère et dit au Vénérable : « Tu n'es pas un homme qui a renoncé au désir. Pourquoi es-tu assis avec les femmes de mon palais? » Aussitôt il ordonna à ses serviteurs de saisir le bhikṣu, de lui arracher ses vêtements, en ne lui laissant que son vêtement intérieur, et de le battre avec un bâton couvert d'épines. Alors les femmes du roi se mirent à pleurer et dirent au roi : « Cet homme vénérable n'a commis aucune faute; pourquoi le frappes-tu ainsi? » Quand le roi eut entendu ces paroles, sa colère redoubla et il se mit à frapper le Vénérable excessivement. Le Vénérable, qui avait été prince royal auparavant, avait un corps doux et inaccoutumé aux souffrances. Son corps entier ruisselait de sang. Aucune des femmes du roi ne put retenir ses larmes en le regardant. Quand le vénérable Cha-lo-na eut reçu ces coups, il resta demi-mort. Perdant sa connaissance il tomba par terre et ne revint à lui que longtemps après. Tout son corps semblait couvert de morsures de chiens. Quand un homme est fasciné par un python et quand il est déjà entré dans sa gueule, il s'échappe difficilement; s'il arrive à sortir de sa gueule, il ressuscite difficilement. Ainsi en fut-il aussi de Cha-lo-na quand il échappa à ce danger. Il ouvrit tout grands ses yeux craintifs et eut peur qu'on ne recommençât à le battre. Tout son corps ruisselait de sang et il était incapable de se rhabiller. Il prit ses habits et s'en alla en regardant de tous les côtés, craignant que quelqu'un ne vînt pour le saisir. Ses condisciples qui le voyaient en cet état, prononcèrent ces stances :

Qui a été assez dépourvu de compassion,
Pour frapper et pour blesser ce bhikṣu?
Envers un homme qui a renoncé au monde,
Comment a-t-on pu sévir?

Envers cet homme innocent,
Comment a-t-on pu être cruel ?
On a blessé quelqu'un qui n'a pas commis de faute,
Vraiment c'est d'un homme insensé.
Il a renoncé au monde, aux richesses et aux honneurs,
Il est seul et sans pouvoir,
Il ne possède que son vêtement et son pot à aumônes,
Il ne porte pas avec lui des biens superflus.
Quel est l'homme criminel
Qui a osé le maltraiter ainsi ?

Tous les condisciples le soutinrent et lui prirent la main. Ainsi ils arrivèrent auprès du vénérable Kâtyâyana. Quand celui-ci aperçut Cha-lo-na qui pleurait et se lamentait à haute voix, il devint mécontent et prononça ces stances :

Tu as l'air d'un fruit Jambu
Qui est tacheté de rouge, de blanc et de bleu.
Par endroits tu es tacheté de rouge,
Ton sang ruisselle et sort de plusieurs endroits.
Qui t'a donc saisi
Et t'a peint de cette manière ?

Alors le bhikṣu Cha-lo-na montra au Vénérable les plaies de son corps, dont coulait le sang, et dit ces stances :

Parce que je suis sans aide et sans protection,
Parce que je suis seul et que je gagne ma vie par la mendicité,
J'ai dû endurer les pires souffrances ;
Parce que je suis méprisable, j'ai dû subir des coups.
Le roi Pa-chou-t'i, que les passions emportent,
Est le maître riche et puissant de la terre ;
Il est violent et ne met pas de bornes à sa fureur.
Avec le fouet de sa colère, qui est pareille à un feu qu'on attise,
Il a torturé et blessé mon corps.
Je n'avais commis aucune faute,
Injustement j'ai été frappé
Et blessé de cette façon.

Quand le vénérable Kâtyâyana s'aperçut que le cœur de Cha-lo-na était plein de colère, il lui dit : « Il convient qu'un homme qui a renoncé au monde ne se soucie pas de son corps, mais qu'il anéantisse les maux dont est affligé son cœur. » Et il dit ces stances :

Si tu as enduré des souffrances,
Quelle raison as-tu pour t'exaspérer ?
Garde-toi de lever le fouet de la colère !
Insensé ! Tu ne nuirais qu'à toi.

Mais Cha-lo-na manifesta des signes de passion et de colère, pareil à un nâga qui en combattant darde sa langue fulgurante, telle qu'un éclair. Et il prononça ces stances :

Sache, ô mon maître,
Que la colère me ronge le cœur!
Tel un arbre pourri et sec
Est dévoré par le feu qui se lève dans son intérieur.
Renonçant au monde je me suis fait brahmacârin,
Mais ce temps est passé :
Car je veux dès à présent
Renoncer à la vie religieuse.
Un homme faible et sans forces
Ne peut pas supporter de pareilles souffrances.
Comment serais je capable d'endurer
Des souffrances aussi grandes?
Je suis décidé à rentrer dans le monde,
Pour prendre possession de mon trône royal,
Pour m'entourer d'éléphants et de soldats,
Pour régner en maître sur la noire terre.
Mon cœur est rongé par le feu de la colère,
Jour et nuit je n'aurai plus de repos;
Je serai pareil à un feu violent,
Qui enveloppe de flammes les montagnes et la plaine ;
Une luciole qui scintille dans l'air :
Voilà ce qu'est le roi Pa-chou-t'i.

Quand il eut prononcé ces stances, il remit le triple vêtement à un condisciple et se jeta pleurant et sanglotant

aux pieds du maître. Il lui exprima son désir de rentrer dans le monde et il prononça ces stances :

Daigne écouter, mon maître,
Ma confession; pardonne-moi ma faute!
Il faut que je rentre dans le monde,
Bien que mon cœur ne s'y réjouisse pas;
En restant dans la vie religieuse
Je ne puis pas assouvir ma haine.

Alors le Maître, qui n'avait pas d'égal dans l'art de bien expliquer le sens des sûtras et qui était sans pareil dans l'art de l'éloquence lui dit : « Ne fais pas cela! Pourquoi? Parce que notre corps n'est pas durable; il retombera dans le néant. Il ne convient donc pas que tu violes la Loi du Buddha par amour pour ton corps. Contemple comme il est périssable et impur. » Puis il prononça ces stances :

Notre corps est impur,
Ses neufs ouvertures ruïssellent constamment de souillures.
Il est puant et inspire du dégoût,
Il est un vase de souffrances.
Notre corps est vil et abject;
Il est un repaire de toutes les plaies.
Pareil à un petit poteau qu'on heurte,
Il tombe sans grand danger;
Aveuglé tu t'attaches à lui.
Tu es entièrement dépourvu d'un raisonnement intelligent;
Il convient que tu renonces à une résolution inspirée par ta faiblesse.
Les stances qu'a prononcées le Parfait,
Il convient que tu te les rappelles :
Celui qui au moment de la colère et de l'exaspération
Est capable de se maîtriser soi-même,
Ressemble à celui qui au moyen des rênes
Est capable de retenir un cheval fougueux;
Celui qui peut le retenir est appelé un bon cavalier,

Tandis que celui qui ne peut pas le maîtriser, est appelé un cavalier inexpérimenté.
Rester dans le monde s'appelle être ligotté par des liens solides,
Renoncer au monde, c'est se délivrer de ces liens.
Toi qui avais réussi à t'en délivrer,
Tu veux donc de nouveau t'enchaîner,
Et te laisser lier dans un endroit sans issue?
La colère est l'ennemi qui réside dans notre intérieur;
Ne te laisse pas emporter par la colère!
Voilà pourqnoi le Buddha
A exalté les hommes qui étudient beaucoup,
Aux paroles du roi des *ṛṣis*
Tu dois te conformer.
Rappelle-toi les hommes d'une grande érudition :
« Ne vous abandonnez pas à la colère
Même si on mutilait avec une scie de fer
Votre corps et vos membres. »
Le Buddha à *Fou-na* et à d'autres
A expliqué comment il faut agir.
Pense aussi à ce que les hommes d'un vaste savoir
Et d'autres ont dit!
Rappelle-toi aussi Çâriputra,
A qui il a expliqué les cinq états dépourvus de passion.
Ensuite il convient que tu contemples bien
Les huit états de l'univers.
Rends-toi aussi bien compte
Quelle faute grave est la colère.
Il convient que tu lèves ton regard
Vers l'étendard de ceux qui ont renoncé au monde;
Que ton cœur s'harmonise avec eux;
Car pourquoi ne s'harmoniserait-il pas avec eux?
Il est prescrit aux bhikṣus
De s'entretenir en mendiant chez les autres;
Comment pourrait-on manger l'aumône des croyants
Et (en même temps) se laisser emporter par la colère?
Si l'on a dans le corps la nourriture des autres,

Comment peut-on se laisser emporter par la colère,
Sans que l'aumône des croyants
Nous fasse mourir?
Si tu veux avoir une conduite conforme à la Loi,
Tu ne dois pas donner libre cours à ta colère;
Car il est dit que ceux qui pratiquent la Loi,
Doivent être des modèles pour la pratique de la Loi.
Se laisser emporter par la colère,
C'est ce qu'il ne convient pas de faire.
Car quand le cœur est gonflé de colère,
Quand des paroles de haine sortent de la bouche,
On encourt le blâme des sages;
Voilà pourquoi il ne faut pas (se mettre en colère).
Ceux qui ont renoncé au monde
Doivent observer trois choses :
Qui veut mener la vie d'un bhikṣu
Doit supporter l'injure sans colère,
Il doit inébranlablement observer les Défenses,
Il doit dire la vérité et ne jamais mentir.
Qu'il pratique bien la patience,
Qu'il ne se laisse pas emporter par la colère!
Quand on appartient aux Çramaṇas,
Il ne convient pas de proférer des paroles haineuses :
On doit revêtir l'habit de la concorde;
Que jamais un homme qui a renoncé au monde
Ne profère en colère des paroles haineuses et grossières!
Car ainsi il ressemblerait à un *ṛṣi*, qui tout en se plongeant dans la méditation,
Tiendrait une épée dégaînée dans ses bras.
Les ustensiles et les habits des bhikṣus
Sont tout différents de ceux du vulgaire.
Se mettre en colère et se vêtir d'habits brillants,
C'est ce que jamais il ne doit faire.
Si l'on profère des paroles grossières comme le vulgaire,
Comment mériterait-on le nom de bhikṣu?
Il doit se raser les cheveux et renoncer au luxe,

Il doit s'humilier et aller mendier.
En se bornant à avoir cet extérieur vil
Il n'arrive pas à vaincre son orgueil :
S'il veut dompter son orgueil,
Il doit renoncer à ses sentiments corrompus et haineux,
Il doit s'empresser à chercher la Délivrance.
Notre corps est pareil à une cible qu'on vise :
Tant qu'elle existe elle est criblée de flèches ;
Tant que notre corps existe, les maux s'abattent sur lui ;
Les maux cessent, dès que le corps n'existe plus.
A la porte du poste des veilleurs
On a placé un tambour :
Un voyageur, qui vient de loin,
Accablé de fatigue y veut dormir.
Tous ceux qui arrivent à la porte battent le tambour,
Sans jamais s'arrêter.
Cet homme ne peut pas dormir ;
Il se met en colère contre ceux qui battent le tambour.
Après s'être battu avec un bon nombre d'eux,
Il réfléchit à ce qui en est la cause première :
Il trouve que la cause première, c'est le tambour,
Et que la faute ne peut pas être imputée à ces hommes.
Aussitôt il se lève et met en pièces le tambour,
Et maintenant il peut dormir en paix :
Ce tambour est l'image du corps du bhikṣu,
Qui se réjouit à renoncer au monde.
Les mouches, les moustiques et les plantes vénéneuses
Peuvent tous infiltrer leur poison à l'homme ;
Il convient donc qu'avec un zèle infatigable
On apprenne à renoncer à son corps,
Dans lequel on n'est pas appelé à demeurer longtemps.
Il convient d'examiner son origine,
Qui est un amas d'éléments du monde des Skandhas ;
Il convient de dompter les maux du monde des Skandhas
Pour dormir du sommeil tranquille du Nirvâṇa.

Quand le maître eut prononcé ces stances, il dit encore : « Renonce maintenant à tes sentiments de haine et de vengeance. Si tu persistes à vouloir lui nuire, écoute ce que je vais te dire : Tout ce qui se trouve dans le monde est accablé de souffrances. Pourquoi veux-tu encore ajouter aux souffrances des êtres? Tous les êtres sont les sujets du roi de la mort. Moi et toi et ce roi-là, nous mourrons tôt ou tard. Pourquoi veux-tu donc exterminer ton ennemi? Tout ce qui naît est appelé à mourir. Pourquoi cherches-tu à nuire? Tout ce qui naît doit mourir sans faute, ainsi que le soleil, après s'être levé, doit se coucher. Notre nature est mortelle ; à quoi bon chercher à nuire ? Quel profit aurais-tu en nuisant à celui-là? On t'appelle un homme qui observe les Défenses. Si tu cherches à nuire, tu en seras gravement puni dans ta vie future, tu en subiras des souffrances sans bornes. Si telle doit être ta punition, pourquoi cherches-tu à nuire? Ce roi t'a injurié, sur quoi tu t'es mis dans une grande colère. Mais voici ce qui en est de la colère : dans cette vie on en subit de grandes peines et on en sera encore puni dans la vie future. Il est déjà puni par sa colère ; pourquoi veux-tu encore lui nuire ? Si pendant un seul moment on se laisse emporter par sa colère, on se nuit à soi-même. Maintenant je vais te dire ceci ; écoute bien ma comparaison : Si avec ses doigts on attise un feu pour en brûler quelqu'un, on ne nuira pas à celui-là, mais on souffrira soi-même. De même en est-il de la colère. Si l'on veut nuire à autrui, on est puni en sa propre personne. Notre corps est pareil à du bois sec, la colère ressemble au feu; on n'arrive pas à en brûler les autres, tandis que soi-même, on en est consumé. Tu te laisses emporter par une vaine colère, et tu désires nuire à celui-là. Que tu puisses lui nuire ou non, ce qui est sûr, c'est que tu te nuiras à toi-même ».

Cha-lo-na avait écouté en silence son maître qui lui expliquait le sens de la Loi. Ses condisciples s'en réjouirent tous et se dirent les uns aux autres : « Il prête l'oreille à son maître qui explique la Loi ; il ne renoncera donc pas à la Voie ». Mais Cha-lo-na s'écria d'un cœur impatient :

« Même un homme sans cœur ne pourrait pas supporter une pareille injure ; d'autant moins puis-je la supporter, moi, qui ai un cœur .» Alors Cha-lo-na prononça ces stances :

L'éclair étincelle à travers l'espace,
Pareil à un fouet d'or :
Bien que l'espace ne soit pas un être animé
C'est de lui que se fait entendre la voix du tonnerre.
Moi, qui suis fils de roi,
Je ne veux pas être inégal à lui ;
Comment pourrais-je souffrir une injure
Sans me venger ?

Quand il eut prononcé ces stances, il dit à son maître : « Ce que tu dis est vrai; mais mon cœur s'est endurci à l'égal d'une pierre que des gouttes d'eau ne sauraient pénétrer. En regardant ma peau déchirée et mon sang ruisselant, mon cœur se remplit de colère et de sentiments violents. Je ne suis pas un suppliant, je ne suis pas son esclave, je ne suis pas un journalier, je ne suis pas son sujet, je ne suis pas un brigand, je n'ai participé à aucun crime, je ne me suis pas révolté contre le roi : Pour quelle faute m'a-t-il injurié ? Mais lui, il est assis sur le trône royal et est fier de sa force. Tandis que moi, j'ai tous les signes caractéristiques d'un misérable ; je vis de mendicité et ma demeure est la forêt. Il m'a injurié injustement. Mais je ferai de sorte qu'il n'osera plus jamais injurier une personne de mon rang; je me vengerai et je ne dormirai plus tranquille. Moi, un homme de bien, j'ai été injustement injurié. Il convient que je tire vengeance de lui et que je lui fasse subir des peines; de plus, à partir d'aujourd'hui je veux faire de sorte que jamais plus un tyran n'osera nuire à personne ». Quand il eut ainsi parlé, il se mit longtemps à genoux devant son maître et lui dit : « Veuille me délier des Défenses ! » Alors tous ses condisciples se mirent à se lamenter à haute voix : « Pourquoi veux-tu renoncer à la loi du Buddha ? » L'un le prit par la main, un autre le prit dans ses bras, un autre se jeta avec ses cinq membres devant lui par

terre et lui dit : « Ne renonce pas au milieu de ta colère à la Loi du Buddha! » Puis il dit ces stances :

Pourquoi, parmi nous tous,
Toi seul veux-tu t'en aller?
Pourquoi veux-tu renoncer aux Défenses du Buddha?
Pourquoi veux-tu si mal agir?
Est-ce que le Buddha n'est pas notre maître?
Quand un bhikṣu viendra dans ta maison,
Comment feras-tu pour ne pas avoir honte?
Au commencement, quand tu as reçu les Défenses,
Tu as juré de les observer toujours.
Pourquoi, sans loyauté ni foi,
Veux-tu renoncer à une vie pure?
Tu portais le vase à aumône, revêtu du kaṣâya,
Longtemps tu as déjà vécu de mendicité ;
Maintenant tu revêtiras une armure et tu prendras une épée,
Pour entrer dans la mêlée des combats.
Parce que le roi t'a battu,
Tu veux renoncer à l'état de Çramaṇa!
Ne te souviens-tu pas de Kṣântirṣi,
A qui l'on mutilait les mains et les pieds?
Celui-là avait renoncé au monde,
Mais n'y as-tu pas renoncé aussi?
Celui-là connaissait la Loi,
Mais ne la connais-tu pas aussi?
Pendant qu'on le mutilait,
Il n'avait que des sentiments de compassion,
Son cœur restait ferme et calme.
Toi tu n'as subi que des coups de bâton
Et tu perds ta contenance?

Alors le vénérable Kâtyâyana dit à tous : « Sa résolution est fixée ; retirez-vous! Je vais le guérir à votre place ». Quand les autres bhikṣus se furent retirés, le vénérable Kâtyâyana posa sa main sur la tête de Cha-lo-na et lui parla ainsi : « Es-tu bien décidé à partir? » Il dit : « Oui, maître, je pars ». Kâtyâyana dit : « Passe encore une dernière nuit

ici ; tu pourras partir demain. Ne te hâte pas de renoncer aux Défenses ! » Il répondit : « Oui ! Pour la dernière fois je veux obéir à mon maître. Cette nuit encore je veux dormir à tes côtés, mon maître. Demain je renoncerai aux Défenses ; je retournerai dans ma famille pour prendre possession du trône royal ; j'engagerai la lutte avec Pa-chou-t'i. » Alors il étendit des herbes aux pieds du maître et s'y coucha. En ce moment Kâtyâyana, au moyen de son pouvoir surnaturel, le fit tomber dans un sommeil profond ; en rêve il fut transporté dans son pays. Ayant renoncé aux Défenses il était retourné dans sa famille et avait pris possession du trône royal. Il avait rassemblé les quatre corps d'armée et était parti en guerre contre Pa-chou-t'i. Pa-chou-t'i aussi avait rassemblé ses quatre corps d'armée et lui livrait bataille. L'armée de Cha-lo-na était entièrement mise en déroute. On avait fait prisonnier Cha-lo-na et on l'emmenait. Pa-chou-t'i dit : « C'est un malfaiteur ; mettez-le à mort. » On lui mit alors une cangue sur le cou et on lui coiffa la tête d'une guirlande de *kia-lo-pi-lo* (karavīra) ; les *kouei-kouei* (Piçācas) s'agitaient et poussaient des cris sinistres. Puis (le roi) ordonna à des hommes armés d'entourer et de garder (son prisonnier). Quand on emmena (Cha-lo-na) au lieu d'exécution, il aperçut en route Kâtyâyana vêtu de l'habit (des religieux) et portant son pot à aumônes, qui entrait dans la ville pour mendier. Alors il fondit en larmes et, s'adressant au maître, il lui dit ces stances :

Je n'ai pas profité de l'avis du maître.
J'ai laissé souiller mon corps par une passion haineuse,
Et maintenant on me conduit au pied de l'arbre (sous lequel je dois mourir).
J'ai violé la Loi du Buddha
Et maintenant je vais à la mort.
Une foule d'épées m'entoure ;
Comme une gazelle dans un enclos,
Tel je suis maintenant ;

Jamais je ne reverrai le Jambudvîpa,
Pour la dernière fois je vois mon maître.
Mais bien que je sois d'un cœur perverti,
Qu'il se souvienne de moi comme la vache se souvient de son veau.

En ce moment les épées que tenaient les Kouei-kouei se transformèrent en lotus bleus. Les Kouei-kouei lui dirent : « Nous te couperons la tête avec cette épée. Tu as beau t'adresser à ton maître ; quel pouvoir a-t-il ? » Alors il s'adressa d'une voix plaintive à son maître et s'écria en pleurant : « Je prends mon refuge dans mon maître ! » En ce moment il se réveilla, et plein de peur il se jeta aux pieds du maître (en disant) : « Que mon maître daigne me pardonner d'avoir désobéi à ses paroles! Dans mon ignorance j'ai voulu renoncer aux Défenses du Buddha. Permets moi de rentrer dans la vie religieuse ; je ne songerai plus à me venger ni à prendre possession de mon trône; car bien peu nombreux sont ses agréments, et les souffrances qu'il donne sont en grand nombre. Je connais maintenant quel grand crime on commet en se livrant à la haine et à la colère. Je ne pense plus qu'à m'adonner à la Loi qui procure la Délivrance finale. J'ai été inconstant. Je me suis mis en colère contre mes semblables et je n'avais pas de prévoyance. Je ne pourrai plus élever ma voix au conseil des sages et je serai le vase dans lequel tous déverseront leur blâme. Que mon maître daigne me sauver et me faire rentrer dans la vie religieuse. Quand il voit quelqu'un dans la misère, il lui témoigne sa compassion ; je suis plongé dans la misère ; maître, aie pitié de moi ! » Kâtyâyana dit : « Tu n'as pas renoncé à la Voie ; grâce à mon pouvoir surnaturel je t'ai fait rêver cela ». Mais (Cha-lo-na) ne le crut pas. Alors le maître fit sortir des rayons de lumière de son bras droit et lui dit : « Accepte ce signe comme preuve de ce que tu n'as pas renoncé à la voie ! » Cha-lo-na, plein de joie, dit : « Oh ! combien sage es-tu ! Par un moyen excellent tu m'as sauvé. J'avais commis une faute, mais ce songe m'a préservé. Le Buddha a

dit : Que le brahmacârin s'unisse étroitement à un ami sage ! Combien vraie est cette parole ! Qui pourrait obtenir la Délivrance sans avoir recours à un ami sage ? Seul celui qu'aveugle l'ignorance n'a pas recours à un ami sage ! »

Pourquoi peut-on gagner la Délivrance finale par ce moyen ? (On vient de voir comment) le vénérable Kâtyâyana a sauvé Cha-lo-na (et comment) il a entièrement détruit le poison de la haine que celui-ci avait envers le roi Pa-chou-t'i. Voilà pourquoi l'homme avisé doit s'allier à un ami sage.

CHAPITRE XIII

Le fils du çreṣṭhin qui vole les fleurs d'un stupa

Et puis : Témoigner son respect aux stûpas du Buddha, donne un grand mérite. Voilà pourquoi on doit les vénérer de tout son cœur.

Voici ce que j'ai ouï dire : Le roi Prasenajit se rendit auprès du Buddha et se prosterna à ses pieds. Il sentit une odeur merveilleuse, supérieure à l'odeur divine. En la sentant il regardait de tous les côtés sans savoir d'où elle venait. Alors il dit au Bhagavat : « Quelle est donc cette odeur ? » Le Buddha répondit au roi : « Tu veux savoir ce qui exhale cette odeur ? » Le roi dit : « Oui, je désire l'apprendre. » Alors le Bhagavat montra avec sa main la terre : un os apparut, pareil à une pièce de santal rouge, d'une longueur de cinq *tchang*[1]. Le Tathâgata dit au roi : « L'odeur que tu as sentie sort de cet os. » Le roi Prasenajit dit au Buddha : « Pour quelle cause cet os exhale-t-il ce parfum ? » Le Buddha dit au roi : « Écoute bien ce que dit le Buddha : Dans le passé il y avait un Buddha appelé Kâçyapa ; sa dernière incarnation accomplie, il entra dans le

1. 50 pieds.

Nirvâṇa. Un roi de ce temps, *Kia-tchi* (Kṛkin) prit les reliques du Buddha et leur bâtit sept stûpas ornés de pierres précieuses, qui étaient hauts et larges chacun de deux yojanas. Il fit ordonner dans tout son royaume : Il est défendu à quiconque possède des fleurs de les employer à autre chose que d'en faire des offrandes à ces stûpas. Alors il y eut dans ce royaume un fils de çreṣṭhin qui était en relation avec une fille de joie. Ses pensées n'étaient dirigées que vers la volupté ; il n'en pouvait pas détacher son cœur. Voyant que toutes les fleurs étaient offertes au stûpa du Buddha Kâçyapa, il y entra, aveuglé par l'amour; il vola une fleur et l'offrit à la fille de joie. Quoique le fils du noble connût la puissance du Buddha, affolé par l'amour, il commit le forfait. Mais aussitôt il se repentit et ses sentiments de volupté cessèrent. Le lendemain il fut pris de dégoût et fit cette réflexion : « J'ai commis un péché en volant les fleurs du Buddha pour les offrir à cette fille de joie. » En même temps que son corps fut brûlé par le repentir, il se couvrit entièrement d'un ulcère qui, de la taille d'un grain de moutarde au commencement, s'agrandit jusqu'à ce qu'il ne laissât plus intact un seul endroit. Alors il prononça ces vers :

J'ai commis un grand crime
En violant les préceptes du Buddha;
Quand on quitte le sentiment de la pudeur,
On perd le respect envers les choses saintes.
En m'opposant aux paroles du Sugata,
J'ai cessé d'être un disciple du Buddha.
Parmi la foule il n'y a personne
Qui oserait désobéir aux ordres du roi :
Moi au contraire, moi seul, j'ai violé à la fois
Les lois de l'État et les préceptes de la foi.
Certes, moi, dépourvu de honte,
Je ne diffère guère des oiseaux et des bêtes sauvages :
Le plus excellent des champs de mérite
Ne surpasse pas le stûpa d'un Buddha.
Pourtant, aveuglé par la stupidité,

J'ai commis le péché d'y voler des fleurs.
Pourquoi donc mon bras
Ne s'est-il pas cassé promptement?
Et pourquoi la grande terre
Ne m'a-t-elle pas englouti ?
Pourquoi me porte-t-elle encore?
Hélas ! l'incendie de mon amour
A détruit le mérite de toutes mes bonnes actions;
Égaré par l'amour
Je suis tombé dans un guet-apens
Où j'ai été pillé par le bandit « Lien ».
Aveuglé par l'amour
Je n'ai pas su prévoir le fruit de mon péché.
J'ai volé des fleurs pour m'en parer moi-même :
Les douleurs de l'enfer seront pour longtemps mon partage,
Mon cœur sera accablé de mille remords,
Mon corps ne cessera pas de tourner dans les flammse.

Donc cet homme eut la peau toute couverte d'ulcères qui en crevant répandaient une odeur infecte. Dans ce temps ses parents et ses frères vinrent tous le voir. Avec des médicaments rafraîchissants ils essayèrent de guérir sa maladie : mais elle n'en devint que plus grave. Alors on fit venir encore un autre médecin d'une grande habileté pour examiner de nouveau l'état du malade. Il dit : « Il faut frotter son corps avec du santal *goçîrṣa*; c'est ce qui peut lui donner la guérison. » Alors les parents achetèrent moyennant un prix énorme du santal *goçîrsa* pour en frotter le corps de leur fils; mais loin de cesser, le mal ne fit qu'augmenter. Sur cela le malade fondit en larmes et pris de frayeur il dit à ses parents : « Vous vous donnez une peine inutile; ma maladie provient du cœur et non d'une indisposition du corps. » Le père lui demanda : « Comment ceci serait-il une maladie du cœur? » Le fils lui répondit par ces vers :

Ce que j'ai fait d'abject et de honteux
Je ne devrais pas le dire à mon père;

Mais maintenant, accablé de souffrances,
Je vais me départir de ma honte :
J'ai volé les fleurs d'un stûpa du Bhagavat
Pour les offrir à une fille de joie.
Dès que j'eus commis le crime,
Je fus saisi de remords.
Le jour, je fus brûlé par le soleil des passions,
Mais la nuit les remords s'emparaient de mon cœur;
Quand j'eus obtenu la faveur de me repentir de mon crime,
Je fus pareil à celui qu'on arrose d'eau glacée.
Pour maintenant mon corps et mon cœur sont brûlés,
Et pour l'avenir j'endurerai les souffrances de l'enfer.
Pareil à un arbre pourri,
Qui est dévoré par le feu à l'intérieur,
Tel je suis maintenant,
En proie aux flammes qui surgissent de mon cœur.
L'eau glacée, l'Uçîra[1],
Le lotus bleu, un collier de perles pures,
Le *Kiu-me-lo-lo*[2]
Avec du santal de toutes sortes :
Vous les emploiriez tous en vain,
Pour en frotter la peau de mon corps :
Jamais ils ne me guériront.
Le feu qui me brûle sort de mon cœur,
C'est à lui qu'il faudrait les appliquer.
A quoi sert-il d'en frotter mon corps?
Portez-moi au milieu du stûpa,
Laissez-moi y faire une offrande :
Voilà ce qui me guérira ».
Alors ses parents et ses frères,
Tous prirent son lit,
Et se rendirent auprès du stûpa du Buddha :
Le feu qui dévorait le malade augmenta de violence
Et sa respiration était sur le point de s'arrêter.

1. Uçîra, nom d'une racine odoriférante.
2. Je ne trouve pas d'équivalent sanscrit pour ce mot.

Quand ses parents, ses frères et les autres membres de la famille y furent arrivés avec son lit, le malade ne fit que penser à la *Samyaksa*$_{m}$*bodhi* du Tathâgata Kâçyapa, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. Prenant le parfum de santal qu'il avait apporté et fondant en larmes, il s'adressa au stûpa par ces vers :

O Miséricordieux, toi qui sauves de tous les dangers,
Toi qui as toujours prêché le bien :
J'ai été aveuglé par la passion,
Je suis tombé dans l'obscurité, je ne voyais plus.
Contre le sauveur du monde
J'ai commis un crime.
Le stûpa pareil au tonnerre,
Je l'ai violé dans ma stupidité.
Le déshonneur sera mon partage dans ce monde,
Et dans l'autre je tomberai dans une des mauvaises voies :
Outre la punition dans cette existence,
L'avenir me réserve des douleurs cruelles.
L'homme éclairé, doué des yeux de l'intelligence,
Rejette les douleurs de l'existence et renonce aux passions :
Moi maintenant, pénétré de chagrin,
D'un cœur sincère je rentre dans l'obéissance envers le Buddha.
O toi qui te soucies de tous les pécheurs,
Veuille m'accorder ton appui sauveur!
Tel l'homme, qui trébuche et tombe,
S'appuie sur la terre pour se relever.

A ce moment ses parents et toute sa famille s'écrièrent joyeux : « Bien, bien! Il t'a été donné de prononcer ces vers pleins de repentir. Le Buddha seul pourra guérir ta maladie. » Puis ils dirent ces vers :

Aie envers le Buddha
Un cœur plein de foi et de confiance.
Le Buddha seul, par sa grande puissance,

Pourra t'accorder le salut.
Ainsi celui qui, embarqué sur l'océan,
Fait naufrage et perd tous ses biens,
Si seulement son corps a échappé aux vagues,
Il peut de nouveau gagner des richesses.

En ce temps-là le fils du çreṣṭhin avec toute sa famille vit son corps couvert de plaies hideuses dont la pourriture répandait une odeur insupportable, qui inspirait le dégoût du saṃsâra. Ils prirent alors du parfum de fleurs, du parfum à frotter et de la poudre de parfum pour les offrir au stûpa du Buddha Kâçyapa. Puis on fit avec du santal *goçîrṣa* une image du Buddha. En ce moment les plaies du malade disparurent graduellement; la joie éclata dans son cœur et ses douleurs cuisantes cessèrent complètement. Le fils du çreṣṭhin, voyant cette rétribution immédiate, eut le cœur pénétré de joie, sachant que son crime était expié. Il dit alors ces vers :

Le Tathâgata omniscient
Délivre de tous les Liens et de tous les Kleças.
Kâçyapa Saṃbuddha
Est le sauveur de tous les êtres.
De tous les êtres le Buddha est le père,
Son influence s'étend sur l'univers entier,
Il est un ami qui ne se fait pas prier.
Il n'y a que le Buddha Bhagavat
Qui soit capable d'une miséricorde pareille.
J'avais envers le Buddha
Commis un crime énorme,
Mais il a daigné écouter mon repentir sincère ;
Quand au fond de mon cœur j'ai émis mon vœu
Il s'est abaissé vers moi pour m'écouter.
Quand aveuglé par les mauvais désirs,
Je perdais la raison et je péchais,
Il m'a fait renoncer aux passions
Et au mal qui vient des Liens et des Kleças.
Quand avec mes sens indomptés

Je ressemblais à un cheval échappé au mors;
J'ai fait le vœu de renoncer au mal
Et de poursuivre le chemin qui conduit au Nirvâṇa.
Avec du santal *goçîrṣa*
J'ai fait une offrande au stûpa du Buddha :
Mon corps en gardera toujours l'odeur,
Jamais il ne tombera dans une des voies mauvaises.

Ce fils de noble renaquit après sa mort dans le ciel. Toutes les fois qu'il demeura parmi les hommes, son corps exhala cette odeur. Sur tous ses membres il portait des marques merveilleuses. Ses parents lui donnèrent le surnom de *Hiang-chen*[1]. En ce temps Hiang-chen prit en aversion ce monde rempli de ténèbres. Il désira entrer dans la vie religieuse et obtint l'Illumination ; il devint un Pratyekabuddha.

Cet os est un os de ce Pratyekabuddha et c'est lui qui exhale cette odeur. Voilà pourquoi tout le monde doit vénérer les stûpas pour obtenir un grand mérite.

67. — Jyotiṣka.

Et ensuite : Celui qui a d'avance de bonnes dispositions atteindra sûrement la délivrance. Mais si l'on refuse d'entendre la Loi on tombera dans l'enfer. Voilà pourquoi il faut de tout son cœur prêter attention à la prédication de la Loi.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Çrîgupta, disciple de Pûraṇa[2], était le beau-frère de Jyotiṣka (*Chou-ti-ka*). Le père de Jyotiṣka avait été dans le temps un disciple des Nirgranthas. Mais quand l'enseignement de la Loi commença à se répandre dans le monde, Jyotiṣka obtint la faveur d'être converti au Buddha. De même son père eut la foi et devint disciple du Buddha et n'eut plus de rapports avec les disciples des six Tîrthikas.

1. Corps parfumé.
2. Pûraṇa, un des six Tîrthikas

Dans ce temps Jyotiṣka, poussé par le désir de convertir son beau-frère Çrîgupta, se rendit auprès de lui à plusieurs reprises et lui dit : « Le Buddha Bhagavat est omniscient. » Son beau-frère lui répondit : « Pûraṇa est omniscient, lui aussi. » Ainsi ils se querellaient et se disputaient sur l'omniscience de leur maîtres. Jyotiṣka dit à Çrîgupta : « Je vais te dire ce qui en est de l'omniscience de ton maître : ton Puraṇa n'est guère omniscient. A l'aide de quelques connaissances qu'il possède de l'art physionomique il parvient à tromper le monde. Il s'appelle lui-même un sage, mais en vérité il n'est pas omniscient. Puisqu'il est physionomiste et puisqu'ainsi il peut faire des conjectures, il peut à la rigueur savoir quelques choses insignifiantes. Mais de là à prétendre à l'omniscience il y a loin. » Puis il dit les vers suivants :

Ton maître est pareil à un aveugle-né,
Qui se fait faire des yeux de cristal,
Et qui pour tromper les enfants et les gens sans intelligence
Dit : « Je possède des yeux. »
Si dépourvu de la lumière des yeux dans le temps
Il disait maintenant : « Je possède des yeux »,
Cette parole ne serait pas digne de foi,
Ce ne serait qu'erreur et mensonge.
Ton maître est versé dans l'art physionomique
Et c'est sur lui qu'il fonde sa gloire ;
Puisqu'il connaît de cette sorte les physionomies,
Il peut tromper tout le monde ;
Mais bien que l'art physionomique soit une branche de la science,
Comment pourrait-on l'appeler l'intelligence universelle ?

Çrîgupta répondit à Jyotiṣka : « Tu es aveuglé par le sorcier Gautama ; Pûraṇa est omniscient. C'est pour l'avoir ignoré que tu as prononcé contre lui ces calomnies. Pûraṇa, qu'il marche ou qu'il s'arrête, qu'il soit assis ou couché, pénètre clairement tout ce que renferment les

trois mondes. » Jyotiṣka répondit : « Je vais te prouver que Pûraṇa n'est pas omniscient. »

En conséquence il invita Pûraṇa à venir dans sa maison. Pûraṇa se dit : « Le père de Jyotiṣka fut dans le temps mon disciple ; puis il a suivi Gautama. Il aura reconnu Gautama comme un misérable et veut maintenant de nouveau devenir mon disciple : c'est l'effet de mon bonheur et de mes mérites. » Cette réflexion faite il agréa la demande de Jyotiṣka. Le lendemain Pûraṇa prit parmi ses cent mille disciples cinq cents qui l'entouraient pour aller à la maison de Jyotiṣka. Au moment d'arriver Pûraṇa eut un léger sourire sur ses lèvres. Çrîgupta demanda à son maître : « Bhagavat, pourquoi souris-tu ? » Pûraṇa dit : « Je vois que loin d'ici, au bord de la Narmada (*Na-mo-t'o*), il y a un singe qui tombe dans l'eau ; voilà pourquoi je souris ! » Çrîgupta lui adressa de nouveau la parole et dit : « Bhagavat, certes tu possèdes la clarté de la vue divine pour voir comme à mille li de cette ville, sur la Narmadâ, un singe tombe dans l'eau. »

Sur ces entrefaites, le Tîrthika entra avec tous ses élèves dans la maison de Jyotiṣka ; il s'assit et tout le monde prit place avec lui. A ce moment Jyotiṣka présenta à Pûraṇa un pot de riz, au fond duquel, cachée par le riz, il y avait une cuiller. Pûraṇa dit : « Avec ce riz il n'y a pas de cuiller ; comment pourrais-je le manger ? » Alors Jyotiṣka fit apparaître à Çrîgupta la cuiller en remuant le riz : « Voilà ! Ton maître n'a même pas vu la cuiller qui se trouvait sous le riz dans le bol ; comment pourrait-il voir à mille li de distance un singe qui tombe dans l'eau ? Cela suffit pour prouver qu'il n'est guère omniscient, et que ce qu'il fait, il le fait avide de renommée et d'intérêt matériel. De telles gens sont bien à plaindre : après s'être plongés eux-mêmes dans l'erreur, ils la transmettent aux autres. » Puis il dit les vers suivants :

Votre maître Pûraṇa
Est un aveugle et un hérétique ;
Il a perdu la lanterne de l'intelligence

Et reste dans les ténèbres de l'*avidyâ*.
Aveuglés vous cultivez l'amour-propre,
Et dans votre manque d'intelligence vous vous estimez entre vous.
Le Grand Homme, né dans la famille des Çâkyas,
Et qui possède les trente-deux *lakṣaṇas*,
Lui seul est omniscient,
Il n'y a personne qui le surpasse.

Sur cela Pûraṇa était devenu tout honteux; il cessa de manger avant d'être rassasié, baissa la tête et s'en alla. Çrîgupta aussi se chagrina et perdit toute joie. Mais puisque Pûraṇa était son maître, malgré la défaite que celui-ci venait de subir, il désirait lui assurer la victoire finale. Çrîgupta se rendit donc auprès de Pûraṇa et lui adressa ainsi la parole : « Ne te chagrine pas ! Jyotiṣka a cette fois porté le déshonneur sur toi, Bhagavat, c'est vrai. Mais tu es maintenant chez toi et il ne vaut pas la peine que tu t'affliges. Je vais inviter le maître de Jyotiṣka à venir ici. Une fois entré dans dans la maison il n'en sortira plus ! » Ayant fait ce projet, il se rendit dans le Jetavana pour inviter le Bhagavat. Son cœur cachait des desseins noirs tandis qu'il affectait envers lui du respect et de la vénération. Il joignit ses mains et fit l'añjali devant le Bhagavat; puis il dit les vers suivants :

Quoique je ne puisse te montrer qu'une petite partie de ma vénération,
Daigne t'abaisser pour venir dans ma maison :
O toi, vase le plus précieux dans les trois mondes,
Veuille ne pas refuser ma demande !

Le Bhagavat, sachant bien que Çrîgupta cachait dans son cœur la trahison et que sa vénération n'était qu'affectée, dit ces vers :

Tu caches dans ton intérieur deux visages :
A l'extérieur tu affectes un air doux et bon.
Mais dans un endroit où se cachent les poissons,
On voit très bien que l'eau s'agite.

Quand on fait un collier
De cuivre à l'intérieur et enduit d'or à l'extérieur,
Dès qu'un connaisseur l'examine,
Il sait que ce n'est pas de l'or pur :
Ainsi quand on cache dans le cœur quelque dessein,
On sera trahi par l'air extérieur.
On y reconnaît facilement l'absence des desseins secrets.
Plus facilement encore on aperçoit leur présence.
L'aspect de l'or pur est si beau,
Qu'en l'examinant on le reconnaît bien comme tel;
Mais si on enduit de cuivre l'or,
Un homme expert le reconnaît comme faux.

Le Bhagavat pénétrait donc le mensonge que Çrîgupta cachait au fond de son cœur. Mais dans sa clémence et sa grande miséricorde, il considérait que le respect que Çrîgupta lui avait témoigné renfermait un germe de bien, sur le point d'éclore; le Bhagavat accepta donc silencieusement son invitation. Çrîgupta se dit : « S'il est vrai qu'il est omniscient, comment ne sait-il pas mon intention et comment ose-t-il accepter mon invitation? » Puis il dit ces vers :

Comment serait-il omniscient,
Sans pratiquer l'ascétisme,
Et en s'attachant aux plaisirs de ce monde?
Il ne connaît même pas le fond de mon cœur.
Comment serait-il doué de l'omniscience?
Hélas! Les sots de ce monde
Ne connaissent pas sa perversité.
Il se donne bien des airs de sainteté,
Mais en vérité il n'a pas la moindre intelligence.
Il fait retentir au loin la gloire de ses mérites,
Et grâce à son affabilité avec tous,
Sa renommée se répand dans l'univers.

Ayant dit ces vers, il s'en retourna chez lui pour préparer le repas qu'il comptait offrir à son hôte. Dans tous les plats l mit du poison. Dans la cour de la maison il creusa un

fossé profond qu'il remplit de charbon *Ka-to-lo*, pour qu'il n'y eût pas de fumée. Il le couvrit de cendres et mit des herbes dessus. Dans ce moment sa femme lui demanda : « Qu'est-ce que tu es en train de faire pour te donner tant de peine? » Le mari lui répondit : « Ce que je fais, c'est pour nuire à mon ennemi. » Sa femme lui demanda : « Qui est ton ennemi? » Çrîgupta répondit par ces vers :

C'est celui qui trouve sa joie à s'attacher aux plaisirs de ce monde,
Celui qui fuit tout ce qui procure le chagrin,
Celui qui ne pratique pas l'ascétisme,
Et ne désire qu'atteindre la délivrance,
Celui qui se réjouit aux plats succulents
De même qu'aux joutes de l'éloquence;
Le rejeton du clan des Çâkyas :
Voilà mon grand ennemi.

Sur cela la femme de Çrîgupta s'adressa les mains jointes à son mari et dit : « Veuille quitter ces sentiments haineux! Dans le temps j'ai vu le Buddha dans la maison de mon frère (Jyotiṣka). C'est un grand homme. Comment peux-tu le haïr? » Puis elle dit ces vers :

Ce Muni a le cœur plein de patience,
Il a dompté en lui tout sentiment de haine;
Dépourvu de l'air hautain de l'orgueil
Il ne cherche guère la gloire des disputes.
Si c'est à lui que tu as voué cette haine,
Qui sont ceux que tu aimes?
Si l'on a vu les marques du Mahâpuruṣa,
On ne peut plus avoir de la haine contre lui.
Ses paroles sont pleines d'une affection tendre,
Sa réponse ne manque jamais de soulager l'interlocuteur,
Son nez est rond et droit,
Il ne se compose que de lignes harmonieuses,
Son regard est franc et ne dévie jamais,
Jamais il n'a des clignements à droite ou à gauche.

Il ne connaît pas la rudesse du langage,
Ni les injures ni la duplicité.
Son visage calme, que jamais ne défigure la colère,
Ne trahit pas de sentiments violents.
Ce qu'il dit ne blesse personne
Et n'excite jamais le chagrin d'autrui.
Comment peux-tu avoir des sentiments mauvais contre
 lui
Et te gonfler du poison de la colère?
Son visage est pareil à la lune d'automne,
Son œil rappelle l'épanouissement du nénuphar bleu;
Dans sa démarche il ressemble au roi des lions,
Ses bras pendants dépassent les genoux
Et tout son corps est pareil à la Montagne d'or :
Est-il juste que tu lui voues cette haine?
Pour être délivré des mauvaises voies,
Avant tout il convient de se départir de la haine,
Car ce qu'il y a de plus terrible dans ce monde
C'est de tomber dans une des trois mauvaises voies.

Çrîgupta pensa : C'est parce que ma femme aime son frère (Jyotiṣka) qu'elle sympathise avec sa secte. Donc, il faut que je la mette sous bonne garde; sinon elle pourrait livrer mon secret à autrui. S'étant dit cela, il enferma son épouse dans un cachot profond. Puis il envoya quelqu'un quérir les Nirgranthas et les autres hérétiques avec ce message : « Veuillez venir pour assouvir votre haine; j'ai préparé un fossé de feu et des plats empoisonnés. » A cet appel les Nirgranthas, le corps rôti par le pañcatapas et noirci par le feu, devenu d'un noir de charbon, se rassemblèrent en foule et se rendirent ensemble chez Çrîgupta. Celui-ci s'était paré de tous les ornements; sa maison était purifiée et resplendissante. On aurait dit l'arbre Ketaka[1]. Quand les Nirgranthas arrivèrent chez lui dans sa salle, on croyait voir une armée d'oiseaux, ou bien une troupe de Kokilas et d'abeilles noires qui se posent

1. Ou Kîcaka?

en masse sur un Ketaka pour y danser et se réjouir. Arrivés, les Nigranthas se dirent : « Nous allons voir flamber dans un instant le çramaṇa Gautama; si par hasard le feu ne lui faisait pas de mal, les plats empoisonnés l'achèveront; en tout cas il n'échappera pas à la mort. » Ayant dit cela ils se réjouirent et ils eurent un léger sourire.

Alors Çrîgupta envoya un homme auprès du Buddha pour lui dire : « Maintenant le repas est prêt! » En attendant Çrîgupta monta avec son maître Pûraṇa dans l'appartement supérieur pour délibérer avec lui; dans ce moment le Deva de la maison pénétré de douleur, se mit à pleurer et dit : « Ç'en est fini de ma vie! Voici : Si le Tathâgata, le héros de l'univers, celui que rien ne surpasse dans les trois mondes, meurt dans cette maison, ma mauvaise réputation se répandra et sera connue partout. Tous les devas riront de moi et diront : « En voilà un personnage pervers! » Pourquoi vivrai-je plus longtemps? Dans le temps où le Tathâgata était Bodhisattva, il donna, sans les ménager, ses richesses jusqu'à ses propres mains et ses pieds. Et tout cela il le fit mû par la miséricorde. Il est donc à craindre que cette fois aussi il fasse bon marché de sa propre vie. Comment voudrais-je participer aux crimes et aux méfaits de ces gens-là? Il faut absolument que je renonce à la vie. Dans cette vie présente encore le Buddha Bhagavat, pour le bien du monde, s'est adonné pendant six ans à l'ascétisme. Il ne mangea qu'un grain de sésame et un grain de riz par jour jusqu'à l'émaciation complète de son corps, dont les os et les muscles se desséchèrent. » Puis le deva dit les vers suivants :

Le Tathâgata a pratiqué l'ascétisme
Pendant six ans et il s'émaciait;
Ainsi il a mené une vie pleine de douleurs
Pour le bien du monde entier.
A un homme d'une telle miséricorde,
Comment peut-on vouloir faire du mal?

Pendant ce temps l'envoyé de Çrîgupta était arrivé dans le Veṇuvana et il dit au Buddha : « Bhagavat, le repas est

prêt, sache qu'il est temps de venir! » Alors le Bhagavat au cœur parfumé de miséricorde et désirant agir pour le bien du monde entier, étendit ses mains et dit ceci (à l'adresse de Çrîgupta) : « O ignorant! Tu vas contempler la grande vérité! Dans une existence passsé tu avais ren du hommage aux Buddhas. Tu t'es acquis un mérite qui te mènera à la Délivrance, un germe de bien est sur le point de mûrir en toi. Pourquoi donc, pour faire réussir ton méfait, m'envoies-tu cet homme? C'est par un fossé de feu et des plats empoisonnés que tu veux me recevoir. Pourquoi me fais-tu appeler pour commettre ce crime sans égal? Ce que tu fais est insensé. » Puis il dit ces vers :

J'ai pratiqué autrefois
Pendant six ans l'ascétisme ;
C'est pour le bien du monde entier
Que je me livrais à des exercices difficiles.
Pourquoi donc le monde
Me paierait-il de retour en me faisant du mal?
Hélas, ô dernier des ignorants,
Homme aveugle privé de l'œil de l'intelligence!
Tu commets un crime inouï
En tentant de me faire du mal.
J'ai veillé pour le monde entier,
Comme le ferait un père ou une tendre mère.
Pourquoi t'armes tu contre moi
De sentiments criminels?
Déjà le temps est arrivé
Où la loi constante de tous les Buddhas
Apporte le vrai salut à tous les êtres.
Si un médecin qui désire sauver un malade
Est en retour payé d'outrages par celui-ci,
Est-ce que pour cela il perdra patience?
N'est-ce pas en médecin que moi aussi
Je me rends dans la maison de cet homme?
Et pourquoi vais-je le visiter?
J'y vais, poussé par une grande miséricorde.
Si un homme possédé par les démons

N'est plus maître de ses sens
Et se répand en outrages envers l'exorciste,
Celui-ci, pour sauver le possédé,
Ne blâmera pas le malade.
C'est ainsi que tous les êtres
Portent dans leur cœur le démon *Kleça*;
Ignorants et sans expérience
Ils haïssent celui qui veut les sauver.
Moi aussi je suis traité de la sorte,
Mais je n'ai qu'à chasser le démon Kleça.
Je ne dois pas avoir de ressentiment envers cet homme.

Sur cela le Sublime se leva de son siège; il paraissait triste et prononça ces stances :

Ananda, apporte mon vêtement!
Râhula, prends mon pot à aumônes!
Nanda, mets-toi aussi en route.
Convoque vite tous les bhikṣus!
Ne perdons pas un seul moment,
Il faut partir au plus vite :
Ce Çrîgupta,
Il s'agit de le convertir sans retard.
Je m'incarnai jadis dans le corps d'un serpent venimeux,
Pour apporter aux êtres le salut.
Je vais maintenant dompter ces sentiments haineux
Dans l'intérêt même de ces gens-là.

A ce moment le Parfait quitta la forêt pareil au soleil qui sort d'un amas de nuages. Alors le deva de la forêt vit par sa vue divine le fossé de feu et le repas empoisonné dans la maison de Crîgupta; il se mit à gémir et à pleurer. Et comme il aimait le Buddha, il inclina respectueusement la tête aux pieds du Buddha. Puis il leva son regard vers le visage du Sublime et dit ces stances :

Çrîgupta cache des desseins mauvais,
Il n'y a rien de bon au fond de son cœur :

Je voudrais que le Buddha n'aille pas chez lui
Et qu'il retourne dans la Forêt des Bambous.
Il est très difficile de rencontrer le Sublime,
Dans d'innombrables Kalpas on le voit une seule fois.
Quoique le Buddha ne ménage pas sa vie,
Pour assurer le salut à tous les êtres,
Un corps tellement sublime
Doit être entouré de tous les soins;
Car ceux qui n'ont pas encore obtenu la délivrance,
Il faut que tu les délivres;
Ceux qui demeurent dans la peur, tu dois les en exempter,
A ceux qui sont las, tu dois donner le repos.
Il faut que ceux qui n'ont pas à qui recourir,
Aient un lieu de recours :
En peu de mots, il faut qu'encore
Tu assures le salut à d'innombrables êtres.
Je désire que toi, ô Buddha, ô Sublime,
Tu n'ailles pas dans la maison de ces gens-là,
Pour que les Devas et les Asuras
Conservent leur lieu de refuge.

En ce moment le Sublime, tout en le sachant, lui demanda pourtant : « Pourquoi ne me rendrais-je pas auprès de Çrîgupta? » Alors il y eut un deva qui lui répondit par cette stance :

Dans la maison de Çrîgupta
On a creusé un profond fossé de feu,
Son intérieur bouillonne de flammes,
Mais son orifice est traîtreusement caché.

Le Buddha répondit par ces stances :

La flamme de l'avarice, du désir et de l'ignorance
Est bien difficile à dompter.
Mais en l'arrosant avec l'eau de l'Intelligence,
Je l'ai éteinte jusqu'à la dernière étincelle;
Comment donc un feu de ce monde

Pourrait-il me faire encore du mal?
Le feu terrible qu'exhale la gueule de l'enfer,
S'il remplissait de ses flammes le monde,
Brûlerait en sept jours le ciel et la terre,
Et consumerait tout ce que renferme l'univers;
Mais même ce feu terrible
Ne pourrait me faire aucun mal.
Comment le feu que me prépare Çrîgupta,
Pourrait-il me blesser?

Un autre deva dit : « Si le feu ne peut pas brûler le Parfait, qu'est ce qui adviendra s'il mange du repas empoisonné? Le cœur de Çrîgupta est gonflé du poison de l'hérésie; avec ses sentiments empoisonnés de haine et de perversité, il a mêlé du venin au repas pour faire périr le Buddha. En adressant son invitation au Sublime, il a voulu le tromper par son extérieur doux; mais en réalité la perversité se cachait dans les replis de son cœur. Puisse donc le Sublime ne pas aller chez lui! »

Le Buddha dit au deva : « Mon corps et mon cœur sont enduits de l'antidote (*O-kia-t'o*, agada) « Miséricorde ». Bien que le poison de l'avarice et des désirs soit bien difficile à neutraliser, je l'ai détruit complètement dans le passé lointain. Comment le poison de cette terre me pourrait-il atteindre? Sois donc sans crainte! »

A ce moment le Parfait sortit de la Forêt des Bambous et arriva aux portes de la ville. Quand le deva de la forêt vit le Buddha sur le point de passer la porte, il dit : « Le Parfait, le Sublime ne retournera jamais dans cette Forêt des Bambous. Le Buddha se rend maintenant à l'endroit où l'attend la Délivrance, pareil au soleil qui descend vers l'occident; je ne vais pas le quitter de mon regard, car je crains bien que dans l'avenir je ne voie plus de Buddha. Si même il échappait au feu, il périra certainement par le repas empoisonné. Pour toutes ces raisons il est donc bien improbable que je le revoie encore une fois. Bienheureux l'homme qui le reverra encore! Bienheureux l'homme qui entendra encore sa voix de lion, quand au milieu de la

foule il terrasse les raisons de ses adversaires! Bienheureux l'homme qui pourra encore adorer ses pieds! »

Pendant ce temps le Sublime s'était mis en route, pareil à une tour de diamant, ayant tous ses sens tranquilles, et suivi de tous les bhikṣus; on aurait dit la lune au milieu des étoiles. Ainsi il arriva à la maison de Çrîgupta. A ce moment le deva de la maison de Çrîgupta éleva sa voix plaintive et dit : « Hélas, hélas! Le Buddha est arrivé ici! Et Çrîgupta a préparé un fossé de feu pour le faire périr. » Puis le deva de la maison, après avoir adoré les pieds du Buddha, dit cette stance :

Quand je n'avais pas encore vu le Buddha,
Je désirais toujours que le Miséricordieux vienne dans cette maison,
Mais maintenant que je le vois arrivé ici,
Mon cœur ne s'en réjouit nullement.
Non, je ne m'en réjouis point,
Puisqu'ici on prépare contre lui un crime.
Celui dont le corps est merveilleux et resplendissant,
Auquel le regard ne se lasse pas de s'attacher,
Cet homme sublime
Est destiné à devenir un monceau de cendres!
Quand je pense à cela,
Je voudrais que mon corps fût anéanti!
Qui donc en prévoyant cela,
Ne se sentirait point pénétré de douleur!
L'homme le plus féroce,
Le plus insensé et le plus violent,
En voyant le corps du Parfait,
N'aurait pas une mauvaise pensée,
Encore moins lui ferait-il du mal.
Quand la lune entre dans la gueule de Râhu,
Les hommes sur la terre s'affligent,
Et se réjouissent quand elle reparaît.
Le fossé de feu est profond de sept Jan [1],

1. Ou cinquante-six pieds.

Il est tout rempli d'une flamme bouillonnante.
Puisses-tu ne pas venir en ces lieux
Pour ton salut et pour le mien propre,
Pour le salut du maître de cette maison,
Et pour le salut de tous les êtres !

Le Sublime répondit alors au deva de la maison : « Ni l'épée, ni le poison, ni l'eau, ni le feu ne peuvent faire de mal au Miséricordieux. » Puis il dit cette stance :

J'apporte le salut à tous les êtres,
Je les regarde tous comme mes fils,
Même s'il y en a un qui veut me faire du mal,
Je ne cesse pas de lui accorder ma miséricorde.
Le feu des Kleças est bien violent,
Mais le Charitable en est resté intact :
Puisqu'il en est ainsi,
Quel feu pourrait me brûler encore?

Le Buddha dit encore au deva de la maison : « Sois sans crainte! Par ma voix de lion je terrasserai les hérétiques, pareil à Râhu, qui ne fait qu'une bouchée du soleil et de la lune. Sois sûr que Çrîgupta ne me fera aucun mal! Si je n'avais pas le pouvoir de lui résister, comment aurais-je pu vaincre Mâra? » Le deva se rassura et rentra dans la maison.

A ce moment les hérétiques, en voyant le Buddha entrer dans la maison, eurent une grande joie. Ils dirent entre eux : « Le çramaṇa Gautama vient de franchir la porte extérieure ! » Puis le Buddha arriva à la seconde porte : avec la majesté sereine que donne l'absence de la peur, il entra droit et sans hésiter. Déjà il arrivait à la troisième porte et s'approchait du fossé de feu. A ce moment la femme de Çrîgupta enfermée dans le cachot, entendit comme le Buddha se rapprochait de l'endroit où était caché le feu. Une émotion violente s'empara de son cœur et elle se dit ; « Déjà le Parfait est arrivé au fossé de feu; dès que son pied aura heurté les herbes qui le cachent, il tombera dans les flammes. Hélas! Hélas! » Puis elle dit ces stances :

Tout à l'heure il sera englouti dans la fumée,
Il va étouffer, ses yeux se remplissent d'un torrent de larmes.
Le feu va consumer ses vêtements :
Il les secoue pour l'éteindre.
Ses yeux, cherchant qui pourrait lui porter secours,
Se tournent et se retournent de tous les côtés.
Quand la flamme aura cessé
Sa figure majestueuse n'existera plus,
La beauté de son corps sera détruite
Et les cheveux de sa tête seront tombés, brûlés.
Le large signe de l'*ûrṇâ* sur son front
Aura déjà péri dans le feu,
Pareil à une grue au milieu des fleurs,
Que la flamme surprend et consume.
Son visage était pareil à la pure pleine lune,
Et tous les êtres qui contemplaient ses yeux,
Étaient comme remplis d'ambroisie délicieuse ;
Ils seront tombés dans le feu,
Ils se seront tournés effarés de tous les côtés :
Mais le feu qui ne connaît pas de pitié
Les aura réduits en cendres.
La couleur de l'or pur sur le point de fondre,
Personne ne la voit sans se réjouir ;
L'aspect éclatant des marques sur le corps du Buddha.
Est merveilleux et sans égal :
Et un corps tellement beau
Le feu est en train de l'anéantir !
Je dirai encore
Qu'il est pareil à un tissu de fils d'or
Qui (sous l'action du feu) se tord et se replie sur lui-même :
Lentement on le voit se consumer,
Pareil à la lune qui tombe à son déclin.
Le Buddha a un corps merveilleux,
Celui qui le contemple est rempli de joie ;
Le Parfait est un être sublime
Qui n'a pas d'égal dans l'univers.

Pendant ce temps le Sublime avait franchi la troisième porte et s'approchait peu à peu du fossé de feu. Les Nirgranthas se trouvaient au second étage et suivaient de leurs yeux le Parfait qui marchait vers le fossé de feu. Leur cœur exultait de joie : telle une troupe d'oiseaux perchés sur un arbre au milieu d'un cimetière, dans l'attente de la chair d'un cadavre, dont ils espèrent se régaler. Pendant que les Nirgranthas se trouvaient ainsi rassemblés au second étage, Pûraṇa à son tour fut tout joyeux et dit cette stance :

Tu as beau être un maître sorcier,
Qui a vagabondé par le monde entier :
Aujourd'hui même tu périras dans la flamme ;
Te livreras-tu encore à ta sorcellerie ?

Il y eut un autre Nirgrantha qui dit ainsi :

Déjà il a mis un pied sur le fossé de feu.
Mais pourquoi donc n'y est-il pas englouti ?
Est-ce que mes yeux me trompent,
Suis-je en rêve ou est-ce de la sorcellerie ?

A ce moment le Sublime avait mis son pied, orné du signe de la roue, sur le fossé de feu. A l'instant celui-ci se changea en un étang limpide et frais, rempli de lotus en pleine floraison, qui s'épanouissaient avec une splendeur éclatante dans tout l'étang. Il y avait des fleurs de lotus déjà écloses, d'autres en train d'éclore. Çrîgupta en voyant cela, dit à Pûraṇa : « Naguère tu disputais au Buddha l'omniscience ; garde-toi à l'avenir de telles paroles. » Puis il dit cette stance :

Très bien ! J'ai foi en la Délivrance,
De mon cœur je bannis toute colère,
Je renonce à mes sentiments haineux.
Regarde donc le Gautama
Dans sa majesté éclatante :
Le feu violent, il l'a changé en onde,

Et la terre s'est transformée en poissons.
Les cendres brûlantes qui remplissaient le fossé
Sont devenues des abeilles noires.
Dans l'étang, au milieu de l'eau,
Il a fait pousser des fleurs de lotus :
Sur une seule corolle s'étalent mille feuilles.
Elles s'étendent de tous les côtés dans l'étang ;
Leurs poils se lèvent drus ;
Ils sont pareils à des fleurs qu'a fait éclore l'automne.
Les centaines de leurs feuilles tendres
Luisent sur l'étang entier,
Les abeilles voltigent sur l'étang
Et font résonner un bruit harmonieux.
Des Kârandavas (*kia-lan-t'o*) et d'autres oiseaux
Jouent en nageant dans ses ondes.
Ils étendent leurs ailes et s'arrosent de gouttes d'eau.
Des troupeaux d'abeilles entourent le Buddha
En faisant résonner leur bruit harmonieux,
Des couples de cakravâkas le suivent
En s'abandonnant à leurs jeux d'amour.

Pûraṇa répondit à Çrîgupta : « Ne te laisse pas troubler par les tours de sorcellerie de Gautama. » Mais Çrîgupta, qui commençait à avoir une foi profonde dans le Buddha, dit à Pûraṇa : « Ceci serait donc de la sorcellerie? » Pûraṇa répondit : « Sans doute. C'est fait au moyen de la sorcellerie. » Çrîgupta dit : « Tu es omniscient? » Il répondit : « Oui, je le suis. » Alors Çrîgupta dit : « Si tu prétends être omniscient, écoute ce que je vais te dire. » Puis il dit cette stance :

Si tu étais omniscient,
Tu devrais aussi connaître ces arts magiques;
Pourquoi n'as-tu donc pas fait
De tels arts magiques?
Si tu ne connais pas la magie,
Tu n'es pas omniscient.

Cette fois Pûraṇa ne sut plus que répondre ; ses ar-

guments étaient épuisés et il ne pouvait plus dire mot. Les Nirgranthas dirent à Çrîgupta : « Ne parle pas ainsi! Car Pûraṇa est en vérité omniscient; il peut tout prédire clairement. » Çrîgupta dit aux Nirgranthas : « Vous vous obstinez donc à considérer ce Pûraṇa comme omniscient? Le nom de Pûraṇa signifie « plénitude »; et en effet, il a commis tant de turpitudes qu'elles rempliraient l'enfer; il s'appelle avec raison Pûraṇa. Vous croyez donc que ce Pûraṇa qui remplira les mauvaises Voies, est omniscient? » Çrîgupta dit encore : « Et le rejeton de la famille des Çâkyas, celui qui donne la paix et la Délivrance, le Bhagavat Samyaksaṃbuddha, vous refusez de croire à son omniscience? » Puis il dit cette stance :

Assez! Otez-vous d'ici!
Vous êtes tous des hommes sans cœur,
Et si vous avez un cœur
Il est plus dur que le diamant.
Témoins de ce prodige
Vous auriez dû avoir de la foi;
Vous avez vu clairement comment le Parfait
A accompli un miracle;
Vous ne voulez pas encore croire en lui,
C'est bien le comble de l'ignorance :

Sur cela tous les Nirgranthas se dispersèrent aussitôt : tels des démons qui devant l'exorciste habile s'enfuient vers les quatre points cardinaux, telles les ténèbres qui disparaissent au lever du soleil.

Quand Çrîgupta vit comment les Nirgranthas se dispersaient il dit ces stances :

La peur les saisit; leur regard erre de tous côtés,
Terrifiés ils désirent s'enfuir au plus vite;
Devant la majesté et la force divine du Buddha,
Ils s'effraient et prennent tous la fuite.
Les Nirgranthas se sont dispersés,
Ainsi furent mis en déroute les soldats de Mâra,
Le corps tout couvert de poussière :

Et encore portaient-ils des armures pesantes.
Quand les Nîrgranthas
Se ruaient dans la fuite en toute hâte,
Ils étaient pareils à des bœufs sauvages,
Qu'au milieu de la forêt harassent les taons :
Ils tournent et couvrent leur corps de fange.
Furieux ils s'élancent sans s'arrêter.
Ils étaient pareils à un gros nuage noir
Que disperse le souffle du vent.

Quand les Nirgranthas se furent enfuis, Çrîgupta fut pénétré de honte. Il pensa : « Y aurait-il quelqu'un qui pourrait me conduire auprès du Sublime? » Puis il se dit : « La sœur de Jyotiṣka a vu dans le temps le Buddha. Je vais donc me rendre avec elle auprès du Sublime. » Cette réflexion faite il alla devant la porte du cachot où il avait enfermé son épouse; il frappa à la porte et appela sa femme. Puis il dit cette stance :

Très bien ! Tu es en vérité
Un vase de la Loi, merveilleux et sans égal !
Parce que tu es douée d'intelligence,
Tu as pu approcher et vénérer le Sublime.
Tandis que moi, plongé dans l'hérésie,
J'ai suivi les Nirgranthas :
Sors maintenant vite et viens,
Pour aller vénérer avec moi le Buddha.

Quand la sœur de Jyotiṣka eut entendu cette stance, elle se dit aussitôt : « Çrîgupta vient me tromper pour faire périr le Buddha. » Elle pleura et ne se réjouit guère. Puis elle dit ces stances :

Tu sais pourquoi je m'afflige,
Tu viens exprès pour te jouer de moi :
Comment donc maintenant,
Pourrais-je aller voir le Parfait ?
Les Nirgranthas se sont rassemblés,
Pareils à une nuée de sauterelles :

Au milieu du feu ardent des hérétiques,
La lanterne des Çâkyas s'est éteinte.

Çrîgupta répondit à sa femme : « Ne connais-tu donc pas la puissance divine du Buddha? Pourquoi parles-tu ainsi? » Puis il dit ces stances :

Tout le feu qui se trouve dans le monde,
Ne pourrait brûler le Buddha.
Qui pourrait brûler le diamant,
Qui pourrait soulever la grande terre?
Regarde comment le vénérable Daçabala
A terrassé les hérétiques :
Aux quatre côtés du fossé de feu,
S'épanouissent des fleurs de lotus écloses;
Comme une grue qui demeure au milieu des fleurs
Le Buddha est abrité et entouré par les corolles des lotus.

La femme, quand elle eut entendu ces stances, vit au loin le Sublime au milieu des lotus. Elle exulta de joie et dit : « En vérité le Buddha n'est pas mort dans les flammes. » Çrîgupta gémissait et, sur le point de pleurer, il dit ces stances :

Le corps adamantin du Sublime
Ne peut être brûlé en aucun endroit;
Pour avoir fréquenté Pûraṇa
Je me suis brûlé moi-même :
Tel un petit fagot de bois humide
Qu'on jette sur un amas de bois sec :
Quand on allume celui-ci,
Tous les deux sont consumés ensemble.

Alors l'épouse de Çrîgupta sortit de la chambre intérieure; elle se rendit auprès du Sublime et vénéra de son front le pied du Buddha. Elle fit une prosternation, joignit les paumes de ses mains, leva le regard vers le visage du Buddha et dit ces stances :

Après avoir vu ton visage majestueux
Il n'y a personne qui ne croie en toi;
Bienheureuse suis-je,
De pouvoir de nouveau entendre le son de ta voix!
Toi, dont le visage est pareil à la pure pleine lune,
J'ai encore une fois pu te voir!
Bienheureux suis-je
D'avoir encore une fois pu contempler
Le corps du Sublime marqué de signes merveilleux!
S'il avait péri ici,
Notre mauvaise réputation, s'étendant partout,
Nous aurait consumés tous.

Ayant préparé ses offrandes, la femme de Çrîgupta pria le Sublime et la multitude des Bhikṣus de s'asseoir. Puis elle dit à son mari : « Seigneur! prosterne ton front devant les pieds du Buddha! » Çrîgupta, les yeux pleins de larmes, dit ce vers :

J'avais préparé un fossé de feu
Pour attenter à la vie du Buddha.
Avec quel visage vais-je maintenant
Me présenter devant son regard?

La femme dit à son mari : « Seigneur, veuille renoncer à tes inquiétudes! Le Buddha Bhagavat n'a jamais de rancune. » Puis elle dit ces stances :

Pareille à une main qui s'agite dans le vide
Sans rencontrer un point où elle se heurte :
Telle est la condition des Buddhas.
Le Buddha, dans toutes les conditions,
Reste sans tache et ne s'attache à rien.
Il échappe aux huit conditions mondaines
Comme la fleur de lotus qui demeure dans l'eau (sans
se mouiller).
Dans le temps Devadatta,
Aveuglé par la haine qu'il nourrissait dans son cœur,
Tenta de faire périr le Buddha;

Il prépara un engin en plaçant une grande pierre
Sur une hauteur et la fit tomber en bas :
Mais il ne put faire aucun mal au Buddha.
Voici Râhula
Qui est le fils du Parfait :
Le Buddha conserve envers ces deux hommes (Devadatta et Râhula)
Les mêmes sentiments dépourvus de haine et d'affection.
Entre son ennemi et son ami,
Comme entre son œil gauche et droit,
Il ne fait pas de différence;
Envers tous les êtres,
Il a de la compassion plus qu'on n'en a pour son fils unique.
Jamais il ne gardera envers toi
Des sentiments de rancune :
Tu ne dois donc pas avoir peur.

Sur cela Çrîgupta, rempli de honte, son corps courbé et ses lèvres brûlantes, suivit son épouse. Il était si honteux que son pas en devint tout hésitant; comme s'il devait être engouffré par la terre il tremblait de tout son corps. Il se courba humblement et plein de peur. Il fit la prosternation des cinq membres et en pleurant de chagrin il dit ces stances :

Mieux vaudrait porter un feu ardent
Ou un serpent venimeux gonflé de colère,
Que de s'attacher à un ami pervers :
Parce que j'ai été perdu par un ami pervers,
Parce que j'ai été mordu par ce serpent venimeux,
J'ai recours à un médecin excellent,
Dans l'espoir qu'il pourra chasser de moi ce poison.
O toi, qui es le vrai sauveur des trois mondes,
Daigne de nouveau montrer ta miséricorde!
J'ai commis un double crime;
Puisses-tu abaisser vers moi ton regard clément
Et prêter l'oreille à ma confession!

Sur cela le Sublime, le visage serein, adressa cette parole à Çrîgupta : « Seigneur, ne t'afflige pas. » Puis il dit cette stance :

Lève-toi, lève-toi ! Je ne connais pas la colère.
Depuis longtemps je suis libre de haine et d'affection :
S'il y avait un homme qui frotte mon flanc droit de santal
Et un autre qui déchire mon flanc gauche d'un couteau :
Envers ces deux hommes
Je conserverais un seul et même sentiment.

Ce que je viens de faire je l'ai fait souvent; j'ai rompu les Kleças et les Liens; rien ne peut plus ébranler mon cœur.

Quand dans le temps j'étais incarné en un éléphant blanc, je fus atteint par une flèche empoisonnée; néanmoins je protégeai avec deux pieds le chasseur, pour qu'il ne souffrît pas de mal.

Quand j'étais incarné en une tortue, et qu'on me déchirait et coupait tous mes membres, je fus libre de colère.

Quand j'étais incarné en un ours, j'eus pitié d'un homme en danger. Quand l'homme que j'avais sauvé du danger, dénonça mon gîte aux chasseurs, je fus libre de colère.

Quand j'étais incarné en un ṛṣi[1], et qu'on me coupait les mains et les pieds, les oreilles et le nez, je fus libre du moindre atome de colère.

Dans le passé lointain, je fus un brahmane qui donnait tout : quand on allait me trancher le cou, je fus libre de haine et de colère.

Combien plus maintenant, où j'ai rompu tous les Liens ! Comment pourrais-je te garder rancune? Comme la voûte éthérée ne se tache jamais, comme à la corolle du lotus l'eau ne s'attache pas : tel je suis, échappant aux huit conditions.

Alors Çrîgupta joignit les paumes de ses mains et parla

1. Épisode de Kshântiṛṣi et de Ḳalirâja.

ainsi au Buddha : « Sublime, puisque tu daignes avoir pitié de moi, attends un instant pour que je prépare le manger. » Le Buddha dit à Çrîgupta : « Ne m'as-tu pas envoyé quelqu'un pour me dire : le temps du repas est arrivé? » Çrîgupta répondit : « Oui, c'est vrai. J'ai en effet envoyé quelqu'un pour inviter le Buddha à faire quelque chose qui ne lui aurait guère profité. » Le Buddha dit à Çrîgupta : « J'ai renoncé à tout ce qui n'apporte pas d'avantages. Qu'avais-tu préparé qui ne m'aurait pas profité? » Alors Çrîgupta dit ces stances :

J'ai fait dans ma stupidité
Ce que ne ferait ni un boucher ni un chasseur;
J'ai surpasse la cruauté de ceux-ci :
J'ai mêlé du poison dans ton repas.
Je n'ai pu te faire du mal
C'est à moi-même que j'ai fait du tort.

Alors le Sublime dit à Çrîgupta : « Il convient que tu apportes ton offrande sur le champ. » Çrîgupta dit : « Sublime, j'ai mêlé du poison dans le repas que je voulais t'offrir. » Alors le Sublime dit ces stances :

Le Nâgarâja Vâsuki,
Au moment où, gonflé d'une immense colère,
Son venin est le plus violent,
Ne pourrait me faire aucun mal.
Mon cœur est plein de miséricorde;
Pourquoi t'écries-tu effaré : J'ai empoisonné le repas!
Le fruit de ma grande compassion,
Je vais te le montrer maintenant.

Alors Çrîgupta prit les plats empoisonnés et les porta aux pieds du Buddha. Puis il dit ces stances, en versant des larmes amères :

Je t'apporte ici les plats empoisonnés,
O toi, trésor de mérites!
Mon cœur est rempli de mal;
Ces plats empoisonnés en sont la preuve.

Mais puisque le Buddha a anéanti les trois Poisons[1],
Il chassera aussi par sa puissance divine le poison de ce repas ;
Donc, quand il le mangera, je le verrai
Sans qu'aucune émotion s'empare de mon cœur.

Le Buddha dit aux bhikṣus : Vous tous, chantez le *sang-po*[2], et après, mangez. » Puis il dit cette stance :

Avant de prendre place
Chantez d'abord le Sang-po,
Le poison s'en ira de lui-même
Et vous pourrez manger maintenant.

Quand on eut fini de chanter le Sang-po, le Buddha et toute la communauté se mirent à manger et à boire. Alors Çrîgupta les regarda tous de haut en bas et se dit : « Y a-t-il quelqu'un parmi l'assemblée qui sera atteint du poison ? » Quand il vit que toute l'assemblée restait en parfaite santé sans que le poison eût un effet sur personne, sa foi redoubla et il fut pénétré d'une joie profonde. Alors le Sublime pensa : le cœur de Çrîgupta est plein de foi et de respect ; le temps de lui communiquer les Nidânas est venu ; que faut-il faire ? Je vais éteindre en lui le feu des Kleças et anéantir le poison de l'hérésie. Alors le Buddha lui expliqua d'après l'ordre la loi des quatre Vérités. Quand Çrîgupta eut entendu la loi, il crut à la Délivrance ; quand il eut vu la vérité, il fut délivré des Liens. Il fut délivré du poison de la Kâyadṛṣṭi et il éteignit le feu des Liens. Ayant vu face à face la vérité, Çrîgupta dit cette stance :

J'ai été sauvé de la mer de l'ignorance
Et de l'océan de l'hérésie ;
Je ne crains plus les mauvaises voies.

1. La cupidité, la colère et l'ignorance.
2. *Sang-po* ou *san-po-lo-ki-to*, hymne que les religieux doivent chanter avant le manger : en sanscrit, *samprakhyâta* (cf. B. E. F. E. O. 1904, p. 550, note).

Quand j'étais sur le point d'entrer dans les ténèbres noires
Je rencontrai dans le Buddha une lumière éclatante;
Quand j'étais sur le point de tomber dans la flamme immense,
Je rencontrai un frais étang;
Oh! combien le Buddha est un être supérieur!
Oh! combien est majestueuse la Loi!
Je ne puis tout dire entièrement,
Je ne dirai donc que ceci :
J'étais sur le point de périr par le poison
Et j'ai obtenu de l'ambroisie,
J'allais perdre dans la dispute toute ma fortune,
Et j'ai obtenu un grand bénéfice :
Voilà pourquoi je suis dévoué au Buddha.
Le monde, dès qu'il ouvre les yeux de l'intelligence,
Aperçoit la bonne voie.

CHAPITRE XIV

68. — Le Nirvana de Gautami.

Et ensuite : L'apparition d'un Buddha dans le monde n'arrive que très rarement. Quoiqu'on soit femme et comme telle doublement sujette aux Kleças et aux Liens, on obtient néanmoins la Délivrance.

Voici ce que j'ai ouï dire : Quand la tante du Buddha, la bhikṣuṇî Gautamî, allait entrer dans le Nirvâṇa, elle se para de toutes sortes d'ornements pour rehausser l'éclat de sa majesté. A ce moment le Sublime, qu'entourait une foule immense de tous côtés, éternua. La bhikṣuṇî Gautamî entendit éternuer le Buddha et parce qu'elle l'avait élevé et qu'elle l'aimait comme son propre fils, elle lui dit : « Puisses-tu vivre longtemps, Sublime, et puisse ce sou-

hait arriver jusqu'aux oreilles de Brahmâ! » Alors le Buddha dit à Gautamî : « Ce n'est pas un tel souhait qu'on adresse au Buddha quand on veut lui montrer son respect. » Puis il dit les stances suivantes :

Il faut employer toute son énergie
Pour supprimer le sentiment du Moi;
Il faut pratiquer avec fermeté la bonne Loi,
Sans répit il faut s'adonner au *Vîrya*.
« Puisses-tu voir la foule des Çrâvakas
Toujours en une parfaite union! »
Voilà, quand on veut témoigner son respect au Buddha,
Le souhait qu'il faut lui adresser.

Alors Gautamî la bhikṣuṇî pensa : « C'est donc une marque de respect pour le Buddha que de lui souhaiter la parfaite union des Çrâvakas. Le Sublime désire la parfaite union des Çrâvakas uniquement parce qu'il ne veut pas voir disparaître l'un deux. Voilà pourquoi moi aussi je ne veux pas voir de mon vivant le Nirvâṇa du Buddha : avant que le Sublime ni personne de ses disciples directs aient disparu, je vais entrer dans le Nirvâṇa. »

Quand le deva du Saṃghârâma des femmes sut que Gautamî se préparait à entrer dans le Nirvâṇa, il pleura tant que ses larmes tombaient sur les robes des bhikṣuṇîs. Alors les bhiksuṇîs examinèrent pourquoi le deva avait fait tomber ses larmes sur leurs robes, et elles surent que Gautamî voulait entrer dans le Nirvâṇa. Aussitôt les cinq cents bhikṣuṇîs se rendirent auprès d'elle. Gautamî la bhikṣuṇî leur dit : « On peut difficilement rester longtemps dans cette caisse qui renferme quatre serpents venimeux[1] Je vais donc entrer dans le Nirvâṇa. Parce que ce deva a le cœur tendre, il a fait couler ses larmes sur vos robes. » Les cinq cents bhikṣuṇîs répondirent : « Nous avons toutes quitté le monde en même temps; ne nous abandonne donc

1. C'est-à-dire dans le monde.

pas et n'entre pas dans le Nirvâṇa avant nous ». Et elles dirent ces stances :

Nous avons ensemble renoncé au monde,
Ensemble nous avons quitté les ténèbres de l'*avidyâ*:
Allons maintenant ensemble aussi
Dans la ville pleine de paix du Nirvâṇa.
Toutes les souffrances du naître et du mourir
Se trouvent dans la forêt touffue de l'existence :
Pourquoi donc veux-tu aller seule
Pour suivre la route d'ambroisie?
Pourquoi veux-tu déjà maintenant
Entrer dans le Parinirvâṇa?
Si tu veux entrer dans le Nirvâṇa
Nous irons aussi avec toi.

En ce temps Gautamî, suivie de cinq cents bhikṣuṇîs, se leva de son siège et s'en alla de sa demeure. Elle prit congé du deva qui habitait sa maison en ces termes : « C'est pour la dernière fois que je quitte cette maison. » Le deva lui demanda : « Où vas-tu? » La bhikṣuṇî lui répondit : « Je vais dans un endroit où il n'y a ni vieillesse, ni mort, ni maladie, ni douleur, ni affection, ni haine; et je m'en vais sans que rien ne m'attache plus : je vais entrer dans le Nirvâṇa ». Alors toutes les bhikṣuṇîs s'écrièrent en même temps : « Hélas, hélas! » Et en un moment tout le saṃghârâma des femmes se vida : ainsi disparaissent les étoiles du firmament aux quatre points cardinaux.

Gautamî s'en alla avec les cinq cents bhikṣuṇîs, pareille à la Gaṅgâ qui se jette dans l'Océan accompagnée de cinq cents fleuves. A ce moment les upâsikâs prosternèrent leur front devant leurs pieds et dirent : « Daignez avoir compassion de nous; ne nous abandonnez pas! » Alors les bhikṣuṇîs consolèrent les upâsikâs et dirent : « Ce n'est pas le moment de vous affliger. » Puis elles dirent ces stances :

Sachant que la vie n'est que douleur
Nous avons rompu les liens mondains;

En pratiquant la Droite Voie octuple
Nous avons reconnu la Vérité de l'Extinction,
Nous avons accompli ce qui était à faire :
Ne vous affligez donc pas.
Tandis qu'aucun des disciples du Buddha n'a encore disparu,
Tandis que le trésor de la Loi du Muni demeure intact,
Tandis que le Sublime lui-même vit encore,
Nous devons entrer dans le Nirvâṇa.
Tandis que le bhikṣu Kauṇḍinya
Et *O-fou* et les autres,
Tandis que ces hommes irréprochables
N'ont pas encore succombé,
Nous voulons entrer dans le Nirvâṇa.
Tandis que Nanda et Râhula
Et *O-nan-sam-mo-to*
Avec Ânanda
Sont encore de ce monde,
Nous devons entrer dans le Nirvâṇa.
Tandis que le Muni lui-même est en bonne santé,
Tandis que l'assemblée des bhikṣus est en parfaite union,
Tandis que les sectes des Tîrthikas restent terrassées,
Tandis que les hérétiques restent dispersés :
Tandis que tout cela reste encore intact,
Nous devons entrer dans le Nirvâṇa.
C'en est maintenant le bon moment.
Notre cœur aspire à la délivrance,
Car tous nos vœux sont remplis;
Pourquoi donc
Pleurez-vous et gémissez-vous?
Tandis qu'on bat les tambours de la joie,
Tandis que le son ne s'en est pas encore envolé,
Nous voulons nous élancer vers la Délivrance.
Le moment en est venu.
Vous ne devez pas vous attrister,
Et si vous voulez cultiver notre souvenir,
Efforcez-vous de propager la Loi

Pour qu'elle reste longtemps sur cette terre :
Voilà le meilleur culte que vous nous rendrez.
Dans ce but vous devez de toutes vos forces
Observer fidèlement la bonne Loi.
Le Buddha, dans sa grande compassion,
A permis aux femmes d'entrer dans la communauté :
Il convient donc que vous observiez les Défenses
Et que vous évitiez de devenir la risée du monde,
Pour que votre souvenir arrive à la postérité
Sans qu'on puisse se moquer de vous, ô sœurs!

Ainsi les bhikṣuṇîs consolèrent les autres bhikṣuṇîs et les upâsikâs. Alors les cinq cents bhikṣuṇîs, pareilles à des arbres en fleurs, se rendirent auprès du Buddha. Serrant leur robe supérieure (uttarâsaṃga), elles prosternèrent leur front devant les pieds du Buddha. Puis Gautamî fit une longue génuflexion et dit, les mains jointes, ces stances :

Je suis la mère du Buddha,
Mais le Parfait est mon père :
J'ai pris naissance de la Loi.
J'ai nourri son corps mortel (Rûpakâya),
Mais lui, il a nourri mon corps immortel (Dharmakâya).
Quand j'allaitais le Sublime
Je n'apaisais sa soif que pour un instant :
Mais lui en m'allaitant de la Loi
Il a éteint ma soif pour l'éternité,
Il ne me doit plus aucune reconnaissance.
Je dirai donc brièvement :
Quoique je l'aie allaité,
Je lui dois une gratitude sans bornes.
Puissent donc toutes les femmes
Avoir un fils pareil au Buddha !
La mère de Râma et la mère des *A-soun* [1],

1. Les Açvins.

La mère de *Po-Su*[1] et les mères de bien d'autres
Restent encore dans l'Océan de l'existence
Et y tournent et retournent sans commencement ni fin.
C'est par la faveur de mon fils
Que je puis traverser l'océan du naître et du mourir;
Je serai la plus noble parmi toutes les femmes
Et on m'appellera l'impératrice des hommes.
Les mères de tous les hommes éminents
N'ont jamais obtenu ce nom.
Puisque j'ai maintenant obtenu
L'accomplissement de tous mes veux, petits et grands,
Je suis satisfaite
Et je désire entrer dans le Nirvâṇa.
Je viens prier le Buddha de me montrer
Son pied qui est pareil au pétale du lotus
Et qu'orne le signe de la roue au grand éclat.
Puisse-t-il donner satisfaction à mon cœur !
C'est la dernière fois que je prosterne mon front devant lui,
C'est la dernière fois que je lui manifeste ma vénération,
Cette vénération qui naît d'une foi profonde.
Je me prosterne devant le Bhagavat
Dont le corps est pareil à une masse d'or pur.
Puisse-t-il daigner ouvrir son vêtement supérieur
Et montrer son corps à mes regards !
Quand j'aurai bien contemplé le corps du Parfait,
Je m'élancerai vers le Nirvâṇa.

Alors le Parfait sur le corps duquel paraissaient les trente-deux lakṣaṇas et les quatre-vingts signes de beauté secondaires, ouvrit son vêtement supérieur. Quand Gautamî eut contemplé le corps du Buddha, elle prosterna son front devant les pieds du Buddha et dit : « Sublime !

1. Les Vasus ?

je vais entrer dans le Nirvâṇa. » Le Buddha dit à Gautamî : « Tu veux entrer dans le Nirvâṇa ; je suis d'accord avec toi. La communauté, qui maintenant n'est pas encore diminuée d'un seul membre, ressemble au disque de la lune, qui va décroître peu à peu jusqu'à ce qu'il ait disparu entièrement. Mes disciples, précédez-moi; je suivrai le dernier : telle une caravane, où les simples marchands ouvrent la marche et où le chef de la caravane suit le dernier. »

Alors les cinq cents bhikṣuṇîs entourèrent le Buddha qui au milieu d'elles ressemblait à la montagne Sumeru. Quand elles l'eurent entouré, elles se placèrent devant lui et contemplèrent son noble visage, sans pouvoir se rassasier, et elles écoutèrent la voix de la Loi sans cesser avant que leur cœur ne fût satisfait.

A ce moment Nanda, Râhula, Ânanda et *San-mo-ti-po-to*, pour obtenir le parfum de la Loi, se prosternèrent et firent une confession publique devant toute l'assemblée sainte, qui sans bouger resta dans un calme et un silence profond. Car Ânanda, Râhula, *San-mo-ti-po-to* et Nanda étaient les seuls qui ne fussent pas encore délivrés complètement des liens mondains ; leur cœur, plein d'une tendre affection, ne cessa pas de ressentir une grande tristesse : ils étaient pareils à un arbre en temps d'accalmie. Ainsi ils restèrent les mains jointes, éplorés.

A ce moment Gautamî dit à ces Vénérables : « Vénérable Ânanda, toi qui as tant étudié et qui as vu les Grandes Vérités, pourquoi te conduis-tu maintenant comme un homme vulgaire? Le Buddha a souvent dit que tous ceux qui s'aiment devront se séparer les uns des autres. » Elle parla encore ainsi au Vénérable : « Si tu n'avais pas intercédé en ma faveur auprès du Buddha, comment aurais-je pu obtenir la Loi? » Puis elle dit ces stances :

Parce que tu en priais le Buddha
Il nous fut permis d'entrer dans la communauté ;
Ce que tu as fait n'a pas été en vain,
Nous en avons obtenu un bon fruit.

Tous les maîtres hérétiques
N'ont jamais obtenu ce résultat :
Dans le corps d'une femme
Nous sommes arrivées à la voie d'ambroisie.
Grâce à l'illumination que nous devons au Buddha,
Cette part nous est échue.
Garde donc bien, toi aussi, le trésor de la Loi du Buddha,
Et conserve-le jalousement !
C'est aujourd'hui la dernière fois
Que je te vois.
Je vais entrer dans le Nirvâṇa,
Je me mets en route et je pars.
Quand le Buddha éternuait au milieu de la Communauté,
Je lui dis : Puisses-tu vivre longtemps !
Le Buddha me dit : Ceci n'est pas une marque de respect,
Ainsi qu'il est raconté plus haut.
Le Buddha dans son souci constant pour la communauté,
Ne veut pas voir disparaître un de ses membres ;
Ce n'est pas par caprice que moi aussi
Je veux entrer dans l'endroit du Nirvâṇa.
L'ouragan *Anitya* arrivera,
Son souffle ébranlera l'arbre des Çrâvakas,
Il le déracinera et le jettera par terre,
Le vent Anitya, irrésistible comme le diamant
Et qui réduira en poussière la montagne Sumeru.
Devant son souffle le soleil du Tathâgata
Disparaîtra et les ténèbres règneront.
Tant que le Buddha reste encore dans ce monde,
Il est beau de se diriger vers le Nirvâṇa !
La Loi, qu'a prêchée le Daçabala,
Brille maintenant de tout son éclat ;
Elle a vaincu les doctrines hérétiques.
Pareille aux rayons du soleil qui remplissent tout de leur éclat.

Ainsi est la vertu du Buddha.
C'en est maintenant le temps propice,
Je veux donc renoncer à ce corps.

Alors Ânanda essuya immédiatement ses larmes et dit ces stances :

Ce que tu dis est animé d'une noble idée;
Je n'aurai plus de pensées de tristesse.
Au milieu des profondeurs d'une forêt
On est menacé d'être déchiré par les épines :
Tu es pareille à l'éléphant femelle qui y demeure
Et qui en sort pour échapper aux blessures;
Ainsi tu veux maintenant
Fuir loin de tout l'univers.
Celui qui voudrait s'en affliger
Serait bien égoïste ou bien ignorant,
Car la flamme des mauvais Kleças et des Liens
Embrase les trois mondes.
Vous voulez précéder au Nirvâṇa
Le Buddha, je pense, le Sublime,
Car il est pareil à un grand feu
Dont les flammes baisseront et qui s'éteindra.

Alors Mahâprajâpatî la bhikṣuṇî joignit ses mains et se tournant vers le Buddha elle contempla son noble visage. Puis elle prononça ces stances en son honneur :

Je vénère le Buddha et je prends mon refuge en lui;
Le Parfait, le grand et vénérable Saint,
Est appelé avec raison le « Prêcheur de la Vérité »,
Avec raison il est appelé le « Prêcheur de la Loi. »
Ses paroles utiles et dont aucune n'est vide,
Nous indiquent le vrai chemin du Nirvâṇa.
Ses paroles sur le Moi et le Non-Moi
Surpassent toutes les autres doctrines.
Lui, dont l'œil est rond et plein,
Il est un guide pour les générations futures
Qui les conduira dans la Voie sublime.

Et qui leur fera contempler sans cesse
Les signes évidents de la Loi.
Il a allumé une lumière éclatante
Qui chasse les ténèbres et l'obscurité,
Qui éteint la discorde.
Il a allumé un flambeau dans la Halle de la Loi
Qui remplit l'univers de sa splendeur,
Et toutes les autres lumières
Empruntent de lui leur éclat.
Il a forcé des hommes éminents
A se soumettre au grand maître de la Délivrance.
Lui qui est armé des dix forces
Lui qui est doué des quatre sujets de confiance
Lui, qui réussit toujours et qui ne recule jamais,
Lui qui n'explique jamais en vain la Loi,
La Loi, qui assure un profit certain
A tous les êtres de l'univers.
Les cris du Lion issu de la famille des Çâkyas
Communiquent la force (vîrya)
Et celui qui possède la force sublime
Sera pénétré de la compassion universelle.
Les huit conditions mondaines
Ne pourront plus le souiller.

Alors les quatre grands dieux du ciel de Brahmâ,
Le roi Maheçvara,
Le roi Yama avec Varuṇa
Et Kuvera, le maître des richesses,

Tous ces personnages éminents adressèrent les mains jointes cet éloge au Buddha : « Combien est admirable ton désir de voir unis ceux qui ont renoncé au monde! Ton absence de peur et ta victoire universelle se manifestent en vérité! Tu guides les foules en proclamant et en expliquant la Loi! Tu pénètres le langage des oiseaux! Ta gloire remplit le firmament! Tu descends en ligne directe de Mûrdhaja, de *U-po-tche-na* (Upoṣadha), de Bharata et d'autres grands rois! Le Parfait ressemble au Soleil et à la lune; les Devas et les Asuras lui rendent hommage. Doué des Sept

Bodhyaṅgas il chasse les ténèbres de l'Ignorance et il plante l'étendard victorieux du *Triratna*. Le visage du Parfait est pareil au sommet de la Montagne d'or, baigné de lumière. Il est l'homme le plus éminent; on l'appelle le Lotus : il est le *Kumuda* des hommes éminents; il est le *Puṇḍarîka* des hommes éminents. Il a détruit la cupidité, la colère, l'ignorance, tous les Liens et tous les *Kleças* de l'existence; le Parfait, le Sublime a anéanti entièrement les quatre Liens, la tristesse, la douleur, l'indifférence, le dédain, la haine, la colère et l'orgueil. Il a fait disparaître la supercherie, le jeu, les rixes et la tromperie; il a mis fin à ces controverses où l'on se sépare en colère et où les maîtres hérétiques emploient leurs moyens subreptices et cachés. Tous les Liens et toutes les mauvaises pratiques, il les a fait cesser entièrement. Il a renversé l'étendard des orgueilleux et a planté le drapeau victorieux de la Loi. Il tourne la roue de la Loi et il a desséché l'océan des larmes, du lait et du sang. Il s'est plongé dans la profonde mer de la méditation, mer que ne borne nul rivage. Il a renoncé à toutes les richesses, à l'intérieur et à l'extérieur, sans les ménager. Envers ses ennemis et ses amis il conserve les mêmes sentiments calmes. Le corps du Buddha est brillant, pareil à une masse d'or fondu. Sa langue large et longue, pareille à la feuille du lotus, est dépourvue de taches, pure et fraîche. Son ventre est rond, son nombril qui se tourne à droite est pareil à une cassolette de parfum. L'auréole qui l'entoure, large d'un pouce, a la splendeur de l'éclair ou de l'or pur. Il a revêtu l'armure *Vîrya*; le Samâdhi est son bouclier. Avec les flèches de l'Intelligence il atteint sans le manquer un cheveu parmi cent. Il a terrassé les héros sans peur de l'armée de Mâra. Il est le grand Nâga parmi les hommes; il est le vrai Sauveur des hommes. Il a atteint les Ṛddhipâdas sans bornes et sans formes. Il a proclamé et expliqué la vraie Voie octuple et supprimé les sentiments de Cupidité et de Haine. Il a fait le vœu de demeurer l'âme ferme et calme et de ne pas tomber dans l'instabilité. Il ressemble à la fleur de l'*u-tan-po* (udumbara), qu'on trouve

difficilement. Les mérites du Parfait sont plus grands que cette terre et plus nombreux que les centaines, les milliers, les dizaines de mille et les koṭis d'atomes. Proclamant le vrai chemin octuple, il a anéanti les *Kleças* et les Liens. Il conduit tous les êtres à l'autre rive du fleuve de l'existence, en leur indiquant le chemin à suivre. Trente-deux lakṣaṇas et quatre-vingts signes de beauté l'ornent et le font ressembler à une peinture. Avec la massue adamantine de l'Intelligence il terrasse les doctrines perverses des hérétiques. Il indique le chemin sublime de la Délivrance et du Nirvâṇa. Devenu le monarque de la Loi il ne s'attache plus aux choses mondaines. En se basant sur la théorie des *Âyatanas* et de la Douleur il établit ses discussions. L'emportant par son talent dans les controverses, il explique la Loi. Il extirpe le mensonge et l'erreur; il répand l'observation des Défenses, la patiente constance, la méditation et tout ce qui conduit à l'autre rive. Il a été adoré par le ṛṣi Asita; sa gloire s'étend dans tout l'univers. Arrivé à sa dernière incarnation il a obtenu l'Illumination et la communique à tous les êtres. Il est le trésor des mérites, le Sumeru des mérites, l'océan des mérites. Sa gloire est sans bornes, sa pénétration est sans bornes. Il récompense les bienveillants de bienveillance ».

Ayant fait l'éloge du Buddha, les dieux s'inclinèrent devant lui et se retirèrent. Alors les cinq cents bhikṣuṇîs se rendirent dans un endroit solitaire pour y renoncer à la vie. Là elles se tinrent assises, les jambes croisées. A ce moment les upâsikâs s'approchèrent pour la dernière fois des bhikṣuṇîs et en se prosternant à leurs pieds elles poussèrent des plaintes et pleurèrent. Puis elles dirent cette stance :

Nous sommes souillées de tous les péchés;
Vous qui avez atteint la suprême Intelligence, prêtez l'oreille à notre repentir
C'est maintenant irrévocablement la dernière fois
Que nous nous voyons ensemble.

Prajâpatî la bhikṣuṇî, sur le point d'abandonner ce monde

du Désir, resta l'âme ferme. Tendant la main aux upâsikâs, elle leur dit : « Vous ne devez pas vous attacher à l'affection ; ceux qui s'aiment doivent se séparer tôt ou tard. » Puis elle dit ces stances :

Le Buddha a dit que ceux qui s'aiment
Doivent se quitter tôt ou tard;
C'est le sort de tous les êtres,
D'être sujets sans exception à l'Anitya.
Le feu ardent de l'Anitya
Réduira en cendres les trois mondes.
Ceux qui m'aiment sont en nombre immense,
Ceux que je chéris ne sont pas peu :
Je puis les abandonner tous,
Ceux qui m'aiment et me chérissent.
En vivant dans ce monde des ténèbres noires,
En tournant dans cette existence pleine d'accidents,
On s'aime et on se voue une affection mutuelle,
On hait l'heure de la séparation :
Mais la mort ne connaît pas de compassion,
Elle nous brise et nous sépare.
S'il n'y avait pas de séparation pour ceux qui s'aiment,
Serait-il besoin de chercher la Délivrance?
Quand on s'est aimé de plus en plus,
Quand on s'est voué une affection de plus en plus
  profonde,
La fin arrive; on doit se séparer :
Voilà pourquoi
Le sage cherche la Délivrance
Et cesse de s'attacher à quelque chose.

Ayant fait par toutes ces raisons l'éloge du Nirvâṇa, Gautamî demeura silencieuse. Puis elle prit congé du Buddha et entra dans le Nirvâṇa. Car elle ne manquait jamais à sa parole et elle voulait être appelée « Celle qui tient parole ».

Quelques bhikṣuṇîs, fixant leur pensée, entrèrent d'abord dans le premier Dhyâna et arrivèrent par degrés au

Samâdhi complet. Ayant achevé de considérer ce qui était opposé et ce qui était favorable, elles firent apparaître tous leurs pouvoirs surnaturels. Voici des stances :

Tout en demeurant sur la terre,
Elles étendent la main pour toucher le soleil et la lune,
Elles transforment leur corps et le rendent invisible,
Ainsi elles volent à travers l'espace.
Elles rendent leur corps multiple,
Et leurs corps multiples, elles les réduisent en un.
De leur corps sort une lumière éclatante,
Capable d'ébranler la grande terre.
Elles entrent dans la terre comme si elles entraient dans l'eau,
Elles marchent sur l'eau comme si elles foulaient la terre.
De leur corps rayonne tantôt une splendeur éclatante,
Tantôt une pluie immense en ruisselle :
C'est en vertu de leur pouvoir surnaturel
Qu'elles peuvent manifester de tels prodiges.

Le reste des cinq cents bhikṣuṇîs accomplit d'aussi grands miracles pour manifester la force de la Loi du Parfait, du Buddha. Grâce à leur pouvoir surnaturel, leur corps s'envola à travers l'espace, pareil à un nuage qui éclate en une grande pluie, pareil aux lampes qui brûlent suspendues daus la cour et que le souffle du vent emporte dans toutes les directions. Tantôt sur leur corps jaillissait l'eau et de dessous leur corps sortaient des flammes ; tantôt le feu sortait sur leur corps et l'eau de dessous leur corps. Voici des stances :

Toutes brillent de mille rayons
Qui les entourent et les parent de leur éclat ;
Sur leur corps sort une flamme brillante,
Au-dessous de leur corps jaillit l'eau en une grande pluie.
L'espace se remplit d'innombrables fleurs,
Pareil à une branche de campaka,

Dont les fleurs s'amassent sur l'eau.
Ainsi elles se transformaient en différentes formes,
De sorte que les dânapatis et les autres
Eurent le cœur rempli de joie.
Et alors, pareilles à la flamme qui s'éteint quand le bois est consumé,
Elles entrèrent dans le Nirvâṇa complet.

Alors Brahmâ, suivi des autres dieux de son ciel, Çakra Devendra suivi des six dieux du plaisir, tous les grands Devas et tous les Âryas, les Nâgas, les Yakṣas et les Esprits se rendirent auprès du Buddha. Joignant leurs mains ils lui dirent : « Le Sublime, le Parfait a renoncé à tous les désirs et à tous les Liens; il mérite que l'univers lui obéisse; que veut-il que nous fassions? Ce sera la dernière marque de faveur du Buddha, du Sublime. » Alors le Parfait, selon les besoins du temps, indiqua à chacun ce qu'il avait à faire. Puis le Buddha dit à Ânanda : « Va crier de près et de loin : Venez ici tous pour rendre hommage à la mère du Buddha ! » Alors le vénérable Ânanda, gémissant à haute voix, cria : « Vous tous, disciples du Buddha, que vous soyez loin ou près, prêtez-moi tous l'oreille pour obéir aux ordres du Buddha. Venez tous vous rassembler ici et écoutez ce que vous ordonne le Buddha : C'est celle-ci qui m'a nourri de ses seins ; elle a atteint sa dernière incarnation et est entrée dans le Nirvâṇa, pareille à une lampe dont l'huile est épuisée et qui s'éteint. Que tous ceux qui ont la foi et qui sont de vrais disciples, viennent vite s'assembler ici pour rendre hommage au corps de la mère du Buddha ! Parmi les hommes et les dieux il n'y a pas de femme à qui il ait été donné d'allaiter le Buddha comme elle, ou d'élever le Buddha comme elle. Que tous les bhikṣus viennent donc se rassembler ici ! » Alors de loin et de près tous les bhikṣus, tenant du santal *goçîrṣa*, descendirent de l'espace, pareils à des *haṃsarâjas*, pareils au soleil pénétrant de ses rayons les nuages qui remplissent l'espace ; de même les bhikṣuṇîs arrivèrent par l'espace sous la même apparence.

Alors les quatre rois des dieux prirent les quatre pieds du lit de Prajâpatî ; Indra et les autres dieux du ciel de Brahmâ se chargèrent des lits des cinq cents bhikṣunîs. Alors un étendard se planta sur chaque lit et le ciel fit tomber des fleurs *mandâra* pareilles à un rideau de fleurs qui les entoura comme un *caṅkramaṇa*. Les étendards plantés au-dessus remplissaient la grande terre, et le ciel et l'espace furent voilés de drapeaux de mille couleurs. Le ciel fit pleuvoir des guirlandes de fleurs et du parfum exquis, dont la fumée, pareille à un nuage, s'étendit dans l'espace. Une musique céleste répandait partout ses sons. Le Buddha, marchant derrière Çâriputra, Maudgalyâyana, Nanda, Râhula, Aniruddha et Ânanda était suivi de la foule des dieux du ciel de Brahmâ, des Devas, des Asuras, des Kinnaras, des Mahoragas, des Nâgas et des Yakṣas. Le Sublime précédait, comme si la Montagne d'or s'était mise en marche, le lit de la bhikṣuṇî Prajâpatî ; les lits des cinq cents bhikṣuṇîs étaient rangés derrière celui de la bhikṣuṇî Prajâpatî. La terre entière resplendissait d'une parure merveilleuse, pareille à celle dont s'était ornée la bhikṣuṇî Prajâpatî.

Quand Gautamî entra dans le Nirvâṇa, le Buddha, le Sublime, le roi de la Loi, et toute la sainte Communauté, Çâriputra et Maudgalyâyana, existaient encore ; mais au Nirvâṇa du Buddha, non seulement le Buddha disparaissait, mais aussi Çâriputra et Maudgalyâyana étaient déjà morts : voilà pourquoi il n'y eut pas alors une telle splendeur comme au Nirvâṇa de Prajâpatî.

Alors on mit les lits par terre dans une grande plaine. On ramassa du bois odorant et on fit un bûcher ; au-dessus on mit les corps des cinq cents bhikṣuṇîs ; puis on les couvrit de santal goçîrṣa et de différents parfums et on les arrosa d'huiles odorantes.

Quand le vénérable Ânanda vit toutes les bhikṣuṇîs consumées par le feu, il pleura amèrement et, pénétré de douleur, il dit ces stances :

Comme à celles-ci, le tour viendra aux autres,

Le Parfait lui-même va sous peu
Entrer dans le Nirvâṇa :
Telle une forêt que consume le feu,
Et où un seul grand arbre reste encore debout;
Mais déjà le feu dévore ses branches et ses feuilles,
Il ne se tiendra plus longtemps droit.
Dans l'univers le flot du mal
Inondera la Loi, remplira les trois mondes;
Les Aryas des trois mondes disparaîtront,
Personne ne pratiquera plus la Loi.
Des Kalpas sans nombre se sont succédés
Avant qu'on ait obtenu ce miel de la Loi sublime,
Qui est la nourriture des abeilles Çrâvakas.
Quand le Buddha sera entré dans le Nirvâṇa
Qui donnera le miel de la Loi?
Avant longtemps la Loi s'éteindra,
Les images, les stûpas, les vihâras disparaîtront,
Non seulement il n'y aura plus personne qui fasse des images,
Mais aussi personne qui porte le vêtement de la Loi.
Que ceux qui n'ont pas renoncé aux désirs de ce monde
Pleurent et s'adonnent à des douleurs amères!
Celles-ci, renonçant aux désirs, ont vu face à face la Loi;
Dès que la flamme du *ye-soun*[1] sera éteinte,
Ramassons leurs os pour ériger un stûpa
Pour que tous les êtres les vénèrent.

Alors il se trouva quelqu'un qui était en doute à qui il fallait ériger des stûpas et témoigner de la vénération. Le Sublime, désirant trancher la question, énonça les trois catégories d'hommes dignes qu'on leur érige des stûpas et qu'on les vénère. Quelles sont ces catégories? Ce sont les Buddhas, les Arhats, qui ont atteint l'Âçravakṣaya et les saints rois Cakravartins. Voilà ce qui s'appelle les trois catégories.

1. Corr. *Ye-wei*, du prâcrit *jhâpeti* « la crémation ».

69. — L'ÉLÉPHANT BLANC A SIX DÉFENSES.

Et ensuite : En méditant sur les mérites du Saṃgha, on obtient le vrai discernement. Même quand on renonce à la vie, on le fait avec joie.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Dans le temps où Çâkyamuni était Bodhisattva, il fut incorporé dans un éléphant blanc à six défenses. Dans ce temps la femme du roi eut une inimitié contre cet éléphant. Elle indiqua à un homme l'endroit où se trouvait l'éléphant et le chargea de lui prendre ses défenses. Quand cet homme arriva près de l'éléphant blanc aux six défenses, pareil à *Airâvata,* il le vit à l'écart de la troupe, se tenant avec une femelle dans un endroit séparé. Alors il dit ces stances :

Là où poussent les lotus utpalas,
Dans un grand étang aux eaux pures,
Dans un tel endroit
Je vois l'éléphant gigantesque.
Comme la Kaumudinî aux fleurs blanches,
Comme le lait ou la neige, tel est son aspect,
Il les égale tous en blancheur ;
Il est pareil à une grande montagne blanche
Qui aurait des pieds et qui marcherait.
Ce grand roi des éléphants
Égale par sa couleur la lune ;
De sa bouche sortent six défenses.
Resplendissant d'un éclat sans égal,
Tel un bouquet de lotus blancs :
A regarder de près les défenses de l'éléphant,
On dirait que ce sont des racines de nénuphar.

Alors ce chasseur revêtit un kâṣâya et avec son arc et ses flèches il se rapprocha lentement de l'éléphant. A ce moment la femelle vit le chasseur avec son arc et ses

flèches ; elle dit au roi des éléphants : « Certes, celui-là va nous faire du mal ! » Le roi des éléphants demanda : « Celui-là, qui porte un arc et des flèches, quel habit a-t-il ? » La femelle répondit : « Il a revêtu un vêtement de religieux. » Le roi des éléphants répondit : « S'il a revêtu un vêtement de religieux, pourquoi le crains-tu ? » Puis il dit ces stances :

Ceux qui portent un pareil drapeau,
Ne font pas de mal à ce qui les entoure ;
Au fond de leur cœur réside la compassion,
Ils travaillent au salut de tous les êtres.
Voilà pourquoi envers cet homme
Il ne faut pas avoir de la méfiance.
Dans ceux qui le voient pénètrent une tranquillité
Et un calme merveilleux :
Ainsi la lune répand la fraîcheur,
Jamais elle n'exhale la chaleur.

Quand la femelle eut entendu ces stances, elle n'eut plus de méfiance. Alors le chasseur entra dans la forêt épaisse, et quand il eut épié le bon moment, il déchargea une flèche empoisonnée sur le roi des éléphants. Alors la femelle lui dit : « Ceux qui portent le vêtement des religieux sont forcément miséricordieux, dis tu ; pourquoi cet homme fait-il cela ? » Le roi des éléphants répondit par ces stances :

Il porte le vêtement de la Délivrance,
Mais aveuglé par les *Kleças* il a fait cela :
S'il a rejeté au loin la miséricorde
Ce n'est pas du tout la faute de son vêtement.
Si l'on enduit du cuivre avec de l'or pur,
C'est seulement en le fondant dans la fournaise qu'on saura le mélange :
On en trompera les hommes vulgaires,
Les sots le prendront pour de l'or pur,
Mais l'homme intelligent et bien avisé
Saura que c'est du cuivre enduit d'or.

Dans un dessein mauvais il a pris arc et flèches
Pour me blesser et me faire du mal :
Le vêtement de religieux reste le vêtement de la paix;
Même quand il revêt un cœur pervers;
Pour celui qui sait bien distinguer,
Le vêtement religieux reste toujours le vêtement sublime.

Mais la femelle, excitée d'une colère violente, dit au roi des éléphants : « Ce que tu dis est très bien ! Mais je ne puis me contenir. Je ne me soucie pas de ce que tu dis et je vais saisir cet homme pour lui broyer les membres. » Le Bodhisattva roi des éléphants dit à la femelle : « Quand on n'a pas dompté les Kleças et les Liens, on pense ainsi. Ne t'irrite pas et ne parle pas ainsi ! Il ne convient pas de se mettre en colère contre cet homme. » Puis il dit cette stance :

Si un homme, dans le cœur duquel les démons sont entrés,
Injurie dans sa folie le médecin,
Le médecin ne songera qu'à dompter les démons,
Il ne blâmera pas le pauvre malade :
Les Kleças et les Liens sont pareils à ces démons.
Il faut être enveloppé des ténèbres de l'ignorance
Pour donner naissance à la colère et la haine.
Il ne faut se préoccuper que de chasser les Kleças.
Pourquoi s'irriter contre cet homme ?
Quand je serai arrivé à l'Illumination complète,
Ma gloire remplira les trois mondes;
Sur l'hypocrisie et le mensonge et les autres Kleças et Liens
Je fixerai ma pensée avec une fervente énergie,
Pour anéantir ces Kleças et ces Liens.
Avec l'alène et le ciseau tranchant de l'intelligence
Je détruirai tous ces Liens,
Je les rendrai impuissants,
Je les réduirai en cendres sans que rien n'en reste,

Je suis destiné à être dans l'avenir
Le destructeur des Kleças.

Quand le Bodhisattva roi des éléphants eut dit ces stances, la femelle se tut. Alors tout le troupeau vint se rassembler. Le roi des éléphants se dit : « Se peut-il que tous ces éléphants ne fassent pas de mal à cet homme ? » Cette réflexion faite il se rendit auprès du chasseur et lui dit : « Glisse-toi sous mon ventre pour que je te protège; car ces éléphants pourraient te faire du mal. » Quand il eut ordonné aux éléphants de s'éloigner tous, il dit au chasseur : « Prends à ton aise ce dont tu as besoin. » Quand le chasseur eut entendu ces mots, il pensa : « Tout à l'heure j'ai été sans pitié ; combien autrement agit cet éléphant ! » Et il pleurait et sanglotait. Le roi des éléphants lui demanda : « Pourquoi pleures-tu ? » Le chasseur répondit : « Je pleure parce que je ressens une douleur violente. » Le roi des éléphants lui dit : « Je t'ai invité à te cacher sous mon ventre, parce que je craignais que les autres éléphants ne te fissent du mal. Est-ce que le poids de mon corps t'écrase ? » Il répondit : « Non, ton corps ne me gêne pas. » Il lui dit de nouveau : « Est-ce que les paroles haineuses que ma femelle a proférées t'ont blessé et te font pleurer ? » Il répondit : « Ce ne sont pas non plus des paroles haineuses qui m'ont blessé. Mais tu t'es montré plein de compassion et d'une vertu sublime, tandis que moi, animé de sentiments pervers, je t'ai blessé avec une flèche empoisonnée. Prenant pitié de moi tu craignais que les éléphants ne me fissent du mal et tu me cachais sous ton ventre. Voilà pourquoi la douleur envahit mon cœur. Le terreur m'a saisi et je pleure. » Puis il dit ces stances :

Avec une flèche empoisonnée
J'ai percé le corps du roi des éléphants ;
Toi, tu t'es servi de ta compassion et de ta vertu sublime
Pour atteindre mon cœur ;
Un cœur blessé peut se guérir,

Mais puisque je t'ai blessé, toi, rempli de vertu sublime,
La plaie de l'ignorance, dont est atteinte mon cœur, se fermera difficilement.
Ta vertu est pareille à l'Océan :
Qui peut l'épuiser en en parlant?
Celui qui a attenté à ta vie,
Tu l'as consolé et protégé avec compassion.
Et puisqu'il le faut, je dirai encore :
Quoique ma figure soit celle d'un homme,
Je suis dépourvu de pitié et d'humanité ;
En vain j'ai revêtu ce cadavre,
Car je suis pire qu'une bête féroce ;
Mes traits sont bien ceux d'un homme,
Mais j'agis pis qu'un animal sauvage.
Toi qui as reçu un corps d'animal,
Par ta vertu sublime tu es le meilleur des hommes.
Par ton extérieur tu n'es pas un homme,
Tu l'es par ta vertu sublime.

Le Bodhisattva roi des éléphants demanda au chasseur : « Réponds-moi vite : pourquoi es-tu venu tirer sur moi? » Le chasseur répondit : « Parce que le roi m'a envoyé pour te prendre une petite partie de ton corps. Je ne suis pas venu de mon propre gré pour te blesser. » Le roi des éléphants répondit : « Si tu as besoin de quelque chose, prends-le vite. » Puis le roi des éléphants dit ces stances :

Ce que tu désires avoir,
Allonge la main pour le prendre vite.
Ceux qui portent en eux le cœur d'un Bodhisattva,
Donnent tout sans ménager.
Tout ce dont tu as besoin
Je te le donnerai.
S'il te faut mes défenses, je te donnerai mes défenses.
Brise et prends-les à ton aise.
C'est pour m'acheminer vers le salut
Que j'ai pris cette forme.

Je renonce à tout ce qui est à moi,
Que ceux qui en ont besoin le prennent à leur aise.
J'agis dans mon propre intérêt,
Je hâte ma marche vers le Nirvâṇa.
Pour le salut de tous les êtres,
Je prends corps dans les trois mondes,
Parce que je possède l'intelligence universelle
Et parce que ma compassion m'y porte.

Alors le chasseur dit tout honteux : « Le roi m'a envoyé pour t'arracher tes défenses. » Le roi des éléphants répondit : « Prends-les comme il te plaît et sans hésiter! » Le chasseur répondit : « En vérité, je ne puis pas te prendre tes défenses. » Puis il dit cette stance :

Ton cœur déborde de miséricorde ;
Je crains le feu de ta compassion ;
Si j'arrachais tes défenses,
Certes ma main tomberait morte.

Alors le roi des éléphants dit au chasseur : « Si tu as peur, je vais les arracher pour toi. » Ayant dit cela, il glissa sa trompe autour de ses défenses. Mais comme ses défenses avaient pris très profondément racine, il ne put les arracher qu'au bout d'un certain temps. Alors le sang ruissela à flots du roi des éléphants. Voici des stances :

Le sang jaillit de là où il a arraché les défenses,
Il ruisselle sur ses flancs jusqu'à terre.
Le roi des éléphants, le bienheureux,
A la blancheur du lotus padma.
Si des lotus kumudas et d'autres
Sont ramassés en un immense tas,
Alors la masse de tous ces lotus
Rappellerait le corps blanc du roi des éléphants.
Il est pareil à une grande montagne rocheuse
Au sommet couvert de neige blanche,
Il est pareil à la cime d'une haute montagne
En bas de laquelle coulent des flots rouges.

A ce moment le roi des éléphants, quoique tremblant de douleur, se consola lui-même. Alors il y eut un deva qui prononça ces stances :

Son âme reste toujours dans un calme absolu,
Jamais l'ignorance ne l'ébranle.
Il examine la foule des Kleças
Pour pouvoir en sauver les êtres ;
Tous ceux qui sont sujets à la mort dans l'univers,
Il les délivre et les sauve.
Sa pensée est constamment ferme et inébranlable,
Jamais son âme n'est troublée.
Les Devas et les Asuras,
Les Gandharvas et les Yakṣas
Remplissent l'espace
Et disent en soupirant : « C'est merveilleux ! »
Les dieux et les esprits parlent tous ainsi :
« Depuis bien longtemps il n'est pas arrivé
Que quelqu'un ait pu supporter une douleur telle,
Que la souffrance immense causée par l'extraction des défenses. »
S'il endure ces souffrances,
C'est que son âme entière se tourne vers la Bodhi ;
Dans son désir d'atteindre ce fruit sublime
Il n'en détache jamais sa pensée.

Il y eut un autre deva qui dit au premier : « C'est un Bodhisattva et il ne recule jamais. » Puis il dit cette stance :

Voyant ces souffrances causées par les défenses arrachées,
On pense avec horreur à ce que doit être l'enfer.

Quand le roi des éléphants eut arraché ses défenses, il se tint en silence. Alors le chasseur fit cette réflexion. « Il a arraché ses défenses et les a mises par terre. Ne va-t-il pas se repentir et ne pas me les donner ? » Le roi des éléphants devina sa pensée, et le consola par ses paroles. Puis il dit ces stances :

Mes défenses pareilles au lotus kumuda,
Pareilles à la blanche racine du nénuphar,
Les six défenses, je te les donne en entier.
Les plus précieuses parmi toutes les défenses,
Je te les donne pour que tu t'en réjouisses.
J'attendais un peu pour calmer mon cœur,
Et pour faire cesser mes souffrances,
Pour que je puisse recouvrer envers toi
Un cœur plein de vénération et de foi.
S'il en était comme tu le pensais,
Je serais pareil aux hommes les plus pervers,
Aux meurtriers, aux voleurs, aux débauchés; je t'aurais trompé.
Je serais un menteur qui ne pratique pas le bien ;
Écoute ce que je vais répondre à ton soupçon :
Tu as pu me faire tout le mal,
Me blesser au cœur avec les flèches aiguës de ton arc :
Je l'oubliais, je n'y pensais guère.
Je ne pensais qu'à rendre hommage à ton vêtement de religieux ;
Quand je le vis, mon cœur fut plein de vénération.
Parmi ceux qui donnent et ceux qui reçoivent,
Quelques-uns sont animés d'une intention pure, d'autres d'une intention impure ;
Mais moi je suis le prince de la libéralité,
Je fais tout dans une intention pure ;
Attends que mon cœur soit sorti de l'hésitation.
Pour que ma récompense soit vaste et grande.
Je vais te donner [ce que tu demandes].

Puis le roi des éléphants dit au chasseur : « Ce vêtement de religieux est l'étendard de ceux qui ont renoncé au Désir. Puisque je le vénère, mon cœur s'est rempli de respect en le voyant. » Puis il saisit les défenses avec sa trompe et les donna au chasseur ; alors il dit ces stances :

Je vais te dire ces paroles vraies :
Tu m'as déchargé une flèche empoisonnée,

Mais je ne t'en garde pas la moindre haine,
Je ne veux pas t'en payer en te faisant du mal.
Et de tout cela, voici la vraie raison :
C'est parce que j'ai hâte de voir la Bodhi,
Pour délivrer tous les êtres
Des Kleças.

Quand il eut dit ces stances, il donna aussitôt ses défenses au chasseur. Pourquoi avons-nous mentionné cet avadâna? (Le Buddha) en passant par d'innombrables centaines et milliers de corps, a fait constamment de telles libéralités avec ce qu'on donne difficilement. A l'origine il a fait le vœu d'obtenir le Fruit Désiré (la Bodhi), dans le but de ramener les êtres de tous les mondes, que dominent les Kleças, dans la vraie route, et pour que les hommes ouvrent à la foi un cœur bien gardé et pur. Voilà pourquoi nous avons mentionné cet avadâna.

70. — Le Bodhisattva roi des cerfs.

Et ensuite : Le Bodhisattva, le Mahavîra, agissant pour le salut des êtres, ne ménageait pas sa vie.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Il y avait dans les Montagnes Neigeuses deux rois des cerfs dont chacun commandait un troupeau de cinq cents cerfs, qui paissaient l'herbe de la montagne. Dans ce temps il y avait dans la ville de Bénarès un roi appelé Brahmadatta. Ce roi se rendit dans les Montagnes Neigeuses et envoya des hommes avec l'ordre d'entourer ces Montagnes Neigeuses de leur cordon. Alors tous les cerfs se trouvèrent pris dans ce cordon sans pouvoir se réfugier ni s'échapper nulle part; pas un seul même ne put s'évader. Alors le roi des cerfs, qu'ornaient des couleurs variées comme s'il était couvert de joyaux divers, pensa ainsi : « Par quel moyen pourrais-je faire échapper les cerfs de ce danger?» Puis il se dit encore : « Il ne me reste plus d'autre moyen que de me rendre directement auprès du roi. » Ayant ainsi réfléchi

il alla auprès du roi. Le roi l'ayant aperçu, ordonna ainsi à ses serviteurs : « Gardez-vous bien de lui faire du mal; laissez-le s'approcher librement. » Le roi des cerfs, aussitôt arrivé auprès du roi, parla ainsi : « Grand roi! ne t'amuse pas à tuer le troupeau des cerfs pour ton plaisir; ne fais pas cela! Daigne avoir pitié, ô roi; laisse en liberté le troupeau des cerfs et ne leur fais pas de mal. » Le roi dit au roi des cerfs : « Il me faut de la viande de cerf. » Le roi des cerfs répondit : « Si tu as besoin de viande de cerf, ô roi, je t'enverrai chaque jour un cerf. Si tu les tues tous à la fois, ô roi, leur chair pourrira et ne se conservera pas longtemps. Mais si tu prends chaque jour un cerf, tu auras de la viande de cerf tous les jours en abondance et tu ne manqueras pas de viande! » Le roi consentit tout de suite.

A ce moment le Bodhisattva roi des cerfs alla auprès du roi des cerfs Devadatta et lui dit : « Je vais avec toi envoyer jour par jour un cerf pour l'offrir à manger au roi. Aujourd'hui j'envoie un cerf et demain tu en enverras un! » Ayant ainsi convenu ensemble, ils envoyèrent un cerf pendant longtemps à tour de rôle. Une fois le roi des cerfs Devadatta choisit une biche enceinte et sur le point de mettre bas. Elle s'adressa à Devadatta, implora sa miséricorde et demanda grâce pour sa vie. Elle dit : « Mon corps est destiné à la mort et je n'ose pas te le disputer. Attends seulement que j'aie mis bas; alors je m'offrirai à la cuisine sans regret. » Mais le roi des cerfs ne consentit pas et dit : « Va tout de même. Qui te remplacerait? » Et il se mit en colère. La biche, injuriée par lui, se dit : « Cet autre roi des cerfs est plein de miséricorde. Je vais aller l'implorer pour qu'il sauve la vie de mon petit. » Cette réflexion faite, elle alla auprès du Bodhisattva. Avec les genoux de ses pieds de devant, elle se prosterna devant le Bodhisattva roi des cerfs, ainsi qu'elle l'avait fait précédemment (devant l'autre roi), et prononça ces stances :

Je suis sans protection,
Daigne m'assurer le salut;

Parmi tous les êtres en entier,
Je suis le seul qu'épouvante la crainte.
Daigne m'accorder ta miséricorde,
Sauve-moi du danger!
Je suis sans autre appui,
Je viens à toi, mon seul refuge.
Tu aimes constamment à répandre tes bienfaits,
A soulager et à réjouir tous les êtres :
Si maintenant je dois aller à la mort,
Deux vies finiront avant leur terme normal.
Daigne maintenant sauver mon petit naissant,
Pour qu'une vie au moins soit conservée!

Quand le Bodhisattva roi des cerfs eut entendu ces stances, il demanda à cette biche : « Est-ce que tu t'es déjà adressée à ton roi pour lui faire ce récit? » La biche répondit : « Je me suis déjà adressée à lui, mais il ne m'a pas exaucée; bien plus, il s'est mis en colère et m'a blâmée en disant : « Qui te remplacerait? » Puis elle dit ces stances :

Il s'est mis en colère et il m'a blâmée.
Son cœur ignore la miséricorde.
Il m'a commandé : Vas-y vite,
Car qui voudrait aller pour toi?
Je prends donc mon refuge vers toi,
Toi qui es miséricordieux et affectueux,
Pour que tu m'aides
A sauver une vie.

Le Bodhisattva roi des cerfs dit à cette biche : « Ne t'afflige pas et va-t'en librement; je m'occuperai de cela. » Quand cette biche eut entendu cela, elle sauta de joie et s'en retourna dans son troupeau. Le Bodhisattva roi des cerfs fit cette réflexion : « Si j'envoie un autre cerf, il dira : Ce n'est pas à moi d'aller; pourquoi m'envoies-tu? » S'étant dit cela, son cœur eut une illumination soudaine et il dit ces stances :

Je dois maintenant en personne
Me rendre dans la cuisine de ce roi :

C'est pour assurer à tous les êtres
Le salut, car c'est mon vœu.
Si j'abandonnais mon propre corps
Pour racheter la vie d'une mouche ou d'une fourmi,
Si j'agissais ainsi,
J'en aurais un grand mérite.
J'ai reçu ce corps,
Seulement pour en sauver les autres.
Si j'en puis racheter une vie
Je l'abandonne comme un brin de paille.

Ayant prononcé ces stances il convoqua tout le troupeau des cerfs dont il était le roi : « J'ai manqué envers vous de beaucoup de choses, et je vous prie d'écouter ma confession. Je désire vous quitter; pour racheter la vie d'un autre je veux me rendre dans la cuisine du roi. » Alors les cerfs, ayant entendu ces paroles, s'affligèrent tous et dirent : « Que le roi n'y aille pas; nous irons pour lui. » Le roi des cerfs répondit : « J'ai pris la ferme résolution d'y aller en personne. Si j'envoyais un de vous, cela m'attristerait. Maintenant je suis rempli de joie et je n'ai pas de raison pour ne pas être content. » Puis il dit ces stances :

Non encore délivré des désirs, je renonce à ce corps,
J'ai donc à renaître encore.
Mais si pour sauver un autre,
Je renonce à mon corps, c'est plus noble.
Je sais que ce corps
Va périr un jour.
Ainsi que le demande la miséricorde
Et d'accord avec la Loi, je donne mon corps.
Si j'agis comme le demande la Loi,
Pourquoi ne me montrerais-je pas joyeux ?

Alors les cerfs lui firent de multiples remontrances; mais quoiqu'ils s'y fatiguassent, ils ne purent le faire revenir sur sa résolution. Alors le roi des cerfs partit pour la cuisine du roi, accompagné de tout son trou-

peau et du troupeau de Devadatta. Ils suivirent le roi des cerfs jusqu'à Bénarès. Sorti de la forêt, il remercia les cerfs et les fit rentrer chez eux. Il se rendit alors seul à la cuisine du roi. Quand le cuisinier aperçut le roi des cerfs, il le reconnut aussitôt; il alla le dire au roi et l'informa que le roi des cerfs était venu lui-même à la cuisine. Quand le roi eut entendu cela, il sortit pour se rendre en personne auprès du roi des cerfs. Le roi lui dit : « Ton troupeau est-il épuisé pour que tu viennes ici toi-même? » Le roi des cerfs répondit : « Grâce à ta protection, ô roi, les cerfs sont en nombre immense. Je viens pour une autre cause : c'est pour racheter la vie d'une biche enceinte que je me présente moi-même à la cuisine du roi. » Puis il dit ces stances :

Souvent on désire quelque chose,
Sans pouvoir satisfaire son cœur :
Maintenant il est dans mon pouvoir de le satisfaire;
Si je ne le faisais pas,
En quoi différerais-je d'un arbre (inanimé)?
Si dans le cours de l'existence
On abandonne cette dépouille dégoûtante,
On finit sa vie en vain,
Et sans avoir fait le moindre bien.
Puisque ce corps est destiné à périr,
J'y renonce pour en sauver un autre;
J'en aurai un grand mérite.

Quand le roi Brahmadatta eut entendu ces paroles, les poils de son corps se dressèrent (de joie) et il dit ces stances :

Je suis une bête sous forme humaine;
Tu es un homme sous la forme d'une bête :
Rempli de vertus on s'appelle homme,
Quand on est méchant on est un animal.
Oh! quelle intelligence!
Oh! quel courage!
Oh! quelle miséricorde

Qui se dévoue au salut de tous!
En faisant preuve de ton dévouement,
Tu m'as donné un exemple :
Retourne maintenant dans tes bois
Avec ton troupeau entier,
Ne craignez désormais plus rien :
Car maintenant je fais le vœu
De ne jamais plus manger
La chair d'aucun cerf.

Alors le roi des cerfs dit au roi : « Puisque tu daignes avoir compassion de nous, ô roi, tu dois te rendre en personne auprès du troupeau pour le consoler toi-même et pour lui donner la tranquillité. » Quand le roi eut entendu ces paroles, il alla en personne dans la forêt ; arrivé auprès du troupeau des cerfs il leur donna la tranquillité. Puis il dit ces stances :

Dans l'intérieur des fontières de mon royaume,
Tous les cerfs en entier
Je les protégerai fidèlement,
Je leur épargnerai tout danger.
Toutes ces forêts et tous ces bois,
Toutes ces sources et tous ces étangs
Je les donne aux cerfs ;
Je défends de leur faire du mal.
Voilà pourquoi cette forêt s'appellera
Du nom de « Forêt donnée aux Cerfs »[1].

CHAPITRE XV

71. — Le Bodhisattva roi qui se laisse livrer a un roi ennemi.

Ensuite : Un roi qui sait bien distinguer, même quand

1. Le Mṛgadâva (Mṛgadâya) à Bénarès.

il possède un royaume immense et toutes les choses en abondance, dès qu'il sent leur inconvénient, les quitte et leur tourne le dos.

Voici ce que j'ai entendu dire :

Dans le temps où le Sublime était Bodhisattva, il fut une fois roi d'un grand royaume. Quand des pauvres ou des mendiants venaient le solliciter, il donnait à tous. Il était le protecteur des misérables et couvrait de ses bienfaits tous les êtres. Sage et valeureux, il occupait le trône. Dans ce temps, le roi d'un royaume voisin vint le combattre avec toutes ses troupes. Alors le Bodhisattva royal pensa ainsi : « Si l'on s'attache aux cinq objets du Désir, on ne peut pas dompter son cœur ; on satisfait difficilement les six âyatanas et l'on se crée beaucoup d'affaires, auxquelles il faut vaquer et dont on doit prendre soin. Avec toutes ces affaires on s'attire les hostilités. Je veux tourner le dos à tout cela, pour ne pas être obligé de faire la guerre ; je dois avec tout mon corps m'attacher à la Loi excellente. »

Puis il dit cette stance :

Lorsqu'il y a lieu de bien examiner,
Le sage doit employer toute sa perspicacité :
Si l'on agit avant d'avoir réfléchi,
On s'en repentira et on ne réussira pas.

Si l'on a pesé le pour et le contre, on pourra fixer sa résolution.

Puis il dit encore ces stances :

Les Désirs sont pareils à un feu de paille qu'on porte,
Et ils sont pareils à un morceau de chair.
Si l'on s'attache aux Désirs, on périra,
On périra dans ce monde et dans l'autre.
Sage, je dois vite tourner le dos
A mon royaume et à tous mes biens ;
Car tous mes biens et tout ce que j'ai,
Je devrai finalement les abandonner.
Il vaut mieux subir le malheur maintenant,
Pour que dans l'autre monde,

Je ne subisse pas des tortures sans fin.
Je sais bien que mes forces suffiraient
Pour remporter la victoire sur mon adversaire ;
J'en aurais un fruit glorieux dans ce monde;
Ma gloire serait admirée et vantée ;
Mais dans l'autre monde je souffrirais, je serais perdu.
Quoique j'aie conscience de ma propre force,
Je dois pourtant ménager mon adversaire,
Car si je ne le ménageais pas,
Il en résulterait pour moi des malheurs dans l'autre monde.

Quand il eut fait cette réflexion, il s'enfuit dans la forêt. Alors il y eut un vieux brahmane qui s'était égaré en chemin et qui arrivait dans cette forêt. Le Bodhisattva lui demanda : « Pourquoi viens-tu dans cette forêt? » Le brahmane dit : « Je désire voir le roi ». Le Bodhisattva demanda : « Pourquoi veux-tu voir le roi ? » Le brahmane dit : « Je suis pauvre et endetté ; j'ai entendu dire que le roi était très libéral ; je viens donc le solliciter pour pouvoir payer mes dettes et pour éloigner de moi la misère. Je n'ai pas de recours ailleurs ; je n'ai d'espoir que dans la bonté du roi pour me sauver. » Le Bodhisattva dit : « Tu peux t'en retourner ; ici il n'y a pas de roi ; à qui veux-tu t'adresser? » Quand le brahmane eut entendu ces paroles, il fut tout troublé et tomba par terre. Quand le Bodhisattva le vit ainsi, il fut rempli d'une compassion profonde. Il réfléchit et dit ces stances :

Pour ménager mon adversaire,
J'ai abandonné tout ce qu'on abandonne difficilement.
Puisque maintenant j'ai abandonné tout,
Qu'est-ce que je vais lui donner ?
Moi que voici,
Il convient que je lui donne mon propre corps.

Quand il eut dit ces stances, il aida le brahmane à se relever et lui dit : « Ne t'afflige point ! Je vais te procurer des richesses ». Quand le brahmane eut entendu cela, son

cœur se remplit de joie. Le Bodhisattva prit aussitôt des brins d'herbes et en fit une corde. Quand il eut fait la corde, il la donna au brahmane (et dit) : « Je suis (le roi) qui donne tout en personne. » Puis il dit ces stances :

Tant que ce roi ne m'aura pas pris,
Son cœur ne sera jamais tranquille :
Il faut que tu prennes cette corde,
Pour m'en lier les coudes ;
Allant ainsi chez ce roi,
Tu lui feras une grande joie.
Il te donnera des joyaux,
De l'or, de l'argent et tous les biens ;
Ainsi tu deviendras riche,
Et ce roi aura une grande joie.
Tout ce qui est né doit mourir,
La vie finira un jour :
Si en aidant les malheureux
On perd sa vie,
Le sage considère cette mort
Comme son collier.

Quand le brahmane eut entendu ces mots, il se réjouit fortement. Il lia le Bodhisattva avec la corde et alla auprès du roi. Le roi, en l'apercevant, adressa au brahmane ces stances :

Qui est cet homme,
Dont l'aspect est pareil à la montagne d'or,
Dont la majesté est éclatante
Comme celle du soleil qui illumine l'univers ?
Son visage est plein de majesté,
Ceux qui le voyent sont pénétrés de joie :
Cet homme bienheureux
Est certes un homme très libéral.
Tandis que lui est maintenant prisonnier.
Et dans un tel état misérable,
Moi, je suis assis sur le trône des lions,
Cela est bien honteux !

C'est lui qui doit s'asseoir sur le trône royal,
Il ne convient pas à moi d'y être :
Puisque je n'ai pas encore dompté mes sens,
Je ne mérite pas d'être assis sur ce trône.

Quand le brahmane eut entendu ces stances, il dit au grand roi : « Voici l'ennemi du roi. » Le roi demanda au brahmane : « Qui a lié cet homme ? » Le brahmane dit : « En vérité il a été lié par moi. » Le roi dit : « Cet homme n'a pas pu être lié par toi ; tu as menti ». Puis il dit ces vers :

Cet homme est pareil à un grand éléphant sauvage,
Son corps décèle une force vigoureuse.
Ton corps est décrépit et faible,
Tu n'as à ta disposition ni soldats ni chevaux,
Comment aurais-tu pu le lier ?
Cet exploit ne mérite pas créance,
Il convient que tu dises la vérité.
Ne raconte pas de vains mensonges.

Alors le brahmane, expliquant ce qui s'était passé, dit ces stances :

Quand il me vit désespéré,
Cet homme s'est lié lui-même.
C'est par compassion qu'il s'est lié,
Dans le désir de venir à mon aide.
De cet homme bon et noble
La renommée se répandra dans les dix régions ;
Il est pareil à un flambeau qui brûle dans la cour,
Et qui jette partout sa clarté sur les objets ;
Mais il y a des hommes pervers et ignorants,
Qui l'éteignent et n'en laissent pas de trace ;
Au moment où le flambeau dans la cour brûle d'un
vif éclat,
Ils sont capables de l'éteindre complètement.

Quand le grand roi eut entendu ces stances, il se leva aussitôt stupéfié, joignit ses mains et dit : « Bravo, Bravo !

Tu es en vérité un homme bon et noble. Tu as agi ainsi pour sauver un autre ». Puis il dit ces stances :

Quand on veut désigner un grand roi,
On l'appelle du nom de râja
C'est parce qu'il répand ses bienfaits dans l'univers,
Qu'on lui donne le nom de râja.
C'est à toi maintenant d'être roi,
De protéger et de garder la grande terre.
Puisses-tu daigner écouter
Le repentir que j'ai de mes crimes.
Certes, je suis un stupide et un sot,
Un orgueilleux, privé d'intelligence.
Va de nouveau occuper le trône,
Je vais abandonner ce royaume;
Tu sais procurer aux êtres
La tranquillité et la joie;
Si un autre occupait le trône
Il ne ferait que tyranniser le monde.

Ensuite il mit ce roi sur le trône et retourna chez lui.

72. — Le roi qui fait envoyer a une femme un collier de perles.

Et ensuite : Si quelqu'un dans une intention pure fait un acte méritoire, il mérite des hommages. Voilà pourquoi il faut s'efforcer d'accomplir des actes méritoires.

Voici ce que j'ai ouï dire :

Le roi de *Che-che* (Açmaka) appelé *Ou-yue-ki* et tout son peuple préparèrent une assemblée du Buddha. Il y eut une femme, qui par la fenêtre contempla le Sublime. Quand le roi vit cette femme parfaite, il détacha son collier de perles et envoya un serviteur de son entourage, pour le porter à cette femme. Alors les serviteurs du roi dirent au roi : « Cette femme est une femme de ce royaume. Si le roi est épris d'elle, il peut sur le champ la faire prendre. Pour-

quoi se donne-t-il la peine de lui faire cadeau de ces perles ? Les gens se moqueront de lui. » Quand le roi entendit ces paroles, il se boucha les oreilles avec ses mains et dit : « Fi donc, que c'est mal ! Comment pouvez-vous me faire entendre de telles paroles ? » Puis il dit ces stances :

Je fais cette déclaration solennelle,
Et si mon cœur n'est pas sincère,
Qu'un grand malheur me frappe :
Ce n'est pas pour servir ma passion impure,
Que je donnais les perles à cette femme ;
Écoutez donc, quelle a été mon intention :
Le Karman est un maître absolu ;
Voici la meilleure définition du Karman :
Même ce que l'on fait sans y être poussé,
On le fait sous l'impulsion du Karman.
Dominée par son cœur,
Elle a fait la bonne action d'admirer le Buddha ;
Ce n'est pas sa beauté éclatante
Qui m'a impressionné,
C'est seulement sa bonne action ;
Et les bonnes actions, je dois les honorer,
Les mauvaises actions, je dois les fuir.
Les bonnes actions faites dans le passé,
Trouvent leur récompense dans le présent.
En donnant un fil de perles,
Avec des joyaux d'un éclat divers,
Avec des Taralas[1] qui pendent du front,
Un fil de perles, blanches comme la neige,
J'ai voulu récompenser le mérite qu'elle a eu :
Je ne l'ai pas fait dans un désir de volupté.
Si l'on connaît les bons et les mauvais Karmans,
Comment pourrait-on encore s'attacher à la volupté ?
J'ai été loin d'elle, je ne l'ai pas contemplée,
D'autant moins puis-je être rempli d'une passion impure.

1. Tarala, gemme centrale d'un collier.

Mieux vaut mourir de faim ou de soif,
Que d'avoir une convoitise contraire à la Loi;
Mieux vaut se précipiter dans un brasier,
Que de commettre un adultère;
Si j'avais un attachement pour elle,
Dans cette vie et dans l'autre
Je serais puni de maux sans nombre.

73. — Les deux serviteurs du roi.

Et ensuite : Si quelqu'un a de bons Karmans, il obtient par leur force naturelle une récompense excellente. On a beau posséder la force que donne la protection d'un roi, elle ne vaut pas la récompense qu'on obtient par la force des bons Karmans. C'est pourquoi il convient dè pratiquer les bons Karmans.

Voici ce que j'ai entendu dire : Une nuit, le roi *Yu-yue-kia* (Huviṣka?) dormait. Il y eut deux serviteurs du palais dont l'un se tenait à sa tête, l'autre à ses pieds. Ils tenaient l'éventail et le chasse-mouches et discouraient ensemble : « Le roi nous a distingués tous les deux; pourquoi cela? » L'un dit : « Je dois cela à la force de mes Karmans. » L'autre dit : « Je le dois à la puissance du roi; grâce à elle le roi m'agrée. » Comme les deux hommes avaient déjà souvent entendu la Loi, ils en savaient disputer. Car la stance dit :

Quand des bœufs traversent un fleuve,
Si leur guide marche droit, ceux qui le suivent marchent droit aussi.
Quand le roi se tient dans la bonne Loi,
Ses suivants font de même.

Alors les deux hommes se disputèrent en élevant de plus en plus la voix. L'un dit : « Je dois mon existence au roi. » L'autre dit : « Je le dois à la force de mes Karmans ». Ce bruit pénétra aux oreilles du roi et il s'éveilla aussitôt. Il leur demanda : « Pourquoi élevez-vous ainsi

la voix? » Puis le roi interrogea ces deux hommes sur le motif de leur discussion. Quoique doué d'une intelligence claire, il n'avait pas encore rompu avec la Vue du moi. Il prit donc parti pour celui qui s'était rangé sous lui, et d'un cœur mécontent il s'adressa à celui qui avait confiance dans ses propres Karmans, et lui dit cette stance :

Tu tires ton existence de mon royaume,
Et tu dis que c'est grâce à tes Karmans ?
Je vais faire une épreuve pour te montrer
Grâce à qui il en est ainsi.

Quand il eut dit cette stance il alla auprès de la reine; puis il dit à la reine : Je vais tout à l'heure envoyer un homme auprès de toi; tu l'orneras brillamment comme le drapeau d'Indra ». La reine répondit : « J'exécuterai l'ordre du roi ». Alors le roi donna du suc de raisins à l'homme qui disait devoir son existence au roi et l'envoya auprès de la reine. Après l'avoir envoyé, il se dit : « Comme celui-là, qui a confiance dans la force de ses Karmans, va se repentir! » Un peu de temps après qu'il eut fait cette réflexion, l'homme qui se remettait à la force de ses Karmans se présenta au roi magnifiquement vêtu. Le roi, frappé de surprise, dit ces stances :

Me suis-je trompé moi-même,
Et lui ai-je donné du mauvais vin ?
De sorte que celui qui a confiance dans ses Karmans,
S'est emparé (de la mission) de celui-ci et est allé lui-même ?
Ou est-ce qu'il y a entre les deux une amitié si profonde,
Qu'il lui a donné la mission, et que l'autre y est allé ?
Ou est-ce que la reine s'est fâchée,
Et l'a privé [de sa récompense] en [la] donnant à l'autre ?
Ou se pourrait-il que je me sois trompé tellement
Que j'ai donné [la mission] à l'autre ?

Ou se pourrait-il qu'il m'ait ensorcelé,
De sorte que j'ai été trompé et troublé ?

Quand il eut dit ces stances, il demanda à cet homme : « Dis-moi bien la vérité ! Puisque tu t'es appuyé sur la force de tes Karmans, je ne t'ai pas donné la mission. Comment l'as-tu obtenue alors ? » Cet homme dit au roi : « C'est par la force de mes Karmans que je l'ai obtenue. Puis il raconta au roi toute l'histoire comme elle s'était passée : « L'autre homme, après avoir reçu la mission, sortait de la porte, quand tout à coup son nez commença à saigner. Il me donna donc le vin et me chargea de la mission. Arrivé auprès de la reine, j'ai eu ces robes ». Quand le roi eut entendu cela, il dit ces stances :

La récompense des actions est pareille à l'ombre et à l'écho,
Comme eux elle est merveilleuse,
Cet homme a dit : « [Je dois tout] à la force de mes Karmans » ;
Cette parole est vraie et non pas vaine.
Le mérite que donne l'étude de la Loi
Est cause que ce qu'on dit est conforme à la raison ;
Si celui-là a dit : « [Je dois tout] à la force de mes Karmans »,
Cette parole est vraiment vérifiée.
J'ai eu une grande confiance en moi,
Mais celui-là, appuyé sur le mérite de ses actions, l'a emporté.
Le Buddha a proclamé la puissance du Karman,
Ce qu'il dit est digne de foi et vrai.
Le Buddha est un guide excellent,
Quelle chose admirable que la force du Karman !
Elle l'a emporté sur la puissance royale.
Le Buddha Daçabala, le Sublime,
A dit lui aussi qu'il faut s'en remettre à la force de ses Karmans ;
Appuyé sur la force de tes Karmans

Tu as obtenu une parure brillante pour ton corps,
Et tu as défait ma propre puissance.

74. — Le brahmane converti par des moines mendiants.

Et ensuite : Même si l'on a des querelles avec les sages, on en peut tirer un profit. C'est pourquoi, même si l'on est en querelle avec les sages, il faut toujours se rapprocher d'eux.

Voici ce que j'ai entendu dire : Dans le royaume de Mathurâ, il y avait un brahmane intelligent et sage qui n'avait pas de foi dans la Loi du Buddha ; il ne fréquentait jamais les bhikṣus. Mais comme précédemment il s'était querellé avec les autres brahmanes, il se rendit en colère dans le Saṃghârâma, et forgeant un mensonge il dit ceci : « Un tel, brahmane, prépare pour demain dans sa maison un repas ; il convoque une grande assemblée et il invite tous les bhikṣus. » Il voulait ainsi faire que les bhikṣus se rendissent le matin dans la maison de ce brahmane ; comme ils allaient n'y recevoir ni à boire ni à manger, sa mauvaise réputation se répandrait dans le monde entier. Les bhikṣus allèrent en effet le matin dans la maison indiquée et dirent au gardien de la porte : « Ton maître de maison nous a invités à boire et à manger. Va lui annoncer [notre venue] ! » Alors le gardien de la porte entra et dit au maître : « En dehors de la porte il y a des bhikṣus qui disent qu'invités par Votre Excellence ils viennent ici. » Quand le maître eut entendu cela, il fit cette réflexion : « Qu'est-ce donc qui se passe ? » Puis il se dit encore : « Un tel, brahmane, qui est mon ennemi, m'a suscité cette affaire. Quoiqu'il y ait très loin jusqu'au milieu de la ville, je vais envoyer un homme pour acheter de quoi régaler les bhikṣus ». Ayant ainsi pensé il envoya aux bhikṣus quelqu'un pour les inviter à entrer dans la maison et à s'asseoir. Puis il fit préparer des plats différents et les leur fit servir. Quand les bhikṣus eurent fini le repas, ils dirent à leur Dânapati : « Asseyez-vous un peu ! Les règles des bhikṣus

demandent qu'à la fin d'un repas ils expliquent la Loi au Dânapati. Il convient de faire de même ici, quoique vous ne croyiez pas en la Loi du Buddha. » Alors le maître de la maison se mit sur un petit divan; le Sthavira s'assit en face de lui et lui expliqua le « Traité des Aumônes »,le « Traité des Défenses » et le « Traité sur la Naissance dans le Ciel »; (il lui dit) que les Désirs sont impurs et que sortir du monde procure la joie; et enfin il lui expliqua la Loi des quatre Vérités Saintes. Ce brahmane avait déjà dans le passé ramassé de bons germes. Quand donc le Sthavira lui montra les quatre Vérités saintes, il obtint l'Entrée dans le Courant et dit ces stances :

Hélas ! Combien puissante est l'ignorance !
Elle sait détruire la juste vue ;
L'ignorant ne sait pas distinguer;
D'un joyau il croit que ce n'est pas un joyau.
J'ai obtenu maintenant un profit excellent,
Je distingue et je connais les Trois Joyaux.
En vérité ils sont mes trois joyaux,
Le Buddha, la Loi, la sainte Communauté.
J'ai reconnu la vérité,
J'ai obtenu d'éviter les trois mauvaises Voies.
Ce qu'Indra, Brahmâ et les autres dieux
N'ont pu obtenir,
Je l'ai obtenu en entier.
Ce Brahmane (mon ennemi)
Mérite que je l'appelle « dieu Brahmâ »,
Car (à cause de lui) je me suis acheminé
Vers l'endroit de la Délivrance, de l'immortalité.
C'est seulement maintenant que j'ai obtenu
La Loi sublime des Brahmanes.
Mon nom de famille est *Chou-tou* (Çuddha, pur),
Mais c'est aujourd'hui que je suis devenu un vrai Çuddha.
Aujourd'hui seulement j'ai obtenu
La loi du Veda admirable ;
Aujourd'hui je me suis délivré des passions humaines ;

Cela vaut mieux que tous les Vedas;
Aujourd'hui je suis devenu en réalité
Un champ excellent des sacrifices;
Je dois m'efforcer d'y offrir de grands sacrifices.
Je ne savais pas bien distinguer
Ceux qui méritent des sacrifices de ceux qui n'en méritent pas.
A partir de ce jour
Je dois vénérer le Deva parmi les devas,
Le Tathâgata.
En résumé, je dirai :
Aujourd'hui pour la première fois j'ai obtenu un avantage,
J'ai obtenu le fruit de la naissance humaine.
A partir de ce jour
Je dois suivre la Loi du Buddha,
Et jamais je ne dois plus implorer
D'autre deva que lui.
La Loi que j'ai apprise maintenant,
Je la suivrai et je me tournerai vers la bonne route;
Par la Loi et l'obéissance à la Loi
J'aurai certainement un fruit.
Maintenant je prends mon refuge et j'adore [le Buddha];
Dans les existences antérieures j'ai haï les mauvaises racines,
J'ai pratiqué la Loi, je me suis tourné vers la Loi,
Et maintenant j'en obtiens le fruit.
Quand je me suis approché de ces hommes d'un bon savoir,
L'excellence de la Loi s'est manifestée d'elle-même.
Si je ne m'étais pas rapproché
De ces disciples du Grand Miséricordieux,
Je serais plongé éternellement dans l'hérésie,
Et je tournerais dans les trois mauvaises voies.
Si ce n'avait pas été ce brahmane
Qui m'a voué son inimitié et sa haine,
Je n'aurais pas eu pour amie

Cette sainte assemblée ;
Je dois à sa haine
D'avoir obtenu cette Loi.
Il s'est manifesté extérieurement comme un ami méchant,
Mais au fond il est un homme bien avisé :
Je lui dois des bienfaits plus grands qu'à mes parents,
Et qu'à toute ma famille ;
A cause de ce brahmane
Les bhikṣus sont venus dans ma maison ;
Ils ont fait pleuvoir une douce pluie,
Et les bourgeons du bien ont pu pousser.
La pluie si vivifiante de la Loi
A emporté la poussière de mon cœur ;
Quand la poussière ne pouvait plus se lever
J'ai obtenu de voir la vraie Loi.
Voilà pourquoi on dit dans le monde :
« On doit à son ennemi souvent sa fortune. »
C'est de lui qu'on peut tirer un grand profit,
Et obtenir les Trois Refuges,
Ainsi que ce brahmane
Qui avait préparé beaucoup de mets différents.

76. — L'ÉPOUX ET L'ÉPOUSE PAUVRES QUI SE VENDENT EUX-MÊMES.

Et ensuite : Si un homme, dans une intention pure, donne en aumône ses biens, il obtient des richesses en abondance. Si l'on sait cela, il faut de tout son cœur pratiquer l'aumône.

Voici ce que j'ai entendu dire : Dans le royaume de *Ki-pin* (Kapiçâ) un homme dormait avec son épouse sur une couche de paille. Au point du jour [l'époux] sentit germer une bonne pensée en lui et il fit cette réflexion : « Dans ce royaume il y a d'innombrables centaines et milliers de gens, qui tous pratiquent le mérite spirituel et qui font des offrandes aux bhikṣus. Nous sommes dans la pau-

vreté ; et si nés dans ce pays de joyaux, nous ne gagnons même pas une petite perle, nous serons dans une misère sans fin dans notre vie future. Si dans cette vie je n'acquiers pas de mérite, je tomberai dans une longue misère dans l'autre. » Ayant pensé cela, il poussait des plaintes et gémissait. Il pleurait en se tournant et se retournant et ses larmes tombaient sur son épouse. Alors celle-ci demanda à son époux : « Pourquoi es-tu si affligé? » Puis elle dit ces stances :

Pourquoi es-tu accablé d'un chagrin si grand,
Que sans cesse tu pousses des soupirs?
Tes larmes inondent mes bras
Comme si on les aspergeait d'eau.

Alors son époux lui répondit par ces stances :

Je n'ai pas fait le moindre bien
Que je puisse emporter dans l'autre monde;
Je pensais à cette situation,
C'est pourquoi je me lamentais.
Le monde est un excellent champ de mérite,
Mais je n'ai pas de bonnes semences :
Dans cette vie et dans l'autre,
Je souffrirai d'une faim et d'une misère énormes.
Dans une vie antérieure je n'ai pas semé,
Dans cette vie donc je suis tombé dans une misère extrême :
Si maintenant je ne fais pas d'efforts,
Dans l'avenir je n'aurai de nouveau aucun fruit.

Quand son épouse eut entendu ces stances, elle dit à son mari : « Ne t'afflige point; je t'appartiens; tu es le maître absolu de mon corps. Tu n'as qu'à me vendre pour obtenir de l'argent, avec lequel tu satisferas le désir de ton cœur. » Quand l'époux eut entendu la parole de sa femme, il eut le cœur rempli de joie et son visage exprima la satisfaction. Il dit à sa femme : « Sans toi je ne pourrais pas vivre. » Puis il dit ces stances :

Mon corps et ton corps
Ressemblent à un couple de *cakravâkas.*
Nous allons nous vendre ensemble
Pour obtenir de l'argent afin de cultiver le [champ du] mérite.

Alors l'époux et l'épouse allèrent ensemble à la maison d'un çreṣṭhin et parlèrent ainsi : « Prête-nous de l'argent. Si après un mois nous ne l'avons pas remboursé, nous t'appartiendrons ; si après un mois nous n'avons pu amasser cet argent pour te le rendre, nous voulons être séparément ton esclave mâle et ton esclave femelle ; mais pendant ce mois nous pourrons faire des offrandes aux religieux. » Alors le çreṣṭhin leur donna l'argent. Aussitôt après avoir reçu l'argent, ils se dirent : « Nous pouvons faire nos offrandes aux religieux dans le vihâra de *Li-yue* (Revata). L'épouse demanda à son mari : « Quel jour fixerons-nous? » Il répondit : « Le quinzième jour. » Elle demanda : « Pourquoi le quinzième jour ? » Alors son mari lui répondit par ces stances :

Dans le monde, c'est le quinzième jour
Que Kuvera et les autres rois des dieux
Font leur enquête dans le monde :
Le Buddha l'a dit.
Je désire que les hommes et les dieux le sachent,
Voilà pourquoi je fixe le quinzième jour.

Alors l'époux et l'épouse s'en occupèrent tous les deux de toutes leurs forces jusqu'au treizième jour. Quand le repas fut entièrement prêt, ils le portèrent au vihâra et dirent au Karmadâna : « Que Votre Éminence daigne faire que le quinzième prochain aucun des religieux ne sorte, pour qu'ils puissent accepter notre invitation ». Le Karmadâna répondit : « Je ferai ainsi. » Le quatorzième jour le mari et l'épouse passèrent tous les deux la nuit dans le vihâra. Ils s'adressèrent réciproquement des exhortations et dirent ces stances :

Je dis à mon propre corps :
Garde-toi de te soustraire à la fatigue ;
Tant que tu es libre encore maintenant,
Il faut que tu travailles de toute ta force.
Après tu seras dans l'esclavage d'autrui,
Tu travailleras, tu ne seras plus libre.
En vain tu subiras toutes les fatigues,
Tu n'en auras même pas un profit grand comme un cheveu.

Après avoir dit cette stance, l'époux et l'épouse ne dormirent pas un moment de toute la nuit. Le matin, les plats qu'ils avaient préparés étaient tout prêts. L'époux dit à l'épouse : « Très bien ! Notre entreprise est menée à bonne fin. Le souhait de notre cœur est rempli. Nous avons choisi un jour propice. En vendant ce corps-ci, des centaines et des milliers de nos corps futurs vivront dans l'abondance. »

Alors il y eut un prince qui pour faire une aumône avait préparé à manger et à boire. Il vint à son tour dans le vihâra et parla ainsi : « Je désire que les religieux acceptent mon offrande. » Le Karmadâna dit : « Nous, les religieux, nous avons déjà accepté l'invitation d'un autre. Il faut que vous choisissiez un autre jour. » Alors ce petit prince insista et dit : « Maintenant je suis pressé par différentes affaires ; daignez donc accepter mon invitation. » Sur cela, les religieux restèrent en silence et ne répondirent pas. Alors le prince dit aux époux : « J'ai battu maintenant la cloche (ghaṇṭâ) ; je vous restituerai les dépenses du repas que vous avez préparé. » Quand les époux entendirent ces paroles, ils firent devant ce prince la prosternation des cinq membres et lui dirent : « Nous sommes des époux pauvres et sans fortune. Nous avons vendu notre propre corps pour pouvoir préparer ces offrandes. Pendant toute la nuit nous avons préparé les offrandes et elles sont prêtes. Seulement aujourd'hui nous sommes encore libres pour faire ces offrandes. Demain, nous serons les esclaves d'un autre et nous ne dépendrons plus de nous-mêmes.

Daigne nous accorder ta grâce, ô roi, et ne nous prends pas notre jour. » Puis ils dirent ces stances :

Nous sommes des époux pareils à un couple de cakravâkas,
Nous venons de finir les préparatifs de nos offrandes;
Daigne bien te représenter
Que demain nous partirons, esclaves d'un autre.
Le mari et la femme entreront dans des services différents,
Ils n'auront plus jamais l'occasion de cultiver leur bonheur.
Si nous avons vendu notre corps,
C'était pour pratiquer le bien !

Quand le prince eut entendu en entier cette affaire, il les louangea et dit : « Admirable ! » Puis il dit ces stances :

Tu as bien pénétré l'enseignement du Buddha,
Tu connais clairement [la loi] des actes et de leur rétribution ;
Tu as pu donner ce corps périssable et vain,
Pour l'échanger contre une destinée solide et fortunée.
Soyez donc sans aucune crainte,
Volontiers j'accède à votre demande ;
Et parce que j'ai compassion de vous,
Avec mon argent je payerai votre dette.
Par les souffrances que vous avez fait endurer à votre corps,
Vous avez fini par obtenir un grand profit.

Quand le prince eut dit ces stances il permit aux époux de faire leurs offrandes aux religieux. Puis avec de l'argent il mit les époux en état de restituer à leur créancier leur prix. Puis il leur donna encore pour se mettre en possession d'une propriété. Ainsi ils obtinrent dès à présent leur récompense sans diminution.

76. — L'UPASAKA MALADE QUI REFUSE DE ~~MANGER LA~~ VIANDE PRESCRITE PAR LE MÉDECIN.

Et ensuite : Si, même sur le point de mourir on observe fidèlement les Défenses, on obtient dès à présent une récompense.

Voici ce que j'ai entendu dire : Dans le royaume de *Nan-ti-pa-ti* (Nandivardhana) il y avait deux upâsakas frères, qui observaient les cinq Défenses. Dans ce temps le frère cadet fut subitement accablé de douleurs aux côtés et sa respiration était sur le point de cesser. Alors le médecin l'examina et lui ordonna de la viande d'un chien nouvellement tué et du vin ; ainsi la maladie cesserait. Le malade dit : « Quant à la viande de chien, on peut chercher à en acheter sur le marché pour que j'en mange. Mais quant à boire du vin, j'aime mieux renoncer à la vie que de jamais violer les Défenses en prenant du vin. » Mais quand l'aîné vit le cadet extrêmement malade, il acheta du vin et dit à son frère : « Néglige les Défenses et bois le vin, pour que ta maladie soit guérie ». Le cadet dit à l'aîné : « Bien que je sois gravement malade, j'aime mieux renoncer à la vie que de jamais violer les Défenses et de boire ce vin. » Puis il dit ces stances :

Hélas ! J'approche de la mort,
Et il me brise le collier des Défenses !
Si mon corps est orné des Défenses,
Il est inutile de célébrer des funérailles.
Il est difficile d'obtenir un corps d'homme,
Il est difficile aussi d'obtenir les Défenses ;
J'aime mieux renoncer cent et mille fois à la vie,
Que de violer les Défenses.
Il faut des centaines et des milliers de Kalpas,
Pour rencontrer les Défenses ;
Dans ce Jambudvîpa
On obtient très difficilement un corps d'homme ;
Même quand on a obtenu un corps d'homme,

Il est doublement difficile d'obtenir la Bonne Loi.
Et même en face de la Bonne Loi.
Il y a des ignorants qui ne la saisissent pas.
Savoir bien distinguer,
Voilà ce qui est encore difficile.
Le joyau des Défenses se trouve dans ma main,
Pourquoi donc veux-tu me l'arracher?
Tu es mon ennemi dangereux,
Tu n'es point mon parent.

Quand l'aîné eut entendu ces stances, il répondit au cadet : « Je l'ai fait par affection pour toi et non point pour te nuire. » Le cadet dit à l'aîné : « Ce n'était pas une preuve d'amour fraternel, que de causer ma perte. » Puis il dit ces stances :

Je veux parvenir au Lieu Sublime;
Une violation des Défenses me ferait tomber.
Si tu me fais un tel dommage,
Comment prétends-tu avoir de l'amour fraternel?
Je m'efforce de pratiquer la Racine des Défenses,
Et tu veux me l'arracher!
Parmi les cinq Défenses qu'on doit observer,
La Défense du vin est la plus importante;
Si maintenant tu veux me l'arracher
Comment mériterais-tu le nom de parent?

L'aîné demanda au cadet : « Pourquoi fais-tu du vin la racine des Défenses? » Le cadet répondit par ces stances :

Si toutes les Défenses,
On ne les observe pas de tout son cœur,
On pèche envers le Grand Miséricordieux;
S'il y avait une goutte de vin au bout d'une herbe,
Il ne voudrait plus y toucher;
Voilà pourquoi je sais
Que le vin nous mène dans les Mauvaises Voies.
Dans le Sûtra de la maison (*Kia Siu-to-lo*)[1]
Sont énoncées les mauvaises conséquences du vin.

1. Est-ce un Gṛhya-Sûtra brahmanique ou un Sûtra bouddhique?

Le Buddha seul peut les distinguer ;
Qui pourrait les énumérer ?
Le Buddha a énoncé comment du corps, de la bouche et des pensées[1]
Découlent les trois sortes de karmans.
Mais le vin seul en est la racine,
Il nous fait retomber dans les Mauvaises Voies.
Dans le passé il y eut une Upâsikâ
Qui à cause du vin
Viola les quatre autres Défenses.
(Violer les Défenses) cela s'appelle être prédestiné aux Mauvaises Voies ;
Le contraire s'appelle exercer les cinq grandes Charités,
Et posséder les cinq sujets de confiance[2],
Le vin est la cause de la négligence ;
Si l'on n'en boit pas on évite les Mauvaises Voies,
On obtient un cœur plein de foi et de joie,
On abandonne l'avarice et on renonce à ses biens.
Si [même un] çûdra écoute l'enseignement du Buddha,
Il peut en obtenir un profit sans bornes.
Je ne suis pas d'un autre avis :
Je ne veux pas violer [les Défenses].
Je dirai encore en résumé :
Mieux vaut renoncer cent et mille fois à la vie
Que de violer les préceptes du Buddha.
Mieux vaut laisser dessécher ce corps
Que de jamais boire du vin.
Même si en violant les Défenses
Ma vie durait cent mille ans,
J'aime mieux, en observant les Défenses,
Laisser s'éteindre aussitôt ma vie.
Même si [le vin] pouvait me guérir sûrement,
Néanmoins je ne le boirais pas ;

1. Les péchés par l'action, par les paroles ou par l'esprit.
2. Voy. page 209, note 1.

D'autant plus maintenant que je ne sais pas sûrement
S'il peut me guérir ou non.

Ayant pris cette ferme résolution, son cœur fut rempli d'une grande joie; aussitôt il obtint de voir les Vérités Saintes et sa maladie disparut.

77. — Le maître de la Loi qui condamne les institutions brahmaniques.

Et ensuite : A celui qui a foi dans les paroles du Buddha, les çâstras des hérétiques apparaissent comme le babil des ignorants et des fous. C'est pourquoi il faut étudier avec soin l'enseignement de la Loi du Buddha.

Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait un royaume appelé *Che-kia-lo* (Çâkala) dont le roi s'appelait *Lou-teou-to-mo* (Rudradâman?) Ce roi se rendait souvent dans un vihâra pour écouter la Loi. Une fois le maître de la Loi parla des péchés provenant du vin. Alors le roi reprit le maître de la Loi, assis sur une estrade, et dit : « Tu dis que quand on donne aux autres du vin, on est puni de cela par la folie. Mais maintenant il y en a beaucoup qui boivent du vin et qui n'en sont pas punis par la folie. » Alors le maître de la Loi montra d'un geste les hérétiques. Quand le roi eut vu cela il dit : « Très bien, très bien ! » Alors les hérétiques eurent un conciliabule et dirent entre eux : « Cet interprète de la Loi ne connaît rien; son geste est absolument vain; le roi non plus n'a pas compris le docteur de la Loi; son « Très bien » ne signifie rien. C'est parce qu'il [le maître de la Loi] n'a pas su la résoudre qu'il n'a pas répondu à la question. Mais dans cette assemblée il y a des hommes supérieurs d'un vaste savoir; pourquoi ne se chargent-ils pas de la réponse? » Alors le roi dit ces stances :

Le maître de la Loi est intelligent et disert,
Il aurait pu répondre à ce sujet;
Et ce n'est que par compassion pour vous
Qu'il s'est retenu et qu'il n'a pas parlé.

Les hérétiques dirent : « Le roi croit donc que ce maître de la Loi en a entièrement pénétré la raison ! » Le roi dit : « J'ai une autre façon de le comprendre [que vous]. » Puis le roi dit au maître de la Loi : « L'idée que tu avais précédemment, explique-la maintenant clairement. » Le maître de la Loi répondit : « Précédemment j'ai montré d'un geste les hérétiques. C'est parce que chacun des hérétiques a des opinions différentes et un cœur pervers. Voilà pourquoi ils méritent le nom de fous. » Puis il dit ces stances :

Il n'est pas nécessaire qu'on loge un démon dans son corps,
Pour mériter le nom de fou ;
Avoir un cœur pervers de Yakṣa,
Voilà ce qui s'appelle être fou.
Le défaut des fous est
De ne pas connaître ce qui les concerne ;
Vous aussi vous avez follement transgressé
Tous les enseignements de la sagesse ;
Vous vous êtes opposés à toutes les paroles sages
Pour suivre l'hérésie.
Montrer des miracles,
C'est ce qu'a dédaigné le grand ṛṣi.
Mais vous, vous avez transgressé ses lois.
Votre folie était déjà complète,
Pourquoi m'obligez-vous à la proclamer ?
Les cent et les mille manifestations de votre folie,
Pourquoi les mentionnerais-je en détail ?
Vous vous précipitez dans des abîmes, vous entrez dans le feu,
Vous vous laissez tomber de hautes montagnes,
Vous refusez de pratiquer l'aumône et les Défenses
Et vous vous égarez dans des perversités et des folies.
Vous ne pratiquez pas une conduite droite,
Affolés vous vous précipitez des montagnes et dans le feu.

Vendre du sel détruit une conduite pure[1],
Et boire ou toucher l'eau de la Gaṅgâ,
Cela s'appellerait une conduite droite?
Perdre la pureté, obtenir la droiture,
Quelle norme avez-vous pour cela?
[2] En vendant de la viande on s'attire tous les maux.
Quant aux trois sortes de pouvoirs surnaturels,
En dehors de ces trois sortes de pouvoirs surnaturels
Il y a encore d'autres pouvoirs surnaturels :
Il y a en tout deux fois six moyens.
Mais en dehors de cela on distingue l'anâtman (comme moyen);
Pour manifester les pouvoirs surnaturels d'un ṛṣi
Il y aurait donc treize moyens.
De ces institutions folles
Le nombre atteint une centaine.
Vous prétendez vous précipiter dans les abîmes et dans le feu,
Vous vous jetez des hautes montagnes;
Par cela vous voulez gagner la naissance dans le ciel,
Mais cela est une hérésie :
Ce n'est pas ainsi qu'on renaît dans le ciel.
L'observance des Défenses, l'aumône et un cœur bien dompté,
Voilà ce qui donne la naissance dans le ciel.
Vendre du sel détruit une bonne conduite,
Toucher le Fleuve chasse tous les péchés;
Vendre du sel est donc un péché énorme,
Toucher le fleuve un grand mérite?
Quelle raison y a-t-il
D'appeler [ceci] bon et [cela] mauvais?
Si un brahmane vend de la viande,
Il perd aussitôt sa caste[3].

1. Cf. Manu, livre X, vers 92; ce vers est cité aussi dans la Vajrasûcî d'Açvaghoṣa.

2. Nous n'avons trouvé dans la littérature brahmanique aucun passage permettant d'éclaircir le sens des huit lignes suivantes.

3. Manu, X, 92.

En maniant des armes il perd également sa caste[1].
S'il vend de la viande,
Un poids de trente-six livres,
Il détruit [sa qualité de] brahmane.
[Vendre] de la laque et du miel[2]
Cela s'appelle aussi perdre sa caste.
[La vente] de la laque et du miel,
Constitue donc un péché ?
Mais si, employant la balance, on trompe les gens,
Cela ne s'appelle pas un vol ?
La vente de la viande est égale au meurtre d'un être vivant ;
Un mouton et un grain de riz possèdent tous deux une vie,
Mais en mangeant le riz on ne commet pas de meurtre.
Le mouton et le riz servent tous les deux à la nourriture :
Pourquoi, si l'on mange le riz,
Ne mangerait-on pas le mouton ?
Vous dites que ceux qui se suicident[3]
N'obtiennent jamais la naissance au ciel.
Et ceux qui se font tomber des montagnes, et se précipitent dans l'abîme ou le feu,
Obtiennent donc la naissance au ciel ?
Le suicide est un crime ;
Si l'on nourrit son propre corps,
Pourquoi n'obtiendrait-on pas le bonheur ?
Si l'on examine toutes ces choses illogiques,
Elles apparaissent toutes sottes et insensées ;
C'est pour cette raison
Que je vous ai appelés des fous.
Certes, c'est là des imbéciles
Et des Râkṣasas la marque distinctive ;
Voilà pourquoi je vous ai appelés

1. Manu, III, 161 défend d'enseigner le métier des armes.
2. Manu, X, 92; X, 89.
3. Manu, V, 89 défend de faire le çrâddha à un suicidé. Je ne saisis pas la force de l'argument.

Sectateurs d'une loi perverse et insensée.
Voici quelle est de celui qui vend le vin
Et de celui qui le boit la punition :
On devient irascible, ce qui mène à l'abrutissement ;
On se met en colère et on devient noir,
De sorte que le visage change de couleur.
Voilà pourquoi
L'homme en colère devient maigre et noir ;
Celui qui boit le vin a un aspect souillé,
Et par ces deux choses on maigrit.
Maudgalyâyana vit des démons affamés
[Et leur dit :] « Vous avez dans le passé bu du vin
Et appris aux hommes à boire du vin.
Vous vous disiez que ce crime resterait impuni,
Mais c'est pour cela que maintenant
Vous avez obtenu ce corps de Preta :
La rétribution première est celle-ci,
La pleine rétribution vous l'aurez plus tard. »

Quand les brahmanes eurent entendu ces paroles, beaucoup d'hérétiques sortirent du monde.

78. — L'eunuque qui honore les religieux.

Et ensuite : Celui qui sait bien distinguer honore ceux qui ont du mérite, sans regarder [à quelle] famille [ils appartiennent]. Voici ce que j'ai entendu dire :

Dans la ville de Kusumapura il y avait deux princes qui s'enfuirent de là et se refugièrent dans le pays de Mathurâ. Il y avait alors dans ce pays un eunuque dont le nom était *Pa-lo-p'o-[jou]* (Vallabha?) et qui était le prince tributaire de ce royaume. Il entretenait les religieux et de ses propres mains leur préparait à manger. Quand les religieux avaient fini de manger, il envoyait un homme pour ramasser sur l'herbe les restes de leur repas et pour les rapporter dans le palais. Après avoir fait la révérence à cette nourriture, il en mangeait ; le reste il le distribuait à sa famille et à

ses amis. [Il disait :] « Quand je mange ces restes de repas, ils peuvent chasser tous mes maux. » Il en prit donc d'abord pour en manger et puis en donna aussi aux deux princes. Mais les deux princes, après en avoir mangé, éprouvèrent dans leur cœur un dégoût et ils sortirent et vomirent. Puis ils dirent : « Ces religieux sont de toutes les origines diverses. Maintenant, en mangeant les restes de leur repas, nous les avons vomis ; et après cela nous aurions chassé nos maux ! » Quand le prince tributaire eut appris ce qui s'était passé il dit : « Ce sont deux imbéciles privés d'intelligence ». Puis il dit ces stances :

En obtenant ces restes de nourriture,
Le sage chasse tous ses maux,
Mais eux, ils ont hésité et ont montré de l'aversion;
Ils méritent le nom d'imbéciles.
Ceux qui possèdent la Loi du Buddha examinent leur nourriture,
Tandis que les hérétiques en entier ne le font pas.
Les çramaṇas examinent leur nourriture,
Et elle sert à écarter la barrière des Kleças;
Ces restes de repas ont été touchés par les Munis,
Il convient de les porter sur la tête en signe de respect.
Après avoir pris dans ses mains ces restes de repas
Et après s'être lavé avec de l'eau, on bannit les péchés.

Les jours suivants, le prince tributaire ne [leur] donna plus de ces restes de repas. Alors ses serviteurs lui demandèrent : « Pourquoi en distribuant ce repas n'en donnes-tu plus aux deux princes ? » Il dit ces stances :

Eux, ils ne savent pas ce que c'est
Que les restes du repas des çramaṇas;
Orgueilleux de leur origine ils s'en sont choqués
Et les ont déclarés impurs ;
Leur cœur ne s'en est pas réjoui.
Voilà pourquoi je ne leur en donne pas.

Si, ne connaissant pas l'origine des çramaṇas,
Ils ne mangent pas leur nourriture,
Ne connaissant pas mon origine,
Ils ne devraient pas manger ma nourriture.
Bien que l'origine des çramaṇas soit diverse,
Elle ne l'est pas au même degré que la mienne;
Moi je ne suis pas pareil aux çramaṇas,
Donc [vous ne devriez] pas manger ma nourriture.
C'est-à-dire que je suis sans famille
Et sans âge certain :
Comme les chevaux qui n'ont pas de famille,
Tels sont les ennuques,
Les eunuques sont d'origine diverse,
Ils ne sortent pas de clans fixes.
Mais ils [les deux princes] n'ont regardé que ma richesse,
Ils n'ont pas regardé à mon origine ;
Après avoir regardé seulement ma richesse,
Ils mangent les reliefs de ma table ;
Ne pas manger la nourriture des çramaṇas,
C'est ce qui s'appelle une imbécillité.
Le cœur libre des çramaṇas
Contient les sept sortes de richesses :
Ne pas manger la nourriture des çramaṇas
Et manger les reliefs de ma table :
Cela ressemble à un homme qui est sorti à moitié d'un puits
Et qui ne sait pas où il se trouve.
Connaissant ma puissance
Et la faveur dont je jouis auprès du roi,
Vous avez mangé les reliefs de ma table.
Mais le descendant d'Ikṣvâku,
L'héritier de Çuddhodana,
Celui qui descend d'une telle famille,
Est-ce qu'il ne l'emporte pas sur moi ?
Eux [les religieux] sont d'une sagesse sublime,
Ils n'ont pas leur pair ou leur pareil.
Il ne faut pas regarder leur origine,

Il faut regarder seulement leur conduite vertueuse.
Si dans une famille on commet tous les péchés
Elle mérite le nom de basse;
Mais si on y observe toutes les Défenses, si on y est intelligent,
Elle mérite le nom de noble.

Quand les deux princes eurent entendu cette parole, ils parlèrent ainsi : « Tu nous as montré la bonne Voie; à partir de maintenant nous suivrons avec respect ton admonition. » Puis ils dirent ces stances :

Ce que tu nous as dit sur les castes
Etait un discours tout conforme à la Loi.
Puisque notre conduite n'était pas fixée,
Notre intelligence n'avait pas de stabilité;
Ton discours, nous l'avons bien compris,
Il ne mérite pas d'être appelé perdu.
Puisque tu es d'une telle intelligence,
Tu appartiens à une caste noble.

79. — LE STUPA MENACÉ DE DESTRUCTION.

Et ensuite : Si l'on veut examiner et comprendre les miracles du Buddha, il faut se rendre en personne aux stûpas et aux vihâras pour leur rendre hommage.

Voici ce que j'ai entendu dire : Dans le royaume de *O-li-tcho-pi-kia* (Alicchavikâ?) il y avait auprès des portes de la capitale un stûpa contenant des cheveux et des ongles du Buddha. Non loin de là s'élevait un arbre Nyagrodha et à ses côtés était creusé un puits. Dans ce temps les brahmanes dirent au roi : « Quand tu te promènes, tes regards tombent sur ce stûpa. Ce tombeau du Çramaṇa détruit le bonheur du roi. Le roi est le maître universel de la grande terre : il convient qu'il supprime ce stûpa. » Le roi crut les paroles des brahmanes et donna aussitôt à ses serviteurs l'ordre de détruire ce stûpa sans retard : « Que demain, quand je sortirai, je n'aperçoive plus ce stûpa! » Alors les

divinités de la ville et tous les habitants se mirent à pleurer. Puis toutes les upâsikâs préparèrent des offrandes, allumèrent des lanternes et dirent : « C'est aujourd'hui la dernière fois que nous [lui] faisons des offrandes. » Un upâsaka embrassa le stûpa et dit en pleurant ces stances :

C'est aujourd'hui la dernière fois que j'embrasse
Tes pieds, o stûpa!
Ta chute sera pareille à celle du Sumeru.
Aujourd'hui tu tomberas entièrement en ruines.
Le stûpa du Daçabala, du Sublime,
Sera détruit aujourd'hui.
Si j'ai commis des péchés,
Qu'il me soit permis de faire ma confession!
De tous les êtres aucun ne reverra plus
Ce patrimoine que nous a laissé le Buddha.

Alors tous les upâsakas dirent : « Maintenant nous pouvons retourner dans nos familles; nous ne supporterions pas de voir des hommes détruire ce stûpa. »

Sur ces entrefaites le roi avait envoyé des hommes avec des pioches dans le but de détruire (le stûpa). Quand ils furent arrivés à l'endroit, le stûpa et l'arbre avaient disparu. Voici des stances :

Oh ! quelle chose étrange!
De toute la ville se lève un grand bruit,
Telle la mer, bouillonnante de vagues.
On ne voit ni le stûpa du Daçabala,
Ni le Nyagrodha, ni le puits;
On ne sait pas où ils sont.
Tous les brahmanes
Sentent au profond de leur cœur la honte et la surprise ;
Le roi, informé de ce qui s'était passé,
Le trouva extraordinaire ;
Voici ce qu'alors le roi pensa :
Qui donc a emporté ce stûpa?

Puis il se rendit lui-même à l'endroit du stûpa,
Il ne sut pas où il était.

Le roi envoya plus de mille hommes montés sur des éléphants et des chevaux pour chercher dans les quatre directions. Alors il y eut une vieille femme qui se tenait au bord de la route. Quand elle vit ces hommes allant en toute hâte, elle leur demanda : « Que faites-vous ainsi? » Ces hommes répondirent : « Nous cherchons le stûpa et l'arbre. » Cette vieille femme dit : « Tout à l'heure j'ai vu en chemin une chose étrange. J'ai vu le stûpa voler à travers l'espace avec l'arbre Nyagrodha; je ne me rappelle pas [avoir vu] le puits. J'ai vu des hommes portant sur leurs têtes des couronnes célestes; de leurs têtes pendaient des guirlandes de fleurs et leur corps était couvert de fleurs; ils emportaient le stûpa; quand je les ai vus, j'ai pensé que c'était un miracle. » Et elle montrait où ils étaient allés. Quand les hommes eurent appris cela, ils retournèrent pour raconter au roi exactement tout ce qui s'était passé. Quand le roi l'eut appris, il se réjouit et dit ces stances :

Ce stûpa s'est envolé de lui-même;
Est-ce qu'il est monté dans le ciel?
Mon cœur est maintenant rempli de foi et de respect,
Il est pénétré d'une joie extrême.
Si j'avais détruit ce stûpa,
Certes je serais tombé dans l'enfer.

Alors le roi se rendit aussitôt à l'endroit où s'était arrêté le stûpa et prépara une grande offrande. Le nom de ce stûpa est maintenant *Tseu-yi* (se mouvant de soi-même). Le stûpa avec l'arbre et le puits se trouve éloigné de trente li de la ville de Pi-kia.

80. — Le moine, le brahmane et le naga gardien d'un arbre.

Et ensuite : Les stûpas du Buddha sont doués de qualités divines ; voilà pourquoi il convient de les vénérer.

Voici ce que j'ai entendu dire.

Dans le royaume de Takşaçilâ il y avait un stûpa dont le roi Prasenajit utilisa les matériaux comme bois de chauffage. Le Buddha remit une solive qui fut détruite par la putréfaction. Dans ce temps le roi du pays s'appelait *Ku-cha-to-na* ; alors il y eut un bhikşu qui vint prier le roi [et dit] : « Je fais maintenant des solives pour le stûpa ; je désire que le roi me permette de m'en procurer ; il y a de grands arbres que le roi ne protège pas. » Le roi dit : « Sauf les arbres à l'intérieur de mon palais, tu peux prendre tous les arbres. » Ayant reçu cette instruction du roi, les bhikşus se mirent à la recherche dans tous les endroits. A côté d'un village il y avait un grand étang, dans lequel se trouvait un arbre énorme. Il s'appelait l'arbre *Cheou-kia* (Çoka ?). Un nâga le gardait. A cause du voisinage du mauvais nâga, les gens n'osaient pas le toucher. Cet arbre était très grand et s'il arrivait que des hommes prenaient de ses branches ou de ses feuilles, le nâga les tuait. Pour cette raison personne n'osait s'en approcher. Il arriva que des gens dirent [aux bhikşus] : « Là il y a un grand arbre. » Alors les bhikşus prirent des ouvriers avec des haches et des outils et allèrent le couper. Des gens dirent de nouveau aux bhikşus : « Ce nâga est très méchant. » Les bhikşus dirent : « Nous travaillons pour le Buddha; nous n'avons pas peur des nâgas méchants. Alors il y eut un adepte des brahmanes qui dit aux bhikşus : « Ce nâga est très méchant. Si vous coupez cet arbre, il vous fera un grand mal ; ne coupez pas cet arbre ! » Puis le brahmane dit ces stances :

N'avez-vous pas ouï dire que ce malfaiteur (le nâga),
Dans son avarice commet tous les crimes

Et a de la puissance sur tous ?
Vous devez vous rappeler cela,
Continuellement vous devez vous rappeler cela ;
Vous ne devez pas, pour avoir cet arbre,
Vous exposer au danger.

Alors les bhikṣus dirent à leur tour ces stances :

A propos du nâga venimeux,
Tu te glorifies toi-même ;
Nous nous appuyons sur le Nâga des hommes (Buddha),
Nous fiant à lui, nous nous glorifions.
Nous voyons que ta puissance est éminente :
En ceci nous puisons la force
Pour pouvoir montrer à tous les hommes,
Que par révérence pour le Buddha
Nous sommes prêts à abandonner notre vie.
Parmi tous les nâgas venimeux,
Pour ce roi des Nâgas
Tu te montres plein de pensées respectueuses.
Le Buddha est doux et calme,
Il est le roi de tous les êtres,
C'est lui que nous révérons,
Le Parfait, le Bhagavat.
Qui pourrait dompter le nâga venimeux
Si ce n'est ses disciples ?

Alors le bhikṣu et le brahmane se disputèrent et se querellèrent. Entre temps les bhikṣus avaient coupé l'arbre. Il n'y eut ni nuages, ni tonnerre, ni signes miraculeux. Qnand le brahmane vit cela, il dit ces stances :

Précédemment, quand on prenait ses branches ou ses feuilles,
Les nuages s'élevaient et le tonnerre grondait.
Parce que vous avez employé des incantations magiques,
Puissiez-vous mourir et partir pour l'autre vie !

Quand le brahmane eut dit ces stances, il s'endormit aussitôt et vit en rêve le Nâga venimeux, qui s'adressa à lui et dit ces stances :

Ne te mets pas en colère :
[Ce qu'on m'a fait] cela s'appelle me montrer sa vénération.
On ne m'a pas méprisé ni blessé,
Mon corps soutient le stûpa,
De plus, l'arbre est devenu une solive du stûpa,
Et moi je puis le protéger ;
Le stûpa du Daçabala, du Sublime,
Aurais-jamais pu le protéger [sans cela]?
Les arbres qui poussent librement dans cette forêt
Sont faits pour les stûpas du Buddha ;
Ces arbres qui poussent librement,
Pourquoi seraient-ils à plaindre?
Il y a encore une autre raison,
Je vais te la dire, écoute bien :
Parce que je n'avais pas assez de puissance [pour lui résister],
Takṣaka, le roi des Nâgas,
Vint ici en personne et s'empara de cet arbre ;
Pouvais-je le protéger ?
Elâpattra le roi des Nâgas,
En compagnie de Vaiçramaṇa
Est venu lui-même à cet endroit :
Avais-je assez de force
Pour pouvoir leur résister,
A ces Devas et Nâgas pleins de majesté ?
Pendant que le Parfait vivait dans ce monde
Et aussi après son Nirvâṇa,
On a construit des stûpas et des temples.
Ces deux choses ne sont pas différentes.
Tous ceux qui ont obtenu la Bodhi,
Les hommes, les Devas et les Yakṣas,
Leur renom remplit les dix régions,
Dans l'univers ils n'ont pas leur pair ;

Pour figurer leur renom
On attache des clochettes précieuses aux solives des stûpas;
Leur son si harmonieux
Est entendu de tous au loin et de près.

Quand le Brahmane eut entendu ces stances, il se réveilla de son sommeil et entra dans la vie religieuse.

81. — L'eau qui paraît avoir le goût des mangues.

Et ensuite : Voici ce que j'ai entendu dire : Une vieille femme portait sur son dos une jarre de lait caillé. En route elle aperçut un manguier et elle mangea de ses fruits. Après avoir mangé elle fut tourmentée par la soif. Alors elle se rendit auprès d'un puits et demanda de l'eau à boire. Un homme qui puisait de l'eau lui en donna. Par l'effet des mangues qu'elle venait de manger, elle trouva cette eau douce et d'un goût de miel. Elle dit à cet homme : « Je t'échange une jarre de lait caillé pour une jarre de ton eau. » Alors l'homme qui puisait de l'eau agréa ses paroles et lui donna une jarre d'eau. L'ayant obtenue, la vieille femme la chargea sur son dos et s'en retourna à sa maison. Mais quand elle fut arrivée à sa demeure, l'effet des mangues qu'elle avait mangées précédemment avait complètement disparu. Elle prit (l'eau) et en but; mais elle n'avait que le goût de l'eau ordinaire; elle n'avait pas de goût différent. Elle rassembla aussitôt ses parents et leur en fit goûter. Tous dirent : « Cette eau contient des fils pourris, de la boue; elle a une mauvaise odeur et est extrêmement dégoûtante. Pourquoi l'as-tu apportée ici? » Ayant entendu ces paroles, elle en prit elle-même et en goûta; elle se repentit profondément (et dit) : « Pourquoi ai-je échangé du bon lait caillé contre cette eau fétide? »

Parmi les êtres, les hommes vulgaires agissent de même. Dans leur stupidité et dans leur ignorance ils échangent la

jarre de lait caillé des mérites du monde futur contre la jarre des quatre hérésies putrides. Ils la croient bonne, mais quand plus tard ils apprennent que ce n'est pas vrai, ils sont saisis d'un repentir profond. (Ils diront) : « Hélas ! Pourquoi avons-nous échangé la jarre de lait caillé des mérites pour l'eau putride de l'hérésie ? » Et ils diront ces stances :

Hélas ! qu'avons nous fait ?
La conduite des trois Karmans purs
Nous l'avons échangée, pour nous attacher à la matière.
Ainsi le lait caillé pur et bon
Est échangé pour de l'eau fétide.
Ayant mangé des mangues,
On a la langue troublée, on ne sent pas les goûts ;
On prend de l'eau fétide pour de l'amṛta.

82. — L'esclave qui croit apercevoir son ombre dans un étang.

Et ensuite : Voici ce que j'ai entendu dire : La femme d'un çreṣṭhin, en butte à la colère de sa belle-mère, s'enfuit dans la forêt. Elle voulait se suicider, mais elle n'y parvint pas. Alors elle monta sur un arbre pour se cacher. Au pied de l'arbre il y avait un étang, dans lequel son reflet apparaissait. En ce moment il y eut une esclave qu'on avait envoyée (là) avec une cruche pour puiser de l'eau. Voyant le reflet dans l'eau, elle crut que c'était son image et elle dit : « Je suis donc d'une beauté si parfaite ! Pourquoi irais-je avec une cruche puiser de l'eau pour les autres ? » En conséquence elle brisa sa cruche et retourna à la maison. Là elle dit à son maître : « Moi, qui suis d'une beauté si parfaite, pourquoi m'envoies-tu avec une cruche pour puiser de l'eau ? » Le maître de la maison dit : « Cette esclave est-elle possédée par les démons pour qu'elle agisse ainsi ? » Il lui donna de nouveau une cruche pour aller puiser de l'eau à l'étang. Elle y vit encore ce reflet et

brisa sa cruche. En ce moment la femme du çreṣṭhin qui, perchée sur l'arbre, vit ce qui se passait, eut un léger sourire. L'esclave vit le reflet sourire; aussitôt elle eut un trait de lumière ; elle leva ses yeux et regarda. Elle vit une femme qui, perchée sur l'arbre avait un léger sourire. Cette belle femme, ces robes, ce n'était pas elle. Alors elle eut honte.

Pourquoi ai-je raconté cette parabole? Elle est destinée à la foule des fous et des ignorants. De même, quand ils ont les cheveux parfumés d'huile de *campaka*, ils se trompent dans leur ignorance et ne comprennent pas. (Ils disent) : Ce sont nos têtes qui exhalent ce parfum. Voici des stances :

Ils enduisent leur corps d'essences parfumées,
Leurs robes et leurs colliers en sont imprégnés.
Telle est l'aberration de leur cœur
Qu'ils disent que leur propre corps les exhale.
Telle cette esclave laide,
Qui en voyant un reflet crut que c'était son image.

83. — La chatte et son petit.

Et ensuite :

Une chatte eut un petit qui grandit peu à peu. Le jeune chat demanda à sa mère : « Qu'est-ce que je dois manger? » La mère répondit à son petit : « L'homme lui-même te l'apprendra. » La nuit le petit chat se rendit dans une autre maison et se blottit parmi les pots et la vaisselle; un homme le vit et donna cet ordre : « Qu'on couvre soigneusement le beurre, le lait et la viande; que les poules soient placées à un endroit élevé pour qu'elles ne soient pas mangées par le chat. » Alors le petit chat comprit : « Les poules, le beurre, le lait, la crème, voilà ma nourriture! »

Pourquoi avons-nous raconté cette parabole? Quand le Buddha eut atteint la *Samyaksaṃbodhi*, ses dix forces

étaient au complet, les vœux de son cœur comblés. Rempli d'une grande miséricorde, il assura le salut à beaucoup d'êtres. En ce temps le Sublime pensa ainsi : « Comment dois-je les convertir ? » Celui dont grande est la miséricorde se répondit : « La conduite intérieure de tous est manifeste. Par la connaissance du cœur des autres je saurai examiner leurs misères. Dans la conduite de tous le désir, la colère et l'ignorance croissent sans cesse. Leurs pensées sont continuellement dirigées vers les jouissances, le Moi, les disputes ; de plus en plus cela s'accomplit. » Et il parla ainsi : « Il leur est impossible de concevoir l'idée de la non-éternité, de la douleur, de l'irréalité, du non-moi. » Voilà pourquoi, ayant reconnu cela, le Parfait expliqua aux êtres les moyens de guérir leurs erreurs. La Loi qu'a proclamée le Parfait est subtile, belle et très profonde. Ce qui était difficile à comprendre, difficile à concevoir, il l'a compris et proclamé pour qu'on obtienne la Voie. Comment a-t-il su proclamer aux êtres cette Loi? Les vues perverses de tous les êtres, il les avait examinées, il les connaissait ; il leur proclamait les principes de la Loi conforme à leurs besoins. Les êtres ont tant et tant de conduites différentes. Voilà pourquoi on peut savoir que le Parfait leur a expliqué une Loi adaptée à eux pour briser leurs erreurs. De même à cause du jeune chat on couvrait la viande, le beurre et le lait.

84. — La colonne en pierre.

Et ensuite : Voici ce que j'ai entendu et vu : Dans un royaume un Dânapati fit ériger une colonne en pierre, très haute et très grande. On ôta les échelles, les poulies et les cordes, laissant l'artisan sur le sommet de la colonne. Pourquoi cela? Si on l'avait laissé vivre, il aurait pu ériger dans un autre endroit une colonne encore plus grande que celle-ci. Alors les parents et les alliés du tailleur de pierres se rassemblèrent la nuit près de la colonne et lui dirent :

« Comment pourras-tu maintenant descendre ? » Alors le tailleur de pierres, qui était plein d'expédients, arracha de sa robe des fils et il fit descendre un fil composé de deux fils en bas de la colonne. Ses alliés attachèrent un gros fil à ce fil tiré de sa robe. L'artisan l'attira vers lui en haut. Il saisit le gros fil et dit à ses parents : « Attachez-y maintenant une petite corde! » Ses parents se conformèrent à ses paroles ; cela se passa ainsi de suite, jusqu'à ce que finalement on put y attacher une grosse corde. Alors le tailleur de pierres descendit par la corde.

La colonne en pierre est comparable au Saṃsâra. Les échelles et les poulies sont comparables aux Lois éteintes des Buddhas du passé. Les parents sont comparables à la foule des Çrâvakas. Les fils de la robe sont comparables à l'intelligence inébranlable des Buddhas du passé. L'acte de déchirer sa robe est comparable à l'acte d'examiner les Lois du passé qui étaient d'une même saveur. L'acte de faire passer le fil en bas est comparable à un cœur plein de foi. Attacher le gros fil est comparable à l'érudition qu'on obtient en fréquentant un ami excellent. Voici pour la petite corde : au fil de l'érudition est suspendu le fil de l'observation des Défenses. Au fil de l'observation des Défenses est suspendu le fil du Dhyâna. Au fil du Dhyâna est suspendue la corde de l'Intelligence. Attacher solidement cette grosse corde, c'est lier le Saṃsâra. Descendre par elle, c'est descendre de la colonne du Saṃsâra.

La foi, c'est le fil;
L'érudition et l'observation des Défenses
Sont comparables au gros fil.
Le Dhyâna, c'est la petite corde.
L'Intelligence, c'est la grosse corde,
(Par elle) on descend de la colonne du Saṃsâra.

85. — Le serviteur du roi qui ne veut faire que sa propre besogne.

Et ensuite : Voici ce que j'ai entendu dire : Il y avait un

roi dont la descendance menaçait de s'éteindre. En ce temps vivait un membre de la famille royale, qui auparavant s'en était allé dans les forêts de la montagne pour étudier la Voie et pour chercher l'immortalité. On le ramena de force et on le fit roi. Alors l'homme préposé à la literie fut employé pour la garde-robe et les repas. L'homme préposé à la literie dit au roi : « Chacun a ses devoirs spéciaux; donc le roi, pour chaque besogne, ne doit pas avoir recours à mon ministère. Je ne suis expert que pour ce qui concerne la literie. Pour les bains, la garde-robe et les repas il y a d'autres hommes. Ce n'est pas mon affaire. »

Par cette parabole on peut apprendre qu'il en est des Karmans comme du roi, de l'homme chargé de la literie et des hommes dont chacun a son devoir spécial. Il en est ainsi des Karmans; tous sont différents entre eux. Les Karmans qui produisent la beauté, la santé, la richesse, l'affection des autres, l'intelligence, etc., sont différents les uns des autres. Par tel Karman on obtient la santé, par tel autre Karman une beauté et une vigueur parfaites ; ainsi le *ṛṣi* (devenu roi), qui demandait toutes sortes de services à l'homme chargé de la literie, ne peut guère les obtenir. De même on peut naître dans une famille noble, sans obtenir des richesses. Les rétributions par les Karmans différents sont différentes. Ce n'est pas pour un seul Karman qu'on obtient les différentes rétributions. Si l'on accomplit des Karmans parfaits, on obtient une beauté et une vigueur parfaites ; mais les richesses, il faut les demander à d'autres Karmans. Voilà pourquoi il convient que le sage pratique les différents Karmans purs pour obtenir les différentes rétributions.

La santé, la beauté, la caste,
L'intelligence et la puissance, tout cela a des causes différentes.
Il en est comme du *ṛṣi* devenu roi
Qui employa (pour toute chose) l'homme chargé de la literie.

86. — Les chevaux habitués a tourner la meule

Et ensuite : Voici ce que j'ai entendu : Il y avait un roi qui élevait des chevaux excellents en grand nombre. Il arriva qu'un roi voisin se mit contre lui en campagne. Mais apprenant que ce roi possédait des chevaux excellents, il se retira. En ce temps le roi pensa ainsi : « Précédemment j'élevais des chevaux en prévision du roi mon ennemi. Maintenant qu'il s'est retiré, à quoi bon élever des chevaux ? Il faut associer ces chevaux aux travaux des hommes; car si on les laissait inoccupés ils auraient un avantage sur l'homme. » Ayant ainsi pensé, il ordonna à l'intendant des écuries de distribuer les troupeaux des chevaux aux hommes. Pendant beaucoup d'années on les employa constamment à faire tourner les meules. Après cela le royaume voisin vint de nouveau attaquer la frontière. L'ordre fut donné d'amener les chevaux pour le combat. Mais ayant été employés pour les meules, les chevaux ne firent que tourner en rond et refusèrent d'avancer; on leur donna des coups de bâtons, mais ils refusèrent néanmoins de marcher.

Il en est de même de tous les êtres. Il dépend du cœur d'obtenir la Délivrance. Est-ce qu'après s'être livré aux cinq désirs on obtient la Délivrance ? Quand cet ennemi, la mort, arrive et que le cœur et l'esprit sont attachés aux cinq désirs, ils ne peuvent pas s'avancer en droite ligne pour cueillir le fruit de la Délivrance. Voici des stances :

On doit dompter le cœur par l'Intelligence ;
Qu'on ne le laisse pas s'attacher aux cinq Désirs.
Qui n'a pas dompté son cœur dès l'origine
Il est plein de désirs quand il s'approche de sa fin.
Quand le cœur n'est pas dompté,
Comment pourrait-on obtenir le calme ?
Un cœur qui se livre toujours aux cinq désirs
S'égare et ne s'illumine pas,

Tels ces chevaux qu'on avait exercés pour la bataille
Et qui au moment de la bataille tournèrent en rond.

87. — Le roi malade et le médecin.

Et ensuite : Voici ce qui a été entendu : Un roi était tombé malade. Aucun des médecins du royaume ne pouvait le guérir. En ce moment un médecin excellent arriva d'un endroit lointain et guérit la maladie du roi. Le roi, rempli d'une grande joie, fit cette réflexion : « Maintenant j'ai éprouvé le secours puissant du médecin. Il convient que je l'en récompense fortement. » Ayant ainsi réfléchi, il envoya en secret des serviteurs avec beaucoup de richesses dans le lieu où demeurait ce médecin. Il y fit préparer des maisons et tout ce qui est nécessaire pour vivre, des clients, des terres, des maisons, des éléphants, des chevaux, des bœufs, des moutons, des servantes et des serviteurs. Rien ne manquait à cette propriété. Quand ils eurent achevé leurs préparatifs, le roi renvoya le médecin dans sa famille. Alors ce médecin venu de loin crut que le roi ne lui avait rien envoyé ; il s'en retourna les mains vides, plein de colère. Quand il fut sur le point d'arriver chez lui, il rencontra en route des bœufs, des moutons, des éléphants et des chevaux ; il ne savait pas du tout ce que c'était. Il demanda à qui cela appartenait. Alors tous de dire que cela appartenait à tel médecin, que c'étaient les bœufs et les chevaux de tel médecin. Quand il arriva dans sa famille, il vit sa maison ornée magnifiquement. Il y avait des lits, des rideaux, des tapis, des couvertures, des objets en or et en argent. Sa femme portait des colliers et des robes différentes. A cette vue le médecin s'effraya (comme s'il avait aperçu) le palais des dieux. Il demanda à sa femme : « D'où proviennent ces choses splendides ? » La femme répondit à son mari : « Comment ne le sais-tu pas ? Parce que tu as guéri la maladie de ce roi, le roi t'a récompensé de ton bienfait. » Quand le mari eut entendu cela, il fut rempli d'une joie profonde et parla ainsi : « Ce

roi est plein de qualités; il reconnaît les bienfaits, il récompense les bienfaits; il a encore surpassé l'espérance que j'avais. A cause de mon esprit étroit je suis entré en colère quand primitivement je n'ai rien reçu. »

Je vais maintenant expliquer le sens de cette parabole. Le médecin est comparable aux bons Karmans; le roi ne donnait rien : c'est ne pas obtenir une rétribution immédiate, c'est ne rien obtenir dans l'existence présente. De même que ce médecin ne vit d'abord pas les objets (donnés en cadeau), crut qu'il n'avait rien obtenu et eut le cœur rempli de colère, de même celui qui dans l'existence présente pratique le bien sans en voir la rétribution, entre en colère (et se dit) : « Je n'ai rien obtenu. » Arriver à la maison, c'est abandonner ce corps et passer dans l'autre vie. Apercevoir les troupeaux de bœufs, de moutons, d'éléphants et de chevaux, c'est revêtir le corps futur et en apercevoir les différents signes caractéristiques excellents; alors on songera ainsi : « Parce que j'ai pratiqué le bien, je vois cette rétribution excellente et je renaîtrai sûrement dans le ciel. » Arriver au ciel, c'est arriver à la maison et apercevoir les choses splendides, avoir du respect pour le roi et reconnaître qu'il récompense les bienfaits. Quand un Dânapati a obtenu de naître dans le ciel, alors il sait que c'est la récompense pour avoir exercé la charité. Alors il commence à savoir que les paroles du Buddha sont vraies et non pas fausses, que si l'on acquiert même un petit nombre de bons Karmans, on obtient une rétribution incalculable. Voici des stances :

Quand celui qui exerce la charité ne voit pas encore
 venir le temps de la rétribution,
Son cœur et son esprit sont remplis de doutes;
Il croit qu'il s'est efforcé en vain,
Que jamais il n'obtiendra rien;
Mais après avoir revêtu son corps futur
Il commence à s'apercevoir de sa belle forme,
Tel ce médecin, qui arrivant à sa maison
Fut rempli d'une grande joie.

88. — Les deux femmes qui mangent des mangues.

Et ensuite : Voici ce qui a été entendu : Deux femmes avaient obtenu des mangues. Une de ces femmes mangea (son fruit) sans garder le noyau. Mais l'autre femme, après avoir mangé le fruit, en garda le noyau. Celle qui avait gardé le noyau, ayant trouvé le fruit bon, en planta (le noyau) dans un champ excellent. Elle l'arrosa quand il en était temps, et elle obtint beaucoup de bons fruits.

Ainsi en est-il des hommes du monde qui cultivent les bonnes racines. En acquérant beaucoup de bons Karmans, ils en obtiendront plus tard le fruit et la récompense. Mais celle qui a mangé (le fruit) avec le noyau, celle-là est pareille aux hommes qui, ne sachant pas ce que sont les bons Karmans, n'en accomplissent pas et qui, n'obtenant rien, seront pris de repentir. Voici des stances :

Ainsi celle qui, ayant obtenu un fruit,
L'a mangé sans en garder la graine ;
Mais quand plus tard elle vit d'autres manger des fruits,
Elle fut prise de repentir.
Et cette autre femme
Sema la graine et obtint des fruits ;
Alors elle fut remplie d'une grande joie.

89. — Le bhikṣu qui obtient du roi des terres pour y batir un monastère.

Et ensuite : Voici ce qui a été entendu : Jadis il y avait un bhikṣu du nom de Sumitra (*Siu-mi-lo*), qui possédait bien le talent d'amuser (les gens). Il se divertit et s'égaya avec le roi d'un royaume et réussit à plaire à ce roi. Alors le bhikṣu lui demanda du terrain pour y bâtir un monastère. Le roi dit au bhikṣu : « Mets-toi à courir vite sans t'ar-

rêter, et jusqu'au point extrême (que tu atteindras) je te donnerai toute la terre (que tu auras parcourue). » Alors le bhikṣu rajusta ses vêtements et se mit à courir vite. Bien que la fatigue vînt l'accabler, il ne s'arrêtait pas, parce qu'il désirait gagner de la terre. Après avoir couru de plus en plus vite, il ne put plus avancer. Alors il se coucha par terre et repartit après. Un instant après il était de nouveau fatigué. Alors il jeta son bâton devant lui, le fit s'envoler. Il dit : « Jusqu'au point extrême qu'atteindra ce bâton, toute la terre m'appartiendra. »

Je vais maintenant expliquer le sens qui est attribué à cette parabole. De même que Sumitra, désirant se procurer de la terre, ne s'arrêta pas, bien que fatigué, de même a agi le Buddha. Désirant sauver tous les êtres, il fit cette réflexion : « Comment puis-je procurer à tous les êtres les joies des hommes et des dieux et la Délivrance? » De même que Sumitra courut sans s'arrêter, de même a agi le Buddha Bhagavat. Il domptait des hommes comme Uruvilvâkâçyapa, Aṅgulimâlya, etc. Quand il y avait un être apte à la conversion, le Parfait se mettait aussitôt en mouvement pour le convertir. De même que Sumitra, quand il fut fatigué, se coucha par terre et se remit en marche après, de même a agi le Buddha. Après avoir converti les êtres il a été fatigué et accablé. Il appuya son corps mortel entre les deux arbres *çâla* et se coucha. Pareil à un arbre *kia che kia* dont on a coupé les racines et qui tombe tout entier, il s'appuya et se coucha entre les deux arbres *çâla*. Mais il ne renonça néanmoins pas à l'énergie de son cœur. Il convertit les Mallas de Kuçinagara et d'autres avec Subhadra. De même que Sumitra, pour gagner de la terre, jeta son bâton et le fit s'envoler, de même le Buddha, après être entré dans le Nirvâṇa pour sauver les êtres, pour donner des avantages aux êtres, fit broyer ses reliques, qui remplissaient quatre boisseaux et qui furent divisées en huit parties. Ces reliques broyées, bien qu'elles soient petites comme des grains de moutarde, sont honorées comme le Buddha lui-même partout où elles arrivent. Elles ont la capacité d'éveiller l'aspi-

ration des êtres vers le Nirvâṇa. Voici des stances :

Le Parfait a converti en personne
Uruvilvâkâçyapa,
Ses parents et ses sectateurs,
Yeou-kia et Aṅgulimâlya.
Par son énergie et par le pouvoir sauveur de son *dhyâna*,
A son dernier moment, quand il s'était appuyé et couché,
Il a encore converti les Mallas,
Subhadra et d'autres.
Désirant accomplir l'acte suprême du salut
Il a fait disperser ses reliques,
(Se disant) : Jusqu'à ce que la Loi que j'ai laissée, s'éteigne
Tous m'honoreront.
De même Sumitra
Jeta son bâton et le fit s'envoler au loin.

90. — Le marchand de Takṣaçila qui s'est enrichi dans le pays de Ta-ts'in.

Et ensuite : Voici ce que j'ai entendu : Dans le royaume de Takṣaçilâ se trouve le village de *Po-lo-yu-lo*. Là vivait un marchand appelé *Tch'eng-kia-pa-tch'a*, qui y a bâti un saṃghârâma qui existe encore aujourd'hui. Tch'eng-kia-pa-tch'a était à l'origine le fils d'un çreṣṭhin ; il demeurait dans sa maison, entouré de richesses. Mais plus tard il fut ruiné et tomba dans la misère. Ses parents et ses alliés le méprisèrent tous. Ce traitement inhumain le remplit de douleur ; il quitta sa famille et s'en alla. Il arriva avec d'autres compagnons au pays de Ta-tsin[1]. Il y gagna des richesses énormes et s'en retourna dans son pays natal. Quand ses parents en furent informés, tous préparèrent à boire et à manger, des fleurs

1. On l'identifie généralement avec l'Orient romain.

parfumées et des chanteuses et allèrent à sa rencontre sur la route. En ce temps Tch'eng-kia-pa-tch'a avait revêtu une robe de peu de valeur et marchait en avant de ses compagnons. Au temps de sa pauvreté, il était jeune; plus tard, quand il avait acquis des richesses, il était devenu vieux. Ses parents qui le rencontrèrent ne le reconnurent aucunement et ils lui demandèrent : « Où se trouve Tch'eng-kia-pa-tch'a? » Alors il leur dit : « Il est encore en arrière ». Quand ils furent arrivés auprès de la foule de ses compagnons, ils demandèrent de nouveau : « Où se trouve Tch'eng-kia-pa-tc'ha? » Ses compagnons leur dirent : « C'est celui qui marche en avant. » Alors les parents allèrent auprès de lui et lui dirent : « C'est toi qui es Tch'eng-kia-pa-tch'a; pourquoi nous disais-tu qu'il est en arrière? » Tch'eng-kia-pa-tch'a dit à ses parents : « Moi, je ne suis pas Tch'eng-kia-pa-tch'a; mais oui! il se trouve parmi ses compagnons, sur les chameaux, les ânes, les bêtes de somme. De tout temps j'ai été méprisé par mes parents; ils ne m'ont pas adressé la parole jadis. Mais dès qu'ils ont su que je possède des richesses, ils viennent me voir. Voilà pourquoi (votre Tch'eng-kia-pa-tch'a) se trouve en arrière sur les bêtes de somme. » Ses parents lui dirent : « Qu'est-ce que tu dis là? Nous ne saisissons pas tes paroles. » Tch'eng-kia-pa-tch'a leur répondit : « Quand j'étais pauvre et quand je vous adressais la parole, vous ne me répondiez pas. Maintenant que vous me voyez en possession de nombreuses richesses, vous venez à ma rencontre avec des offrandes. C'est pour mes richesses que vous êtes venus et non pas pour moi. »

J'ai donné cette parabole (pour montrer qu')il en est de même du Sublime. C'est parce que Tch'eng-kia-pa-tch'a avait gagné des richesses que ses parents du village préparèrent des offrandes et vinrent à sa rencontre. Il en est de même du Buddha : quand il fut devenu Buddha, les hommes, les Devas, les Esprits et les rois des Nâgas vinrent tous l'honorer. Ce n'est pas moi[1] qu'ils vinrent honorer, ils

1. C'est le Buddha qui parle.

honorèrent les vertus que j'avais gagnées en devenant Buddha. Quand je n'avais pas encore trouvé la Voie, quand je ne possédais pas les vertus, les êtres ne parlaient pas avec moi, à plus forte raison ils s'abstenaient de m'honorer. Voilà pourquoi on peut savoir que c'est mes vertus et non pas moi qu'ils honorèrent. Bien que je sois honoré largement par tous les Devas et les hommes, cela me laisse indifférent parce que j'en ai pénétré (la cause) :

Les hommes, les Devas, les Asuras
Les Yakṣas et les Gandharvas,
Tous ces êtres
M'honorèrent largement.
Mais le Buddha ne s'en réjouissait pas,
Parce qu'il en avait bien examiné (la cause) :
Ce sont mes vertus qu'ils honorent,
Ce n'est pas moi qu'ils honorent.
De même Tch'eng-kia-pa-tch'a
Indiquait à ses parents
Et leur disait que lui-même se trouvait en arrière :
Cela se passait de même manière dans cette parabole.

INDEX SANSCRIT

C

D

E

G

H

I

J

K

L

Y

INDEX CHINOIS

INDEX RERUM

C

D

E

F

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

INDEX NUMÉRIQUE

TABLE DES CHAPITRES

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.